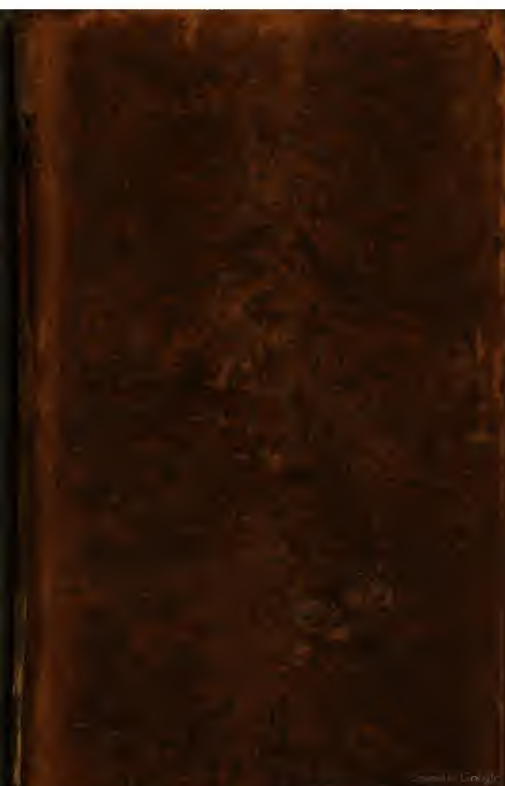


EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

JANVIER.

EXERCICES
DE PIÉTÉ,
POUR
TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour, avec des Réflexions sur l'Epître, et une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

JANVIER.





A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

AVERTISSEMENT.

Quoiqu'il ait paru jusqu'ici un grand nombre d'excellens Ouvrages de piété pour tous les jours de l'année, il y a long-temps qu'on souhaite d'en trouver un qui réunisse lui seul, ce qu'on ne trouve que séparément dans les autres; et c'est ce qu'on s'est proposé dans celui-ci.

La vie du Saint de chaque jour, ou un discours dogmatique, historique et moral sur le Mystere qu'on solennise; l'Epître qu'on dit à la Messe, avec des réflexions; une courte Méditation sur l'Evangile; quelques dévotes Aspirations tirées de l'Ecriture, pour nourrir l'ame de pieux sentimens durant le jour; quelques Pratiques de piété propres à toutes sortes de gens, qui doivent être comme le fruit de ces Exercices, font tout le corps de cet Ouvrage.

Une histoire trop longue lasse, celle qui est trop abrégée n'instruit pas assez pour plaire, un style plein et concis est du goût de ce siecle; on veut peu lire, et ne rien ignorer. On a tâché de trouver ici ce milieu; mais quelque court qu'on ait été, on ne l'a pas toujours pu être également dans la vie de ces illustres Héros Chrétiens, qui ont été

le miracle de leur siecle. L'histoire cependant la plus longue ne demande guere qu'un petit quart-d'heure de lecture, sans qu'on ait omis aucun fait qui mérite la curiosité du lecteur.

On n'a rien dit dans la vie des Saints, qu'on n'ait tiré des meilleures sources. On n'a suivi que d'excellens Auteurs ; on a profité même des lumieres des plus savans Critiques ; et si l'on a déféré quelquefois à une ancienne et vénérable Tradition, touchant des faits qu'on ne trouvoit pas dans l'Histoire, on ne l'a fait que sur des raisons solides qui autorisent ces faits.

Quoique la même Epître et le même Evangile reviennent plusieurs fois l'année, on s'est étudié à ne jamais donner des réflexions, ou des sujets de Méditation semblables : on s'est même appliqué à faire de nouvelles notes, chaque fois qu'on parle de la même Epître. La Morale chrétienne est une source qu'il est difficile d'épuiser.

Comme les exercices de piété ne sont jamais plus utiles que quand ils ont entr'eux quelque liaison, et qu'ils sont faits avec méthode et avec ordre, on a tâché de rapporter à une fin particuliere, ceux qu'on propose ici chaque jour. Le sujet de la Méditation n'est pas seulement tiré de l'Evan-

gile du jour, il a encore beaucoup de rapport aux vertus qui font le caractere du Saint dont on écrit la vie, et les Réflexions et les Pratiques conviennent toujours et à la Méditation qu'on vient de faire, et à la saison où l'on est.

Quoiqu'on se soit fait une loi de suivre le Missel Romain, on a cru cependant que les jours où l'Eglise fait l'Office de la Férie, on pouvoit donner ou l'Histoire de la vie de quelque Saint dont le Martyrologe fait mention, ou quelques Réflexions morales sur des sujets propres du temps, et qui intéressent toutes sortes de personnes; et choisir alors une Epître et un Evangile particulier; ce qui fait qu'on parcourt durant l'année presque tout le Nouveau Testament.

Comme l'Eglise offre une fois tous les mois le divin sacrifice pour les Morts, aussi trouve-t-on ici chaque mois un jour dont tous les exercices sont en faveur de ces saintes ames affligées. La priere pour les Morts est trop salutaire, et la pensée de la mort trop utile pour ne pas trouver place dans ces Exercices de Piété.

On a coutume de donner les pratiques de dévotion fort laconiquement, et d'une maniere assez seche : on a jugé qu'ici un style moins décharné seroit plus utile. Les regles

de conduite qui sont raisonnées plaisent davantage, et trouvent moins d'obstacles à vaincre dans la réformation des mœurs.

Quelque soin qu'on ait eu d'éviter toute répétition, il y a certaines vérités de la Religion, certains points de morale qu'il est nécessaires de faire revenir plus d'une fois. Ces sortes de redites font dans le discours, ce que font les seconds coups de pinceau dans la peinture; ils rendent les couleurs plus vives, et plus fortes. Il y a des sujets où les mêmes pensées remâchées ont un nouveau goût, et font toujours un nouvel effet.

Cet Ouvrage renfermera encore les mêmes Exercices de Piété pour tous les Dimanches de l'année, pour tous les jours de Carême, et pour toutes les Fêtes Mobiles. La piété des Fidelles n'a pas moins besoin de secours dans ces saints jours qu'en tout autre temps.

TABLE

Des Titres contenus dans ce premier Volume.

PREMIER JOUR.

SECOND JOUR.

TROISIEME JOUR.

QUATRIEME JOUR.

CINQUIEME JOUR.

SIXIEME JOUR.

SEPTIEME JOUR.

HUITIEME JOUR.

NEUVIEME JOUR.

DIXIEME JOUR.

ONZIEME JOUR.

DOUZIEME JOUR.

DIX-SEPTIEME JOUR.

DIX-HUITIEME JOUR.

DIX-NEUVIEME JOUR.

VINGTIEME JOUR.

VINGT-UNIEME JOUR.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

VINGT-TROISIEME JOUR.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

VINGT-SIXIEME JOUR.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

VINGT-HUITIEME JOUR.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

TRENTIEME JOUR.

TRENTE-UNIEME JOUR.

Fin de la Table.



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

JANVIER.

PREMIER JOUR.

LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

LA Circoncision de Notre-Seigneur Jesus-Christ peut être appelée le grand Mystere de ses humiliations, le gage primitif de notre salut; la consommation de l'ancienne Loi, et comme les arrhes et le premier sceau de la nouvelle Alliance.

Dieu s'étant choisi un peuple entre toutes les nations de la terre, avoit ordonné que la Circoncision en fût la marque de distinction : *Vous circoncirez tout enfant mâle*, dit-il à Abraham, *afin que cette Circoncision soit le signe de l'alliance*

qui est entre moi et vous (a). Or, comme c'étoit ici le caractere singulier du peuple qui, sortant du sang d'Abraham, étoit destiné pour être l'héritier des bénédictions promises à sa race, il falloit que Jesus-Christ, en qui cette race devoit être bénie, fût marqué de ce sceau, pour faire voir qu'il étoit de la postérité de ce Patriarche de qui devoit descendre le Messie promis.

Le Fils de Dieu se soumet volontairement à cette Loi humiliante, quoiqu'il n'y fût nullement obligé. La Circoncision étoit le remede ordonné pour purifier la chair de péché, et celle de Jesus-Christ étoit sans tache ; mais dès-lors qu'il veut être le Sauveur des hommes, il faut, dit S. Augustin, qu'il prenne la marque de pécheur, pour pouvoir attirer sur lui les châtimens dus au péché.

Pour être parfaitement Sauveur, continue ce Pere, il falloit un Juste en qui Dieu se plût souverainement, et qu'il pût cependant traiter comme pécheur, afin de trouver dans ses souffrances et dans ses humiliations une satisfaction pleine et proportionnée à la majesté d'un Dieu offensé, et à la rigueur de sa justice.

Avant l'accomplissement de ce Mystere, il n'y avoit point encore de Jesus qui pût être l'hostie de propitiation pour nos péchés : Dieu ne trouvoit rien dans ce divin Enfant qui ne fût l'objet de ses divines complaisances. Mais dès que ce cher Fils paroît, par la Circoncision, sous l'apparence du pécheur, il réunit en sa personne ces deux qualités nécessaires pour être le Sauveur ; car sans cesser d'être le Fils bien-aimé, il devient la victime que Dieu demande. C'est pour cela qu'il ne prend le nom de Sauveur qu'en ce jour, et ce n'est proprement qu'en ce jour, que se chargeant de nos iniquités, il s'oblige solemnellement à en subir toute la peine.

Vie pauvre et obscure, vie laborieuse et humi-

(a) *Gen.* 17.

liée, opprobres, supplices, mort sur la Croix; tout cela est l'effet de la dure obligation qu'il contracte dans ce Mystere; il ne souffrira rien dans sa Passion et durant toute sa vie, qu'il ne l'ait librement accepté dans sa Circoncision.

Toutes les autres humiliations du Sauveur sont relevées par quelque miracle; nul ne paroît en celle-ci, parce qu'il y prend la marque, la confusion et le remede du péché : il est vrai qu'une pareille humiliation dans le Fils de Dieu, est aussi surprenante que le plus grand de tous les prodiges.

On peut dire que c'est proprement en ce jour que commence la rédemption du monde, et que Jesus-Christ prend possession de sa qualité de Sauveur; puisque c'est en ce jour qu'il en fait les premieres fonctions, par la premiere effusion de son sang. Que ces prémices de ses douleurs sont un puissant motif d'amour et de reconnoissance! Que serions-nous devenus si nous n'eussions pas eu un tel Sauveur? Mais que deviendrons-nous si nous rendons inutiles tout ce que ce divin Sauveur a fait pour nous sauver!

Les saints Peres apportent plusieurs raisons, pourquoi le Fils de Dieu a voulu se soumettre à la Loi de la Circoncision.

1.° Il a voulu, dit saint Epiphane, ôter aux Juifs le prétexte apparent qu'ils auroient pu prendre, de ne le pas reconnoître s'il eût été incirconcis. 2.° La Circoncision étoit d'institution divine; le Sauveur n'avoit garde de s'en dispenser. 3.° Il a voulu prouver par cette douloureuse cérémonie, dit saint Thomas, qu'il étoit véritablement homme, contre l'erreur des Manichéens, qui ne lui donnoient qu'un corps fantastique et apparent; des Apollinaristes, qui lui en attribuoient un spirituel et consubstantiel à la Divinité même; des Valentiniens, qui disoient que le Corps de Jesus-Christ étoit d'une matiere céleste. 4.° Il a voulu donner l'exemple d'une parfaite obéissance, en se

soumettant à la Loi dans toutes les circonstances marquées. 5.° Il a voulu, dit l'Apôtre, se charger lui-même du joug de la Loi, dont il venoit nous affranchir, et mettre fin à toutes les cérémonies légales, en les observant lui-même, et, par ce seul acte de religion, donnant lui seul plus de gloire à Dieu que tous les hommes ensemble n'auroient pu faire par la plus exacte observance de la Loi jusqu'à la fin des siecles.

Il est très-probable que ce fut dans Bethléem que le Sauveur du monde fut circoncis, et selon saint Epiphane, dans la grotte même où il étoit né. La Loi ne déterminoit rien pour le lieu, ni pour le ministere de cette opération légale. Ce fut le huitieme jour après sa naissance, ainsi qu'il étoit ordonné par la Loi; le Sauveur du monde étant venu pour accomplir la Loi et les Prophetes, et remplir parfaitement tous les devoirs de Religion; a voulu observer cette Loi jusque dans les moindres circonstances.

C'étoit alors la coutume des Juifs de donner le nom aux enfans que le jour de leur Circoncision. Ce n'étoit point un commandement de Dieu, mais un usage fondé peut-être sur l'exemple d'Abram, à qui Dieu donna le nom d'Abraham, lorsqu'il lui ordonna la Circoncision. Il étoit d'ailleurs bien raisonnable, pour donner à un enfant le nom qu'il devoit avoir parmi le peuple de Dieu, d'attendre qu'il fût associé avec ce peuple par ce Sacrement institué de Dieu pour cela; et c'est apparemment pour la même raison que nous donnons le nom aux enfans, lorsque par le Baptême ils deviennent les membres du Corps mystique de Jesus-Christ, qu'ils font partie du véritable peuple de Dieu, et qu'ils deviennent enfans de l'Eglise.

Le Fils de Dieu reçoit en ce jour le nom de JESUS, ainsi que l'Ange l'avoit marqué à la sainte Vierge avant qu'elle l'eût conçu dans son sein: *Vous mettrez au monde un Fils*, lui dit-il,

et vous lui donnerez le nom de JESUS; *c'est lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés* (b).

Mon Dieu, que de Mysteres dans un seul! mais que d'importantes leçons dans ce Mystere! Quel empressement de Jesus-Christ à remplir tous les devoirs de religion! Avec quelle exactitude obéit-il à la Loi! Pouvoit-il nous donner plutôt des marques plus sensibles de son amour? Pouvions-nous avoir un Sauveur qui méritât plus notre cœur, qui fût plus digne de nos respects? Pouvions-nous avoir jamais un plus parfait modele? Mon Dieu! que cette exacte obéissance de Jesus-Christ condamne en nous de trop indulgentes interprétations de la Loi, et de frivoles dispenses! Que cette prématurée humiliation du Sauveur confond efficacement notre orgueil! et que les prémices de ces douleurs seroient un puissant remede à notre amour-propre et à notre sensualité, si nous entrions bien dans l'esprit de ce Mystere!

L'ancienne Circoncision ne finit en Jesus-Christ, que parce qu'il établit la nouvelle. Ce n'est plus, dit l'Apôtre, une Circoncision extérieure de la chair: *In expoliatione corporis carnis* (c). C'est une Circoncision intérieure de cœur qui se fait dans la ferveur de l'esprit: *Circumcisio cordis in spiritu.* Sans cette Circoncision du cœur, c'est-à-dire, sans ce retranchement de désirs vains et inquiets, de désirs déréglés et mondains, de désirs immodérés et illicites qui naissent dans le cœur, et qui le corrompent; enfin, sans cette mortification généreuse et persévérante de nos passions, vainement nous flattons-nous d'être les Disciples de Jesus-Christ, sur ce que nous sommes extérieurement marqués, pour ainsi dire, de son sceau.

C'est proprement cette réforme intérieure du cœur que saint Paul appelle la Circoncision de la Loi de grace, lorsqu'il dit, que c'est nous qui

(b) *Matth.* 1. (c) *Coloss.* 2.

sommes aujourd'hui la Circoncision, nous qui servons Dieu en esprit : *Nos enim sumus Circumcisio, qui spiritu servimus Deo* (d). La vie chrétienne est une vie de croix et de circoncision. Que l'amour-propre soit alarmé, que l'esprit se révolte, c'est à ce sceau qu'on connoît le vrai fidelle. Qui n'a pas cet esprit de réforme intérieure, doit être regardé, pour ainsi dire, comme incirconcis.

Remarquez que la Fête de ce jour, si ancienne dans l'Eglise, par rapport à la vénération que les Fidelles ont toujours eue pour le Mystere qu'elle renferme, a été célébrée et sous le titre de l'Octave de la Nativité de Jesus-Christ, et sous celui de la Circoncision, et comme une Fête particuliere de la sainte Vierge.

Dans le Sacramentaire Romain, le Pape saint Grégoire joint la mémoire de la Circoncision de Jesus-Christ avec l'Octave de la Nativité et avec la solemnité de la très-sainte Vierge sa Mere ; et l'Eglise encore aujourd'hui semble avoir en vue cette triple solemnité dans l'Office de la Messe du jour : car l'Introït, le Graduel et l'Offertoire sont de l'Octave de la Nativité ; l'Epître et l'Evangile, sont du Mystere de la Circoncision, et les Oraisons sont en l'honneur de la très-sainte Vierge ; et certes, elle a eu trop de part à ces deux Mysteres, pour être oubliée dans la solemnité de ce jour.

Ce jour, par une providence singuliere, s'étant trouvé le premier de l'année civile, selon la maniere de compter des Romains, qui alors donnoient la loi à tout l'Univers, est devenu le premier jour de l'année Chrétienne.

C'étoit une ancienne superstition des Païens, de célébrer par toutes sortes de débauches et de dissolutions le premier jour de Janvier, en l'honneur du Dieu Janus et de la Déesse des Etrennes. Le Sauveur du monde ayant sanctifié ce jour par les prémices de son Sang, l'Eglise n'a rien oublié

(d) *Philip.* 3.

pour porter les Fidelles à le solemniser avec une piété vraiment chrétienne, et à abolir la mémoire de ces profanations païennes par une modestie édifiante, et par des exercices de pénitence et de dévotion.

Ce furent ces réjouissances profanes des Calendes de Janvier qui s'étoient peu à peu introduites, même parmi les Chrétiens, qui allumerent le zele des saints Peres contre la fête des Etrennes, et qui dès les premiers siecles firent introduire dans l'Eglise, trois jours de jeûne pour la fin de l'année et le commencement de la suivante, comme il paroît dans le dix-septieme Canon du second Concile de Tours. Le paganisme ayant été détruit, l'Eglise a jugé à propos d'abroger le jeûne universel dans des jours qu'elle regarde, jusqu'à l'Epiphanie, comme des jours de Fêtes : *Omni dit festivitates sunt* (e). Et elle s'est contentée d'inspirer aux Fideles une grande horreur de ces coutumes païennes, les exhortant à sanctifier ce premier jour de l'année et les suivans par une plus édifiante piété.

Pouvez-vous sans gémir, s'écrioit le célebre Faustin, déplorant les extravagances des Païens de son temps; pouvez-vous voir, sans gémir, ces insensés courir les rues dans ces premiers jours de l'année déguisés sous des masques grotesques de toutes sortes de figures, et tressaillir de joie de se voir travestis en de vils animaux? *In istis diebus miseri homines sumunt formas adulteras, aliis vestiuntur pellibus pecudum, gaudentes et exultantes si taliter se in farinas species transformaverint* (f). Voilà la véritable origine des divertissemens du Carnaval, et voilà les premiers auteurs des marcarades.

Ayez horreur de ces déréglemens scandaleux, que plusieurs des Fideles n'ont pas honte de suivre, continue ce Pere : *Quas adhuc plures in populo observare non erubescunt.* A Dieu ne plaise que vous

(e) *Conc. Tur. can.* 17. (f) *Boll.*

souilliez jamais vos yeux par la vue des extravagances et des désordres de ces insensés : *Ut oculi vestri videndo luxuriam stultorum hominum polluantur.* Un Chrétien ne doit jamais être témoin de pareils spectacles.

Saint Augustin prêchant contre les excès qui se commettoient en ces premiers jours, et qui étoient un reste du paganisme : est-il possible, dit-il, que vous suiviez les mêmes coutumes, et que vous commettiez les mêmes excès que les Païens, vous qui faites profession d'être Chrétiens ? *Quomodò aliud credis, aliud speras, aliud amas* (g) ? Comment s'accorde donc votre croyance avec vos mœurs ? Comment accorder vos plaisirs avec votre foi et votre espérance ? Voici, mes Freres, quelle doit être désormais votre conduite, si vous voulez agir en Chrétiens : *Dant illi strenas, date vos eleemosinas.* Les Païens font aujourd'hui des largesses superstieuses ; et vous faites des aumônes : *Advocantur illi cantationibus luxuriarum, advocate vos sermonibus scripturarum.* Leurs assemblées retentissent de chansons impudiques ; que vos entretiens soient saints, et que toutes vos conversations ne soient que sur des sujets de piété tirés de l'Ecriture : *Currant illi ad theatrum, vos ad Ecclesiam.* Ils courent aux spectacles ; et vous, venez en foule à l'Eglise : *Inebriantur illi, vos jejunate :* Voici le temps où ils commettent bien des excès dans les repas ; pour vous, sanctifiez ce commencement d'année par le jeûne : *Si hodie non potestis jejunare, saltem cum sobrietate prandete.* Que si la solemnité de ce jour ne vous permet pas de jeûner, que la sobriété du moins regne dans tous vos repas, et que par-tout vous songiez à édifier le public par une modestie chrétienne.

(g) *Serm.* 7.

La Messe de ce jour est du Mystere.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui salutis æternæ, Beatæ Mariæ virginitate, fœcundâ humano generi præmia præstitisti : tribue quæsumus, ut ipsam pro nobis intercedere sentiamus, per quam meruimus Auctorem vitæ suscipere Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum : Qui tecum vivit et regnat, etc.

O Dieu ! qui avez fait part à tout le genre humain du salut éternel, par la virginité féconde de la bienheureuse Marie, faites, s'il vous plaît, que nous éprouvions dans nos besoins combien est puissante auprès de vous l'intercession de celle par laquelle nous avons reçu l'Auteur de la vie, Notre - Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu, vit et regne, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la Lettre du Bienheureux Paul, Apôtre, à Tite. Chap. 2.

Charissime : Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos : ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo : expectantes beatam spem, et adventum gloriæ magni Dei, et Salvatoris nostri Jesu Christi : qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate : et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. Hæc loquere ; et exhortare in Christo Jesu Domino nostro.

Mon très-cher fils : La grace de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction ; afin que renonçant à l'impiété et aux convoitises du siecle, nous vivions dans ce siecle selon les lois de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le but de nos espérances, et le glorieux avénement de Jesus-Christ le grand Dieu et notre Sauveur, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous affranchir de toutes sortes d'iniquités, et de se faire un peuple pur, agréable, et adonné aux bonnes œuvres. Prêchez ces choses, exhortez, reprenez en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul étant à Nicopolis, ville de Thrace, à l'entrée de la Macédoine, écrivit cette Lettre à son cher Disciple Tite qu'il avoit fait Evêque, et chargé du soin de l'Eglise de Crete ou Candie; ce fut environ l'an 66 de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

La grace du Sauveur s'est manifestée à tous les hommes. Quelle consolation de savoir de l'Apôtre même, que nul des hommes n'est excepté! *C'est pour notre instruction.* A la vérité toute la vie de Jesus-Christ n'est proprement qu'une leçon; elle nous apprend à renoncer à l'impiété et aux convoitises du siecle; elle nous enseigne à vivre avec tempérance, selon la justice, et avec piété. Ces trois vertus en renferment bien d'autres. Nous remplissons nos devoirs à l'égard de Dieu par une piété humble et sincere à l'égard du prochain, en suivant les lois de la justice; à l'égard de nous-mêmes, en modérant notre amour-propre, et domptant nos passions. Le véritable Chrétien ne se forme que sur ces principes. Ce n'est qu'en renonçant aux convoitises du siecle, à l'esprit, aux maximes du monde, qu'on devient vrai Chrétien; c'est le premier engagement que nous contractons au Baptême: est-ce celui que nous gardons avec plus de religion? Ces personnes mondaines, ces victimes du luxe, de l'intérêt, de l'ambition, ont-elles renoncé aux convoitises du siecle? Vivent-elles selon les lois de la tempérance, de la justice, de la piété? et peut-on dire qu'elles attendent le bonheur éternel qui est le but de leur espérance? Mais sur quoi porte cette espérance? est-ce sur Jesus-Christ, comme Sauveur, ou comme Juge? Sera-ce Jesus-Christ comme Sauveur dont on ne veut point suivre les lois, dont on déshonore la Religion, dont on méprise les maximes? Sera-ce sur Jesus-Christ comme Juge? Consultons si nous faisons portion de ce peuple pur et

parfait, qui fait l'objet de ses complaisances; de ce peuple qu'il regarde comme son chef-d'œuvre, si riche en bonnes œuvres, qui doit être sa gloire, sa couronne, toute sa joie. Faisons-nous honneur à Jesus-Christ, avec des mœurs si peu chrétiennes! *Prêchez ces choses.* Et certes en faudroit-il davantage pour nous convertir, si nous n'y mettions point d'obstacles? Quel fonds de réflexions! n'en est-ce pas un aussi grand de regrets?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 2.

In illo tempore: Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer: vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo priùs quàm in utero conciperetur.

En ce temps-là, les huit jours qu'il falloit circoncire l'enfant étant expirés, on lui donna le nom de Jesus, ce nom qui avoit été marqué par l'Ange, avant que sa mere fût enceinte de lui.

MÉDITATION.

Sur le Mystere de la Circoncision.

PREMIER POINT.

Considérez combien la qualité de Sauveur des hommes coûte cher à Jesus-Christ. Une naissance pauvre, une vie laborieuse et humiliée, des larmes d'un prix infini, ne sont pas un titre suffisant pour être le Sauveur des hommes: notre salut est à un plus haut prix. Il ne doit être que le fruit de sa mort, aussi ne reçoit-il le nom de Jesus qu'en donnant les prémices de son sang; et cette premiere effusion de son sang n'est qu'un gage d'une rédemption plus abondante.

Qu'il vous en coûte, mon doux Jesus, de m'avoir tant aimé! Mais quel avantage tiriez-vous

d'une qualité si onéreuse ? vous aviez le choix de ne point accepter la mort, sans rien perdre de votre béatitude : vous n'ignoriez pas que vous obligiez bien des ingrats ; mais votre amour pour nous prévaut. Ne serai-je jamais sensible à une charité si bienfaisante ! Que vous achetez si cher, mon doux Jesus, la qualité de Rédempteur, et le droit, pour ainsi dire, de me faire du bien ! Quel doit être mon amour pour un tel Sauveur ! et quelle a été jusqu'ici ma reconnoissance !

Rien n'est plus opposé à la majesté et à la sainteté divine, que l'humiliation qui vient du péché. Le Fils de Dieu passe sur tout, quand il s'agit de nous sauver ; en prenant aujourd'hui la marque du pécheur, il en prend toute la confusion. Touché de notre malheur, il préfere l'ignominie de la mort sur la croix, à une vie douce et tranquille. Voilà à quoi il s'engage par sa Circoncision. Toute autre victime d'un moindre prix ne pouvoit pas effacer le péché du monde ; voilà ce que coûte notre salut : concevez ce que vaut notre ame ; certainement il faut bien aimer les hommes pour les vouloir sauver à ce prix.

O mon doux Jesus ! que j'ai de confusion et de regret d'avoir si mal répondu jusqu'ici à une si prodigieuse tendresse ; à peine êtes-vous né que vous me témoignz l'excès de votre amour par l'effusion de votre sang ; et quelque grand pécheur que je sois, me voici peut-être à la fin de mes jours, sans vous avoir donné une larme ; daignez du moins, Seigneur, recevoir tout ce qui me reste de vie, je vous en fais un sacrifice dès ce premier jour.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est certain que le Fils de Dieu vient au monde pour le salut de tous les hommes ; mais nos mœurs ne prouvent-elles pas qu'il doit être le sujet de la condamnation et de la perte de plusieurs ?

N'est-il pas étonnant qu'il en coûte tant à Jesus-Christ pour être notre Sauveur, et que nous voulions qu'il nous en coûte si peu pour être sauvé ?

Le seul nom de Sauveur lui coûte une effusion de sang, et le nom et la qualité de pécheur nous a-t-il fait verser beaucoup de larmes ?

L'apparence seule du péché a suffi pour obliger Dieu à n'épargner pas même le Saint des Saints. Nous sommes souillés de mille péchés, et nous vivons comme si nous n'avions rien à craindre.

Quoique Jesus-Christ fût inviolablement l'objet des plus tendres complaisances de son Pere, cependant dès qu'il a consenti à paroître pécheur, avec quelle rigueur est-il traité, et à quelle vie dure ne se condamne-t-il pas lui-même ? Chose étrange ! Nous sommes vraiment pécheurs, et nous voulons vivre dans la mollesse ! quand est-ce que notre pénitence répondra à nos péchés ?

Le Sauveur du monde ne nous a voulu sauver que par l'effusion de son sang : désabusons-nous, nous ne serons jamais sauvés que par la pénitence. Faisons-nous tel systême de conscience qu'il nous plaira, notre Religion n'aura jamais qu'une morale. Les Saints n'ont pas eu un autre Evangile que nous ; suivons-nous les mêmes maximes qu'eux ? On convient que la différence est énorme ; quelle raison d'espérer la même récompensé ? Par des chemins si opposés, arrive-t-on au même terme ? Quelle erreur de vouloir être sauvé, en déshonorant, en persécutant même le Sauveur !

Ah, mon doux Jesus ! je vous coûte trop pour me laisser perdre. Je connois mes égaremens, et vous voyez jusqu'à quel point je les déteste ; vous me donnez aujourd'hui les prémices de votre sang, et moi je ne puis vous offrir qu'un cœur usé par l'amour des créatures ; mais vous pouvez en faire un cœur nouveau par votre grace, et l'embraser du feu de votre amour. Je commence aujourd'hui

une nouvelle année, bien résolu aussi de commencer une nouvelle vie. Vous êtes mon Sauveur, faites que je travaille efficacement dès ce moment à mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ego autem in Domino gaudebo : et exultabo in Deo Jesu meo (h).

Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur, je tressaillerai de joie en Dieu mon Sauveur.

Jesu, esto mihi Jesus, et salva me (i).

Jesus, soyez-moi Jesus, et sauvez-moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est bien juste d'employer tout ce premier jour au service de Dieu. Ce sont les prémices de la nouvelle année; elles lui sont dues. Ne manquez pas de vous confesser et de communier avec une nouvelle ferveur dans un jour si solemnel. Assistez à l'Office divin, visitez Jesus-Christ dans les Hôpitaux, et n'oubliez pas de donner vos étrennes aux pauvres. Choisissez aujourd'hui un Saint pour votre protecteur particulier durant l'année; déterminez la priere que vous lui ferez chaque jour, et passez le reste de ce premier jour dans les exercices de piété et dans les bonnes œuvres.

2.° C'est une pratique de dévotion très-utile et fort en usage aujourd'hui parmi plusieurs personnes de piété, de consacrer à Dieu la derniere et la premiere heure de chaque année, en passant en prieres depuis onze heures jusqu'à minuit, et depuis minuit jusqu'à une heure; repassant, selon le conseil du Prophete Isaïe, dans l'amertume de notre cœur, toutes les années qu'on a déjà passées et qu'on a presque toutes perdues; priant instamment le Seigneur de nous rendre plus utile

(h) *Habac.* 3. (i) *Aug.*

celle qu'on commence. Une fin et un commencement d'année si saintement passés ne sauroient manquer d'être suivis de beaucoup de bénédictions.

Ceux qui ne peuvent pas vaquer à ces pieux exercices de la nuit, doivent du moins se lever aujourd'hui plus matin qu'à l'ordinaire, et se hâter de bénir et de prier le Seigneur avec beaucoup de ferveur dès la pointe d'un jour qui doit être plus particuliérement tout consacré à Dieu.

Récitez les Litanies du saint Nom de Jesus, et celles de la sainte Vierge, le matin à la fin de la Messe, et le soir dans la visite que vous devez faire à Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement.

Dès que vous vous éveillerez, dites avec le Prophete : *Deus, Deus meus : ad te de luce vigilo.* Mon Seigneur et mon Dieu! c'est pour vous aimer et pour vous servir avec une nouvelle ferveur que je m'éveille de si bonne heure.

C'est une sainte pratique de réciter ce Pseaume tous les matins en s'habillant, et c'est ce qui a déterminé à le mettre ici tout au long avec l'explication Françoise, afin qu'en le récitant chacun entende la priere qu'il fait.

PSEAUME LXII.

Deus, Deus meus : ad te luce vigilo.

Mon Seigneur, et mon Dieu, c'est pour vous aimer, et pour vous aimer avec une nouvelle ferveur, que je m'éveille de si bonne heure.

Sitivit in te anima mea : quàm multipliciter tibi caro mea.

Mon ame ne soupire plus qu'après vous, ô le Dieu de mon cœur! et tout ce que je suis vous rend hommage.

In terra deserta, et invia, et inaquosa : sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam.

Dans cette vallée de larmes, dans ce triste lieu de mon exil, je me présente par-tout devant vous, ô mon Dieu! comme je ferois dans votre tabernacle; et par-tout j'admire et j'adore votre puissance; par-tout j'expérimente les doux effets de votre bonté infinie.

Quoniam melior est misericordia tua super vitas! labia mea laudabunt te. Certainement la consolation que je trouve dans vos miséricordes, passe toutes les douceurs de la vie; aussi ne cesserai-je jamais de chanter vos louanges, et de vous remercier de vos bienfaits.

Sic benedicam te in vita mea: et in nomine tuo levabo manus meas. C'est ainsi que je vous bénirai tous les jours de ma vie; ainsi leverai-je jour et nuit les mains vers vous, pour invoquer votre Nom.

Sicut adipe, et pinguedine repleatur anima mea: et labiis exultationis laudabit os meum. Que mon ame soit nourrie aujourd'hui, et comme engraissée par les consolations que vous verserez sur elle; et ma joie éclatera par les louanges que je vous donnerai.

Si memor fui tui super stratum meum, in matutinis meditabor in te: quia fuisti adjutor meus. Si j'ai dû penser à vous dans le temps même de mon repos, ne dois-je pas à mon réveil vous donner ma premiere pensée, et commencer ce jour par me rappeller, avec des sentimens d'une vive reconnoissance, toutes les occasions où vous m'avez secouru!

Et in velamento alarum tuarum exultabo; adhæsit anima mea post te; me suscepit dextera tua. Quel plaisir de penser que vous me couvrez comme de vos ailes, et que par le secours de votre grace vous ne permettrez pas que mon ame se sépare jamais de vous par le péché!

Ipsi verò in vanum quæsierunt animam meam: introïbunt in inferiora terræ: tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt. En vain les ennemis de mon salut me tendront des piéges; votre grace, Seigneur, me rendra victorieux; leur malice et leurs ruses tourneront à leur confusion, et ils seront comme autant de victimes immolées à votre juste colere.

Rex verò lætabitur in Deo, laudabuntur omnes qui jurant in eo: quia obstructum est os loquentium iniqua. Pour moi, Seigneur, je ne trouverai de joie qu'en vous, m'estimant plus heureux de vous servir que de régner. Oui, mon Dieu, on rend justice tôt ou tard à la vertu. Le jour viendra que les plus libertins estimeront et loueront ceux qui vous servent, et avoueront qu'ils ont été dans l'erreur, quand ils se sont imaginés et qu'ils ont dit qu'il y avoit trop de peine à vous plaire et à vous servir.

SECOND JOUR.

SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE.

SAINT Macaire, dont le Martyrologe fait mention en ce jour, naquit dans Alexandrie, capitale de la basse-Egypte, au commencement du quatrieme siecle. Sa naissance fut si obscure et ses parens étoient si pauvres, qu'il fut obligé de passer ses premieres années au service d'un Boulanger.

A l'âge de trente ans, touché d'un ardent désir de se sanctifier, il alla s'ensevelir dans une affreuse solitude. Les premiers exercices de sa retraite passerent pour des prodiges d'abstinence. Il ne mangea que des herbes crues pendant sept ans. Les trois années suivantes il se contenta de quatre ou cinq onces de pain par jour, et ne dormit jamais plus de deux heures.

Ses austérités redoubloient durant le Carême. Il en passa un tout entier sans jamais s'asseoir ni se coucher, priant Dieu sans cesse, debout ou à genoux; et par un miracle bien singulier, ne buvant et ne mangeant que le Dimanche. Jamais homme ne fut plus ingénieux à mortifier ses sens, et à se faire souffrir.

Ayant un jour écrasé, par un premier mouvement, un insecte qui le piquoit, il en conçut tant de regret, que pour punir sa trop grande sensibilité, il se condamna à passer six mois dans un désert de Scythie, qu'une quantité prodigieuse d'insectes piquans rendoit inhabitable aux animaux même.

Ce fut par les mêmes armes qu'il vainquit le démon d'impureté; car en étant tourmenté il alla passer six mois dans un marais plein d'une espece de guêpes, dont les aiguillons perçoient la peau

même d'un sanglier. Aussi en sortit-il si défiguré qu'on ne put le reconnoître qu'à sa voix ; et l'ennemi en fut si honteux qu'il n'osa jamais plus revenir à la charge.

Au milieu de ces excessives austérités, il ne croyoit rien faire encore pour le Ciel. Plein de bas sentimens de soi-même, il résolut d'aller apprendre des autres Solitaires les éminentes vertus qu'il croyoit ignorer. Tant il est vrai que l'humilité a toujours été une vertu commune à tous les Saints.

Saint Macaire s'en alla dans le célebre désert de Tabennes, pour y profiter des exemples de tant de saints Religieux, dont la réputation s'étoit répandue par-tout. Il eut beau se déguiser sous l'habit d'un artisan, saint Pacomé le reconnut ; et notre Saint, ne pouvant plus supporter les honneurs qu'on lui rendoit dans cette solitude, alla chercher dans les montagnes de Nitrie un asile à son humilité. Il n'en jouit pas long-temps. Le Patriarche d'Alexandrie informé de sa vertu, le fit Prêtre, quelque effort et quelque priere qu'il fît pour n'être point élevé à cette haute dignité.

Il ne se vit pas plutôt revêtu de ce caractere sacré, qu'il ne pensa plus qu'à mener une vie encore plus pénitente et plus parfaite. Il quitta tous les déserts connus, et s'alla ensevelir dans une des plus affreuses solitudes de la Lybie, qu'on a depuis appelée l'Hermitage de Celles, à cause du grand nombre de cellules que ceux qui vinrent de toutes parts se ranger sous sa conduite, y bâtirent en peu de temps.

Quelque désir qu'eût notre Saint de vivre solitaire et inconnu, il fallut qu'il cédât aux prieres de ces nouveaux Disciples, qui, voulant suivre ses exemples, avoient encore besoin de ses instructions. L'ordre de la Prêtrise ne lui permit pas de rendre oisif le sacré ministere qu'il avoit reçu, en travaillant à sa perfection ; il consentit de travail-

u salut des autres. Son zele cependant ne lui en relâcher de ses austérités. Ses instructions urent jamais sans fruit, parce qu'elles furent ours soutenues par ses exemples. Les exercices charité, le travail des mains, la priere, plirent tout son temps.

ne manqua jamais de prier cent fois le jour, resque toute la nuit; sa vie n'étoit proprement une oraison continuelle. Il passa une fois deux rs et deux nuits sans perdre un seul moment u de vue, et sans avoir eu la moindre distion.

Quelque mortifié que fût ce Saint dans tous sens et dans tous les mouvemens de son cœur, eu qui vouloit épurer sa vertu, permit qu'il fût ercé presque toute sa vie par différentes sortes de tations, et principalement par de violens désirs faire des austérités excessives, de bonnes œus qui lui convenoient peu, et des voyages de té encore moins nécessaires; mais ce fut tours à la honte du tentateur.

Fatigué un jour de ces importuns désirs, il se rgea d'une corbeille pleine de sable, et parurut ainsi tout le désert. Un de ses disciples ayant demandé pourquoi il se fatiguoit de la rte: *c'est*, répondit le Saint, *pour tourmenter lui qui me tourmente, et pour satisfaire l'envie e j'ai de voyager.*

Un acte si généreux désarma l'ennemi: Dieu t content de l'humilité et de la patience de son rviteur; il lui rendit bientôt le calme, et lui onna un si grand empire sur les démons, qu'il ffisoit de s'adresser à Macaire pour être délivré e toutes sortes de tentations.

Il eut sur-tout un don particulier pour découvrir pour vaincre la malice et les ruses du tentateur. allade raconte que lui ayant dit un jour la pensée qu'il voit de quitter l'Oraison, à cause de ses distracons continuelles: « Gardez-vous bien de suc-

» comber à une tentation si pernicieuse, lui ré-
» pondit le Saint ; mais lorsque ces distractions
» importunes vous fatigueront, prolongez toujours
» de quelque moment votre Oraison, bien loin
» de l'abréger ou de l'interrompre ; et répondez à
» l'ennemi de votre salut, que si vous ne savez
» pas prier, vous savez du moins garder pour
» l'amour de Jesus-Christ votre oratoire. « Un conseil si salutaire eut d'abord son effet.

Peu de ses paroles qui ne produisissent quelque fruit. Il passoit un jour le Nil avec deux Colonels de l'armée de l'Empereur ; et l'un d'eux s'approchant de lui : *Que vous êtes heureux*, lui dit-il, *vous autres, de vous jouer ainsi du monde ! Il est vrai*, répondit saint Macaire, *mais que vous êtes malheureux vous-même de ne pas voir combien le monde se joue de vous !* Cette parole toucha si fort ce Colonel, qu'il quitta son emploi, renonça au monde sur l'heure, et se fit Religieux.

Il ne manquoit plus, ce semble, à l'éminente vertu de ce grand Saint, que d'avoir quelque part aux cruelles persécutions que les Ariens faisoient alors à l'Eglise. Dieu lui fit bientôt cet honneur. Saint Macaire, invincible défenseur de la divinité de Jesus-Christ, fut envoyé en exil sous l'Empereur Valens dans une île dont tous les habitans étoient encore Païens ; mais à peine cet illustre Confesseur de Jesus-Christ y fut arrivé, que toute l'île devint Chrétienne : ce qui obligea les Ariens de le renvoyer dans sa premiere solitude, où usé par ses austérités, admiré par l'éclat de ses éminentes vertus, doué du don de prophétie et de miracles, âgé d'environ quatre-vingt-dix-neuf ans, il mourut comblé de mérites, l'an 405.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Etienne, premier Martyr, dont l'Eglise célebre aujourd'hui le dernier jour de l'Octave.

...aison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

...IPOTENS sempiterne ...eus, qui primitias ...yrum in Beati Le... Stephani sanguine ...asti, tribue quæsu... ut pro nobis interces... ...existat, qui pro suis ...persecutoribus exo... Dominum nostrum ...m Christum Filium ... : Qui tecum, etc.

DIEU tout-puissant, qui avez consacré les prémices des Martyrs dans le sang du bienheureux Etienne, Lévite; faites-nous la grace d'avoir pour intercesseur auprès de vous, celui qui a bien voulu implorer pour ses propres persécuteurs la miséricorde de Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant, etc.

L' É P Î T R E.

...Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 6.

...diebus illis, Stephanus ...lenus gratiâ et fortitu...e, faciebat prodigia et ...a magna in populo. ...rexerunt autem quidam ...Synagoga, quæ appel...r Libertinorum, et ...renensium, et Alexan...norum, et eorum qui ...nt à Cilicia, et Asia, ...putantes cum Stephano: ...non poterant resistere ...ientiæ, et Spiritui qui ...uebatur. Audientes au... ...hæc dissecabantur cor...bus suis, et stridebant ...ntibus in eum. Cùm au... ...esset Stephanus ple...s Spiritu Sancto, inten...ns in cœlum, vidit glo...am Dei, et Jesum stan...m à dextris virtutis Dei. ...xclamantes autem voce ...agnâ continuerunt aures ...as, et impetum fecerunt ...nanimiter in eum. Et eji...

EN ces jours-là, Etienne qui étoit rempli de grace et de force, faisoit de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple : mais quelques-uns de la Synagogue qu'on appelle la Synagogue des Affranchis, et celle des Cyrénéens, des Alexandrins, des Ciliciens et des Asiatiques, commencerent à disputer avec Etienne, et ils ne pouvoient résister à la sagesse et à l'esprit qui parloit. Entendant ce qu'il disoit, ils crevoient de dépit en eux-mêmes, et grinçoient les dents; mais lui qui étoit rempli du Saint-Esprit, regardant fixement le Ciel, vit Dieu dans sa gloire, et Jesus debout à la droite de Dieu. Je vois, dit-il, les cieux ouverts, et le fils de l'homme qui est à la droite de Dieu. Là-dessus poussant de grands

cientes eum extra civitatem lapidabant. Et testes deposuerunt vestimenta sua secùs pedes adolescentis, qui vocabatur Saulus. Et lapidabant Stephanum invocantem, et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum. Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et cùm hoc dixisset, obdormivit in Domino.

cris, ils se boucherent les oreilles, et tous ensemble se jeterent sur lui. Au même temps ils le traînerent hors de la ville et le lapiderent ; et les témoins mirent leurs habits aux pieds d'un jeune homme appelé Saül. Tandis qu'ils lapidoient Etienne, il prioit et disoit : Seigneur Jesus, recevez mon esprit. S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria : Seigneur, ne leur imputez point ce péché ; et après avoir prononcé ces paroles, il passa au repos du Seigneur.

On appelle les Actes des Apôtres le Livre composé par saint Luc, où sont rapportées les actions des Apôtres et des premiers Disciples de Jesus-Christ, depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'au premier voyage de saint Paul à Rome, qui fut environ l'an de Jesus-Christ 62.

RÉFLEXIONS.

On ne manque jamais de courage, on a même beaucoup de force quand on est fidele à la grace ; et ce n'est qu'à notre résistance à la grace, que nous devons notre foiblesse et notre lâcheté. Les Saints n'avoient pas moins d'obstacles, ni de moins redoutables ennemis que nous ; mais ils ont eu plus d'assiduité à la priere, plus de fidélité à la grace, plus de confiance en Dieu.

Que de merveilles ne ferions-nous pas chacun dans notre état, si nous ne suivions que les impressions de l'Esprit-Saint, si la grace étoit le principe de toutes nos actions, si la seule gloire de Dieu en étoit le grand mobile! Nous faisons peu, parce que nous avons trop de part à ce que nous faisons.

Il est surprenant que tant de sortes de gens se soulevent contre saint Etienne ; mais la multitude,

is la foule ne fut jamais pour la véritable piété. que peut contre la vertu la multitude la plus ieuse ? Envie, jalousie, calomnie, crédit, il t que tôt ou tard tout cede à la sagesse chrétienne, oique tout ne s'y rende pas. Qu'on emploie is les artifices pour décrier, pour noircir, pour :abler les gens de bien : leurs cheveux sont nptés, la plus noire malice se réduit toute à crer de dépit, et à des grincemens de dents. Saint ienne est lapidé, il est vrai; mais il voit les ıux ouverts; mais il a Jesus-Christ pour témoin ses combats; mais il voit Dieu dans sa gloire, i va être la récompense de ses travaux. Perd-on vie quand on la donne à ce prix? Ah! qu'il est en vrai qu'un coup d'œil vers le ciel est capable éteindre tous les feux de la persécution la plus nglante! Jesus-Christ n'est jamais loin de ceux ii combattent pour lui; et sous les yeux d'un tel laître, qu'a-t-on à craindre? On pardonne aisément les injures, quand on ne perd jamais de vue esus-Christ.

L'EVANGILE.

a suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 23.

N illo tempore: Dicebat Jesus turbis Judæorum, principibus sacerdotum: Ecce ego mitto ad vos 'rophetas, et Sapientes, et cribas, et ex illis occide-'s, et crucifigetis, et ex is flagellabitis in Synaogis vestris, et persequeuini de civitate in civitaem: ut veniat super vos mnis sanguis justus, qui ffusus est super terram, sanguine Abel justi, usue ad sanguinem Zachaiæ, filii Barachiæ, quem

EN ce temps-là, Jesus dit aux Juifs, et pricipaux Sacrificateurs: je vais vous envoyer des Prophetes, des Sages, des Interpretes de la Loi, il y en aura que vous ferez mourir, et que vous crucifierez; il y en aura que vous flagellerez dans vos Synagogues, et que vous poursuivrez de ville en ville, afin que tout ce qui s'est répandu de sang innocent sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'à celui de Zacharie fils de Bara-

occidistis inter Templum et altare. Amen dico vobis, venient hæc omnia super generationem istam. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis Prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta. Dico enim vobis, non me videbitis amodò, donec dicatis: Benedictus, qui venit in nomine Domini.

chie, que vous avez tué entre le Temple et l'Autel. Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur le peuple d'aujourd'hui. Jérusalem, Jérusalem, qui fait mourir les Prophetes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va demeurer déserte; car je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez: béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

MÉDITATION.

Du renouvellement de l'année.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien de gens commmencent cette nouvelle année en parfaite santé, à la fleur d'une jeunesse qui leur promet une longue suite d'années, et qui cependant ne verront pas la fin de celle-ci.

Nul de ceux qui sont morts l'année précédente, qui ne s'attendit d'être aujourd'hui en vie. En avons-nous vu beaucoup qui s'attendissent à mourir l'année qu'ils sont morts? Dieu compte nos jours autrement que nous. La mort les a surpris, et avertit-elle jamais personne? Tel pense aujourd'hui à un nouvel emploi, à une nouvelle maison, à une riche succession, à un héritage, qui dans huit ou dix mois n'aura plus qu'un suaire, une biere, un tombeau. Mon Dieu! qu'on est à plaindre, quand on ne se repaît que de chimeres!

Combien

ı de ceux qui ont fait aujourd'hui des
ıs et des souhaits d'une bonne année, sont
: de leur mort ? Rappelons le souvenir
de notre connoissance, qui sont morts
ıssée. Hélas ! nous leur avions fait les
uhaits. Ceux qu'on nous fait, ne seront
pas plus efficaces. Nulle bonne année,
est sainte ; les jours ne sont jamais heu-
ıls sont vides. Est-ce un avantage de vivre
ps sans devenir meilleur ?

ırons notre vie avec celle des Saints, leurs
ɜs austérités, leur ferveur, leurs travaux,
aite, avec notre vie mondaine, molle,
euse ; et concluons que puisque nous
les mêmes obligations, ayant le même
e, nous aurions aussi le même sort. Hélas !
s-nous raisonner ainsi sans que notre rai-
évolte ?

a long-temps que nous faisons de grands
de conversion ; quel malheur si nous mou-
ıns nous être convertis, sans avoir fait cette
ion, cette restitution, cette réforme ! Il
ı'il y ait quelque intervalle entre la péni-
et la mort. Si cette année n'est pas l'année
conversion, ai-je raison de croire que je me
tirai une autre année ? Peu de ceux qui sont
l'année passée, qui n'aient eu quelque des-
e se convertir celle-ci. Hélas ! peut-être en
-on autant de moi l'année prochaine.

ı, non, Seigneur, je ne servirai point de
de compassion et de méditation à ceux qui me
nt survivre ; car plein de confiance en votre
icorde, et avec le secours de votre grace, je
ıds que ce second jour de l'année soit le pre-
de ma conversion.

SECOND POINT.

ɔnsidérez qu'une nouvelle année est une grande
:; mais que l'abus de cette nouvelle année

est un grand malheur ! Le regret est encore bien plus grand, quand on a même prévu les funestes suites de ce malheur, et qu'on a compris de quelle importance il étoit de ne pas abuser de cette grace.

Si au moment que je devrai aller paroître devant Dieu, j'étois remis dans l'état où je suis ; si l'on m'accordoit encore une nouvelle année de vie, pour travailler à mon salut : mon Dieu, quel miracle ! J'ai aujourd'hui tout l'avatage que me procureroit ce miracle, et il ne me plaira pas d'en profiter !

Il est certain que je commencerai une année, dont je ne verrai pas la fin. Qui peut m'assurer que ce n'est pas ici cette année critique, qui doit décider de mon sort éternel ; et si c'est elle, suis-je prêt ? et si je ne le suis pas, qui me rassure ? Agis-je prudemment de tout risquer ? ai-je du temps à perdre ? Dieu me donne encore le temps aujourd'hui d'appaiser sa colere : dois-je renvoyer cette réconciliation à un autre temps ?

Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu assembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ? Mon Dieu ! qui peut tenir à l'heure de sa mort contre un tel reproche ?

Combien d'années ne vous avois-je pas données pour travailler à votre salut, dit le Seigneur ? combien de fois ai-je voulu durant le cours de ces années vous convertir, et vous mettre à couvert des traits de ma justice ? et il ne vous a pas plu : *et noluisti.* Combien de fois vous ai-je sollicité, pressé mêmes dans ces méditations de réformer vos mœurs, de prendre le parti de la dévotion, de changer de vie ? Ces inspirations secretes, ces frayeurs intérieures, ces remords vifs d'une conscience justement alarmée, c'étoit ma voix, et vous ne m'avez pas voulu entendre : *et noluisti. Ecce*, voilà que votre maison va vous de-

er déserte : *ecce sto ad ostium , et pulso* (a).
à la dixieme , la vingtieme , la trentieme année
e suis à la porte , et que je frappe , vous ne
ez pas m'ouvrir ; je me retire , et vous êtes
veille de me perdre pour toujours.

quoi ! Seigneur , faudra-t-il que la grace
vous me faites de donner encore quelques jours,
e le comble à mon malheur , par ma persévé-
e dans mes iniquités , et que je renvoie ma
ersion à une autre année ! Non , mon Dieu !
veux plus résister à votre grace : vous ne me
ez cette année que pour me convertir , je le
sans délai , sans réserve ; achevez , Pere des
ricordes , votre ouvrage ; je ne veux plus dif-
d'un moment à être tout à vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

ixit : Nunc cœpi ; hæc mutatio dexteræ Ex-
. Psal. 76.

'en est fait , je l'ai promis , c'est maintenant
je commence , et je reconnois que ce change-
t est l'ouvrage du Très-Haut.

ecogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine
æ meæ. Isaïe , 38.

e veux , mon Dieu ! avec le secours de votre
e , que cette année répare toutes les fautes des
édentes ; je vais les repasser ces années dans
ertume de mon cœur , en voyant le mauvais
e que j'en ai fait.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

EXAMINEZ avec soin , et marquez incessam-
t les principaux chefs sur quoi vous avez le
de besoin de vous réformer ; déterminez les
ens dont vous devez vous servir pour cette
rme , et communiquez au plutôt ce nouveau
de vie à votre Confesseur. Ne différez pas de

(a) *Apoc.* 3.

mettre en pratique cette instruction si salutaire; ici tout délai nuit.

2.° Faites aujourd'hui vos prieres, tous vos exercices de piété, avec une nouvelle ferveur; assistez à la Messe avec un nouveau respect, et avec une dévotion qui soit et le fruit et la preuve de votre nouvelle réforme. Et comme il est à propos de commencer toujours ces sortes de conversions par quelque acte généreux, par quelque sacrifice, pensez qui sont ceux de qui vous avez reçu jusqu'ici quelque déplaisir, ou pour qui vous avez eu quelque froideur; et prenez occasion de ce commencement d'année pour faire civilité, ou même, pour leur rendre visite. Et gardez-vous bien de pointiller sur l'égalité ou la différence des conditions, et beaucoup moins sur la qualité de l'offense; notre Religion condamne toutes ces vétilleuses délicatesses; il y a toujours un mérite singulier et une véritable grandeur d'ame dans tout ce qu'on fait pour l'amour de Dieu.

L'exemple que saint Etienne dont l'Eglise célebre aujourd'hui le dernier jour de l'Octave, peut encore servir de motif pour cette pratique. Inutilement fait-on des projets de conversion et de réforme, si l'on ne descend dans le détail, et si l'on n'exécute sur l'heure ces projets.

TROISIEME JOUR.

SAINTE GENEVIEVE, VIERGE.

SAINTE GENEVIEVE, que la ville de Paris a pris pour sa Patrone, naquit dans le petit village de Nanterre, à deux lieues de Paris, vers l'année 422. Son pere s'appeloit Severe et sa mere Geronce, d'une condition assez médiocre, mais gens de bien et distingués par leur vertu.

ieu prévint cette sainte Fille de ses plus dou-
bénédictions, presque dès le berceau; sa mo-
ie, sa sagesse, sa piété parurent extraordi-
es dans ce bas âge.

aint Germain, Evêque d'Auxerre, allant en
leterre pour combattre les erreurs de Pelage,
a à Nanterre. Tout le peuple s'empressant pour
voir sa bénédiction, le saint Prélat, éclairé
e lumiere surnaturelle, découvrit ce trésor
hé; et distinguant de la foule cette jeune Fille,
e alors de sept ou huit ans, lui parla en parti-
ier: charmé de ses sentimens de piété et de
réponses, il l'exhorta de se consacrer entiére-
nt à Dieu, et de ne vouloir jamais d'autre
ux que Jesus-Christ. Cette enfant qui avoit déjà
sentimens beaucoup élevés au-dessus de son âge,
répondit qu'elle n'avoit jamais eu d'autre vo-
té que d'être toute à Dieu, et d'embrasser l'Ins-
ut des Vierges Chrétiennes. Saint Germain, pour
firmer cette résolution, lui donna une médaille
cuivre, où étoit gravée la figure de la Croix,
mme pour gage de la fidélité qu'elle avoit vouée
Jesus-Christ son divin époux, et elle la porta
ndue à son cou toute sa vie.

La vertu de Genevieve crût avec l'âge, et son
our pour Jesus-Christ devint toujours plus vif.
jour de fête, sa mere allant à l'Eglise voulut
bliger à rester au logis. Quelque parfaite que fût
soumission, elle crut qu'elle pouvoit du moins
ier sa mere de lui permettre d'y aller faire aussi
priere, ajoutant que la qualité d'Epouse de
sus-Christ sembloit lui donner un droit particu-
r de lui aller faire un peu plus souvent la cour.
mere un peu trop de mauvaise humeur, se crut
fensée d'une priere dont elle devoit être édifiée,
le lui donna un soufflet, et lui défendit de la
ivre. Un emportement si peu chrétien fut puni
esque sur l'heure; la mere devint aveugle, et
le ne recouvra la vue qu'après avoir lavé ses yeux

d'une eau, sur laquelle elle avoit prié sa fille de faire le signe de la Croix.

Dès que Genevieve fut en âge, elle se consacra à Dieu par un vœu solemnel, et commença, suivant la pratique qui étoit alors ordinaire aux vierges, à ne se nourrir que de légumes, à ne boire que de l'eau, et à porter continuellement le cilice. Elle couchoit sur la dure, passant réguliérement en prieres toutes les nuits qui précedoient le Dimanche, le Jeudi et les Fêtes où elle devoit communier.

Son pere et sa mere étant morts, elle vint à Paris chez sa marraine, où elle mena une vie humble et obscure, dans l'exercice d'une pénitence très-austere et d'une continuelle oraison.

Ce fut là qu'éprouvée par une maladie étonnante et par des douleurs très-aiguës, elle fut enfin crue morte, ayant été trois jours sans sentiment. Dieu se servit de cet intervalle pour lui découvrir bien des merveilles, et pour lui faire connoître tout ce qu'elle devoit faire, et souffrir dans la suite pour lui.

La confidence qu'elle en fit un peu trop légérement à quelques personnes indiscretes, fut pour elle un nouveau sujet de souffrance.

On blâma sa retraite, on censura sa maniere de vie, on trouva à redire à tous ses exercices de mortification et de piété. Dieu éprouva durant quelques années la vertu de sa servante, dans le feu de la plus vive persécution, jusqu'à ce que saint Germain, repassant en Angleterre, confondit tous ses envieux, et rendit justice à la vertu de nôtre Sainte.

Mais le calme ne fut pas long. Cette sainte Fille ayant voulu rassurer les Parisiens, contre une fausse alarme qui s'étoit répandue, que les Huns approchoient, elle s'attira par cet acte de charité la plus cruelle persécution, et fut sur le point d'être brûlée comme magicienne. Saint Germain étoit en

ie auprès de l'Empereur Valentinien, lorsqu'il averti du danger où étoit la Sainte. Inutilement força-t-il de la délivrer ; l'Archidiacre d'Auxerre, il lui envoya, fut lui-même en danger d'être ltraité par ce peuple furieux : on délibéroit sur genre de supplice qu'on devoit faire souffrir à nevieve ; plusieurs avoient déjà opiné pour le ı, lorsque Dieu changea tout-à-coup les cœurs ce peuple.

La douceur, l'humilité, la patience et la tranillité inaltérable que la Sainte fit toujours paroîe au milieu d'un si grand danger, firent ouvrir s yeux à ses persécuteurs. Ils reconnurent son nocence, et condamnant eux-mêmes leur pason, n'eurent plus que de la vénération pour la inte.

Genevieve ne se servit du repos dont elle comença de jouir, que pour augmenter ses exercices e piété et ses pénitences. Elle ne mangea plus que eux fois la semaine, le Dimanche et le Jeudi, et l fallut un commandement exprès de l'Evêque pour 'obliger d'user d'un peu de lait dans son grand âge.

Une vertu si éminente ne pouvoit pas manquer le porter bien loin son éclat. Saint Siméon Stylite e recommandoit à ses prieres du fond de la Syrie, et le nom de Genevieve devint célebre presque par out le monde.

Attila, roi des Huns, ayant passé les Alpes et e Rhône, alloit fondre sur Paris, lorsque la Sainte, sortant de sa retraite, exhorta tout le Peuple à appaiser la colere de Dieu par les prieres et par le jeûne. Au milieu de ses exercices de piété, on apprit que l'armée des Barbares s'en retournoit ; ce qui fit dire aux Parisiens que c'étoit aux prieres de sainte Genevieve qu'ils devoient ce miracle.

Mérouée assiégeant Paris, avoit réduit la ville aux dernieres extrémités ; sainte Genevieve, touchée de l'extrême misere où la famine réduisoit les habitans, sort de sa solitude, s'en va jusqu'à Arcy

sur-Aube et à Troyes, pour amasser du blé, et se mettant à la tête du convoi, le conduit à Paris, et par ce secours sauva la vie à tout ce Peuple.

Cette charité magnanime, accompagnée de beaucoup de miracles, donna un nouvel éclat à ses vertus; elle devint vénérable aux Païens même. Childéric, pere de Clovis, eut pour elle tant de considération, qu'il n'osa jamais lui rien refuser. On ne doute point qu'elle n'ait contribué beaucoup à la conversion de Clovis. Ce fut à sa priere que ce Prince entreprit de bâtir cette célebre Eglise, qui fut d'abord consacrée sous le nom des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et qui porta ensuite, comme elle porte encore aujourd'hui, celui de Sainte Genevieve.

Quelque infatigables que fussent son zele et sa charité pour le prochain, elle ne perdit jamais rien de son recueillement intérieur, et au milieu du tumulte et de la multitude où sa charité l'engageoit, elle paroissoit être au milieu de sa retraite. Elle s'y renfermoit tous les ans extraordinairement, depuis l'Epiphanie jusqu'à Pâques; et durant tout ce temps elle étoit invisible aux personnes de dehors, et ne parloit qu'aux Vierges qui s'étoient assemblées sous sa conduite.

Son amour et sa dévotion pour la sainte Vierge, sembloient primer parmi ses autres vertus; et elle ne recommandoit rien tant à tous ceux qui la venoient voir, et à ses Filles.

Douée du don des miracles et de celui de prophétie, respectée des Princes et des Prélats, en singuliere vénération parmi le peuple, elle se nourrit toute sa vie dans des sentimens d'une si profonde humilité, que les honneurs qu'on lui rendoit la faisoient plus souffrir, que les plus cruelles persécutions ne l'avoient exercée. Enfin, ornée de tant de dons surnaturels, âgée de quatre-vingt-neuf ans, comblée de mérites, elle mourut à Paris, aussi saintement qu'elle avoit vécu, le 3 Janvier de l'année 512.

Son corps fut porté avec beaucoup de pompe dans l'Eglise des Saints Apôtres, qu'on regardoit comme son ouvrage, et qui porte aujourd'hui son nom. On ressentit bientôt combien son intercession étoit puissante auprès de Dieu. La dévotion du peuple augmentant tous les jours, S. Eloi s'offrit à lui faire la magnifique châsse où sont enfermées ses reliques; laquelle, après l'irruption des Normands, fut élevée derriere le grand autel, où elle est encore à présent.

L'année 887 les Normands étant revenus assiéger la ville, on porta pour la premiere fois en procession la châsse de sainte Genevieve, et on attribua avec raison à sa protection la levée du siege, dans le temps que l'ennemi étoit prêt à donner l'assaut.

En 1129, la maladie appelée des Ardens, (c'étoit une espece d'érésipele accompagné d'une fievre ardente, qui faisoit mourir bien des gens,) cette maladie désolant tout Paris, on descendit la châsse de la Sainte; et elle n'eut pas plutôt paru au pied de la montagne, que la maladie cessa; et à l'instant quatorze mille personnes malades dans la ville furent guéries.

Le Pape Innocent II, étant venu en France l'année suivante, après s'être exactement informé d'un fait si merveilleux, ordonna qu'on en célébreroit solemnellement tous les ans la mémoire, en actions de graces d'un miracle si éclatant; et cette Fête fut assignée au 26 de Novembre, sous le titre: *du Miracle des Ardens.* La dévotion du peuple envers cette Sainte ne s'est point ralentie, et l'on ressent encore tous les jours les effets de sa protection, et dans les calamités publiques, et dans les besoins particuliers.

A Paris, la Messe de ce jour est en l'honneur de sainte Genevieve, Vierge.

L'Oraison qu'on y dit à la Messe est celle qui suit.

SEIGNEUR Dieu, faites que nous soyons aidés par les glorieux mérites de la bienheureuse Genevieve, Vierge, et que par sa sainte intercession, jouissant de la santé de l'ame et du corps, nous parvenions au salut éternel avec le secours de votre grace. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'Epître est la même que celle qu'on dit à la Messe des Vierges, et l'Evangile est le même que celui qu'on dit le jour de sainte Agnès, 21 Janvier.

Par-tout ailleurs, hors de Paris, la Messe de ce jour est en l'honneur de saint Jean, Apôtre et Evangéliste, dont l'Eglise célebre aujourd'hui le dernier jour de l'Octave.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

ECCLESIAM tuam, Domine, benignus illustra: ut beati Joannis Apostoli tui, et Evangelistæ illuminata doctrinis, ad dona perveniat sempiterna. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

RÉPANDEZ, Seigneur, par votre bonté, vos divines lumieres sur votre Eglise, afin qu'instruite et éclairée par le bienheureux Jean votre Apôtre et votre Evangéliste, elle parvienne enfin jusqu'à la participation de votre éternelle gloire. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu, vit et regne, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Eccl. 15.

QUI timet Deum, faciet bona: et qui continens est justitiæ, apprehendet illam, et obviabit illi mater quasi honorificata, et quasi mulier à virginitate suscipiet illum: pane vitæ et intellectûs, et aquâ sa-

CELUI qui craint Dieu fera le bien; et celui qui aime et qui suit la justice, la possédera; et la sagesse viendra au-devant de lui comme une mere vénérable. Elle le nourrira du pain de vie, et d'intelligence, et elle lui fera

entiæ salutaris potabit illum : et firmabitur in illo, non flectetur : et continebit illum, et non confundetur : et exaltabit illum apud proximos suos, et in medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum spiritu sapientiæ et intellectûs, et stolâ gloriæ vestiet illum. Jucunditatem et exultationem thesaurizabit super illum, et nomine æterno hæreditabit illum.

boire l'eau de la sagesse du salut. Elle s'affermira dans lui, et le rendra inébranlable. Elle le soutiendra, et il ne sera point confondu, et elle l'exaltera parmi ses proches. C'est elle qui lui mettra la parole en la bouche au milieu de l'assemblée des Fidèles. Elle le remplira de sagesse et d'intelligence, et le revêtira d'un habillement de gloire. Elle lui amassera un trésor de joie et d'allégresse, et le Seigneur notre Dieu lui fera hériter un nom éternel.

Outre le Livre intitulé de la Sagesse, *composé par Salomon, l'Eglise donne le même titre à celui qu'on appelle* Ecclésiastique, *c'est-à-dire*, Livre qui prêche, *parce qu'il est plein de sentimens et de préceptes très-propres à former les bonnes mœurs. Ce livre a été composé par un saint Prophete, appelé Jesus, fils de Sirach.*

RÉFLEXIONS.

Quand on craint Dieu, on ne fuit pas seulement le mal, ce ne seroit pas proprement craindre Dieu, mais les châtimens et la peine; on fait encore le bien, parce qu'une crainte filiale, telle que doit être la crainte de Dieu, veut lui plaire, et par conséquent cherche à faire ce qui lui plaît. La sagesse est inséparable de la vertu chrétienne. Eût-on tout l'esprit possible, avec tout autre guide on s'égare, l'esprit le plus médiocre avec beaucoup de piété, fait peu de faux pas.

Il n'y a de véritable sagesse que celle du salut; la sagesse du monde est une folie masquée, c'est une sagesse insensée. Peut-on ne se pas égarer quand on erre dans les principes ? Ces faux sages connoîtront un jour, mais trop tard, leurs erreurs et leurs égaremens : *Ergo erravimus, nos insensati.*

La véritable sagesse consiste à ne se pas tromper dans la fin qu'on se propose, ni dans les moyens qu'on choisit pour arriver à cette fin. Les sages mondains sont-ils de ce caractere ? Aussi ne s'attendent-ils pas à cette véritable gloire, qui ne fut jamais l'apanage des sages du siecle. On peut dire qu'il n'y a de la droiture, de la probité, du bon sens que dans les gens de bien; eux seuls sont les vrais sages. La joie, la tranquillité, la félicité même dès cette vie, fait leur partage. Respectables durant leur vie, ils sont les seuls que la gloire accompagne jusque dans le tombeau. L'estime est un tribut qu'on doit à la vertu; nul qui en soit exempt : ceux même qui la persécutent, la respectent. La véritable gloire est inséparable de la piété chrétienne. Quelle immortalité, bon Dieu, sans le salut !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 21.

IN illo tempore : Dixit Jesus Petro : Sequere me. Conversus Petrus vidit illum Discipulum, quem diligebat Jesus, sequentem, qui et recubuit in cæna super pectus ejus, et dixit : Domine, quis est qui tradet te ? Hunc ergo cùm vidisset Petrus, dixit Jesu : Domine, hic autem quid ? Dicit ei Jesus. Sic eum volo manere, donec veniam, quid ad te ? tu me sequere. Exiit ergo sermo iste inter fratres, quia Discipulus ille non moritur. Et non dixit ei Jesus : Non moritur ; sed : Si eum volo manere donec veniam, quid ad te ? Hic

EN ce temps-là, Jesus dit à Pierre ; suivez-moi. Pierre s'étant retourné vit le Disciple que Jesus aimoit, qui venoit après lui, celui-là même qui durant le souper se pencha sur le sein de Jesus, et qui dit : *Qui est-ce qui vous livrera ?* Pierre donc l'ayant vu, dit à Jesus : Et celui-ci, Seigneur, qu'en sera-t-il ? Jesus lui répondit : Je veux qu'il reste ainsi jusqu'à ce que je vienne ; que vous importe ? pour vous suivez-moi. Là-dessus le bruit se répandit parmi les freres, que ce Disciple ne mourroit point. Toutefois Jesus ne dit pas à Pierre : Il ne mourra point ; mais, je veux qu'il

est discipulus ille, qui testimonium perhibet de his, et scripsit hæc: et scimus, quia verum est testimonium ejus.

reste ainsi jusqu'à ce que je vienne ; que vous importe? C'est ce même Disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites ; et nous, nous savons que son témoignage est vrai.

MÉDITATION.

Que tout délai de Conversion est pernicieux.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quel malheur c'est de mourir sans s'être converti ; c'est à peu près la même chose, pour l'ordinaire, de différer sa conversion. Tant qu'on prétend seulement de se convertir, on ne se convertit pas.

Il ne me plaît pas à présent de me convertir ; me plaira-t-il un autre jour ? je ne le veux pas aujourd'hui ; le voudrai-je demain ? Qui m'en répond, et qui peut même m'assurer d'être demain en vie ? Quelle folie de risquer son salut éternel sur ce qu'il y a dans la vie de plus incertain ! Etre persuadé qu'on a besoin de se convertir, avouer qu'on ne voudroit pas mourir sans s'être converti, et ne se convertir pas sur l'heure ; c'est mériter de ne se convertir jamais.

Vous n'avez pas la force à présent de rompre vos liens : seront-ils plus aisés à rompre quand ils seront multipliés ? Aurez-vous plus de force quand l'habitude se sera fortifiée ?

Vous n'avez pas maintenant le temps ; quand l'aurez-vous ? Pourquoi le temps que vous avez à présent ne sera-t-il pas celui de votre conversion ? Dieu ne vous donne-t-il cette nouvelle année que pour renvoyer votre conversion à l'année suivante ? Qui vous empêche de vous convertir à présent : et ce qui vous empêche de vous convertir, vaut-il votre salut et votre conversion ? Je n'ai pas

le temps : pitoyable défaite ! Ignorons-nous que si nous prenons nous-mêmes le temps, le monde, les amis, les affaires ne nous le donneront jamais.

Que nous sommes à plaindre ! nous allons avec sûreté à la mort sur la périlleuse espérance d'un temps de préparation, qui peut-être ne nous sera jamais accordé.

Hélas, Seigneur ! si l'année passée eût été la derniere pour moi, comme elle l'a été pour tant d'autres, que serois-je devenu ? je commence celle-ci, incertain si je la finirai : mais non pas incertain si je me convertirai : car avec le secours de votre grace, je suis bien résolu de ne plus différer d'un seul jour ma conversion.

SECOND POINT.

Considérez que refuser de se convertir dans le temps présent, c'est croire qu'on n'a pas encore assez offensé Dieu ; c'est être bien aise d'être un peu plus long-temps dans sa disgrace. Vouloir se convertir quelque jour, et refuser de le faire à présent, c'est disposer, selon notre caprice, du temps, des trésors, des mérites et de la grace même de Jesus-Christ ; c'est vouloir donner des regles à la Sagesse divine ; c'est vouloir soumettre la Providence à notre humeur, à nos passions même : quelle impiété, quelle extravagance ! Et l'on ose dire : je veux bien me convertir un jour, mais dans quelque temps ; je veux être dévot, mais dans un autre âge ? Comprenez le véritable sens et le ridicule d'une proposition si peu chrétienne.

Crains-je que ce ne fût trop tôt si je me convertissoit cette année ? appréhendé-je que je n'eusse à aimer Dieu trop long-temps, si je commençois aujourd'hui ? Mes plus beaux jours sont passés. Il ne me reste que la moindre portion d'une vie usée au service du monde : et je délibere ! je refuse

même de donner à Dieu ce misérable reste ? Certainement il faut faire bien peu de cas de l'amitié de Dieu, pour en user ainsi.

Ah ! quel regret à la mort de penser que nous avons été ce Disciple que Jesus aimoit, et qui n'a pas voulu aimer Jesus-Christ ! Oui, Jesus m'aimoit lorsqu'il me sollicitoit intérieurement de changer de vie ; il m'aimoit lorsqu'il me donnoit ces beaux jours, ces années, pour faire pénitence ; il m'aimoit lorsqu'il m'offroit sa grace au commencement de cette année, qu'il me remettoit devant les yeux l'innocence, la pénitence, la charité et tous les exemples de piété d'une sainte Genevieve et de tant d'autres Saints. Réflexions salutaires, méditations touchantes, raisonnemens concluans ; tout a été des preuves sensibles de l'amour que Dieu avoit pour moi, et tout m'aura été inutile, parce qu'il ne m'a pas plu de me convertir. O Dieu, quel cruel reproche !

Que je meure sur l'heure, Seigneur, en vous aimant, si je dois jamais vivre un seul jour sans vous aimer ; vous m'aimez, tout me répond de votre tendresse ; c'en est fait, je commence sur l'heure une nouvelle vie, et tout va vous répondre de mon amour et de ma parfaite conversion désormais.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dixi : Nunc cæpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi. Psal. 76.

Je commence tard à vous aimer, Seigneur ; mais enfin je commence, c'est à votre pure miséricorde que je dois cette conversion.

Juravi, et statui custodire judicia justitiæ tuæ. Psal. 118.

C'en est fait, mon Seigneur, j'ai résolu, et je l'ai juré, de garder désormais vos Commandemens, et de ne plus différer d'un moment à me convertir.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LISEZ aujourd'hui au pied de votre Crucifix les propos que vous fîtes hier, et votre nouveau plan de vie. Considérez s'il n'y a rien à ajouter ; marquez les obstacles que vous prévoyez, et les moyens dont vous vous servirez pour les vaincre. Le détail en ceci est absolument nécessaire ; toutes ces résolutions vagues et indéterminées ne servent qu'à émousser les remords piquans d'une conscience justement alarmée : elles flattent, elles amusent sous l'espérance d'une conversion future, mais elles ne nous convertissent pas.

2.° Commencez aujourd'hui à faire à Dieu quelque petit sacrifice, soit en contrariant votre amour-propre, ou votre volonté en certaines choses ; soit en mortifiant vos sens en plusieurs occasions, soit en vous privant de ce qui vous plairoit le plus ; ce n'est pas assez de faire de grands projets de conversion, si on ne les met en œuvre ; toutes les leçons de morale sont pratiquées : on n'est pas riche pour savoir compter de grosses sommes ; il faut possédes ce qu'on compte ; de même il faut que la conduite prouve ce qu'on doit être, et montre ce qu'on est.

QUATRIEME JOUR.

SAINT SIMÉON STYLITE.

LA vie de saint Siméon Stylite est remplie de faits si extraordinaires et si merveilleux, qu'elle doit être regardée presque comme un miracle, plutôt que comme un simple modele. Le Seigneur a voulu faire voir ce qu'on peut quand on est animé de son esprit, et soutenu par sa grace : et il a

ulu en même-temps confondre par une pénitence excessive, et si autorisée même par des miraes, notre délicatesse, et condamner notre amouropre et nos lâches ménagemens.

Saint Siméon, surnommé Stylite, du nom de colonne sur laquelle il a passé la plus grande ırtie de sa vie, naquit dans le Bourg de Sysan, r les confins de la Cilicie et de la Syrie, environ ın 392. Son pere étoit berger, et Siméon passa s premieres années à garder des brebis

Etant un Dimanche à l'Eglise, âgé seulement treize ans, il entendit lire ces paroles de l'Evanile : *Bienheureux sont ceux qui pleurent.* Il deıanda à un bon Vieillard ce que cela signifioit; elui-ci l'instruisit du bonheur de ceux qui mènent ne vie retirée et pénitente, ayant sans cesse deant les yeux Jesus-Christ sur la Croix. Le jeune omme se sentit si fort touché et embrasé du désir e suivre ce divin modele, qu'il partit sur l'heure, t s'en alla dans le premier désert, où il passa sept ours entiers sans boire ni manger, pleurant et riant jour et nuit, prosterné la face contre terre. près ce premier coup d'essai, il s'alla jeter aux ieds d'un grand serviteur de Dieu, appelé Hélioore, Abbé d'un Monastere voisin, qui touché de ı résolution et de ses larmes, le reçut.

A peine le jeune Siméon se vit parmi ces ferens Religieux, qu'il les surpassa tous en jeûnes, n veilles et en toutes sortes d'austérités, donnant ux pauvres le peu de pain et de légume qu'on lui onnoit, et passant souvent d'un Dimanche à l'aue sans rien prendre.

Ingénieux déjà à macérer son corps, il se serra étroitement les reins avec une corde de palmier, ır-dessous son habit, qu'au bout de six jours la orde étant entrée dans sa chair, la puanteur que pourriture causoit, découvrit ce nouveau genre pénitence, qui effraya tous ceux qui en furent imoins. La corde ne put être arrachée qu'avec d'hor-

ribles douleurs ; la plaie ne put être guérie de deux mois, et tous les Freres en furent si effrayés, qu'ils prierent l'Abbé de renvoyer ce nouveau venu qui les désespéroit par ses exemples. Siméon se retira dans le désert voisin, où ayant trouvé un puits sec, il en fit sa cellule. La nuit suivante l'Abbé vit en songe des gens habillés de blanc, qui entouroient le Monastere, et qui redemandoient avec menaces le saint homme Siméon, qui avoit été si indignement chassé. Héliodore s'étant éveillé, envoya les Freres dans tous les déserts voisins avec ordre de lui ramener le serviteur de Dieu, qu'on ne put faire sortir de sa nouvelle retraite qu'avec regret, craignant toujours de ne pas mener une vie assez austere.

Saint Siméon passa trois ans dans le Monastere ; mais ne pouvant souffrir la distinction qu'on avoit pour lui, il obtint enfin la permission de se retirer dans une plus grande solitude. Il fut trois ans comme enseveli dans une cabane ruinée, près de Telanise, exposé à toutes les rigueurs des saisons.

Ce fut là, qu'animé du désir d'imiter plus parfaitement le jeûne du Sauveur du monde, il passa le Carême entier sans rien manger. Un Prêtre l'étant venu voir le jour de Pâques, le trouva à l'extrémité ; il le communia, et cette divine nourriture lui rendit toutes ses forces. Alors plein de confiance en celui qui avoit fait ce miracle en sa faveur, il résolut de passer désormais tous les Carêmes dans cette merveilleuse abstinence ; et Théodore assure qu'il en avoit déjà passé vingt-huit de la sorte, lorsqu'il écrivoit lui-même ce fait.

Quelque étonnantes que fussent ces austérités, elles lui paroissoient toujours trop légeres, dès qu'il considéroit Jesus sur la Croix. Il se retira sur le sommet d'une haute montagne, entoura cette croupe d'un petit mur de pierre seche, et y demeura sans toit, exposé à toutes les incommodités

de l'air ; et pour s'ôter toute liberté de passer ses bornes étroites, il s'attacha au pied une chaîne de fer longue de vingt coudées. Cette singularité fut désapprouvée du saint homme Melece, qui l'étant venu voir lui fit entendre que c'étoit le lien intérieur de la charité de Jesus-Christ qui devoit le retenir dans la solitude. La véritable vertu ne fut jamais attachée à son propre sens ; Siméon se rendit sur l'heure à ce sage conseil, et il fit scier sa chaîne.

Il eut beau s'ensevelir dans des creux de rochers, ou s'enfuir sur le sommet des plus hautes montagnes, pour vivre inconnu, sa réputation le fit connoître par tout l'univers ; et en peu de temps on vit autour de lui un concours prodigieux de toutes sortes de gens attirés par l'odeur de sa sainteté, et par l'éclat de ses miracles. Ce fut principalement pour se retirer de la foule, qui interrompoit son oraison, qu'il s'avisa de se mettre sur une colonne.

La premiere sur laquelle il passa quelques années, n'avoit que quatre coudées de haut. Etant encore interrompu par le bruit du peuple, il en éleva une de douze, sur laquelle il passa dix à douze ans. Ne se trouvant pas encore assez recueilli, il en fit une troisieme de vingt-deux coudées, où il demeura environ quatorze ans. Mais voulant comme perdre de vue la terre, à laquelle il tenoit si peu, il en fit élever une quatrieme d'environ quarante coudées, sur laquelle il finit ses jours. L'extrémité de ces colonnes n'avoit que trois ou quatre pied de diametre avec un bord d'appui qui alloit presque jusqu'à la ceinture. Il ne pouvoit pas y être couché ; son corps n'y pouvoit être que dans une situation incommode ; il y passa la plus grande partie du jour et de la nuit à genoux, ou debout. Que doivent penser ici de leur sensualité ces gens qui passent leurs jours dans l'oisiveté et dans la mollesse !

Ce nouveau genre de vie parut trop extraordinaire à tout l'univers, pour ne pas attirer bien des persécutions au Saint. Nulle grande vertu qui n'ait ses épreuves. Les uns n'eurent que du mépris d'une si singuliere austérité, les autres en furent indignés, et traiterent le Saint d'imposteur ; plusieurs l'accuserent de vanité. Les Solitaires même d'Egypte se laisserent prévenir contre lui, et le regardant comme un homme qui vouloit se faire une sorte de réputation par ce nouveau genre de vie, furent sur le point de le séparer de leur Communion.

Avant que d'en venir à cette extrémité, on jugea à propos de lui ordonner de la part des Supérieurs de descendre incessamment de sa colonne, et de se ranger avec les autres. Que s'il refusoit d'obéir, ce seroit une marque certaine qu'il n'agissoit pas par l'Esprit de Dieu, et qu'on l'en tireroit même par force. Que si au contraire il obéissoit, on ne pouvoit plus douter que sa vocation ne fût de Dieu, et qu'alors on le laisseroit vivre en paix. L'envoyé n'eut pas plutôt signifié au Saint l'ordre des Supérieurs, qu'il se mit en état de descendre sans témoigner la moindre répugnance. Une si prompte obéissance fit revenir tous les esprits ; on fut convaincu de son éminente vertu. Les Supérieurs en furent charmés, et lui laisserent la liberté de rester sur sa colonne.

C'est là que comme sur un autel il s'immoloit à Dieu par des prieres, des génuflexions et des austérités sans nombre ; c'est de là qu'il prêchoit efficacement, deux ou trois fois par jour, la pénitence et le mépris du monde à un nombre infini de gens qui s'assembloient autour de sa colonne pour l'entendre ; et nul de ses discours qui ne fût suivi de plusieurs conversions. Son disciple Antoine raconte qu'un célebre pécheur nommé Antiochus mourut de contrition au pied de sa colonne ; et l'on vit les Sarrasins, les Persans, les Ethiopiens, et plusieurs autres peuples Idolâtres venir en foule de

ıander le Baptême, après avoir vu ou entendu ce aint.

Verane, Roi de Perse, et la Reine sa femme, onnerent des marques publiques de la vénération u'ils avoient pour lui. Les Princes Arabes le resectcrent; les Empereurs Chrétiens eurent recours lui pour les besoins publics de l'Etat et de l'Elise. Tous ces honneurs n'altérerent jamais son umilité. Il est vrai que le Seigneur eut soin de la ıourrir par de fortes épreuves, permettant qu'il ût presque toujours exercé par des tentations violentes; et pour le rendre toujours plus humble et lus vigilant sur lui-même, Dieu permit qu'il ut une fois sur le point de donner dans un piége ue le Démon lui tendit.

Cet ennemi du salut des hommes se transformant n Ange de lumiere, voulut persuader à notre Saint que Dieu l'appelloit ailleurs. Au seul signe le la croix qu'il fit, le fantôme disparut, et saint Siméon reconnut alors le piége; et parce qu'il rut avoir donné dans l'illusion, pour se punir de a trop grande crédulité, il se condamna à tenir un pied suspendu le reste de ses jours. Une posture si pénible, jointe à la rigueur de l'hiver, lui fit venir un ulcere à la jambe, qui lui causoit des louleurs très-vives, et il eut un soin extrême d'y remettre toujours les vers qui en tomboient.

Théodoret assure que la divine Eucharistie qu'il recevoir tous les huit jours, étoit presque la seule nourriture, passant les Carêmes entiers sans rien prendre, et presque toute l'année sans boire ni manger.

Dans une vie si dure, qu'on peut appeler un martyre continuel et un miracle de pénitence, on admira toujours cette affabilité, cette égalité d'humeur, cette douceur inaltérable, qui sont inséparables de la véritable piété, et qui ne servirent pas peu à la conversion de tant de peuples.

Il ne souffrit jamais qu'aucune femme entrât dans

la clôture de son hermitage, c'est-à-dire, dans l'enceinte du mur qui environnoit sa colonne, et il en coûta la vie à une Dame qui, s'étant déguisée, n'eut pas plutôt mis le pied sur le seuil de la porte, qu'elle expira.

Enfin ce grand Saint doué du don de Prophétie, célebre par un grand nombre de miracles, comblé de mérites, et consumé par un si long martyre de pénitence, sentit approcher sa fin. Redoublant alors sa ferveur, il s'inclina pour prier selon sa coutume, et ce fut durant sa priere qu'il expira. Ce fut environ l'an 462, âgé de 69 ans, dont il en avoit passé 47 sur les colonnes.

Antoine son disciple fut trois jours sans s'appercevoir de sa mort, le croyant toujours en oraison. La nouvelle s'en étant répandue, le Patriarche d'Antioche accompagné de six Evêques, des Officiers de l'Empereur, et d'un peuple infini, se rendit au lieu où le Saint étoit mort. Les Evêques voulurent descendre le corps, qu'ils mirent au pied de l'autel qui étoit vis-à-vis la colonne, et où l'on avoit coutume de lui dire la Messe. Il fallut six mille hommes des troupes de l'empereur pour escorter ce précieux dépôt, qu'on porta en pompe et comme en triomphe à Antioche. Il se fit un grand nombre de miracles sur la route. L'Empereur Léon vouloit qu'on portât ses reliques à Constantinople; mais il se rendit aux instantes prieres de ceux d'Antioche. On y bâtit d'abord une magnifique Eglise en son honneur où les miracles et la dévotion des peuples continuerent. Le Martyrologe ne fait la mémoire de ce Saint que le 5 de Janvier; on donne l'abrégé de sa vie aujourd'hui, parce qu'on doit parler demain de la solemnité de la veille de l'Epiphanie.

La Messe de ce jour est en l'honneur des Saints Innocens, dont l'Eglise célebre le dernier jour de l'Octave.

Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

[D]eus, cujus hodiernâ die præconium innocentes [M]artyres, non loquendo, [se]d moriendo confessi sunt: [om]nia in nobis vitiorum [ma]la mortifica: ut fidem [tu]am, quam lingua nostra [lo]quitur, etiam moribus [vi]ta fateatur. Per Domi[nu]m, etc.

O Dieu! dont les Saints Innocens ont confessé la gloire, non par leurs paroles, mais par leur sang et leur mort; faites mourir en nous toutes les passions et tous les vices; afin que notre vie et nos mœurs soient une confession continuelle de la Foi que nous faisons profession de suivre par nos paroles. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

[Le]çon tirée du Chapitre quatorzième de l'Apocalypse de saint Jean.

[E]T vidi: et ecce Agnus stabat supra montem [Si]on, et cum eo centum [qu]adraginta quatuor millia habentes nomen ejus et [n]omen Patris ejus scriptum [in] frontibus suis. Et audivi vocem de Cœlo, tanquam vocem aquarum [m]ultarum, et tanquam vocem tonitrui magni: et vocem quam audivi, sicut [ci]tharœdorum citharizantium in citharis suis. Et [c]antabant quasi canticum [n]ovum, ante sedem, et ante quatuor animalia, et seniores, et nemo poterat [d]icere canticum, nisi illa [c]entum quadraginta quatuor millia, qui empti sunt [d]e terra. Hi sunt, qui cum [m]ulieribus non sunt coinquinati: Virgines enim sunt. [H]i sequuntur Agnum quocumque ierit. Hi empti [s]unt ex hominibus primi-

EN ces jours-là, je vis l'Agneau qui étoit sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille personnes qui portoient écrit sur le front son nom, et le nom de son Pere. J'entendis une voix qui venoit du Ciel, comme le bruit d'un torrent qui se déborde, et comme l'éclat d'un grand tonnerre, et la voix que j'entendis imitoit le son des harpes touchées par des joueurs d'instrumens. On chantoit comme un cantique nouveau devant le trône, devant les quatre animaux et les vieillards, et personne ne pouvoit dire le cantique, sinon les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de dessus la terre; ce sont ceux qui n'ont point terni leur pureté avec les femmes, car ils sont vierges; ils suivent l'Agneau quelque part qu'il aille: ils ont été rache-

tiæ Deo, et Agno. Et in ore eorum non est inventum mendacium : sine macula enim sunt ante thronum Dei.

tés d'entre les hommes comme des prémices pour Dieu, et pour l'Agneau. Il n'est point sorti de mensonge de leur bouche : aussi se trouvent-ils sans tache devant le trône de Dieu.

Le livre de l'Apocalypse signifie le livre des Révélations qu'eut saint Jean l'Evangéliste dans l'île de Pathmos, où il avoit été envoyé en exil par l'Empereur Domitien. Il y eut plusieurs visions qui lui représentoient sous plusieurs figures, ce qui devoit arriver à l'Eglise dans les siecles suivans. Dans ce Livre tout est mystérieux, et tout est prophétie.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est guere que sur la montagne, où l'air est toujours pur, qu'on voit l'Agneau sans tache, et avec lui cette foule d'ames choisies qui n'ont pas rougi de son Evangile, et qui méprisant tout respect humain, se font honneur d'être à son service, et portent son nom écrit sur leur front. Une vertu médiocre, une ame lâche ne perd guere de vue la terre; aussi ne voit-elle que de bien loin l'Agneau. Ce n'est pas assez d'avoir son nom à la bouche, il faut le porter écrit sur son front. Bien des gens craignent une déclaration si publique, parce qu'il faut la soutenir par une conduite irréprochable. Il faut paroître Chrétien; mais il faut être ce qu'on paroît. Nos mœurs, nos actions doivent dire de quelle Religion nous sommes.

Que la Virginité est un grand don, qu'elle est d'un grand mérite, et qu'elle donne de grands privileges! Il n'y a que des Vierges qui suivent l'Agneau quelque part qu'il aille; elles approchent de plus près de sa personne, et composent, pour ainsi dire, sa Cour. Comme la virginité est un état plus parfait et plus excellent, s'il y a quelque signalée faveur, quelque grace de distinction, c'est pour les Vierges. Dieu a voulu que le sacrifice des Vierges dans la per-

des Saints Innocens consacrât en quelque les prémices de la rédemption. Certaine- Dieu ne se plaît que dans les ames pures ; ont le privilege de le connoître plus parfai- it dès cette vie, et d'être distinguées dans e. Il faut se trouver sans tache pour se tenir it le trône de Dieu.

L'ÉVANGILE.

uite du saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 2.

lo tempore : Angelus nini apparuit in som- seph, dicens : Surge, ipe puerum, et ma- ejus, et fuge in Æ- im, et esto ibi usque dicam tibi. Futurum iim ut Herodes quæ- uerum ad perdendum Qui consurgens, acce- uerum et matrem ejus , et secessit in Ægyp- : et erat ibi usque ad m Herodis : ut ad im- tur quod dictum est à ino per Prophetam item : Ex Ægypto vi filium meum. Tunc des videns quoniam us esset à Magis, ira- est valdè, et mittens lit omnes pueros, qui t in Bethleem, et in bus finibus ejus, à bi- i et infrà, secundùm ius quod exquisierat à is. Tunc adimpletum quod dictum est per miam Prophetam, di- em : Vox in Rama au- est ploratus et ulula- multus : Rachel plo- filios suos : et noluit olari, quia non sunt. anvier.

En ce temps-là, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant et sa mere, fuyez-vous-en en Egypte, et n'en partez point que je ne vous le dise ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. Joseph se leva ; et la nuit même prenant l'Enfant avec sa mere, se retira en Egypte, et il y fut jusqu'à la mort d'Hérode ; afin que ce que le Seigneur a dit par le Prophete s'accomplît. J'ai fait venir mon Fils de l'Egypte. Hérode voyant que les Mages l'avoient trompé, se mit fort en colere, envoya tuer tout ce qu'il y avoit d'enfans dans Bethléem et aux environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il s'étoit informé aux Mages. Alors s'accomplit ce qui a été dit par le Prophete Jérémie : On a entendu une voix dans Rama, de grandes lamentations et de grands cris ; c'est Rachel qui pleure ses enfans, et elle ne veut point se consoler, parce qu'ils ne sont plus.

MÉDITATION.

Du pressant besoin que nous avons tous de nous convertir.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ si voudriez mourir dans les dispositions où vous êtes, et avec les défauts et les remords de conscience que vous avez. Pourquoi renvoyer donc à un autre temps cette indispensable réforme ?

Chose étrange ! chacun convient du besoin qu'il a de se convertir. Les méditations, les réflexions se passent à envisager les vices et les défauts qu'on a ; et depuis peut-être deux ans, six ans, dix ans que cet aveu, que cette revue se fait, la conversion, la réforme des mœurs est encore à faire.

Si nous croyons que nous avons besoin de nous convertir un jour, quelle raison avons-nous de ne le pas faire aujourd'hui ? Craignons-nous que ce ne fût trop tôt ? Hélas ! en le faisant même aujourd'hui, n'aurons-nous pas toujours le regret de l'avoir fait encore trop tard ?

Vous êtes jeune : et quoi ! Dieu ne nous demande-t-il que nos vieux jours ? Vous êtes riche, vous êtes en place, vous vivez dans l'éclat ; donc il faut vivre dans le péché, donc il faut continuer d'offenser Dieu, donc il faut mépriser sa grace. Ces conséquences font horreur ; mais raisonne-t-on autrement quand l'on différe de se convertir sous de si vains prétextes ? Vous ne voulez pas vous convertir aujourd'hui, vous ne le ferez pas demain ; plus vous irez, plus vous aurez de difficultés à vaincre : les passions, l'intérêt, le respect humain vous maîtrisent aujourd'hui, demain vous en serez encore plus esclave. Il n'y a pas de temps à

rdre, mais tout est à craindre quand on perd le nps et la grace, quand on résiste à ses réflexions, ces inspirations pressantes d'où dépend peut-être salut.

Celles que j'ai, Seigneur, à ce moment, ne nt-elles pas de cette conséquence, et quel malur à moi si je les rendois inutiles? Il est bien mps que mes irrésolutions finissent; c'en est t, je veux être à vous, ô mon Dieu! sans rérve, plus de demi-volontés, plus de vains prétextes, plus de délais.

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a des circontances favorables, s momens heureux pour le salut qu'il importe de en ménager, et qu'il est bien dangereux de perre : qui nous a dit que ce n'est point ici ce jour itique? Dieu appelle, Dieu sollicite, Dieu esse même par des voix intérieures; mais qu'on t a plaindre quand Dieu se tait!

Quelle occasion plus favorable pour la conversion Hérode, quel moment plus heureux que l'arvée des Mages! quel bonheur pour ce Roi, s'il ût voulu de bonne foi trouver son Dieu et son auveur, qui l'avertissoit de sa venue, qui l'enoyoit inviter de le venir voir! Hérode en eut la ensée. La grace ne manqua pas de le solliciter itérieurement : voilà le moment critique du salut. Cette méditation ne sera-t-elle pas pour quelqu'un e critique moment? Hérode résiste à la grace; a crainte, la jalousie, l'ambition se réveillent, outes les passions se révoltent; et dans quel excès 'impiété, de fureur, de cruauté, ne jettentlles pas ce tyran! quel malheur de résister à la race!

Dieu vous invite à ce moment, il vous presse e retourner à lui. Ces sentimens intérieurs que ous avez, ces réflexions que vous faites : voilà sa oix; le cœur s'endurcit bientôt quand on refuse

de la suivre. Les Mages ne revinrent point ; le Sauveur même s'éloigna de Jérsualem ; il se retira en Egypte ; Hérode ne garde plus de mesures, il se livre aux plus cruelles passions. Que de tristes effets de la résistance à la grace !

Il y a trop long-temps, Seigneur, que je résiste à celles que vous me faites ; soyez éternellement béni de m'avoir attendu jusqu'à ce jour. Je sens que j'ai besoin de réformer mes mœurs, de vaincre mes passions, de régler ma vie selon vos maximes ; que votre grace, Seigneur, soit toujours plus abondante, car je ne prétends pas différer d'un seul jour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paratum cor meum Deus, paratum cor meum. Ps. 56.

Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt à faire votre volonté.

Diligam te Domine fortitudo mea. Ps. 17.

Oui, mon Dieu, je vous aimerai désormais, je vous aimerai, et comme vous êtes toute ma force, j'espere que malgré toute la malice du démon je vous aimerai.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° INUTILEMENT conclut-on à la réforme, si la conduite ne dit pas qu'on s'est réformé. Examinez sérieusement, et avec un esprit chrétien, ce qu'il y a de répréhensible en vous, ce qui demande une réforme : n'y a-t-il point quelque habitude criminelle ? n'est-on point dans quelque occasion de péché ? Cette humeur bizarre, impatiente, ou colere : cette habituelle mollesse dans tout ce qu'on fait ; cette négligence volontaire à s'acquitter de ses devoirs, ce manque de ferveur ou de respect dans les plus sacrés exercices de la Religion, cette indévotion de tous les jours, fournissent une ample

atiere de réforme. Marquez-en deux ou trois prinpaux chefs, et ne passez pas ce jour sans avoir :écuté et mis en pratique ce que vous aurez dérminé.

2.° Entrez aujourd'hui dans l'Eglise, assistez à Messe, faites toutes vos prieres avec tant de iodestie, de dévotion et de ferveur que vous trouiez ici des preuves réelles de la sincérité de vos ropos. Faites paroître dans toutes les occasions ette douceur et cette modestie chrétienne, dont esus-Christ nous fait les leçons si concluantes et i marquées; et pour nourrir cette bonne volonté t cette nouvelle ferveur, ne manquez pas de réiéter aujourd'hui, à toutes les heures, les paroles lu Prophete : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon :œur est prêt :* Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. *Psal.* 56.

CINQUIEME JOUR.

LA VEILLE DE L'ÉPIPHANIE.

L'Eglise fait aujourd'hui l'office et comme la Fête de la veille de l'Epiphanie, pour préparer tous les Fidelles d'une maniere plus particulieré à la célébration de ce grand mystere; et leur donner par cette Fête préparatoire, une plus haute idée de la solemnité de demain.

Ce qui a toujours rendu célebre cette veille dans l'Eglise, c'est singuliérement la cérémonie du baptême des Catéchumenes, qui dans l'Orient se faisoit cette nuit avec encore plus de pompe et de solemnité, qu'elle ne se faisoit en Occident la veille de Pâques et de la Pentecôte. Un nombre prodigieux de lampes, de flambeaux et de cierges éclairoient toute la nuit; et le peuple qui s'y

rendoit en foule de toutes parts, passoit tout le temps à l'Eglise en lectures et en prieres.

L'usage de veiller la nuit dans l'Eglise ayant été changé, on transféra cette Fête nocturne au jour précédent, avec l'office et une partie des cérémonies; on dispensa du jeûne qui servoit toujours de préparation aux grandes solemnités, parce que ce jour étoit compris dans l'espace qui est entre Noël et l'Epiphanie, qu'on regardoit comme une Fête continuelle : *Inter natale Domini et Epiphaniam*, dit le second Concile de Tours, *omni die festivitates sunt;* le jeûne étant toujours accompagné de tristesse et de deuil, et la joie étant inséparable de la Fête.

La bénédiction des eaux salutaires qu'on faisoit cette nuit, afin d'en baptiser les Catéchumenes, ne contribuoit pas peu à cette même solemnité. L'Eglise, selon la plus ancienne tradition, ayant toujours fait la mémoire du baptême de Jesus-Christ, le jour même de l'Epiphanie.

Saint Chrysostôme dit, dans un de ses Sermons, que les Fidelles de son temps déjà baptisés, avoient la dévotion de se laver avec ces eaux sanctifiées par la bénédiction, et d'en porter chez eux.

Sur le minuit de cette Fête solemnelle, dit ce Pere, tous les Fidelles après s'être lavés dans ces eaux salutaires, qui par la bénédirtion de l'Eglise sont comme revêtues de la vertu de celles que le Sauveur du monde consacra le jour de son baptême en s'y plongeant, en portent tous dans leurs maisons, et la gardent les deux et les trois ans aussi claire et aussi pure que si elle ne faisoit que de sortir de sa source : *Biennio et triennio sæpè, quæ hodie fuit hausta, incorrupta et recens permanet, ac post tantum temporis cum iis quæ fuerint è fontibus eductæ, certat.* (a).

Quoique les Chrétiens d'Orient aient donné dans une infinité d'erreurs, et qu'ils soient pres-

(a) Tom. Hom. 25

tous divisés par le schisme et par l'hérésie, remarque qu'ils ont presque tous conservés cette ·émonie. Chaque Canton bénit encore la riviere i l'arrose, avec de fort longues prieres ; et alors voit une foule de gens de toute condition s'y onger, comme pour renouveler leur baptême, mémoire de celui de Jesus-Christ. Le miracle e fit saint Eugene, Evêque de Carthage, en ,érissant un aveugle la veille de l'Epiphanie, dunt la bénédiction des eaux baptismales, en prénce de tout le peuple qui assistoit à l'office somnel de la nuit, prouve que cette cérémonie observa aussi durant quelque temps en Afrique.

Quoique l'Eglise Latine n'ait pas suivi le même sage, et qu'elle ait jugé plus à propos de faire bénédiction des eaux baptismales la veille de âques et de la Pentecôte, elle a toujours célébré veille de l'Epiphanie avec tant de solemnité, u'elle en fait même la mémoire à Vêpres le jour récédent, comme d'une Fête particuliere.

L'Eglise en supprimant l'usage de passer la nuit n oraison, pour se préparer à la célébration des 'êtes, n'a pas prétendu dispenser les Fidelles de ette préparation ; c'est pour cela qu'elle veut qu'on jeûne presque toutes les veilles, et si en celle-ci elle dispense du jeûne pour la raison qu'on a dite, elle ne prétend pas dispenser des bonnes œuvres qui l'accompagnent ; elle veut qu'on y supplée par une plus grande dévotion.

Quelle erreur de regarder les Fêtes comme un simple jour de repos, et souvent même comme les jours de divertissemens les plus profanes. Ignore-t-on que les œuvres serviles ne sont interdites dans ces jours sacrés, que pour donner plus de loisir et de liberté aux Fidelles de servir Dieu ; les Fêtes sont des jours de joie, il est vrai, mais d'une joie sainte et spirituelle.

Les festins même accompagnoient d'ordinaire ces Fêtes dans ces beaux jours de l'Eglise nais-

sante ; mais c'étoient des festins, dit Tertullien, où régnoient la frugalité, la tempérance, la piété ; c'étoient des festins que la charité chrétienne avoit institués, et que la Religion opposoit aux excès scandaleux des fêtes païennes. La modestie en étoit le plus pompeux appareil ; c'étoit la charité qui donnoit le nom à ces repas, et le nombre des pauvres en régloient toujours la dépense : *Vocatur, agape, id quod dilectio penes Græcos est, quantumcumque sumptibus constet, lucrum est, pietatis nomine facere sumptum ; siquidem inopes quoque refrigerio isto juvamus.* Quoi qu'il en coûte, on regarde comme gros gain une dépense que l'on fait par charité. C'est un régal, c'est un rafraîchissement, par lequel on soulage les pauvres (c'est Tertullien qui parle ;) en peut-on dire autant des festins qu'on fait encore dans ces saints jours ?

Il n'est que trop ordinaire de voir que tout ce qui peut flatter les sens, quelque saint qu'il soit dans son institution, dégénere bientôt en des excès vicieux. Ces festins de religion, pour ainsi dire, et de charité, ces agapes si louables ont dégénéré en repas de vanité, et souvent même en repas de débauche ; la dépense ne se fait plus en faveur des pauvres, mais des riches ; c'est souvent même aux dépens des pauvres qu'aujourd'hui bien des gens se traitent : il ne devroit y avoir jamais de festins parmi les Fidelles où les pauvres fussent oubliés.

Il est probable que la coutume du gâteau en ce jour, est d'un usage fort ancien, et même louable dans son origine. Une tradition si constante qui n'a rien de superstitieux, et qui a toujours été observée dans les familles même les plus réglées, semble faire l'éloge de son institution. Peut-être ne vouloit-on dans les familles Chrétiennes que choisir au sort un Chef pour quelques heures, qui sous le titre de Roi, à l'exemple des Mages, honorât plus singuliérement la suprême Royauté de Jesus-Christ, et vînt lui rendre hommage. Quoi qu'il en soit,

est certain que les coutumes les plus saintes dans ır principe, peuvent dégénérer en des excès :ieux, et devenir, par la corruption du cœur main, des usages licencieux et illicites.

ı Messe de ce jour est de la Veille de l'Epiphanie.

Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

)MNIPOTENS sempiterne Deus, dirige actus nosos in beneplacito tuo: ut ı nomine dilecti Filii tui ıereamur bonis operibus bundare. Qui tecum vivit, etc.

DIEU tout-puissant et éternel, conduisez toutes nos actions selon la regle de votre divine volonté; afin qu'au nom et par les mérites de votre Fils bien-aimé, nous puissions produire avec abonance les fruits salutaires des bonnes œuvres. Par le même Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de saint Paul aux Galates. Chap. 4.

FRATRES: Quanto tempore hæres parvulus est nihil differt à servo, cùm sit Dominus omnium: sed sub tutoribus et actoribus est, usque ad præfinitum tempus à patre: ita et nos, cum essemus parvuli, sub elementi mundi eramus servientes. At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos, qui sub lege erant, redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem: Abba, Pater. Itaque jam non est servus,

MES FRERES, tout le temps que l'héritier est enfant, il n'est distingué en rien de l'esclave, quoiqu'il soit le maître de tout; mais il dépend des tuteurs et de ceux qui agissent pour lui jusqu'au temps marqué par son pere. Nous aussi de même, lorsque nous étions des enfans, nous vivions comme des esclaves, sous les premiers élémens qui ont été enseignés au monde. Mais quand les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sujet à la Loi, pour racheter ceux qui étoient sujets à la Loi; afin que nous devinssions des enfans d'adoption:

sed filius. Quòd si filius : et hæres per Deum. et parce que vous êtes les enfans de Dieu, il a répandu dans vos cœurs l'esprit de son Fils, lequel crie : Pere, Pere. Ainsi on est plus esclave ; mais on n'est fils : que si on est fils, on est héritier par la grace de Dieu.

Les Galates à qui saint Paul écrit, étoient un peuple de l'Asie Mineure. Ils avoient été convertis par cet Apôtre ; mais quelque temps après, certains faux Docteurs voulant les séduire et leur persuader qu'ils devoient se soumettre à la loi de la Circoncision, et à toutes les autres anciennes ordonnances de la loi de Moïse ; saint Paul, pour les empêcher de donner dans cette erreur, leur écrivit d'Ephese, l'an 56 de Jesus-Christ, la Lettre dont est tirée l'Epître de ce jour.

RÉFLEXIONS.

Que nous connoissons peu les avantages dont nous jouissons dans la Loi de grace ! Les Juifs avoient reçu les promesses, et nous en recueillons les fruits. Que nous sommes à plaindre, si nous n'en connoissons pas le prix ! L'esprit d'adoption des enfans de Dieu rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfans de Dieu, et en cette qualité cohéritiers de Jesus-Christ, héritiers de Dieu même : comprend-on ce bonheur, quand on se met si peu en peine de perdre ce riche héritage ? Nous sommes les enfans de Dieu ; nous faisons-nous honneur de paroître tels, et aimons-nous, honorons-nous ce Dieu comme notre Pere ?

Affranchis des dures observances de l'ancienne Loi, il ne tient qu'à nous de goûter les douceurs de la nouvelle. L'Esprit Saint y répand ses dons, les bénédictions célestes s'y font sentir, tout y est secours, tout y est grace. Concevons quel bonheur c'est d'être les enfans de Dieu, d'être animés de son Esprit, de pouvoir à toute heure avoir recours à lui, et dans tous nos besoins l'appeler notre Pere ! Quel fonds de confiance ! Quelque irrité qu'il soit,

›mme Maître, et comme Dieu, et comme Juge,
.t toujours mon Pere : mes mœurs, mes senti-
s, toute ma conduite prouvent-ils que je suis
fils ?
.'auguste qualité d'enfant de Dieu prévaut à
:es les autres, et les absorbe toutes. Être d'une
ille illustre, et illustrée par les hauts faits, par
emplois éclatans, par le mérite de ses ancêtres;
uper une place dans l'Etat ; être favori d'un
nd Prince; être officier à l'armée, ou membre
premiers tribunaux ; posséder de grands biens;
mer par son esprit, par son savoir, par son
quence ; être chargé de titres pompeux et écla-
ıs : ce sont-là de grands noms, mais bien vides,
i ne signifient plus rien à la mort. Quelle joie,
elle confiance, quelle prérogative donnent-ils à
tte derniere heure ? et quel prix donnent-ils à nos
ndres dans le tombeau ? La qualité d'enfant de
.eu est seule respectable jusque dans l'autre vie:
:st le seul titre qui nous donne droit au bonheur
ernel ; et cette gloire que rien ne ternit, que
mort même n'efface point, voilà une noblesse
ıi ne sauroit vieillir, voilà une qualité de laquelle
:xcellence des Anges même tire tout son éclat
son mérite. L'obscurité de la naissance, une
ındition abjecte, un emploi vil, une indigence
: talens, de secours, de prospérités, de biens,
: fortune, tout cela afflige, et fait gémir ceux
ıe le monde méprise : ils ont tort de se plaindre
: leur sort ; c'est comme si un Prince, héritier
résomptif de la couronne, s'affligeoit de n'être
ıs membre d'une cour souveraine, ou gouverneur
'une ville. Ces pauvres ont l'auguste qualité d'en-
ıns de Dieu : c'est connoître bien peu la véritable
randeur, et avoir peu d'idée de la véritable no-
lesse, si l'on ne fait pas plus de cas de cette émi-
ente qualité, que de tous les avantages humains.
Mes bien-aimés, disoit saint Jean, *nous sommes*
ès à présent enfans de Dieu, et ce que nous serons

ne se voit pas encore. Voyez quel amour le Pere nous a marqué : que nous portions le nom d'enfans de Dieu, et que nous le soyons. Ut Filii Dei nominemur, et simus. *1. Joan.* 3.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 2.

In illo tempore : Defuncto Herode, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens : Surge, et accipe puerum, et matrem ejus, et vade in terram Israël : defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri. Qui consurgens, accepit puerum, et matrem ejus, et venit in terram Israël. Audiens autem, quod Archelaüs regnaret in Judæa pro Herode patre suo, timuit illò ire : et admonitus in somnis, secessit in partes Galilææ. Et veniens habitavit in civitate, quæ vocatur Nazareth : ut adimpleretur quod dictum est per Prophetas : Quoniam Nazaræus vocabitur.

En ce temps-là, Hérode étant mort, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph dans l'Egypte, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mere, et allez-vous-en dans la terre d'Israël ; car ceux qui en vouloient à la vie de l'enfant sont morts. Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa mere, et s'en vint dans la terre d'Israël. Mais entendant dire qu'Archelaüs régnoit dans la Judée, en la place d'Hérode son pere, il n'osa y aller ; et ayant été averti en songe, il se retira dans la Galilée, et alla faire sa demeure dans une ville qui s'appelle Nazareth, afin que ce qui a été dit par le Prophete s'accomplit : Il sera appelé Nazaréen.

MÉDITATION.

De la préparation aux grandes Fêtes.

PREMIER POINT.

Considérez les soins qu'on prend, la dépense qu'on fait, le temps qu'on met, à se préparer à une fête profane ; le cœur, l'esprit, la bourse

tout est en mouvement, tout s'épuise. Le jour est-il venu ? quelle attention pour que tout soit prêt, quelle envie de briller, de primer, quelle crainte de ne pas réussir, de ne pas plaire ! Mon Dieu ! a-t-on les mêmes empressemens ? prend-on de pareils soins pour se disposer à la célébration de nos plus grands mysteres ? quelle préparation pour célébrer une fête de Religion !

Dieu ne demande pas de si grands frais. Un cœur pur, une vive foi, une dévotion tendre,, sont des dispositions de devoir. Un culte purement extérieur, est plutôt une momerie, qu'un vraï acte de Religion. Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, et voilà la fin principale de la célébrité de nos fêtes.

Car pourquoi renouveler tous les ans la mémoire des mysteres de notre Religion, et nous retracer si souvent le souvenir des bienfaits dont le Sauveur nous a comblés, si ce n'est pour ranimer notre foi et exciter notre reconnoissance ?

Pourquoi cette cessation de toute œuvre servile, si ce n'est pour que nous ne soyons plus occupés que du culte divin ? Nos fêtes sont des solemnités de Religion ; en doit-on faire des célébrités purement mondaines et profanes ? Dieu y veut être honoré par des sacrifices du cœur et par des avantager publics ; se contentera-t-il de nos courtes apparitions dans le lieu saint, et de nos grimaces ?

L'Adoration des Mages fait le sujet de celle de demain. Nous devons tous à notre tour y adorer aussi Jesus-Christ : nous présenterons-nous le cœur souillé, et les mains vides ? Quelle indécence de paroître devant Jesus-Christ, sans porter sa livrée ! Quelle indignité de se présenter devant lui dans une si grande fête, sans préparation !

Mon Dieu, que j'ai peu compris jusqu'ici la majesté et la sainteté de ma Religion, puisque j'ai si fort négligé d'en sanctifier les plus grandes fêtes. L'aveu sincere que j'en fais, est une preuve du

regret que j'en ai bien résolu de me corriger, dès ce jour, d'un si grand désordre.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est scandaleux, mais qu'il n'est pas surprenant que les jours les plus saints et les plus solemnels de l'année soient souvent les moins sanctifiés et les plus vides : car quelle disposition apporte-t-on aux plus grandes solemnités ?

Ces veilles qui n'ont été instituées que pour purifier par la pénitence, et préparer par la priere et le recueillement un cœur qui doit être présenté au Seigneur, sont devenus des jours de distraction et de tumulte ; les affaires, le monde, la vanité en absorbent tout le temps : quelle autre préparation pour les jours de fêtes ? le démon est trop rusé pour ne pas prendre toujours le devant, sachant que les fruits qu'on doit tirer de ces jours solemnels dépendent en partie de la veille.

Jesus-Christ ne vint en Judée qu'après la mort du tyran. Dieu ne se fait jamais sentir dans un cœur où les passions régnent. Voulons-nous retrouver le Sauveur dans ces jours de bénédictions ? travaillons dès la veille à faire mourir en nous ces ennemis de notre salut. Il suffit que le fils d'Hérode regne encore dans la Judée, pour obliger le Sauveur à n'y pas rester. Que le Seigneur régneroit pareillement dans une ame, et y répandroit ses douceurs en abondance, sur-tout les jours de fête, si nul de ses ennemis n'y régnoit plus.

Veut-on goûter Dieu dans ces jours solemnels ? qu'on passe saintement la veille. Si la veille est un jour de pénitence et de recueillement, l'ame trouvera toujours le lendemain un jour de fête ; c'étoit pour cela qu'on passoit autrefois dans l'Eglise en prieres les nuits qui précédoient les fêtes. Donnons du moins quelques heures du jour qui les précede, au recueillement et à l'oraison. Avons-nous moins

Religion que nos peres ? et pourquoi aurions-
is moins de zele et de dévotion ?
J'attends l'un et l'autre de votre miséricorde, ô
n Dieu ! et puisque vous daignez me faire con-
itre et détester l'erreur dans laquelle j'ai vécu
qu'ici, en négligeant une préparation si néces-
re ; faites que le soin que je vais prendre désor-
iis de célébrer avec dévotion toutes les fêtes de
:glise, me les fasse trouver selon votre intention,
s jours de bénédiction et de salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Hodie scietis quia veniet Dominus ; et manè videtis gloriam ejus. Exod. 16.

Vous apprendrez aujourd'hui que le Seigneur viendra, et vous verrez demain sa gloire.

Præparate corda vestra Domino, et servite ei
li. Cras solemnitas Domini est. 1. Reg. 7.
xod. 32.

C'est demain la fête solemnelle du Seigneur, préparez-lui vos cœurs, et ne servez que lui.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

.° OUTRE le recueillement intérieur et un es-
rit de retraite qu'on doit avoir soin de conserver
:out ce jour, ménagez si bien vos occupations et
'otre temps, que vous ayiez une partie de l'après-
lînée libre, pour l'employer à vous préparer à une
i grande solemnité. Il est utile de se confesser,
si l'on peut, dès la veille ; nulle préparation plus efficace, rien ne contribue tant au recueillement. On doit du moins préparer toujours sa confession pour le lendemain. Les premieres Vêpres sont plus solemnelles, assistez-y ; ce devoir de Religion est toujours accompagné de beaucoup de graces, ce n'est plus l'usage de passer la nuit dans l'Église ; passez une bonne partie de ce jour en priere et dans des exercices de piété.

2.° Retirez-vous de bonne heure chez vous, pour donner un peu plus de temps à la lecture d'un livre de piété ; et après le souper assemblez vos enfans et vos domestiques pour entendre la lecture que vous devez leur faire de l'histoire de la fête de demain ; et après leur avoir fait comprendre avec quelle dévotion on doit la célébrer, exhortez-les à approcher des Sacremens, et assister avec beaucoup de piété à l'Office divin, et aux sacrés mysteres. Que d'abondantes bénédictions le Seigneur répandroit sur les familles, si les chefs avoient à cœur ses intérêts, et le salut de ceux que la Providence a confiés à leurs soins, et qu'elle a mis sous leur conduite.

C'est par ces pratiques de piété, par la fidélité à s'acquitter ponctuellement de semblables devoirs qu'on se sanctifie ; l'expérience en prouvera bientôt l'utilité.

SIXIEME JOUR.

LE SAINT JOUR DE L'ÉPIPHANIE, *vulgairement dit*, LA FÊTE DES ROIS.

L'ÉPIPHANIE, qui signifie l'Apparition ou manifestation du Sauveur dans le monde, a toujours été regardée comme une des plus célebres et des plus grandes fêtes de l'Eglise, soit à cause des trois mysteres qu'elle renferme, soit parce qu'on l'a toujours considérée comme la fête, pour ainsi dire, de la vocation des Gentils à la foi.

L'Eglise célebre aujourd'hui dans une seule fête, trois mysteres, que la tradition la plus ancienne a toujours fait croire être arrivés tous trois en ce jour, quoiqu'en différentes années : savoir, l'Adoration des Mages, le Baptême de Jesus-Christ

ar saint Jean, et son premier miracle aux Noces e Cana en Galilée. Le mot Grec d'Epiphanie, qui gnifie Apparition ou Manifestation, convient paritement à ces trois mysteres; car Jesus-Christ se ianifeste aux Rois Mages, qui ayant suivi l'Etoile iiraculeuse qui leur avoit apparu, viennent le reonnoître pour leur Souverain, leur Dieu, leur auveur, et celui de tous les hommes. Il est délaré Messie, au moment de son Baptême, par ine voix du Ciel; et en faisant son premier mirale, il manifeste sa toute-puissance: et comme ce ont les trois principales manieres dont Dieu s'est ervi pour manifester la gloire de son Fils sur la erre, l'Eglise les renferme tous trois, sous le iom de l'Epiphanie, quoique la seule adoration les Rois Mages soit comme le principal objet de 'Office, de la Messe, et de la solemnité de ce our.

Il est très-probable qu'au moment que les Anges innonçoient aux Bergers la naissance du Sauveur lu monde en Judée, la nouvelle étoile l'annonçoit en Orient. Elle fut apperçue de bien des gens: l'éclat extraordinaire dont elle brilloit, et l'irrégularité de son cours, la faisoient assez distinguer des autres; mais il n'y eut que les Mages qui, encore plus éclairés par une lumiere intérieure, connurent ce que signifioit ce nouveau phénomene, et n'hésiterent pas un moment d'aller chercher celui que l'étoile annonçoit.

Le nom de Mages est celui que les Orientaux donnent à leurs Docteurs, comme les Hébreux les appelloient Scribes, les Egyptiens Prophetes, les Grecs Philosophes, et les Latins Sages: c'est encore un nom Persan, qui signifie Prêtre; le peuple les respectoient par-tout infiniment, et les considéroient comme les dépositaires de la science et de la Religion. L'Eglise donne à ces trois hommes illustres, le titre de Rois; ce qui est fondé sur ces paroles de David, les Rois de Tharsis, et

les Isles ; des Rois d'Arabie et de Saba viendront lui offrir des présens pour gage de leur vénération, de leur fidélité et de leur obéissance.

C'est une ancienne tradition, dont on ne peut marquer l'époque ; et les plus anciennes peintures de ce Mystere nous représentent des personnes couronnées, avec les autres marques de la dignité Royale. Nous en avons même des témoignages dans les Peres de l'Eglise les plus célebres, comme dans Tertullien, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Isidore, le vénérable Bede, Théophilacte, et plusieurs autres ; et il est certain que ces peuples d'Orient choisissoient des Philosophes pour Rois ; ou si les Royaumes étoient héréditaires, ils faisoient instruire les Princes qui devoient succéder à la Couronne, dans les sciences qui pouvoient leur faire mériter le nom de Sages ; c'est ce que Platon remarque en traitant de l'éducation des Princes de Perse, où il ajoute que surtout l'Astronomie étoit estimée une science digne des Souverains. Ces trois Rois, que quelques-uns nomment Gaspard, Balthasar et Melchior, ayant observé le 25 Décembre une étoile beaucoup plus éclatante que les étoiles ordinaires, jugerent que c'étoit là cette étoile de Jacob, dont le Prophete Balaam (de qui les prédictions leur étoient connues) avoit autrefois parlé, et qui devoit être le signe d'un Roi, qui naîtroit pour le salut des hommes. D'ailleurs éclairés par une lumiere intérieure, qui leur faisoit connoître que cet Astre leur serviroit de guide pour trouver le Messie ; ils prirent le chemin de la Judée, où ils savoient par leurs traditions que devoit naître ce Roi désiré de toutes les nations. L'Evangéliste dit seulement qu'ils vinrent d'Orient, c'est-à-dire, d'un pays qui étoit Oriental à l'égard de Jérusalem et de Bethléem. L'opinion la plus vraisemblable est qu'ils vinrent de l'Arabie heureuse, qui fut habitée par les enfans qu'Abraham eut de Cetura, sa seconde femme ;

ir, par Jecthan pere de Saba, et par Madian
d'Epha. Ce que David avoit prédit assez clai-
ent, lorsqu'il dit que le Messie seroit adoré
les Rois des Arabes et de Saba, et qu'on offri-
pour présent de l'or d'Arabie; et le Prophete
e prédit la même chose, lorsqu'il dit qu'on
idroit de Madian et d'Epha, sur des chameaux,
si-bien que de Saba, pour le reconnoître, en
offrant de l'or et de l'encens, et publiant par-
: ses louanges. Les présens que les Mages lui
irent, favorisent beaucoup cette opinion; car
t principalement dans l'Arabie que naissent l'or,
cens et la Myrrhe. Ces Mages furent conduits
l'étoile, pendant leur voyage, qui dura douze
rs ou environ. Ce nouvel Astre leur servant de
de, comme autrefois la nuée lumineuse à l'é-
d des Israélites dans le désert, lorsque sortis
l'Egypte, ils alloient à la terre promise; mais
squ'ils approcherent de Jérusalem l'étoile dispa-
. C'est pourquoi ils entrerent dans cette ville, et
iformerent où étoit le nouveau Roi qu'ils venoient
orer, et dont ils avoient vu l'étoile. L'étonne-
nt fut grand de voir des gens de ce caractere,
i venoient de loin pour adorer un Roi des Juifs,
: les Juifs même ne connoissoient pas, et dont
ignoroient la naissance. Hérode en fut alarmé,
voulut les voir, et s'informer du motif de leur
yage.

Ce Prince qui, jaloux de sa dignité, craignoit
'on ne lui allât ravir sa couronne, mande sur
eure les plus qualifiés des Prêtres et des Scribes,
st-à-dire, ceux qui devoient expliquer aux peu-
es les divines Ecritures, et prendre garde qu'on
mêlât rien qui en pût corrompre le sens.

Il avoit assez d'esprit pour voir qu'un Roi dont
ciel annonçoit la naissance, ne pouvoit être que
Messie; c'est pour cela que dans l'assemblée
'il fit des Docteurs, il demanda seulement où
voit naître le Sauveur? Ils répondirent tous d'une

voix, qu'il naîtroit dans Bethléem, petite ville de la Tribu de Juda, comme Dieu même l'avoit prédit par son Prophete Michée (*a*), lorsqu'il assure que quelque petite que soit cette Bourgade, elle aura l'avantage sur toutes les grandes villes, de donner un Prince et un Gouverneur général à tout le peuple d'Israël. Il n'en fallut pas davantage pour mettre le trouble dans l'esprit et dans le cœur du plus ambitieux des hommes, et dont la cruauté égaloit l'ambition.

Cet esprit fourbe et ambitieux qui avoit déjà formé le dessein de se défaire de se divin Enfant, prend les Mages à part, leur fait cent questions captieuses, les prie sur-tout de lui dire en quel temps l'étoile avoit commencé à paroître; et reconnoissant en eux beaucoup de piété et de défiance, il fait semblant d'approuver leur dévotion, et les anime à poursuivre leur voyage.

Allez, leur dit-il, en Bethléem, puisque c'est là que doit naître le Roi promis, ce Libérateur de son peuple; informez-vous de tout ce qui regarde cet Enfant, et revenez au plutôt, je vous prie, pour m'en dire des nouvelles, parce que je veux l'aller adorer aussi-bien que vous. C'est ainsi que ce fourbe essayoit de les engager malicieusement dans le piége.

Dès que les Mages eurent pris congé de lui, et qu'ils se furent remis en chemin, le Seigneur leur rendit leur premier guide; l'étoile qui avoit disparu, dès qu'ils entrerent dans Jérusalem, leur parut de nouveau dès qu'ils en partirent, et les mena droit en Bethléem.

Concevez quelle fut leur joie, lorsqu'ils revirent cet Astre, et sur-tout lorsqu'il s'arrêta sur la maison où étoit le nouveau Roi. Ils y entrerent, et y trouverent celui qu'ils cherchoient. Il étoit entre les bras de sa Mere, il n'avoit rien au dehors qui le distinguât des autres enfans; mais la même

(a) *Mich.* 5.

lumiere intéri. ure qui leur avoit fait connoître ce que l'étoile signifioit, leur fit aisément découvrir à travers ce foible extérieur, l'auguste Majesté, et la suprême dignité de ce Dieu fait homme.

Pleins de foi et de respect, ils se prosternerent devant lui et l'adorerent comme le Maître souverain et le Sauveur des hommes ; et comme c'étoit la coutume du pays de ne se présenter jamais devant les Grands les mains vides, ils lui offrirent ce qu'ils avoient de plus précieux en leur pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et alors s'accomplit ce que David avoit prédit du Messie, lorsqu'il dit : « Que les Rois de l'Inde, et de l'Arabie, et de » Saba, viendront lui offrir des présens pour gages » de leur fidélité et de leur obéissance. »

Cependant lorsque ces saints Rois pensent de s'en retourner à Jérusalem, un Ange les avertit pendant leur sommeil, de prendre une autre route, et de se donner bien de garde de retourner vers le tyran, dont ils reconnurent alors les nauvais desseins et la fourberie.

Chose étonnante ! des étrangers viennent de loin ɔour adorer le Sauveur du monde, et les Juifs u milieu desquels ce Sauveur vient de naître ne e connoissent pas. Pouvoient-ils avoir des indices lus clairs ? mais que sert la lumiere aux aveu-les volontaires ? A quoi tint-il qu'Hérode n'eût e même bonheur que les Mages ? Dieu lui envoie ois Princes étrangers pour lui apprendre la nais-nce du Sauveur du monde dans la Judée ; il per-et même que les Docteurs de sa nation l'instrui-nt à fond du lieu où le Messie est né. Que pro-uisent toutes ces instructions, toutes ces graces ns un cœur ambitieux, irréligieux, impie ? le ouble, la fourberie, la cruauté. Un cœur pur, ı cœur religieux n'a pas plutôt vu l'étoile qu'il met en chemin pour aller adorer celui qu'elle nonce. Une ame mondaine, un hypocrite fait rvir la Religion même à sa politique, à son am-ion, à son insatiable cupidité.

Qu'il est bien vrai qu'on trouve toujours Dieu, quand on le cherche de bonne foi ! Au défaut de l'étoile, on ne manque jamais de secours, ni de guide, tout dépend de la droiture de nos intentions et de la sincérité de notre cœur. C'est la malice seule de ce cœur qui étouffe, ou qui rend inutile la lumiere de la grace. Inutilement luit-elle si l'on ferme les yeux. La région des plaisirs, ne le fut jamais guere de la vertu. Les Mages ne se sont pas plutôt retirés de la Cour de ce Prince impie, qu'ils voient reparoître l'étoile Le retour de la grace sensible, n'est pas long-temps différé. Ce n'est pas assez de s'être mis en chemin, il faut marcher, il faut persévérer jusqu'au terme : mais ne nous présentons jamais les mains vides ; la charité, la piété, la mortification, sont des présens, qui lui sont toujours agréables ; un cœur contrit et humilié est toujours bien reçu.

Le sentiment le plus commun parmi les Saints Peres, est que les Mages arriverent en Bethléem le treizieme jour après la naissance du Sauveur ; il ne falloit pas plus de temps pour venir du côté de l'Arabie, et d'ailleurs il est certain qu'ils ne l'y eussent plus trouvé, s'ils fussent arrivés beaucoup plus tard.

Il est vrai qu'Hérode fit égorger tous les enfans, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'étoit informé aux Mages ; mais cela prouve seulement qu'Hérode n'ayant plus vu les Mages, les avoit pris pour des gens simples et des visionnaires, que la honte de n'avoir pas rencontré ce qu'ils étoient venus chercher de si loin, avoit empêchés de revenir à la Cour ; qu'ayant appris dans la suite les merveilles qui étoient arrivées dans le Temple, à l'occasion d'un jeune enfant, qu'on disoit être le Messie, il entra dans une cruelle fureur, qui le porta à faire massacrer tous les enfans nés depuis deux ans, autour de Bethléem, pour ne pas manquer celui dont les Mages lui avoient appris depuis peu la naissance.

L'Evangile dit que les Mages entrant dans le logis, y trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere; ce qui fait voir que dès que la foule des étrangers se fut retirée de Bethléem, on retira et la Mere et l'Enfant dans un lieu moins mal-propre que l'étable où il étoit né.

Presque tous les Saints Peres des premiers siecles, croient que l'étoile étoit un nouvel Astre, dont la clarté, selon saint Ignace Martyr, surpassoit celle de tous les autres, lequel Dieu avoit créé pour annoncer la naissance du Roi des Cieux.

Enfin, c'est une tradition constante, dont on n'a jamais guere raison de s'écarter, que ces prémices des Gentils qui vinrent adorer le Sauveur, étoient véritablement Rois, c'est-à-dire, Princes Souverains d'une ou de plusieurs villes, comme étoient ceux de Pentapole qu'Abraham défit.

Les Peres de l'Eglise les plus célebres ont cru que le Baptême du Fils de Dieu, le changement de l'eau en vin, et l'adoration par les Mages, arriverent le même jour, c'est-à-dire, le sixieme de Janvier, quoiqu'en différentes années; aussi l'Eglise réunit-elle aujourd'hui ces trois Mysteres dans la même Fête, comme une triple Epiphanie, c'est-à-dire; comme le jour auquel le Fils de Dieu s'est fait connoître aux Mages par la lumiere d'une étoile; à saint Jean, par le témoignage du Pere Eternel, et à ses Disciples par le premier de ses miracles. C'est aussi cette triple solemnité, qui dès les premiers siecles de l'Eglise a rendu ce jour si célebre, que Julien surnommé ensuite l'Apostat, étant à Vienne en France, l'an 361, n'osa pas se dispenser d'assister à l'Office de ce jour; et l'Empereur Valens, quoique Arien, étant à Césarée en Cappadoce, se crut obligé d'assister au service du jour avec les Fidelles, jugeant bien que ce seroit se rendre odieux et passer pour impie, s'il s'en fût dispensé.

On s'est contenté de parler aujourd'hui de l'ado-

ration des Rois ; on réserve aux deux jours suivans à parler des deux autres Mysteres.

Pour ce qui est des Rois qui eurent le bonheur d'adorer le Sauveur du monde, et de lui présenter leurs présens ; il est aisé de comprendre de quelle abondance de graces et de dons surnaturels ils furent comblés ; avec quelle foi vive, avec quelle charité ardente, avec quel zele pur et généreux ils s'en retournerent chez eux, où après avoir annoncé les merveilles qu'ils avoient vues, ils mériterent de mourir de la mort des Saints ! Et certes, une grace et une vocation si singulieres, une fidélité si généreuse et si exacte, ne pouvoient pas manquer d'avoir un pareil sort ; c'est ce que l'Eglise croit par le culte public qu'elle permet qu'on leur rende.

On assure que les Reliques de ces premiers Héros Chrétiens, furent premierement transportées de Perse à Constantinople par le zele et la piété de sainte Hélene ; ensuite sous l'Empereur Emmanuel, elles furent transportées à Milan par l'Evêque saint Eustorge, où elles ont resté, selon Galesinius, 670 ans ; et enfin l'an 1163, lorsque l'Empereur Fréderic Barberousse prit et saccagea Milan, elles furent transportées à Cologne, où elles sont encore aujourd'hui en singuliere vénération.

La Messe de ce jour est du Mystere.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui hodiernâ die, unigenitum tuum Gentibus stellâ duce revelasti: concede propitius, ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur. Per eumdem Dominum, etc.

O DIEU ! qui en ce jour avez fait connoître et adorer votre Fils unique aux Gentils en leur donnant une nouvelle étoile pour guide ; accordez-nous par votre bonté, que vous connoissant déjà par la Foi, nous arrivions jusqu'à la contemplation de votre gloire ineffable. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

URGE, illuminare Jerusalem: quia venit lumen um, et gloria Domini per te orta est. Quia ecce nebræ operient terram, t caligo populos: super e autem orietur Dominus, t gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gen es in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi: filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues: et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha: omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes: et laudem Domino annuntiantes.

LEVEZ-VOUS, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté; car voilà que votre lumiere est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car voilà que les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez et vous serez dans l'abondance, votre cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblés des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

Isaïe étoit fils d'Amos, du sang Royal; il est le premier dans l'ordre des Prophetes. Il commença de prophétiser du temps d'Ozias, Roi de Juda, environ l'an du monde 3270, sept ou huit ans avant la naissance de Jesus-Christ, dont il fait le portrait et l'histoire d'une maniere si claire et si précise. Il continua de prophétiser jusqu'au regne de

Manassès, qui ne pouvant souffrir les justes reproches de ce saint Prophete, le fit scier en deux avec une scie de bois. Il mourut âgé d'environ cent trente ans, selon l'opinion la plus commune.

RÉFLEXIONS.

On est bien aveugle quand on n'y voit rien en plein jour. Tel est le sort de tous ceux qui sont hors de l'Eglise. Qu'on fût peu éclairé, qu'on fût assoupi avant que le soleil fût levé, ce n'étoit pas merveille ; mais depuis que le jour luit, depuis que la lumiere de la Foi a éclairé tout l'Univers, depuis que la gloire du Seigneur brille, rester dans un profond assoupissement, ne point briller de cette nouvelle clarté, n'ouvrir les yeux qu'à demi, n'être que peu touché des plus grandes vérités, ne s'élever jamais de terre : quel état plus à craindre !

Hors de l'Eglise Catholique il n'y a que ténebres et qu'erreurs. Quel bonheur d'être né, et de mourir dans le sein de l'Eglise ! Mon Dieu, que toutes ces fieres nations humiliées aux pieds de Jesus-Christ, que tous ces Monarques soumis aux humiliations de la Croix, font bien sentir la vérité de notre Religion, et publient hautement votre gloire ! mais quelle impression fait sur nos cœurs un si puissant motif de crédibilité ? Nos mœurs répondent-elles à notre croyance.

L'Eglise a vu arriver tout ce que cette Prophétie prédit. Les peuples sont venus de loin, puisqu'ils sont venus du fond de l'idolâtrie, en se convertissant à la foi. Quelle joie pour l'Eglise dans cette multitude d'Elus ! Sommes-nous compris dans le sujet de cette joie ? Epouvantable oracle ! Plusieurs viendront de l'Orient à l'Occident, et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux, tandis que les enfans du Royaume seront jetés dehors dans les ténebres. A qui devront-ils leur dis-

grace, si ce n'est à leur propre malice ! quand on ne veut pas reconnoître Dieu pour Pere, on ne mérite pas d'être traités comme ses enfans.

Levez vos yeux, et regardez autour de vous. Ces personnes de même âge, de même état, de même condition, qui au milieu des mêmes dangers et avec les mêmes passions, les mêmes ennemis et les mêmes obstacles, menent une vie si chrétienne et si exemplaire, adorent Dieu en esprit et en vérité, dont la conduite fait honneur à la Religion, dont la pureté des mœurs condamne si visiblement vos déréglemens et votre vie licencieuse. Qu'aurez-vous à répondre quand on vous mettra devant les yeux ces exemples si concluans contre votre lâcheté et votre conduite si peu chrétienne ? quelle défaite, quelles excuses, quelle justification ! La tentation est violente : n'êtes-vous point vous-même votre principal tentateur ? L'ennemi du salut ne les a pas épargnés : mais ils ont plus veillé, ils ont prié plus ardemment que vous, et avec plus de persévérance. N'accusons pas notre foiblesse dans nos chutes, mais notre mauvaise volonté. La grace qui ne manque à personne, supplée abondamment à ce qui nous manque de force ; mais nous manquons de fidélité à la grace. Fuyons le danger, soyons en garde contre les ruses de l'ennemi, et contre les piéges qu'il nous tend. Ne nous exposons pas de plein gré dans ces compagnies, dans ces assemblées où tout est danger, où tout tente. Chose étrange ! on s'expose à tous les traits de l'ennemi, et l'on se plaint d'être blessé.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 2.

CUM natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis, ecce	JESUS étant né en Béthléem de Juda au tems que régnoit Hérode, des Mages

Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes: Ubi est qui natus est Rex Judæorum! Vidimus enim stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Et congregans omnes principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dicerunt ei: In Bethleem Judæ. Sic enim scriptum est per Prophetam: Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda: ex te enim exiet Dux, qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem, dixit: Ite, et interrogate diligenter de puero: et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret supra, ubi erat puer. Videntes autem stellam gravisi sunt gaudio magno valdè. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum: et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in som-

vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demanderent: Où est le Roi des Juifs qui vient de naître; car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le Roi Hérode fut troublé; et tout Jérusalem avec lui; et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et des Scribes de la Nation, il leur demanda où devoit naître le Christ! Ils lui dirent, à Bethléem de Juda; car voici ce qui a été écrit par le Prophete: Et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le Conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrétement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avoient vu paroître l'Étoile; et les envoyant à Bethléem, il leur dit: Allez, enquêtez-vous soigneusement de l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ayant entendu ce que le Roi leur disoit, ils s'en allerent, et aussi-tôt l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut en allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur le lieu où étoit l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils en eurent une extrême joie, et entrant dans le logis, ils trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere, et se prosternant, ils l'adorerent;

nis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.

MÉDITATION.

De l'Adoration des Mages.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quels furent les sentimens de joie, d'admiration, d'amour et de respect de ces saints Rois, lorsqu'arrivés à Bethléem ils virent qu'ils ne s'étoient pas trompés, et que leurs conjectures n'avoient pas été fausses. On trouve toujours Dieu quand on le cherche; mais combien est-on aise de l'avoir cherché, quand on l'a trouvé!

Combien de gens virent la même étoile, et eurent la même pensée que les Mages! mais ils n'eurent pas le même courage, ni la même docilité. Leur sort aussi fut bien différent. Ces graces que nous méprisons, ces inspirations salutaires que nous refusons de suivre, menent à Dieu bien des ames fidelles. Quel malheur d'être indocile! et un jour quel regret!

Que de gens regarderent en pitié la crédulité de ces saints Rois! et que ne dût-on pas dire au sujet de leur voyage? Mais quand les Mages eurent trouvé ce qu'ils étoient venus chercher, se surent-ils mauvais gré d'avoir été si prompts à suivre la voie de Dieu? Rougirent-ils de leur simplicité? se plaignirent-ils des fatigues de leur voyage? Jugez par-là des sentimens qu'on a quand on est arrivé au terme de la vie. Qu'il est doux alors d'avoir suivi l'étoile! Hélas! quelle différence de sort entre Hérode et ces saints Rois!

Mais quelle fut leur joie lorsqu'ils apperçu-

rent ce divin Sauveur, dans lequel, éclairés d'une lumiere surnaturelle, ils reconnurent que résidoit corporellement toute la plénitude de la divinité. Pénétrés des plus vifs sentimens de religion, avec quel profond respect, avec quels sentimens de dévotion se prosternerent-ils en sa présence? Notre piété ressemble-t-elle à celle des Rois Mages? Nous avons cependant le même Jesus-Christ réellement présent sur nos Autels.

Ah! mon doux Jesus, que j'ai peu profité jusqu'ici de votre divine présence! Ai-je eu la foi ayant si peu de respect? j'en gémis, Seigneur, et mon adoration va réparer désormais mes irrévérences.

SECOND POINT.

Considérez combien cette adoration des Mages fut agréable au Sauveur du monde! Avec quelle foi repandirent-ils leurs cœurs en sa présence! Mon Dieu, qu'une foi vive est éloquente, et que le langage du cœur vous plaît!

Quelque précieux que furent leurs présens, leur dévotion, leur charité furent encore plus précieuses à l'égard de Dieu; c'est le cœur qui donne le prix à nos libéralités; sans lui le Seigneur ne sauroit agréer nos offrandes. Ne nous présentons-nous jamais devant Dieu les mains vides, et lors même que je lui donne, ne lui refusé-je jamais rien de ce qu'il me demande? Que de gens rendent à Dieu un vain culte, parce que leur cœur est éloigné de lui!

Mais quelles furent les faveurs, quels furent les dons surnaturels dont le Sauveur enrichit l'ame de ces premiers Fidelles? Hélas! Dieu récompense ses propres dons, et encore ne lui donne-t-on souvent qu'à regret: quelle impie injustice!

La sainte Vierge et saint Joseph furent encore l'objet de leur vénération. Souvenez-vous qu'on n'honore jamais le Fils, qu'on n'ait de l'amour

et de la dévotion pour la Mere. Mon Dieu, que de bonheur tout à la fois, quand on vous trouve! Il ne faut pas s'étonner s'ils ne sont rebutés ni par l'obscurité du lieu, ni par la pauvreté des personnes; leur foi supplée à tout. N'est-ce pas par notre peu de foi que nous sommes si peu touchés de nos plus grands Mysteres?

Ah! mon doux Sauveur, que de belles leçons, et que je trouve de grands exemples dans vos premiers adorateurs! Faut-il que parce que je puis vous trouver avec moins de frais, je vous cherche avec moins d'empressement, je vous adore avec moins de respect, je ne vous rende que plus rarement mes hommages? Voilà ce que j'ai fait et voilà aussi ce que je déteste, résolu de vous faire assidument ma cour et de vous adorer en esprit et en vérité le reste de mes jours.

Apirations dévotes durant le jour.

Omnis terra adoret te, et psallat tibi. Ps. 65.

Que toute la terre vous adore, Seigneur, et vous bénisse à jamais.

Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, at potestas in sæcula sæculorum. Apoc. 5.

Bénédiction, honneur, gloire, et puissance dans les siecles des siecles à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ALLEZ rendre aujourd'hui vos hommages à Jesus-Christ réellement présent sur nos Autels, et choisissez, s'il se peut, l'Eglise la moins fréquentée; allez-y l'adorer avec un respect singulier, et une ferveur nouvelle: faites-lui aujourd'hui trois visites en trois temps différens, et accompagnez chaque adoration d'une amende honorable, pour réparer, autant qu'il est possible, l'oubli

qu'on a de lui, et les irrévérences qui se commettent en sa présence; et faites que votre respect, votre dévotion et votre modestie soient les preuves de votre foi et les marques de votre amour.

2.° Souvenez-vous de ne point paroître aujourd'hui devant Jesus-Christ les mains vides. Nos présens doivent accompagner nos adorations. Outre l'hommage de votre cœur, faites-lui un présent à chaque visite. Certains actes de mortification et de vertu, certains petits sacrifices qu'il est à propos de déterminer et de promettre, ne sauroient qu'être bien reçus. Une aumône peut encore tenir lieu de présent; et comme il y a peu de villes où il n'y ait une adoration perpétuelle, établie du très-saint Sacrement, faites-vous un devoir de Religion de vous enrôler dans une si sainte société. Ayez-y votre jour et votre heure d'adoration; nulle pratique de piété plus intéressante, plus solide, et acquittez-vous-en avec persévérance, et avec ponctualité.

Que s'il n'y a point de pareille Société dans le lieu où vous demeurez, employez tous vos soins et tout votre crédit pour faire un établissement si digne de votre zele. Rien de plus aisé que d'engager tous les Paroissiens à venir passer une heure chaque mois, ou seulement chaque année devant le Saint-Sacrement. Quelle source de bénédictions pour tout le monde! mais quelle consolation pour vous d'avoir travaillé à ce que Jesus-Christ soit adoré à toutes les heures du jour!

SEPTIEME JOUR.

DU BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST, *dont l'Eglise célébre la mémoire le jour* de l'Epiphanie.

Si ce second jour de l'Octave de l'Epiphanie se trouve un Dimanche, on peut prendre ce qui est marqué pour le Dimanche dans l'Octave au neuvieme de ce mois, et renvoyer à ce neuvieme jour du mois ce qui est marqué ce jour-ci.

LA quinzieme année de l'Empire de Tibere, du temps que Ponce-Pilate étoit Intendant de la Judée pour les Romains, et qu'Hérode Antipas, fils de celui qui avoit fait mourir les Innocens, étoit Tétrarque, c'est-à-dire, Prince de la Galilée, dépendant des Romains; saint Jean-Baptiste poussé de l'Esprit de Dieu, sortit du désert pour prêcher la pénitence, et, comme Précurseur du Messie, préparer les voies du Seigneur. Il vint le long du Jourdain, où il baptisoit ceux qui venoient l'entendre, les exhortant de pleurer leurs péchés et de se convertir à Dieu.

Ce fut en ce temps-là que le Sauveur du monde, qui, depuis son retour d'Egypte étoit demeuré inconnu dans Nazareth, petite ville de la Galilée, vint en Judée la trentieme année de son âge, et voulut être baptisé par saint Jean comme les autres; sanctifiant dès-lors les eaux salutaires du Baptême des Chrétiens, dont celui de saint Jean n'étoit que la figure, et commençant sa vie publique par ce grand acte d'humilité.

Dans le temps que Jesus-Christ s'avançoit vers le Jourdain, saint Jean, éclairé par une lumiere surnaturelle, connut distinctement que cet homme

qui venoit lui demander le Baptême, étoit le Messie, et qu'il en auroit encore de nouvelles assurances par la descente visible du Saint-Esprit sur lui, après l'avoir baptisé.

Il est aisé de comprendre quels furent alors les sentimens de joie, d'admiration, de respect et de tendresse de ce grand Saint : *Hé quoi !* s'écria-t-il, le voyant descendre dans l'eau du Jourdain, *vous venez à moi pour être baptisé ; c'est moi qui doit recevoir de vous le Baptême* (a). Mais le Sauveur lui répondit, que c'étoit ici un Mystere qui devoit s'accomplir ; qu'il avoit résolu de commencer par cet acte d'humilité sa vie publique, pour confondre l'orgueil du monde ; qu'il falloit se soumettre aux ordres de la divine sagesse, et accomplir eux-mêmes toute justice en remplissant tous les devoirs. Après cela saint Jean ne s'y opposa plus.

A peine le Sauveur avoit-il reçu ce Baptême, à peine étoit-il sorti de l'eau, que s'étant mis en priere sur le bord du fleuve, le Pere Eternel voulut témoigner par un prodige inouï combien son humilité lui étoit agréable ; le Ciel s'ouvrit tout-à-coup, et saint Jean vit le Saint-Esprit qui descendit visiblement sur lui en forme de colombe, comme il devoit descendre visiblement sur les Apôtres au jour de la Pentecôte, en forme de langue de feu ; et il entendit en même temps cette voix qui venoit du Ciel : *C'est là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve mes délices* (b).

L'humilité de cœur n'est pas long-temps sans récompense ; un affectueux anéantissement de nous-mêmes, une connoissance pratique de notre néant gagnent toujours le cœur de Dieu.

Le bel exemple que le Sauveur nous donne ici ! et qu'il nous apprend bien quelle estime nous devons faire de toutes les pratiques de piété.

Combien de gens regardoient le Baptême de saint Jean comme une dévotion populaire ! Jesus

(a) *Math.* 3. (b) *Math.* 3.

cependant ne croit pas qu'il soit indigne de lui de se mêler avec ce peuple, quand il s'agit d'une pratique de piété et d'un acte de religion.

Belle leçon pour ces personnes qui croiroient faire tort à leur noblesse, ou à leur dignité, s'ils paroissoient aussi religieux et aussi dévots que le peuple. Tout ce que Dieu commande, tout ce que Dieu agrée, fait honneur à ceux qui le pratiquent : nulle qualité plus honorable que celle de serviteur de Dieu.

Il ne faut pas s'étonner si le Saint-Esprit prit ce temps pour descendre visiblement sur le Sauveur du monde, sous la figure d'une colombe. Rien n'exprime mieux la pureté de l'ame que le Baptême. L'Esprit-Saint ne repose que sur un cœur pur ; Dieu ne trouve ses délices que dans une ame humble. Quand est-ce qu'un exemple si éclatant, quand est-ce que des leçons si intérieures feront quelque impression sur notre esprit, et deviendront un remede efficace à notre orgueil ?

Certainement un oracle si clair, un témoignage si authentique de la divinité de Jesus-Christ, nous étoit trop avantageux pour ne pas devenir le sujet d'une Fête particuliere dans l'Eglise. Aussi en fut-elle une des plus solemnelles dans les premiers siecles. Ce Mystere fut célébré dès-lors avec une magnificence extraordinaire. On nomma durant quelque temps cette Fête Théophanie, c'est-à-dire, la Fête de la Manifestation de la Divinité de Jesus-Christ, ou le jour que Dieu s'est montré visiblement aux hommes, à cause de la descente du Saint-Esprit sur le Sauveur, et du témoignage sensible du Pere Eternel, qui déclara que c'est en lui qu'il trouve toutes ses complaisances. Et comme selon la plus ancienne tradition, c'est au sixieme de Janvier qu'arriva ce Baptême, comme l'assure saint Paulin, l'Eglise a uni cette Fête avec celle de l'Adoration des Rois.

Saint Jean et Jesus-Christ ne s'étoient jamais

vus des yeux du corps; mais ils ne laissoient pas de se connoître parfaitement. S. Jean avoit connu Jesus-Christ avant même qu'il fût né, lorsqu'il tressaillit dans le sein de sainte Elisabeth, en présence de la sainte Vierge, qui portoit le Sauveur incarné.

Les saints Peres, entr'autres saint Augustin, saint Chrysostôme et saint Jérôme, apportent plusieurs raisons de convenance, pourquoi le Sauveur, l'innocence même, et qui ôte lui-même les péchés du monde, daigne venir recevoir de saint Jean un Baptême qui n'étoit que pour les pécheurs. C'étoient, 1.° disent-ils, pour engager les autres par son exemple à recevoir son propre Baptême, dont ils avoient tous un si grand besoin. 2.° Pour faire paroître son humilité, en pratiquant, comme il le dit lui-même, toute justice et toute vertu. 3.° Pour autoriser le Baptême de saint Jean, son Précurseur, et pour lui donner par-là son approbation. 4.° Pour attirer le témoignage que le Saint-Esprit, et son Pere Eternel, et saint Jean lui-même lui devoient rendre, et disposer ainsi les peuples à l'écouter et à le suivre. 5.° Pour sanctifier les eaux et les préparer par sa présence et par la vertu secrete qu'il y répandoit, à devenir un jour salutaires aux autres, et capables, disent S. Hilaire et saint Ambroise, de donner la rémission des péchés, par le Sacrement qu'il devoit instituer avant sa mort. 6.° Pour abolir enfin, ajoutent S. Augustin et S. Chrysostôme, par cette cérémonie, le Baptême Judaïque, et établir son propre Baptême, dont il ne publia le précepte que quelque temps après.

L'Evangile dit que le Sauveur étant sorti de l'eau, tout-à-coup le Ciel s'ouvrit à ses yeux, et il vit descendre l'Esprit de Dieu, sous la figure d'une colombe, et venir sur lui. Les Cieux ne sont point de nature à pouvoir se rompre. Saint Matthieu et saint Marc s'expriment ici d'une maniere

populaire. Il est probable que ce ne fut pas une séparation réelle, mais simplement une lumiere subite, qui parut sortir du fond du Ciel; comme quand on voit les éclairs ou la foudre fendre l'air, et se faire jour à travers la nue. Tous les SS. Peres et toute l'antiquité Chrétienne n'ont trouvé nulle indécence à ce que le Saint-Esprit parût en forme d'une colombe, puisque dans toute l'Ecriture le Fils de Dieu est figuré sous le nom de Lion de Juda, de Vermisseau de Jacob, d'Agneau, de Pierre angulaire, d'Aigle, etc. Les Peres ont reconnu dans la colombe que Noé lâcha de l'Arche, pour savoir si les eaux s'étoient retirées, un symbole de la colombe qui parut au Baptême de notre Sauveur. La colombe est un animal doux, innocent, benin, chaste, fécond, aimable; ce qui désigne les dons du Saint-Esprit. Sa bonté, sa douceur, sa libéralité, sa fécondité, etc. S. Justin, Martyr, instruit par une ancienne tradition, dit qu'au moment que Jesus-Christ descendit dans le Jourdain, on vit un feu s'allumer sur les eaux; c'étoit sans doute l'effet de la lumiere éclatante dont Jesus-Christ parut en ce moment tout resplendissant d'une maniere éblouissante.

Plusieurs saints Peres appellent la Fête du Baptême de Jesus-Christ, la Fête de l'Illumination ou des Lumieres, c'est-à-dire, le jour où la Divinité de Jesus-Christ fut plus sensiblement manifestée, et pour ainsi dire, illuminée à notre égard. C'est aussi dans le même sens qu'ils ont appelé, avec saint Paul, le Baptême des Chrétiens, une Illumination, soit parce que c'est par ce Sacrement que nous sortons des ténebres du péché, et que nous entrons dans le jour de la grace, soit parce que c'est par le Baptême que nous recevons la lumiere de la foi, et que nous devenons enfans de Dieu. Et c'est sans doute sur cela qu'est fondée la pieuse coutume qu'on voit encore dans plusieurs Dioceses, de porter un flambeau éteint devant

l'enfant qu'on va baptiser, et de le rapporter allumé après le Baptême.

L'Eglise Grecque a toujours célébré, et célebre encore aujourd'hui la Fête de l'Epiphanie, avec une pieuse profusion de luminaires : l'on a vu durant long-temps le même usage dans l'Eglise Latine, et c'est sans doute de là que le peuple appelle encore la Chandelle des Rois, les bougies colorées dont on fait des présens en ce jour dans certaines Provinces : ces usages de tradition ne sont guere sans quelque mystere. La piété de nos peres a eu beaucoup de part à certaines coutumes anciennes, qui à la vérité ont dégénéré, dans la suite, de la simplicité et du mérite de leur premiere institution, mais qui n'ont pas laissé que d'être louables dans leur origine.

La Messe de ce jour est la même que celle du jour de l'Epiphanie.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Deus, qui hodiernâ die Unigenitum tuum Gentibus stellâ duce revelasti : concede propitius, ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

O Dieu ! qui en ce jour avez fait connoître et adorer votre Fils unique aux Gentils en leur donnant une nouvelle étoile pour guide ; accordez-nous par votre bonté, que vous connoissant déjà par la foi, nous arrivions jusqu'à la contemplation de votre gloire ineffable : Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui étant Dieu, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

Surge, illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia

Levez-vous, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté : car voilà que votre lumiere est venue, et que la

ecce tenebræ operient terram, et caligo populos: super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi: filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues: et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha: omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.

gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car voilà que les ténebres couvriront la terre et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux, et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez, et vous serez dans l'abondance, votre cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblée des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

Tout le chapitre dont cette Epître est tirée, représente l'état triomphant de Jérusalem, lorsque son salut sera venu; les Rois et les peuples qui s'y rendront en foule de tous côtés, et les richesses dont elle sera comme inondée. Le Prophete, dit Théodoret, *s'adresse à la Jérusalem terrestre, en tant qu'elle représente la Jérusalem céleste et l'Eglise de Jesus-Christ.*

RÉFLEXIONS.

Alors vous verrez, et vous serez dans l'abondance; votre cœur sera dans l'admiration. Ce ne sera que dans le Ciel, dans cette céleste Jérusalem, notre chere patrie, que toutes ces consolantes prédic-

tions se vérifieront. La terre est un lieu d'exil pour nous, et la région des pleurs.

Un air de tristesse s'étant répandu sur le visage des Israélites durant le séjour à Babylone, quelques-uns des habitans de cette grande ville les exhortoient d'oublier pour quelque temps le sujet de leur mélancolie et de leurs chagrins, et pour les divertir les pressoient de leur chanter quelques-uns de leurs Cantiques. Chantez-nous, leur disoient-ils, quelques-uns des Cantiques que vous chantiez à Jérusalem ; pourquoi ne vous divertiriez-vous pas comme les autres ? Vous êtes loin de votre pays, il est vrai ; mais que vous manque-t-il dans le nôtre ? Que de douceurs ne pouvez-vous pas y trouver ? Vous êtes étrangers ; mais la joie est de tous les pays : oubliez pour quelque temps cette chere patrie, et jouissez de nos beaux jours. Babylone a ses plaisirs, et vous y trouverez des divertissmens qui charmeront vos ennuis et vos inquiétudes : jeux, assemblées, spectacles, repas, tout peut servir à vous rendre moins désagréable votre exil. Vous êtes dans une terre étrangere ; mais elle porte des fleurs, et il ne tient qu'à vous de les cueillir ; ces jours d'exil et de captivité, peuvent être pour vous des jours de fêtes. Quoique le ciel n'y soit pas si serein, les plaisirs qu'on y goûte n'en sont pas moins agréables. Défaites-vous de cette retenue incommode ; prenez des manieres et des airs plus aisés : chantez avec nous, et faites-nous entendre vos Cantiques.

A ces tentantes sollicitations, à toutes ces raisons de bienséance et d'intérêt, que répondoient ces Fidelles ? *Quomodò cantabimus in terra aliena ?* Hélas ! comment pourrions-nous chanter dans un pays étranger et durant notre exil ? Comment nous réjouir étant si loin de notre chere patrie ? Vos joies ne nous conviennent point, et vos fêtes ne seront jamais les nôtres. Pour vous qui ne servez pas le même Maître que nous ; pour vous qui

n'attendez pas un meilleur sort, jouissez tant qu'il vous plaira des douceurs que votre terre vous présente. Mais pour nous qui sommes d'un autre climat ; pour nous qui attendons à toute heure la fin de notre exil, et qui ne soupirons qu'après notre patrie, nous ne pouvons trouver ici que de l'amertume, et nous nous réservons pour des plaisirs bien plus solides et plus doux. Nous ne chanterons nos Cantiques que dans Jérusalem ; nous ne saurions goûter de véritable joie que dans cet heureux séjour. Babylone est pour nous une région de pleurs ; nous n'y avons besoin que d'un peu de patience. Ainsi répondoient les vrais Israélites aux Babyloniens : les Chrétiens aujourd'hui devroient-ils tenir un autre langage ? Le monde est-il moins pour eux une terre étrangere et un lieu d'exil, que Babylone l'étoit pour les Juifs ? Ses joies, ses fêtes, ses maximes conviennent-elles aux Fideles ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 2.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum ? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Et congregans omnes principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judæ. Sic enim

Jesus étant né en Bethléem de Juda, au temps que régnoit Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demanderent : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ; car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le Roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui ; et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et des Scribes de la Nation, il leur demanda où devoit naître le Christ ? Ils lui dirent : A Bethléem de Juda ; car voici ce qui a été

scriptum est per Prophetam : et tu Bethlcem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet Dux qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem dixit : Ite, et interrogate diligenter de puero : et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret supra, ubi erat puer. Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valdè. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum : et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

écrit par le Prophete : Et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le Conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrétement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avoient vu paroître l'étoile ; et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquêtez-vous soigneusement de l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ayant entendu ce que le Roi leur disoit, ils s'en allerent, et aussi-tôt l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut en allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur le lieu où étoit l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils eurent une extrême joie ; en entrant dans le logis, ils trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere, et se prosternant, ils l'adorerent ; puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.

MÉDITATION.

Que Jesus-Christ ne paroît jamais plus grand que dans ses plus grandes humiliations.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Jesus-Christ n'a jamais mieux paru ce qu'il est que dans ses plus grandes humiliations.

Quoi de plus humiliant pour un Dieu que la foiblesse d'un enfant ! c'est pourtant cet enfant si foible et si obscur, dont les Anges publient la naissance ; c'est cet enfant qu'un nouvel astre annonce aux peuples étrangers : c'est cet enfant si pauvre et si pauvrement logé, que des Rois viennent adorer, et dont ils reconnoissent la souveraineté par leurs présens, par leurs profonds respects, et par leurs religieux hommages. Quel Roi de la terre a reçu tant d'honneur dans ses plus magnifiques Palais ?

Quelle qualité naturelle, quelle raison humaine a pu être le principe de ce merveilleux événement ? La Toute-puissance du Maître de l'Univers, ne s'y fait-elle pas sentir ? où trouve-t-on un caractere de Majesté suprême mieux marqué ? sa divinité s'y fait jour à travers l'obscurité de sa naissance ; mais pénetre-t-elle jusqu'à nous ? Consultons nos empressemens, notre dévotion, nos hommages.

La mort de Jesus-Christ fut bien humiliante ; mais où est-ce que la divinité de Jesus-Christ fut mieux marquée qu'en cette mort ? Le Sauveur expire, et toute la nature frémit ; il rend le dernier soupir sur la croix, et à cette mort ses ennemis même le reconnoissent pour le Fils de Dieu, pour le Messie ; enfin il meurt, et dès qu'on ne peut plus douter qu'il ne soit mort, il se ressuscite.

Sagesse de mon Dieu, que vous êtes admirable ! Quelle merveille y auroit-il eu, si né au milieu de l'abondance et de l'éclat, le Sauveur avoit reçu le respect des Grands du monde ? mais qu'à travers l'obscurité et l'indigence, il soit reconnu pour le Maître du monde, et qu'il soit adoré par les Princes les plus religieux et les plus sages de l'Univers : quelle preuve de sa divinité plus sensible, plus éclatante !

Mon Dieu, qu'une foi vive consulte peu les sens, et qu'elle découvre de merveilles dans nos Mysteres ! il faut bien que la nôtre soit foible, puisque rien ne nous frappe que ce qui est sensible : souvenons-nous que rien n'affoiblit tant la foi que le déréglement des mœurs.

SECOND POINT.

Considérez que le Baptême du Sauveur du monde ne fut pas la moindre de ses humiliations ; peut-être même fut-elle une des plus sensibles.

Il est visible qu'il n'y avoit que les pécheurs qui eussent besoin de cette purification ; nul aussi ne s'y présentoit qu'il ne se connût coupable, et qui ne fût reconnu pour tel ; d'ailleurs convenoit-il au Sauveur du monde, au Messie, de se faire comme le Disciple de saint Jean.

Le Sauveur du monde ne dédaigne pas cependant de se mêler avec les pécheurs, et avec eux d'écouter les exhortations de son Précurseur, et de recevoir comme eux le Baptême. Quelle action plus humiliante pour le Sauveur !

C'est cependant dans cette humiliante action que Jesus-Christ est déclaré et reconnu publiquement pour ce qu'il est.

Saint Jean, sans l'avoir jamais vu, le reconnoît pour son Sauveur, le Pere Eternel pour son Fils bien-aimé, le Saint-Esprit descend sur lui visiblement sous la figure d'une colombe : nulle part, ce semble, un témoignagne plus authentique et plus visible de sa divinité.

Adorons les humiliations de ce divin Sauveur ; mais ayons honte et gémissons d'avoir eu jusqu'ici nous-mêmes tant d'horreur de l'humiliation. Il n'y a que les réprouvés, que les abaissemens de Jesus-Christ scandalisent. Un cœur pur, une ame fidelle ne découvrent jamais mieux la vertu de Dieu même, comme dit l'Apôtre, que dans ses humiliations.

C'est dans elles que Jesus-Christ est reconnu vrai Fils de Dieu ; ce ne sera que par elles que nous serons reconnus vrais disciples de Jesus-Christ : *Apprenez de moi*, nous dit-il, *que je suis humble de cœur*. Ai-je beaucoup profité de cette leçon ? l'humilité fait le caractere de distinction des vrais Fideles ; sans elle on n'a nulle vertu. Mon Dieu, que de faux frais, pour n'avoir pas bâti sur ce fondement !

Eh, Seigneur ! quelle plus sotte vanité que la mienne : j'ai péché, et je ne veux pas paroître pécheur ; vous voyez, mon Dieu ! quel est mon repentir. Faites que par votre grace, je vous prouve combien il est sincere. J'ai été humilié sans être humble ; faites que je sois humble, et j'accepte de bon cœur, pour l'amour de vous, toutes les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer.

Aspirations dévotes durant le jour.

Magnus Dominus, et laudabilis nimis. Psal. 47.
Le Seigneur est grand, et infiniment digne de louanges.

Tu es ipse Rex meus, et Deus meus. Psal. 43.
Vous êtes mon Roi et mon Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FAITES-VOUS une loi d'honorer les humiliations et la pauvreté de Jesus-Christ dans la personne des pauvres ; parlez-leur non-seulement d'une maniere gracieuse et honnête, mais même avec respect. C'est une civilité très-chrétienne de

saluer toujours les pauvres. Jesus Christ nous a positivement déclaré que c'est lui-même qu'on honore en la personne des malheureux; c'est donc aussi lui-même qu'on méprise et qu'on outrage quand on traite mal les pauvres. Voyez si vous avez quelque parent dans l'affliction. Visitez-le, soulagez-le, consolez-le du moins par vos honnêtetés et par votre visite. Il n'est point de plus sotte vanité, il n'est rien qui fasse voir un plus petit esprit et un plus mauvais cœur que de méconnoître un ami ou un parent, parce qu'il est devenu pauvre. Souvenons-nous que les humiliations de Jesus-Christ ont anobli la pauvreté.

C'est une pratique de piété commune à bien des Saints, de remercier Dieu par une priere particuliere toutes les fois que quelque humiliation nous arrive: ne fut-ce qu'un *Ave Maria*, qu'un *Laudate Dominum omnes gentes*, qu'un *Gloria Patri*, *etc.* Cette fidélité, cette générosité chrétienne, est une source de grandes graces; on peut dire que rien ne contribue tant à rendre le cœur chrétien que ce généreux et parfait acquiescement.

HUITIEME JOUR.

DU PREMIER MIRACLE DE JESUS-CHRIST AUX NOCES DE CANA, dont l'Eglise célebre la mémoire le jour de l'Epiphanie.

Si ce jour se trouve le Dimanche, on fait le changement dont on a parlé au jour précédent.

QUOIQUE le Fils de Dieu n'eût eu besoin, pour se manifester au monde, que de paroître; sachant cependant que la plupart des hommes veulent voir des choses extraordinaires pour croire, et sur-tout prêchant à un peuple grossier, chez qui

ut ce qui ne tomboit pas sous les sens faisoit u d'impression, il voulut bien avoir la bonté de ccommoder à leur foiblesse; et jugea que pour convaincre de la vérité de sa doctrine, il falloit ire des œuvres d'éclat, et manifester sa divinité r des miracles.

Le Sauveur du monde ne faisoit que de revenir désert, où il avoit passé quarante jours, et mmençoit à peine à se produire dans le monde, rsqu'il fut conduit à une noce qui se faisoit à ana, petite ville de Galilée. Il s'y trouva avec sa lere, et ceux de ses Disciples qu'il avoit déjà loisis, qui n'étoient encore alors qu'au nombre quatre ou cinq. Sans doute qu'il voulut nous ire voir en cette occasion qu'on peut le trouver on-seulement dans la retraite, mais même dans s compagnies, quand c'est la charité ou la nécessité, ou même la bienséance qui nous y ont ppelés.

Marie, Mere de Jesus, fut placée auprès de on Fils; et comme c'étoit la charité plutôt que compagnie qui l'y avoit attirée, elle remarqua ue sur la fin du repas on manquoit de vin. Elle ésolut d'y pourvoir sans bruit. Elle s'adresse à esus; et persuadée qu'il suffisoit de lui exposer e besoin, pour l'engager à faire un miracle, elle e contente de lui dire tout simplement : *ils manuent de vin* (a).

La réponse que lui fit le Fils de Dieu lui auroit lû paroître un peu seche, si elle en avoit moins énétré le mystere et le véritable sens : *Vous n'avez ue faire de vous mettre en peine*, lui répond Jesus; *e ferai tout ce qu'il faudra faire, et je le ferai en on temps.* Marie ne lui fit pas de réplique; mais elle appela ceux qui servoient, et leur dit tout as, qu'ils fissent ce qu'il leur ordonneroit.

Il y avoit là six cuvettes de pierre qu'on avoit nises pour servir aux purifications, qui étoient

(a) *Joan.* 2.

fort en usage parmi les Juifs durant les grands repas. Chaque urne tenoit deux ou trois mesures d'eau, c'est-à-dire, environ quatre-vingt pintes.

A peine la sainte Vierge avoit achevé de parler, que Jesus dit à ceux qui servoient : *Emplissez d'eau les cuvettes*, et ils les remplirent jusqu'au haut. Alors il leur dit : *Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin.* Ce maître du festin étoit toujours un des Prêtres, lequel avoit soin de régler tout, et d'empêcher qu'on ne fît rien contre l'honnêteté et la bienséance. Celui-ci en ayant goûté, comme il ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, appelle aussitôt l'époux, qui, selon la coutume, allant par les tables, donnoit ordre que tout fût servi à temps, et qu'on ne manquât de rien : « Quoi, lui dit-il en souriant, est-ce ainsi » que vous nous trompez ? les autres servent le » bon vin au commencement du repas, et après » qu'on a assez bu ils donnent le pire ; mais vous » au contraire, vous avez gardé le bon pour la » fin. » Chacun des conviés en ayant goûté trouva ce nouveau vin excellent : on interroge les valets, qui assurent tous qu'ils avoient puisé de l'eau, et qu'ils avoient rempli les cuvettes ; tout le monde fut étonné de cette merveille. Et c'est ainsi que le Sauveur commença à manifester sa gloire et sa puissance, par cette action merveilleuse, qui fut le premier de ses miracles, et qui ne servit pas peu à affermir ses Disciples dans la foi.

Que les mariages seroient heureux, si Jesus se trouvoit à toutes les noces, les assemblées ! les repas et les fêtes, seroient toutes chrétiennes s'il y étoit invité. On ne manqueroit de rien dans les divers besoins de la vie, si on ne manquoit pas de confiance, et si on avoit besoin d'avoir toujours Dieu présent.

C'est à la priere de Marie que le Sauveur fait le premier de ses miracles, et c'est à sa considération

tion qu'il en prévient même, ce semble, le
mps. Heureux qui a la protection d'une si puis-
nte Mere. Les graces viennent toutes de Jesus-
irist comme de leur source; mais la sainte
ierge a grande part à la distribution. Quelle con-
lation pour ceux qui lui sont véritablement
voués !
Ce miracle est attaché à la priere de la très-
inte Vierge, et à l'obéissance des serviteurs.
)ulons-nous que la Mere emploie son crédit auprès
son Fils : soyons des serviteurs obéissans et
eles. En vain implore-t-on le secours de la Mere,
l'on fait profession de déplaire et de désobéir
Fils.
On a besoin de vin et Jesus fait apporter de l'eau.
obéissance, pour être parfait, doit être aveugle.
int de raisonnemens charnels, tant de prudence
maine, ne servent qu'à dessécher la dévotion,
à détruire cette docilité religieuse, dont parle
Sauveur, laquelle fait les Disciples de Dieu
me. Obéissons à Dieu avec une fidélité ponc-
elle, et ne nous mettons point en peine de ce
i en sera. Dieu sait toujours venir à ses fins,
ses fins seront toujours les nôtres. Faites ce qu'il
is dira, et vous ferez toujours ce que vous
rez.
Si les serviteurs avoient été moins dociles,
t-être le Sauveur eût-il été moins complaisant.
ntentons-nous de représenter à Dieu nos besoins
rituels et corporels, avec beaucoup de résigna-
1, d'humilité et de confiance. Mettons la sainte
erge dans nos intérêts, par une dévotion tendre
solide; et soyons sûrs que le Seigneur pour-
ra à tout quand il le jugera à propos, pour notre
it et pour sa gloire. Il ne differe souvent de
s exaucer, que pour avoir lieu de nous faire
s de bien.
On n'a puisé que de l'eau, et les cruches se trou-
t pleines de vin. Laissons agir la Providence,

nous y trouverons toujours notre compte ; nous en dérangeons souvent l'ordre et l'économie, par rapport à nous, pour vouloir avoir trop de part aux succès. Nous voulons être, pour ainsi dire, les seuls ouvriers de notre fortune. Notre prévoyance est trop bornée et trop foible, pour nous être utile ; soumettons-nous aux ordres de la Providence ; ne mettons point d'obstacle aux desseins de Dieu ; ayons une inébranlable confiance en sa bonté, en sa miséricorde, il pourvoira à tout.

Le témoignage de saint Epiphane est une preuve incontestable que la fête, de ce premier miracle, se faisoit dès le quatrieme siecle, le sixieme jour de Janvier ; ce n'est pas à dire, comme remarque saint Augustin, que ce fût le jour que se fit ce miracle, mais l'Église en célebre la mémoire en ce jour, où elle réunit les trois principales manifestations de la gloire, et de la divinité de Jesus-Christ sous le seul nom d'Epiphanie. Car, comme ajoute ce Pere, quoique les opinions soient différentes touchant le propre jour de ces trois manifestations, *una tamen sanctæ devotionis est fides ;* notre foi, et notre dévotion, à l'occasion de cette triple solemnité, est la même : *in omnibus Dei Filius creditur, in omnibus festivitas est vera* (a). Que ces trois manifestations de la gloire de Jesus-Christ soient arrivées le même jour que l'Eglise les célebre, ou en différens jours, c'est toujours le même Jesus-Christ qui est honoré ; c'est la même solemnité, c'est le même Jesus-Christ dont on reconnoît la divinité, et qu'on adore : *in omnibus festivitas est vera.*

Saint Epiphane nous assure que par un prodige fort surprenant, on voyoit de son temps, en divers endroits, plusieurs fontaines, et quelques rivieres dont l'eau se changeoit en vin, ou du moins en prenoit le goût avec la couleur au jour anniversaire du miracle fait par Jesus-Christ aux

(a) *Aug. serm. de temp.*

noces de Cana. Il proteste qu'il avoit goûté lui-même du vin de l'une de ces fontaines, qui étoit à Cybere dans l'Asie Mineure. Il ajoute que quelques-uns publient la même chose des eaux d'un certain endroit du Nil, puisées le jour de l'Epiphanie. Il ne seroit pas de la prudence, il y auroit même, ce semble, de la témérité, de vouloir révoquer en doute un fait qu'un si saint homme assure, sur le témoignage de sa propre expérience, et que tant de grands hommes après lui ont confirmés.

On peut encore rapporter au culte de la fête de ce premier miracle, les honneurs rendus aux urnes ou cuvettes qui en ont été les instrumens. La circonstance du prodige peut les avoir fait conserver sans doute, soit par curiosité, soit par esprit de religion. On prétend que les Princes d'Occident les ont trouvées en Palestine au temps des Croisades, et qu'ils en ont apporté quelques-unes en Europe. On en voit à Paris, au Puy, à Tongres, à Cologne. On n'a nulle raison de dire qu'elles ne sont pas les mêmes qui servirent aux noces de Cana; car il est certain qu'elles sont venues de Judée, et qu'elles sont de la même figure, et destinées aux mêmes usages que celles dans lesquelles le miracle se fit.

La Messe de ce jour est la même que celle du jour de l'Epiphanie.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui hodiernâ, die, Unigenitum tuum Gentibus stellâ duce revelasti: concede propitius, ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur. Per eumdem Dominum, etc.

O DIEU! qui en ce jour avez fait connoître et adorer votre Fils unique aux Gentils en leur donnant une nouvelle étoile pour guide; accordez-nous par votre bonté, que vous connoissant déja par la Foi, nous arrivions jusqu'à la contemplation de votre gloire ineffable. Par le même Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

Surge, illuminare Jerusalem: quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos: super te autem orietur Dominus, gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi: filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues: et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha: Omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.

Levez-vous, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté: car voila que votre lumiere est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car voila que les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux, et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez, et vous serez dans l'abondance, votre cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblée des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

Comme Dieu avoit choisi le Prophete Isaïe pour être, pour ainsi dire, le Prophete de Jesus-Christ en particulier, dont il a prédit si clairement la merveilleuse Conception, la Naissance, les circonstances de sa Vie, de sa Passion et de sa Mort; Dieu l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions dès le ventre de sa mere, ayant été lui-même la figure du Messie.

RÉFLEXIONS.

Les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples. Cette triste prophétie ne s'étoit que trop accomplie par les ténebres épaisses de l'idolâtrie, dans lesquelles presque tout l'Univers étoit enseveli à la naissance du Sauveur Jesus-Christ; ce Soleil de justice a dissipé ces horribles ténebres, et cette nuit obscure, par sa lumiere. Mais ne pourroit-on pas dire que les Chrétiens même de nos jours ont la plupart éteint ou du moins affoibli les lumieres de la Foi, et se sont replongés dans les ténebres de l'esprit et du cœur, par le déréglement et la corruption de l'un et de l'autre? Les pernicieuses maximes du monde ont pris la place des superstitions païennes; l'irréligion suit de près la corruption des mœurs; un cœur corrompu enveloppe l'esprit d'épaisses ténebres; nulle hérésie, nul schisme qui ne doive sa naissance à quelque vice; et ne peut-on pas dire que les joies mondaines, que les divertissemens profanes sont devenus aujourd'hui comme l'idole de la plupart des Chrétiens? Leurs vœux sont presque tous pour cette espece de divinité; on n'a du goût et de l'empressement que pour ses Fêtes.

Les divertissemens dans le monde ne sont plus aujourd'hui des plaisirs de bienséance et de raison; ce sont des exercices fatigans, par lesquels les passions se jouent de nous, en nous persuadant à leur gré ce qui les flatte. Ce n'est plus pour donner quelque relâche à l'esprit que l'on se divertit, c'est pour charmer son oisiveté, c'est pour amuser, pour occuper cet esprit selon les bizarres désirs d'un cœur volage, dont il est toujours le jouet. Suivons la conduite pitoyable de la plupart des gens du monde, et rapprochons-en le tableau.

Un enchaînement de jeux et de divertissemens, fait la plus sérieuse, et presque l'unique occupation des mondains. On ne se divertit plus pour

vivre, on vit pour se divertir. On regarde comme en pitié ceux qu'une disposition plus chrétienne rend moins avides de ces frivoles amusemens. On se croit malheureux, si l'on n'est pas de toutes les parties de plaisirs. Quel chagrin, si l'on n'est pas de toutes les fêtes !

La crainte d'avoir quelque heure vide, inquiete ; à la promenade succede le jeu, et au jeu le spectacle. C'est à cette continuité d'amusemens que se réduisent tous les empressemens des gens du siecle, et leur félicité la moins imaginaire consiste toute à n'avoir nul repos. Est-ce là, Seigneur, la vie d'un Chrétien ? C'est pourtant celle des gens du monde. Ce sont-là ces honnêtes plaisirs, ces divertissemens innocens dont peu s'en faut qu'on ne veuille même se faire un mérite ; c'est à-dire, que ce qui détruit la morale de Jesus-Christ, ce qui anéantit la vie chrétienne, devient aujourd'hui dans le monde la vie éclatante des Chrétiens. L'Israélite est confondu avec le Babylonien ; mêmes divertissemens, mêmes repas, mêmes coutumes, mêmes fêtes. Il n'y a plus de combats à donner, ni de violence à se faire ; ce ne sont plus que des passions à fomenter et à nourrir.

Une vie molle et oisive a pris la place de cette vie laborieuse et pénitente, que Jesus-Christ veut être l'apanage, et comme le caractere de distinction de ses enfans. Une partie du temps se passe à se parer et à s'étudier à plaire, et l'autre à ne chercher que ce qui plaît. A quelle école, bon Dieu ! A-t-on appris au Chrétien à passer ses jours dans la mollesse et dans l'oisiveté, et à se faire une occupation de son plaisir, et une étude de la bagatelle ?

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 2.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Et congregans omnes principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judæ. Sic enim scriptum est per Prophetam : Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet Dux, qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem, dixit : Ite, et interrogate diligenter de puero : et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret supra, ubi erat puer. Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valdè. Et in-

Jesus étant né en Bethléem de Juda, au temps que régnoit Herode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demanderent : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le Roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui; et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et des Scribes de la Nation, il leur demanda où devoit naître le Christ ! Ils lui dirent, à Bethléem de Juda; car voilà ce qui a été écrit par le Prophete : Et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le Conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrétement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avoient vu paroître l'étoile, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquêtez-vous soigneusement de l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ayant entendu ce que le Roi leur disoit, ils s'en allerent, et aussi-tôt l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut en allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur

trantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum : et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

le lieu où étoit l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils eurent une extrême joie, et entrant dans le logis, ils trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere, et se prosternant, ils l'adorerent ; puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe ; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.

MÉDITATION.

Du soin que Dieu prend de ceux qui le servent avec confiance et avec fidélité.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ, qu'est-ce qu'on peut avoir à craindre quand on est tout à Dieu et toujours avec Dieu ? Où peut-on être mieux qu'à son service ? S'il à nos intérêts à cœur, si nous sommes de ses amis, qui peut nous nuire ? Peut-on manquer de quelque chose quand on est avec Jesus-Christ ?

Si Dieu est plein de miséricorde, même envers les pécheurs, quelle bonté, quelle tendresse n'aura-t-il pas pour ses véritables serviteurs ? la pauvreté, les persécutions, les maladies, les croix, la mort même, tout sert à qui sert Dieu.

Le Seigneur veut bien prendre soin de moi, dit le Prophete, je ne manquerai jamais de rien.

Voyez ce qui se passe à l'égard des Mages. Ils cherchent Dieu, et ils le cherchent de bonne foi : Jesus-Christ a beau être caché, ils le trouvent. Ils ignorent la route et le lieu où il est né : un nouvel Astre est formé pour leur servir de guide. Hérode a de mauvais desseins sur eux et sur l'Enfant qu'ils viennent adorer : un Ange les avertit de prendre une nouvelle route.

Nous n'expérimentons pas toujours des effets sensibles d'une providence particuliere, parce que nous manquons souvent de confiance et de droiture. Nous ne cherchons pas purement Dieu, nous comptons trop sur notre prudence et sur nos mesures. Nous sommes des serviteurs peu fidelles. Cherchons Dieu sans détours, servons Dieu sans ménagement, aimons Dieu sans réserve, ne refusons rien à Dieu, et nous expérimenterons les doux effets de sa Providence dans le besoin ; servons Dieu avec fidélité, et nous le servirons avec confiance.

SECOND POINT.

Considérez avec quelle bonté le Seigneur pourvoit aux besoins de tous ceux qui le servent. Que de merveilles en faveur de son peuple au sortir de l'Egypte ! Ce sont là autant de figures de ce qu'il fait intérieurement tous les jours en faveur de ses serviteurs. Peu de gens qui ne trouvent dans la vie cent petits miracles de la Providence. Soyons son peuple, et nous sentirons qu'il est notre Dieu.

Quelle confusion pour les nouveaux mariés de manquer de vin dans les noces ! Jesus-Christ s'y trouve, la sainte Vierge y est : il n'y a rien à craindre. Les plus intéressés n'y pensent pas ; mais la sainte Vierge y pense : et que fait-elle ? elle se contente de représenter à son Fils leur besoin : *Ils n'ont point de vin.* Ainsi les sœurs du Lazare prioient pour leur frere : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Dieu s'apperçoit bien de ce qui nous manque ; mais il veut qu'on le lui demande avec confiance. Combien de fois a-t-il fait l'éloge de la foi de ceux qui le prient ? Il differe quelquefois de venir, il paroît sourd, dur même à nos prieres. Ayons beaucoup de confiance, intéressons sa Mere, et faisons tout ce qu'il nous dit ; il pourvoira bientôt à tout ce qu'il nous faut.

Nos vues humaines, nos mesures, notre prétendue sagesse, ne servent souvent qu'à déranger l'économie de la Providence, et sont des obstacles aux desseins de Dieu. Des serviteurs moins dociles auroient cru que ce n'étoit guere un bon moyen d'avoir du vin, que de puiser de l'eau. Aimons Dieu, faisons sa volonté, ayons une tendre dévotion à la sainte Vierge, et notre confiance sera toujours efficace.

O mon Dieu ! que ceux qui vous servent mal, ou qui vous aiment peu, sont à plaindre ! Le regret que j'ai de vous avoir si mal servi, vous répond du désir que je me sens de vous aimer désormais sans réserve. Vous connoissez, Seigneur, tous mes besoins ; Vierge sainte, ma bonne Mere, vous savez ce qui m'est nécessaire. Il me semble que ma confiance me répond du secours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dominus protector vitæ meæ : à quo trepidabo ? Psal. 26.

Le Seigneur est le défenseur de ma vie. Les plus grands périls ont-ils de quoi m'étonner ?

Dominus regit me, et nihil mihi deerit. Ps. 22.

Le Seigneur veut bien prendre soin de moi, je ne manquerai jamais de rien.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° INFORMEZ-VOUS aujourd'hui s'il y a quelque pauvre famille honteuse, ou quelque pauvre malade dans votre Paroisse, et ne manquez pas de pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels, en les visitant une fois le jour, les consolant par vos paroles et les soulageant par vos aumônes. Vous ne serez pas en peine de satisfaire à votre devoir sur ce point ; ayez en vue la charité de Jesus-Christ, en faisant la vôtre. Souvenez-vous que c'est Jesus-Christ que vous soulagez en la personne

des pauvres : *Je vous le dis en vérité ; toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes freres que voilà*, nous dit le Sauveur, *vous me les avez faites à moi-même.* Quoi de plus clair, et de plus précis ! c'est-à-dire, que ce n'est pas proprement cette famille honteuse, ce pauvre malade que vous visitez, que vous assistez, c'est Jesus-Christ lui-même à qui vous faites cette aumône, à qui vous rendez ce service : *à moi-même.* Et il y a des pauvres parmi les Chrétiens ! et il y a des gens abandonnés, oubliés même dans leur indigence, au milieu des Fidelles ! voilà ce qu'on a de la peine à comprendre. C'est Jesus-Christ qui vous demande ce devoir de charité pour lui-même : faut-il un autre motif ?

2.° Examinez si vous prenez assez de soin de tous ceux qui sont a votre service. Ne négligez-vous point leur salut ? leur donnez-vous le loisir d'y travailler ? Avez-vous soin que Dieu soit bien servi par ceux qui vous servent ? Si vous voulez que Dieu pourvoie à vos besoins, pourvoyez vous-même au besoin de ceux qui sont à votre service ; payez exactement les gages de vos domestiques et de tous ceux qui travaillent pour vous, et que le jour ne se passe pas sans avoir rempli un si indispensable devoir.

NEUVIEME JOUR.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

COMME il y a toujours un Dimanche dans l'Octave des Rois, et qu'on ne peut pas le fixer à un jour du mois, parce qu'il change toutes les années, on le met en ce jour, pour servir au jour

qu'il arrive ; et la Méditation que l'on trouve au jour du mois où le Dimanche arrive, doit servir alors pour ce neuvieme jour.

Saint Augustin, dans le troisieme Sermon du Vendredi d'après Pâques, dit, que Jesus-Christ fut baptisé, et fit le premier de ses miracles le premier jour de la semaine, c'est-à-dire, le Dimanche. Et il remarque que les plus grands mysteres sont arrivés en ce jour, et que c'est en ce jour aussi que Dieu a fait ses plus grands miracles.

Jugez, dit-il, combien ce jour du Seigneur est digne de notre vénération : c'est en ce premier jour que les Israélites passerent la mer Rouge à pied sec; en ce jour la manne du ciel tomba pour la premiere fois, pour nourrir le peuple dans le désert; en ce jour le Sauveur du monde voulut être baptisé dans le Jourdain; en ce même jour Jesus changea l'eau en vin, aux noces de Cana; en ce jour il fit le miracle des cinq pains, avec lesquels il nourrit cinq mille hommes : c'est le jour que le Sauveur ressuscita, le jour qu'il parut au milieu de ses Disciples assemblés, les portes de la maison étant fermées, le jour que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres; et c'est ce même jour du Dimanche qui, comme nous l'espérons, sera le grand jour du dernier jugement.

Voilà bien de quoi rendre ce jour vénérable aux Fidelles. C'est le jour du Seigneur; faudroit-il d'autres raisons et d'autres titres pour porter les Fidelles à le sanctifier ? c'est le jour privilégié; la cessation de toute œuvre servile n'est pas le seul objet de la loi.

Combien de devoirs positifs de religion et de piété doivent concourir à sanctifier ce jour du Seigneur ! Le Dimanche par son institution et par ses Mysteres, est le jour le plus saint et le plus respectable ; mais est-il aujourd'hui, selon l'usage de la plupart des Fideles, le jour le plus sanctifié et le plus respecté ?

Les Grecs nomment ce Dimanche dans l'Octave des Rois, le Dimanche d'après les saintes lumieres ; l'Epître qu'on y lit à la Messe, est la même que celle qu'on lisoit déjà avant le regne de Charlemagne. Elle est de saint Paul aux Romains, que l'Apôtre exhortoit de faire de leurs corps une hostie vivante, sainte, et agréable à Dieu, par la pratique des vertus chrétiennes ; à se garder des maximes du monde, et à devenir des hommes spirituels, à réprimer tous sentimens d'orgueil, réglant leurs désirs et leurs idées selon les maximes de l'Evangile ; enfin à demeurer étroitement unis par les liens d'une charité mutuelle, et à maintenir le bon ordre que la regle demande, en s'acquittant chacun de son devoir.

L'Evangile qu'on dit à la Messe de ce jour, et qu'on lisoit déjà en ce même jour dès le septieme siecle, est du voyage de Jesus en Jérusalem pour la Pâque.

Son pere et sa mere alloient tous les ans trois fois à Jérusalem pour garder la loi, qui ordonnoit que tous les Juifs, pendant qu'ils demeuroient dans la Palestine, y allassent réguliéremenr aux trois principales Fêtes de l'année, c'est-à-dire, à la fête de Pâques, qui se célébroit en mémoire de leur délivrance de la captivité d'Egypte ; à la fête de la Pentecôté, qu'on solemnisoit en mémoire de la Loi qui fut donnée à Moïse, cinquante jours après la sortie d'Egypte ; et à la fête des Tabernacles, qu'on nommoit aussi Scénopégie, instituée en mémoire de ce que les Israélites avoient habité sous des tentes dans le désert ; on la célébroit le 15 de Septembre, qu'on nommoit Tisri. Cette fête duroit huit jours, et le dernier étoit toujours le plus solemnel.

On ne sait pas à quel âge l'Enfant Jesus, qui cherchoit tous les moyens et toutes les occasions d'honorer son Pere, commença à y aller ; ce qu'on sait et ce qu'on a sujet d'admirer, c'est que

n'ayant que douze ans, il entreprit ce voyage, qui de Nazareth à Jérusalem étoit au moins de trente lieues.

Comme Archelaüs avoit été dépouillé et banni de ses Etats par les Romains, qui s'en étoient emparés, Marie et Joseph crurent le pouvoir mener en sureté avec eux. Mais s'ils n'eurent rien à appréhender de la part de ses ennemis, ils ne furent pas tout à fait exempts d'inquiétude et de peine.

Ce cher Fils qu'ils perdoient rarement de vue, et qu'ils aimoient si tendrement, les quitta sans leur dire mot, dès que la fête fut passée, et qu'ils eurent satisfait à leur dévotion.

Au lieu de les suivre à leur retour, il demeura seul dans Jérusalem, et il le fit si secrétement, qu'ils ne purent s'en appercevoir qu'après une journée de chemin ; ce ne fut pas un manque d'attention. Jesus leur étoit trop cher pour être oublié ; ce fut plutôt un effet de la haute idée qu'ils avoient de sa sagesse divine. Ils s'imaginerent d'abord qu'il ne s'étoit séparé d'eux que pour se mêler dans la troupe pour des raisons qu'ils ne devoient point examiner.

Ce ne fut donc que sur le soir, que l'ayant cherché parmi leurs parens et ceux de leur connoissance, ils ne purent ni le trouver ni savoir de ses nouvelles. Il est aisé de comprendre quelle fut alors leur inquiétude et leur douleur.

Ils résolurent de s'en retourner incessamment à Jérusalem, persuadés que puisqu'il n'étoit point avec eux, il seroit dans le Temple. En effet, ils l'y trouverent trois jours après, assis au milieu des Docteurs dans une de ces galeries qui étoient autour du Temple, et où ils avoient accoutumé de s'assembler.

Là ce saint Enfant enseignoit les Maîtres par ses demandes, par ses réponses, par sa modestie et son humilité. Il les écoutoit et leur faisoit des questions, comme s'il eût eu besoin d'apprendre,

Quand il parloit il charmoit tout le monde par sa prudence et par la force, aussi-bien que par la justesse de ses réponses et de ses raisonnemens.

Saint Joseph et la sainte Vierge furent agréablement surpris de le voir dans cette célebre assemblée; et sa Mere qui lui parloit avec plus de liberté que celui qui n'étoit son pere que de nom, se plaignoit amoureusement à lui de ce qu'il les avoit quittés sans leur dire mot. « Mon fils, lui dit-elle, » comment nous avez-vous traités de la sorte ? ce » n'est pas sans peine et sans inquiétude que nous » vous cherchions votre pere et moi. »

La réponse de Jesus à cette amoureuse plainte ne fut pas sans mystere. « Qu'aviez-vous besoin, » répondit-il, de vous donner tant de peine pour » me chercher ? ne saviez-vous pas que je me dois » employer à ce qui regarde le service de mon » Pere ? comme s'il eût dit : Vous n'aviez pas » raison d'être si fort en peine de moi, vous qui » savez qui je suis, et quelle est la fin de ma » mission, et la sainteté de mon ministere. »

Vous n'ignorez pas que je dois être le modele de la perfection; et que par conséquent je dois mener ici-bas une vie toute nouvelle, toute consacrée à Dieu, entieremtnt détachée de ce qui regarde la chair et le sang, une vie toute divine; que la gloire de mon Pere doit être le seul objet de mes actions et la seule regle de ma conduite; et ainsi, quelque déférence, quelque tendresse que j'aie pour vous, tout doit céder à ses ordres et à sa volonté.

Marie et Joseph ne répliquerent rien; ils virent bien qu'ils n'avoient pas compris le Mystere, lorsqu'ils avoient été si fort en peine de son absence; et Jesus étant sorti du Temple sur l'heure même, il vint avec eux à Nazareth où il vécut dans la retraite et dans l'obscurité, sans qu'on ait pu rien savoir en particulier des grandes actions de vertu qu'il avoit pratiquées. Il a voulu seulement qu'on

sût qu'il rendoit une obéissance exacte à Joseph et à Marie, pour nous faire comprendre l'excellence de cette importante vertu qui semble renfermer toutes les autres. On est humble, on est mortifié, on est pieux, on persévere quand on est véritablement obéissant.

L'Evangile ajoute, qu'à mesure qu'il croissoit en âge, il faisoit paroître dans les rencontres plus de sagesse, comme si son ame infiniment sainte et toujours unie à la personne du Verbe, eût pu faire de nouveaux progrès : belle et importante leçon pour les personnes dévotes. Elles apprennent par là qu'elles doivent croître en grace et en mérite devant Dieu et devant les hommes, à mesure qu'elles croissent en âge ; qu'une persévérance de médiocrité de vertu, en recevant chaque jour de nouveaux secours, dégénere bientôt en tiédeur et en coutume dans les voies de Dieu. C'est toujours reculer, si l'on n'avance sans cesse ; une vertu qui ne fait plus de progrès, est comme un arbre qui ne pousse plus, et qui seche bientôt.

Il n'est pas surprenant qu'on ne trouve pas Jesus-Christ dans la troupe : Dieu ne se trouve guere dans le tumulte et dans la foule, à moins que ce ne soit lui-même qui nous y ait mis ; et alors encore faut-il s'y faire une retraite intérieure, et vivre dans le recueillement, si l'on veut goûter Dieu.

C'est la pure gloire de Dieu qui porte Jesus-Christ à quitter ses parens pour retourner au Temple. Est-ce un pareil motif qui nous fait paroître si rarement et si peu respectueusement dans nos Eglises ? Est-ce la gloire de Dieu qu'on cherche dans ces projets ambitieux, dans ces parties de plaisirs, dans ces inutilités à quoi l'on passe le Dimanche ? Le Sauveur a voulu nous instruire par ses exemples ; nous n'ignorons pas ce que nous sommes obligés de faire ; quel regret un jour de n'avoir pas fait ce que nous devions !

La Messe du Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie est particuliere.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Vota, quæsumus Domine, supplicantis populi cœlesti pietate prosequere : ut et quæ agenda sunt, videant ; et ad implenda quæ viderint convalescant. Per, etc.

Nous vous supplions, Seigneur, de recevoir favorablement avec votre bonté ordinaire, les vœux et les demandes de votre peuple ; afin qu'il connoisse ce qu'il doit faire pour vous plaire, et qu'il mette en pratique ce qu'il aura donné. Par, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 12.

Fratres : Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. Et nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensûs vestri : ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. Dico enim per gratiam quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos : Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem : et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei. Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Chris-

Mes Freres : Je vous conjure par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, ce qui est le culte raisonnable que vous lui devez. Ne vous conformez point à ce monde-ci, mais réformez-vous en prenant des sentimens tout nouveaux, pour bien connoître ce que Dieu veut de bon, d'agréable à ses yeux et de parfait. Aussi en vertu de la grace qui m'a été donnée je vous avertis tous sans exception, de n'avoir point de sentimens plus avantageux de vous-mêmes qu'il ne faut ; mais d'en avoir de modestes et selon la foi, dont Dieu a fait part à chacun. Car comme nous avons plusieurs membres dans un seul corps,

to, singuli autem alter alterius membra : in Christo Jesu Domino nostro. et que les membres n'ont pas tous le même usage; ainsi nous étant plusieurs, nous ne faisons qu'un corps en Jesus-Christ, et nous sommes tous membres l'un à l'égard de l'autre, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul étant à Corinthe sur le point de partir pour Jérusalem, écrivit cette lettre aux Romains, c'est-à-dire, principlement aux Gentils convertis; car il y en avoit déjà un grand nombre à Rome, et leur foi étoit célebre par tout l'Univers; ce fut environ l'an de Jesus-Christ 48. Quoique cette Epître ait été écrite après plusieurs autres, on la met néanmoins la premiere, soit à cause des instructions importantes dont elle est remplie, soit à cause de la ville de Rome, qui a toujours été regardée comme le centre de la Religion.

RÉFLEXIONS.

Si notre corps doit être une hostie vivante, sainte, et par conséquent agréable à Dieu, quelle doit être sa pureté? Rien n'allume tant la colere de Dieu qu'une victime couverte de taches. Pouvons-nous offrir nos corps à Dieu sans crainte, et notre culte est-il chrétien, est-il raisonnable quand nous lui présentons un corps souillé par le péché?

Ne vous conformez point à ce monde-ci. Rien n'est plus opposé à l'esprit et aux maximes de Jesus-Christ, que l'esprit et les maximes de ce monde; s'y conformer, c'est renoncer à la morale de l'Evangile, c'est suivre le chemin spacieux qui mene à la perdition. Les gens du monde prennent-ils la plupart une autre route? A qui s'étudie-t-on de ressembler? quelle loi suit-on, et quelles maximes? Ces personnes vaines et ambitieuses, ces ames terrestres et voluptueuses, ces victimes de leurs propres passions, suivent-elles la doctrine de Jesus-Christ? sont-elles de la même Religion que les Saints? servent-elles le même Maître?

N'a-t-on pas sujet de faire ces demandes ? et que peuvent répondre les personnes mondaines à ceux qui les leur font ?

Réformez-vous, dit l'Apôtre, *en prenant des sentimens tout nouveaux.* En est-il temps ? Mais que voulons-nous attendre de faire cette réforme ? sera-ce trop tôt de la commencer, quand elle devroit être finie ? Dirons-nous éternellement, que nous avons besoin de la faire, sans jamais rien faire qui prouve que nous sommes réformés. Qu'il est horrible de mourir avec un plan, avec un projet de réforme !

Croyons-nous n'en avoir pas besoin ? l'Apôtre nous déclare que nous sommes tous dans l'erreur, si nous avons un sentiment si avantageux de nous-mêmes. Hélas ! ces passions encore si vives, cet amour-propre si dominant, ces imperfections si grossieres, ces chutes si fréquentes font-elles l'éloge de notre vertu ? Ne déshonorent-elles point le corps mystique de Jesus-Christ, dont nous sommes les membres ? L'innocence et la piété sont à un Chrétien ce que la raison est à l'homme. La sainteté est de précepte, et non pas de simple conseil.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 2.

Cum factus esset Jesus annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolymam secundùm consuetudinem diei festi, consummatisque diebus, cùm redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos, et notos. Et non invenientes.

Jesus étant âgé de douze ans, son pere et sa mere allerent à Jérusalem, comme ils avoient accoutumé au temps de la fête. Après que les jours que duroient la fête furent passés, l'Enfant demeura dans Jérusalem, sans qu'ils y prissent garde ; mais pensant qu'il étoit dans la troupe, ils passerent une journée entiere, ils le chercherent parmi leurs parens et les gens de leur connois-

regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum audientem illos, et interrogantem eos. Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentia et responsis ejus. Et videntes admirati sunt. Et dixit mater ejus ad illum: Fili, quid fecisti nobis sic! ecce pater tuus, et ego dolentes quærebamus te. Et ait ad illos: Quid est quòd me quærebatis! nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse! Et ipsi non intellexerunt verbum, quod locutus est ad eos. Et descendit cum eis, et venit Nazareth: et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. Et Jesus proficiebat sapientiâ, et ætate, et gratiâ apud Deum et homines.

sance; ne l'ayant point trouvé, ils retournerent jusqu'à Jérusalem en le cherchant; au bout de trois jours, ils le trouverent dans le Temple qui écoutoit et qui interrogeoit les Docteurs, étant assis au milieu d'eux; et tous ceux qui l'entendoient parler étant surpris de sa sagesse et de ses réponses, ils furent alors étonnés de le voir, et sa mere lui dit: Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous! voilà que nous vous cherchions tout affligés votre pere et moi. Pourquoi me cherchiez-vous, leur répondit-il, ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Pere! mais ils ne conçurent pas ce qu'il leur dit. Ensuite étant parti avec eux, il alla à Nazareth, et il leur étoit soumis. Pour sa Mere, elle conservoit tout cela en sa mémoire, et Jesus croissoit en sagesse, en âge et en grace aux yeux de Dieu et des hommes.

MÉDITATION.

Que Dieu doit être préféré à tout.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu est, ce que Dieu a fait pour nous, ce que Dieu mérite; et jugez s'il y a quelque chose qui puisse entrer en concurrence avec Dieu.

Seul souverain Créateur, souverain Maître, qui ne nous a créés que pour lui, qui ne pouvoit

pas même nous créer pour un autre ; notre vie est entre ses mains. Seul arbitre de notre sort, nous lui devons tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes ; c'est notre Pere, c'est notre Roi, c'est notre Juge ; notre bonheur ou notre malheur éternel dépend de lui. Que vous en semble, ce Dieu mérite-t-il notre préférence ?

Avons-nous un plus puissant Maître à ménager ou à craindre ? chose étonnante ! en avons-nous un parmi les hommes qu'on ménage et qu'on craigne, ce semble, moins que lui ?

On ménage un parent, un ami, un valet même de qui on espere quelque service ; et à voir le peu d'attention qu'on a de plaire à Dieu, à voir combien on se met peu en peine de lui déplaire, n'a-t-on pas raison de dire que la plupart du temps Dieu n'est compté pour rien ?

Ce ne sont pas seulement les postes éclatans, les plus violentes passions, les plus grandes fortunes, qui font pencher la balance ; combien de fois une légere inclination, un vil intérêt, notre amour-propre, un ridicule respect humain, ont cette préférence, et l'emportent sur notre devoir ! Nous nous flattons cependant d'avoir de la raison et de la religion. Notre conduite sur un point si essentiel, en est-elle une preuve ?

Combien de fois, ô mon Dieu, ai-je préféré mon plaisir, mes intérêts, mes amis, à tous vos ordres ? quel regret d'être obligé de faire cet aveu ! Mais enfin quand je ne dirois mot, ma conscience parle ; je ne saurois, Seigneur, la contredire ; mais tandis qu'elle m'accuse, regardez et écoutez mon cœur.

SECOND POINT.

Considérez quelle injustice c'est, quelle impiété même, de préférer une créature à notre Dieu ; notre cœur ne fait-il pas alors une espece d'idolâtrie ?

Quelle indignation, quelle horreur n'avons-nous pas contre les Juifs ingrats, qui préferent Barrabas au Sauveur du monde? Faisons-nous autre chose? ne faisons-nous pas même quelque chose de pis, nous qui faisons profession de le connoître, lorsque nous le sacrifions à un vil intérêt, à un respect humain?

Quelle ombre de raison qui puisse jamais autoriser une si indigne préférence! quels parens plus respectables que Marie et Joseph! quel enfant eut jamais plus de respect, plus de tendresse pour ses parens que le Sauveur du monde! cependant dès qu'il s'agit de la gloire, de la volonté de Dieu son Pere, Jesus-Christ ne délibere pas d'un moment, il les quitte, il les laisse partir, il reste dans le Temple. Que d'enfant malheureux dans le monde, pour avoir sacrifié leur salut aux intérêts d'une famille, ou à une vaine complaisance pour les parens!

Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Pere! Voilà comme nous devons répondre à ces tentateurs dangereux, à ces séduisantes sollicitations, à ces fausses tendresses de la chair et du sang, à tout ce qui tend à nous faire préférer la créature au Créateur, le plaisir à notre devoir, le serviteur au maître.

Ne saviez-vous pas! En effet, n'est-ce pas là un des premiers principes de la Religion? La lumiere seule de la raison fait sentir l'injustice criante de cette indigne préférence. Quoi! Dieu en concurrence avec la créature; la foi, le bon sens, la conscience, tout se révolte contre une telle impiété. C'est pourtant pardevant nous; c'est au tribunal de notre cœur que cette cause doit-être jugée, et Dieu la perd presque toujours.

O mon Dieu, que nous sommes injustes! mais que vous êtes bon d'avoir souffert jusqu'ici mon iniquité et ma malice. Combien de fois vous ai-je préféré la créature? combien de fois me suis-je

préféré moi-même à vous ! J'avoue mon iniquité, et je la déteste, rien ne le disputera plus avec vous pardevant moi, rien n'entrera plus en concurrence avec vous. Peine, tendresse, perte de bien, complaisance, intérêt, je sacrifierai tout à vos volontés, jusqu'à ma propre vie. Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon cœur sera désormais selon le cœur de mon Dieu. Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ! Psal. 34.

Mon cœur, mon esprit, mon ame, il ne sera pas même jusqu'à mes os, qui en leur langage ne disent désormais en toute occasion : Eh ! Seigneur, qui vous est semblable ?

Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram. Psal. 72.

Que puis-je souhaiter dans le Ciel, et que veux-je sur la terre que vous, ô mon Sauveur et mon Dieu !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est bien juste que Dieu soit préféré à tout en tout temps, mais singuliérement le Dimanche. C'est le jour du Seigneur ; quelle impiété d'en faire un jour de plaisir ou de négoce, et quel crime de préférer, sur-tout en ce jour, nos intérêts temporels à nos devoirs de religion !

Assistez aujourd'hui à l'Office divin, à la grand'-Messe avec une piété édifiante ; et quelque affaire, quelque embarras qui vous survienne, répondez que Dieu est le premier Maître ; faites en sorte durant ce jour que dans toutes les occasions Dieu soit visiblement préféré, et le premier servi.

2.° Prenez aujourd'hui une demi-heure pour examiner sérieusement en quoi vous avez jusqu'ici donné le plus souvent la préférence aux créatures ;

au préjudice de ce que vous deviez au Créateur. Combien de fois vous avez quitté Dieu, ou le service de Dieu pour plaire aux hommes! combien de fois l'intérêt temporel, votre plaisir, le respect humain, une lâche complaisance, vous ont empêché de faire votre devoir de Chrétien! Remarquez tout cela pour en faire la matiere de votre premiere confession, et faites-en sur le soir le sujet même de votre méditation dans l'Eglise, où véritablement touché de votre lâcheté et de vos infidélités passées, vous en ferez amende honorable à Jesus-Christ, promettant qu'avec le secours de sa grace vous le préférerez désormais à tout.

DIXIEME JOUR.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

SAINT GUILLAUME, sorti des anciens Comtes de Nevers, vint au monde vers le milieu du douzieme siecle. Il fut élevé avec soin dans la crainte de Dieu; il est vrai que son bon naturel et son penchant vers la vertu rendirent son éducation fort aisée. Dieu lui avoit donné toutes les dispositions de la nature et de la grace, qui étoient nécessaires pour l'accomplissement des grands desseins qu'il avoit sur lui. Un esprit vif, solide, éminent et capable de toutes les sciences; un jugement pénétrant et droit; un cœur noble, généreux et docile; des manieres gracieuses et naturellement polies; une horreur extrême du vice; une haute idée du service de Dieu, et un attrait particulier pour la retraite et la vie intérieure.

De si belles qualités porterent Pierre l'Hermite, son oncle maternel, Archidiacre de Soissons, homme de sainte vie et savant, à se charger de ses

ses études. Le jeune homme fit des progrès merveilleux sous un habile si maître : il devint en peu de temps savant au-dessus de son âge ; mais il devint encore plus vertueux et plus saint. Il apprit dès-lors à mépriser tous les vains avantages dont sa naissance, ses brillantes qualités, et le monde le flattoient, et n'estimant que les biens éternels, il se destina à l'état ecclésiastique. Il n'eut pas plutôt embrassé cet état, qu'il fut fait Chanoine de l'Eglise de Soissons, et puis de celle de Paris. Il devint d'abord dans l'une et dans l'autre, par sa modestie, par sa sagesse et par son édifiante piété, l'admiration du public et le modele des Ecclésiastiques.

Mais quelque saint que fût l'état qu'il venoit d'embrasser, la perfection à laquelle Dieu l'appeloit, lui inspiroit un ardent désir d'une vie plus retirée. Il ne pouvoit se voir dans le monde, au milieu de tous les dangers, sans craindre et sans trembler. Les dignités Ecclésiastiques lui paroissoient des titres bien onéreux, et les bénéfices les plus opulens de vrais pieges. Il ne soupiroit qu'après la solitude du désert de Grandmont, qui le charma. Le nouvel Ordre Religieux qui y avoit été fondé par saint Etienne, l'an 1076, étoit encore dans toute sa premiere ferveur, et la vie austere des Religieux rendoit le nouvel Institut encore plus estimable. Saint Guillaume, renonçant généreusement à ses Bénéfices, et à toutes les espérances que sa naissance et son propre mérite lui promettoient, se retira sans écouter la voix séduisante de la chair et du sang dans ce Monastere. Il y fut reçu comme un présent du Ciel, et il y vécut dans une si grande régularité et avec tant d'édification, que le Supérieur, porté par l'étonnement où il étoit d'un si grand prodige de vertu, fit son éloge en plein Concile, devant le Pape Innocent III et les Prélats qui composoient cette auguste Assemblée.

Notre Saint se disposoit à faire sa profession dans le Monastere de Grandmont, lorsque le Démon, jaloux des progrès que ce nouvel Institut alloit faire, par un si excellent sujet, excita dans ce Monastere une furieuse tempête, qui faillit à perdre tout l'Ordre. L'esprit de division s'étant malheureusement glissé dans ce Monastere, il en eut bientôt terni tout l'éclat. Notre Saint eut beau employer tous ses soins et tout le crédit que sa haute vertu lui donnoit parmi tous ces Religieux. Il eut beau mettre en œuvre tous les moyens que sa sagesse, son zele et son industrie purent lui suggérer : rien ne put rappeler la paix et l'union qui en avoient été bannies. Enfin, voyant que les esprits et les cœurs s'aigrissoient tous les jours davantage, et sachant que l'esprit de Dieu ne sauroit être où la paix ne se trouve point, il résolut de passer dans l'Ordre de Cîteaux, si célebre par le nombre prodigieux de Saints qu'il avoit déjà portés, et par cet esprit de retraite et de régularité qui y régnoit alors dans toute sa vigueur, et qui rendoit cet Ordre Religieux un des plus florissans de l'Eglise. Il prit l'habit à Pontigny, il fit sa profession avec cette ferveur qui avoit crû tous les jours de son Noviciat, et en peu de temps, il devint un modele achevé de la perfection religieuse.

Non content d'avoir quitté le monde, il en perdit jusqu'au souvenir; la solitude perfectionna son recueillement intérieur, et l'attrait singulier qu'il avoit pour l'Oraison, trouvant dans sa retraite tout ce qui le pouvoit nourrir, il ne perdit plus son Dieu de vue ; sa modestie, sa dévotion, son assiduité à l'Office Divin, animoient les moins fervens ; il suffisoit de le regarder au Chœur ou à l'Autel pour être recueilli, et pour avoir une dévotion même sensible. Il ressentoit à la Messe une si grande ferveur, que ses larmes ne tarissoient point, l'Autel en étoit arrosé, et l'on avouoit qu'il ressentoit autant de tendresse, de reconnoissance

et de respect pour le Sauveur immolé sur l'Autel, que s'il l'eût vû crucifié sur le Calvaire.

Ses austérités répondoient à sa dévotion : il avouoit lui-même que les soulagemens qu'il étoit obligé de donner à son corps, étoient pour lui un véritable supplice. Tant de vertus alarmerent l'Enfer; le démon mit en usage toutes ses ruses et ses artifices pour le tenter ; mais il trouva dans les exercices de la pénitence, de la priere et de l'humilité de quoi rendre tous les efforts de l'ennemi du salut inutiles. Sa tendresse sur-tout pour la très-sainte Vierge, lui servit comme de bouclier contre tous ses traits. Il disoit qu'après Jesus-Christ, toute sa confiance étoit en la Mere de miséricorde ; et les secours qu'il en reçut toute sa vie, le rendirent victorieux de tout l'Enfer.

La solitude faisoit toutes ses délices ; mais on consulta moins son inclination, que l'estime qu'on avoit conçue de sa sagesse et de sa piété. Il fut fait Abbé de Fontaine-Jean et puis de Chalis, où il sembloit se consoler de la violence qu'on avoit faite à son inclination et à son humilité, par l'espérance où il étoit de finir ses jours dans cette affreuse solitude ; mais Dieu en avoit disposé autrement pour sa gloire. Après avoir été l'espace de quinze ans le modele des plus Saints Abbés, le Seigneur avoit voulu qu'il devînt le modele des plus saints Evêques.

Saint Guillaume gouvernoit ses Religieux avec une douceur et une sagesse qui lui gagnoient tous les cœurs. Il vivoit avec ses inférieurs, comme le dernier de ses Freres, dans une humilité profonde, dans une pureté de cœur et d'esprit inviolable, dans une simplicité très-éclairée, dans une abstinence et une mortification générale des sens et des passions ; et ce qu'il y avoit de plus surprenant, c'est que parmi tant d'austérités qui rendent souvent l'humeur chagrine, et le tempérament austere et bilieux, il conservoit une douceur

admirable, avec une gaieté continuelle, qui sortant du cœur sembloit se répandre sur son visage et dans toutes ses actions.

Il ne songeoit qu'à se sanctifier avec ses Religieux, dans le repos et l'obscurité de son Monastere, lorsqu'en 1200 l'Eglise de Bourges vint à vaquer par la mort de l'Archevêque Henri de Sully. Le Clergé de cette Ville résolut de choisir un Prélat qui méritât de l'être par sa vertu et son propre mérite. L'Ordre de Cîteaux florissoit alors en grands hommes, dont la sainteté édifioit tout le monde Chrétien. Cette multiplicité d'excellens sujets embarrassoit le Clergé ; il eut recours à Odon, Evêque de Paris, frere de leur défunt Prélat, pour le prier de venir l'assister de ses conseils dans une affaire de cette importance. L'Evêque de Paris étant arrivé, on lui proposa d'abord l'Abbé de Chalis, avec plusieurs autres Abbés, tous d'une sainteté reconnue. Odon, qui étoit doué d'une grande sagesse, et d'une éminente piété, s'adressa à Dieu par la priere et par le jeûne. Le lendemain il fit mettre les noms des Abbés proposés en des billets séparés ; et après avoir offert le divin Sacrifice, il fit la priere qu'avoient fait les Apôtres quand ils voulurent remplir la place qui vaquoit dans le sacré College : Seigneur, dit-il, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, faites connoître lequel de ceux-ci vous avez choisi. La Providence ayant fait le choix de notre Saint, toute l'assemblée tressaillit de joie, et la fit éclater par des actions de graces.

Lorsque saint Guillaume reçut la nouvelle de son élection, il en fut si affligé qu'il résolut de prendre la fuite. On l'en empêcha, mais on ne put pas vaincre sa répugnance. Les députés de cette Eglise le trouvant inflexible, eurent recours au Supérieur Général de Cîteaux, et au Légat du Saint Siege. Il fallut obéir ; mais on vit combien lui coûtoit ce sacrifice. Il quitta ses Religieux de Chalis

avec regret ; les larmes furent réciproques. Il fut reçu à Bourges comme un homme envoyé du Ciel. Il fut sacré, et reçut sensiblement la plénitude du Sacerdoce dans son sacre. Revêtu du Sacerdoce de Jesus-Christ, il ne s'appliqua plus qu'à représenter ce souverain Pasteur dans toute sa conduite. Son zele pour le salut de son peuple succédant à son amour de la retraite, on le vit parcourir tout son Diocese avec une charité qui portoit le feu divin par-tout. Il prêchoit, il instruisoit, il administroit les Sacremens, il visitoit les pauvres dans les hôpitaux, les consoloit, les soulageoit, et se faisant tout à tous, il les gagnoit tous à Jesus-Christ, sans qu'aucun pécheur pût résister à l'efficace de son zele.

Sa dignité et ses travaux immenses ne purent jamais l'obliger à relâcher rien de ses excessives austérités. Il ne quitta jamais la haire et l'habit religieux, il en perdit encore moins la pénitence et l'esprit, il observa les jeûnes de la regle avec la même rigidité que s'il eût été dans le monastere de Chalis. L'usage de la viande lui fut toujours interdit, quoiqu'il en fît servir à ceux qui en mangeoient à sa table. Sa maison étoit ouverte à tout le monde, les femmes seules n'y entroient point, il ne leur parloit dans le besoin qu'à l'Eglise. On trouva cette sévérité trop rigide ; mais il répondit toujours qu'un Evêque ne sauroit être trop rigide sur ce point. Ayant appris qu'on avoit arrêté quelques-uns de ses diocésains pour avoir soutenu avec trop de zele les droits de son Eglise, il n'oublia rien auprès des Juges pour les faire élargir. Sa sollicitation n'ayant point eu d'effet, il se tint à la porte de la prison, résolu de n'en bouger que sa requête n'eût été appointée. La persévérance de sa charité toucha les Juges, et les prisonniers furent mis en liberté.

La multiplicité de ses occupations ne put jamais l'obliger d'abréger le temps de ses méditations. Il passoit tous les jours certaines heures dans un

profond recueillement. Il avoit continuellement la mort devant les yeux, et il avoit coutume de dire, que la pensée de la mort étoit un remede souverain à toutes les maladies de l'ame; et son plaisir étoit d'assister les moribonds. Ses libéralités envers les pauvres étoient une preuve visible de son désintéressement; et il avoit coutume de dire, que rien n'étoit plus indigne d'un Evêque que de thésauriser. Il appeloit les pauvres ses créanciers, et en leur distribuant presque tous ses revenus, il disoit agréablement qu'il payoit ses dettes.

Une sainteté si éclatante ne le mit pas cependant à l'abri des épreuves dont Dieu se sert pour épurer la vertu de ses serviteurs. Il fut exposé à quelques contradictions de la part de ceux à qui son exacte régularité étoit une incommode censure. Les Officiers du Roi Philippe-Auguste exercerent durant quelque temps sa patience; mais il triompha de tout par sa douceur et par sa profonde humilité. Animé d'un zele ardent pour la gloire de Dieu, il se disposoit à aller combattre l'hérésie des Albigeois, lorsque Dieu lui fit connoître que le temps étoit venu d'aller recevoir dans le Ciel le fruit glorieux de tant d'autres victoires.

Le jour des Rois, il se trouva assez incommodé; il ne laissa pas cependant de prêcher comme à l'ordinaire. Il commença par ces paroles: Voici l'heure de sortir de l'assoupissement où nous avons été jusqu'ici. Et en finissant son discours, il prit congé de son peuple. Comme on étoit persuadé qu'il avoit le don de Prophétie, on ne douta point qu'il n'eût prédit sa mort. La douleur passa bientôt de l'auditoire à toute la Ville, et les gémissemens, la tristesse et le deuil devinrent universels et publics. Pour lui, il ne fut pas plutôt arrivé à sa maison qu'il se fit administrer les derniers Sacremens, qu'il reçut avec une dévotion toute nouvelle. Il passa jusqu'au 10 dans une oraison continuelle, et une union intime avec Dieu,

prononçant sans cesse les noms de Jesus et de Marie, en qui il avoit mit toute sa confiance. Quoiqu'il n'eût jamais couché que sur la paille, il voulut mourir sur la cendre et sous le cilice. Enfin ayant voulu encore s'efforcer de dire les Matines de l'Office du jour, sur la fin du premier Pseaume, il rendit tranquillement son ame à Dieu le 10 Janvier de l'an 1209.

Sa mort fit sur tous les cœurs l'effet que fait d'ordinaire la mort des Saints; chacun pleurant son Pasteur, son Protecteur, son Pere. Nul qui ne voulut lui venir baiser les pieds, tous invoquant son crédit auprès de Dieu dans le Ciel, chacun racontant quelque merveille de sa vie. Il avoit souhaité qu'on portât son corps dans sa chere solitude de Chalis, mais toute la ville de Bourges se mit sous les armes pour conserver ce trésor. Ce précieux dépôt fut donc laissé dans l'Eglise Métropolitaine de la Ville, et les funérailles se firent avec des solemnités, et un concours de peuple qui témoignoit assez que la ville le regardoit dès-lors comme l'un de ses Patrons. L'éclat et le nombre des miracles qui se firent à son tombeau porterent l'Archevêque Girard, son successeur, à lever de terre son corps huit ans après. On fit ensuite les informations requises pour sa canonisation par l'ordre du Pape Honorius III. La cérémonie s'en fit à Rome avec beaucoup de solemnité le second jour de Juillet de l'an 1218, neuf ans après sa mort; et le même Pape ordonna, par une Bulle, que sa fête fût célébrée par toute l'Eglise. Ses Reliques resterent dans l'Eglise de Bourges jusqu'à ce que l'an 1562 les Huguenots, que l'enfer semble avoir suscités dans ces derniers temps, pour se venger du tort que tous les Saints lui ont fait depuis la naissance de l'Eglise, brûlerent ce saint corps par une impiété exécrable, et en jeterent les cendres au vent, après qu'ils eurent pris et saccagé la ville. Son culte s'est toujours conservé à Bourges et ailleurs,

où il est honoré comme l'un des Patrons de la France.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de l'Epiphanie.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras quæ in Beati Guillelmi Confessoris tui, atque Pontificis solemnitatè deferimus; et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum nostrum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons, en la fête de votre Confesseur et Pontife saint Guillaume; et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

SURGE, illuminare Jerusalem: quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos: super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi: filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues: et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Ma-

LEVEZ-VOUS, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté: car voilà que votre lumiere est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car voilà que les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre envelopera les peuples; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez et vous serez dans l'abondance, votre

dian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes : et laudem Domino annuntiantes. cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblés des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous ; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha ; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

On peut partager les Prophéties d'Isaïe en huit parties. La premiere regarde le regne de Joatham, fils d'Ozias, Roi de Juda. La seconde le regne d'Achas. La troisieme est contre Babylone, les Philistins, les Moabites, contre Damas, Samarie et l'Egypte. La quatrieme est contre Cédas, l'Arabie, Jérusalem et toute la Judée. La cinquieme est sur la guerre de Sennacherib. La sixieme est un discours de l'existence de Dieu, et de la vérité de la Religion des Hébreux. La septieme regarde plus particulierement le Messie. La huitieme a pour objet la venue du Messie, la vocation des Gentils, la réprobation des Juifs, et l'établissement de l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

Levez-vous, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté, car voici que votre lumiere est venue. Il est étonnant que depuis que le Soleil de Justice est levé, les ténebres regnent encore dans l'esprit d'un si grand nombre de Fidelles ; quel aveuglement plus pitoyable que de voir au milieu du Christianisme, qu'il y ait des jours dans l'année distinés à des divertissement peu chrétiens ; et que par un abus criminel, qui semble avoir été prescrit, la licence n'ait plus de frein depuis les Rois jusqu'au Carême.

Si parmi les calomnies que les Païens faisoient aux Chrétiens, on s'étoit avisé de leur reprocher que tandis que notre Religion condamne le Paganisme dans tous ses chefs, elle en suit le liberti-

nage en plusieurs points, qu'avec une morale austere qui donne des bornes si étroites aux plus honnêtes divertissemens, elle permet les joies et les fêtes Païennes; et que sévere, indulgente, selon les diverses occurrences des temps, elle permet en certains jours, les débauches et les dissolutions qu'elle défend en d'autres; avec quelle hardiesse et quelle indignation eût-on d'abord crié au mensonge et à la calomnie.

Quelle fausseté plus grossiere, leur eût-on dit? quelle plus visible imposture que d'accuser la loi chrétienne de déréglement dans les mœurs, elle qui condamne jusqu'au désir, jusqu'à la pensée du crime? Peut-on ignorer jusqu'à quel point de délicatesse elle exige la pureté du cœur? quel vice peut-on dire qu'elle ait jamais flatté? Y a-t-il un moment dans toute la vie qu'elle exempte de la vertu, qu'elle dispense de l'obligation de plaire à Dieu, et de vivre dans l'innocence?

Ainsi auroient répondu avec confiance ces premiers Chrétiens, à qui on n'avoit rien à reprocher, si ce n'est qu'ils ne paroissoient jamais dans le cirque, qu'ils fuyoient le théâtre, les spectacles, et les jeux publics; qu'on ne les voyoit ni couronnés de fleurs, ni vêtus de pourpre, qu'une modestie inaltérable régnoit dans tous les états; qu'ils ne connoissoient point dans les âges de saisons de plaisir; que leurs divertissemens toujours honnêtes, et toujours purs, étoient autant de leçons de bienséance et de vertu; que la frugalité et la retenue régnoient dans tous leurs repas; que la piété régnoit dans toutes leurs assemblées; et qu'en tout temps ils étoient Chrétiens. Voilà ceux qui auroient aisément confondu la calomnie; mais serions-nous aujourd'hui en droit par notre conduite si peu chrétienne, et sur-tout dans le temps du Carnaval, de répondre comme eux?

Ne nous opposeroit-on pas d'abord ces festins licencieux, ces bals, ces danses, ces divertisse-

mens, que les premiers Chrétiens reprochoient aux Idolâtres, comme des marques toutes visibles, et de la corruption de leurs mœurs, et de la fausseté même de leur religion ?

Qu'auroit-on à répliquer, si les Païens nous disoient que nous faisons au temps du Carnaval, ce qu'ils faisoient tous les ans durant les Bacchanales ; mêmes excès, mêmes festins, mêmes réjouissances, mêmes fêtes ? Le déréglement est public, la licence n'en est guere moins effrénée. Seroit-on bien reçu à dire, qu'on y garde un peu plus de mesures, c'est-à-dire, que les réjouissances ou mascarades du Carnaval sont tout au plus un reste de Paganisme mitigé ? Mais, graces au Seigneur, quelque universels que soient ces abus, la licence des lâches Chrétiens ne sauroit déroger à l'invariable sainteté de la loi Chrétienne, qui a condamné de tout temps, comme elle condamne encore aujourd'hui, ces profanes et scandaleux divertissemens.

C'étoit l'ennemi du salut des hommes, qui élevé presque sur tous les autels, fier de l'empire qu'il avoit sur tous les cœurs, se faisoit consacrer, par ces dissolutions, les premiers jours de chaque année. A quel autre principe peut-on attribuer l'institution et la coutume des scandaleux divertissemens du Carnaval ?

Quel homme de bon sens oseroit les autoriser, ces joies licencieuses, par la proximité des jours de pénitence qui les suivent ? Dira-t-on qu'on donne toute liberté à ses sens, parce qu'on doit se repentir au premier jour des libertés qu'on leur aura données ; qu'on livre son cœur à tous les plaisirs mondains, et à cent divertissemens peu chrétiens, parce qu'on en doit bientôt faire pénitence ?

Il faudra pendant le Carême pleurer ses péchés : il faut se dédommager par avance de ces pleurs à venir par toutes sortes de mascarades. L'Eglise

obligera dans peu de jours tous les Chrétiens à jeûner : il faut prévenir ce jeûne par des excès et des repas qui seront autant de débauches. On nous montrera bientôt combien toutes ces fêtes de Carnaval sont indignes du nom chrétien : travaillons à mériter ses reproches. On nous prêchera la pénitence : faisons tout ce qu'il faut pour en avoir besoin.

On sent l'impiété, le ridicule même de ce pitoyable raisonnement; quand sentira-t-on l'indignité de cette misérable conduite ? On auroit honte de justifier ainsi le Carnaval ; c'est pourtant ce que signifie tout ce qu'on dit pour en autoriser la coutume. Eh quoi ! ne sera-t-on Chrétien que par grimace, selon les différentes saisons ? Est-ce une momerie que notre Religion ? aujourd'hui dissolu, scélérat même avec éclat, et demain hypocrite par bienséance. Quelques dehors de Religion succéderont à des dissolutions toutes païennes ; et adorant le même Dieu, ayant la même loi, craignant les mêmes châtimens au Carnaval qu'en Carême, on se fera honneur dans un temps d'être libertin, d'être impie, et dans un autre de paroître Chrétien.

Est-il possible qu'une folie si grossiere ne révolte pas tout esprit raisonnable ? et pour peut qu'on ait de teinture de religion, on ose même dire de raison, peut-on donner de pareilles scenes au public sans honte ? peut-on donner dans de pareilles illusions de sang-froid ?

Ignore-t-on que pour être véritablement Chrétien, il faut toujours vivre en Chrétien ? Dieu ne veut de notre cœur, si l'on ne le lui donne pour toujours, et vous croyez qu'il agréera des jours que le monde partage avec lui ? Si l'on connoît assez Dieu pour avouer qu'il mérite qu'on le serve certains jours de l'année, quel mépris ne fait-on pas de lui, si l'on juge qu'on peut se dispenser de le servir certains autres jours ?

C'est un article de foi que le monde est son irré-

conciliable ennemi ; et il y aura un temps où un Chrétien pourra sans honte se livrer étourdiment à tous les divertissemens mondains ! Bals, festins trop somptueux, jeux excessifs, parties de plaisir peu chrétiennes, veillées, mascarades, débauches ; un temps où il sera comme permis d'aimer et ne servir que le monde, et même de s'en faire honneur.

Oseroit-on débiter une maxime si contraire à la foi et au bon sens ? c'est cependant la maxime qu'on suit aujourd'hui dans le monde ; tant il est vrai qu'on donne nécessairement dans une espece de folie, dès qu'on cesse de raisonner et de vivre en Chrétien.

Et ce qu'on auroit de la peine à se persuader, c'est qu'un abus si irréligieux soit bien souvent autorisé par des gens qui se piquent d'avoir beaucoup de religion, et de mener en tout temps une vie assez réglée. Mais, mon Dieu ! ces bénignes interprétations de votre loi, sont-elles selon l'esprit de l'Evangile ? Eh, Seigneur ! que d'illusions dans ces systêmes de dévotion ! que de nullités dans ces dispenses ! qu'il est effrayant de regarder du lit de la mort le Carnaval avec un œil chrétien !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 2.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum ? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis

Jesus étant né en Bethléem de Juda, au temps que régnoit Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demanderent : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ; car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le Roi Hérode fut troublé, et tout Jé-

Jerosolyma cum illo. Et congregans omnes principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judæ. Sic enim scriptum est per Prophetam : et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet Dux qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem dixit : Ite, et interrogate diligenter de puero : et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usquè dum veniens staret supra, ubi erat puer. Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valdè. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum : et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

rusalem avec lui; et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et des Scribes de la Nation, il leur demanda où devoit naître le Christ? Ils lui dirent : A Bethléem de Juda; car voici ce qui a été écrit par le Prophete : Et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le Conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrétement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avoient vu paroître l'étoile; et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquêtez-vous soigneusement de l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ayant entendu ce que le Roi leur disoit, ils s'en allerent, et aussi-tôt l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut en allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vînt s'arrêter sur le lieu où étoit l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils eurent une extrême joie; et en entrant dans le logis, ils trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere, et se prosternant, ils l'adorerent; puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.

MÉDITATION.

De la fidélité à la grace.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle promptitude et avec quelle générosité les Mages obéissent à la voix intérieure de la grace, dont l'étoile n'étoit que la figure. Dès que nous avons vu l'étoile, nous nous sommes mis en chemin.

Que de raisons n'eurent-ils pas de délibérer, de s'informer, de s'assurer de la vérité du fait avant que d'entreprendre un si long voyage; mais quand Dieu parle, il veut être obéi sans délai.

Tant de délibérations, en fait de conversion, sont de pures défaites. Marie quitte sans dire mot ceux qui l'étoient venus consoler, et part sur l'heure, dès que Marthe lui dit tout bas que JESUS l'appelle. Quand on ne part pas au moment qu'on voit l'étoile, on la perd bientôt de vue; on ne part plus.

Que de gens virent celle qui annonçoit la naissance du Sauveur du monde; mais au lieu de la suivre, ils se contenterent d'admirer son éclat, d'observer son cours, d'en parler en Philosophes. Les seuls Mages plus dociles, sans s'amuser à tant de raisons, vont droit où elle les conduit, et trouvent celui qu'elle leur annonce. Combien de fois l'étoile de la grace a brillé à nos yeux? Que de saintes inspirations! que de pieux mouvemens! que de voix intérieures! nous avons admiré, raisonné, délibéré, sans rien conclure. Dieu nous a invité, sollicité, pressé bien des fois de le suivre, et nous sommes toujours restés chez nous.

J'en veux sortir, Seigneur, je veux me défaire de ces imperfections, je veux quitter ces habitudes

criminelles, et tout ce qui déplaît à vos yeux. Ne vous lassez pas de m'inviter, faites luire de nouveau votre grace, je veux dès ce moment vous suivre.

SECOND POINT.

Considérez combien de difficultés se présenterent à ces saints Rois, pour les détourner de leur voyage. Le chemin est long, et mauvais; la saison est rude, rien ne presse, nous y serons toujours à temps, nous ne sommes pas les seuls avertis, nous ne voyons pas cependant que les autres soient plus empressés. Ne sont-ce pas de pareils raisonnemens, pareilles chimeres qui nous empêchent encore aujourd'hui de suivre les impressions de la grace ? Eh quoi ! quand il s'agit de suivre la voix de Dieu, de remplir les devoirs de ma religion, d'éviter un malheur éternel, de faire mon salut; le temps, le lieu, l'âge, la condition, ou le respect humain seront des obstacles ! et rien de tout cela ne nous arrête quand il s'agit d'un gros intérêt, ou de la vie; quand il s'agit de mon sort éternel, de l'amitié d'un Dieu, de ma fortune éternelle, tout me sera difficultés.

Bien des gens se moquerent alors de leur crédulité; mais trouve-t-on à présent qu'ils aient été trop simples et trop dociles ?

L'étoile disparut pour un temps, mais ils ne furent pas sans secours. On a toujours les livres saints; et les directeurs servent toujours de guide. Les graces sensibles sont rares au milieu du tumulte du monde, d'ailleurs elles s'affoiblissent dès qu'on s'arrête; mais se remet-on en chemin, sort-on de ce grand monde, l'étoile réparoît et ramene la joie. Qu'une fidélité constante à la grace rend une ame heureuse ! Quelle consolation d'avoir été plus fidelle que tant d'autres à suivre l'étoile quand on a le bonheur d'avoir trouvé Jesus-Christ ! c'est le sort de tous ceux qui le cherchent avec courage, avec persévérance et avec fidélité.

Mon Dieu ! n'ayez point d'égard à mes infidélités passées ! faites reluire de nouveau votre grace. Je suis bien résolu de ne m'y rendre plus infidelle. Vous n'avez, Seigneur, qu'à me commander tout ce qu'il vous plaira, je suis prêt, avec le secours de votre sainte grace, de faire exactement et sans délai tout ce que vous m'aurez commandé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Loquere Domine, quia audit servus tuus. 1. Reg. 3.

Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute.

Hodiè si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Psal. 94.

Si le Seigneur vous parle, si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir votre cœur, et de ne la pas suivre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il y a long-temps que Dieu vous sollicite et vous presse de lui faire certain sacrifice, de vous éloigner de certaine occasion, de réformer vos mœurs, de faire et de suivre un certain plan de vie : il y a tant de temps que vous le lui refusez. L'étoile paroît encore aujourd'hui, peut-être avoit-elle disparu tout le temps que vous vous étiez trop engagé dans le monde ; ne différez plus un moment de faire ce que Dieu demande, écrivez même votre résolution ; que le jour ne passe pas sans que vous ayiez fait ce petit sacrifice ; et commencez toujours par immoler la victime qui vous tient le plus à cœur.

2.° Donnez l'aumône au premier pauvre que vous rencontrerez aujourd'hui, et prenez quelque moment pour aller renouveler au pied des autels, en présence de Jésus-Christ, la résolution que

vous avez faite de lui être fidelle ; concevez un grand regret de votre lâcheté au service de Dieu et d'avoir perdu par vos infidélités un grand nombre de graces, et faites-en le sujet d'une accusation particuliere à votre premiere confession.

ONZIEME JOUR.

SAINT THÉODOSE, *dit* LE CÉNOBIARQUE, CONFESSEUR.

SAINT Théodose, surnommé le Cénobiarque, c'est-à-dire, le chef de l'état Cénobitique, parce qu'il assembla un nombre prodigieux de Religieux dans un seul couvent pour y vivre en communauté, naquit dans un village de Cappadoce vers l'an de Jesus-Christ 423. Ses parens qui étoient des plus considérables du lieu, se distinguoient encore plus par leur vertu que par leurs biens. Ils eurent grand soin de l'éducation de leur fils, l'élevant dans la piété, et soutenant sur-tout leurs instructions par leurs bons exemples. Aussi eurent-ils la consolation de voir les grands progrès qu'il fit dans la science des Saints, avant même qu'il fût en âge d'apprendre les sciences humaines.

Les livres de piété furent les seuls dont il eut connoissance, et les seuls aussi qui furent de son goût. Son application à l'étude des saintes lettres et de l'Ecriture, le rendirent habile dans la science de la Religion. Sa piété lui inspira bientôt le dégoût du monde ; il le quitta dès qu'il le connut. Il embrassa l'état Ecclésiastique, et devint en peu de temps le Directeur spirituel de ceux même qui lui avoient donné l'éducation et la vie.

Après avoir fait pendant quelque temps l'office de Lecteur dans l'Eglise, il se sentit un si grand désir de la perfection, qu'il résolut de tout quitter

pour suivre Jesus-Christ, et d'aller passer ses jours dans quelque affreuse solitude. Pour mieux connoître la volonté de Dieu, il prit le parti d'aller visiter les saints Lieux, et de prendre conseil de ces saints personnages qui se distinguoient le plus dans les déserts, par la sainteté de leur vie. Ayant donc, comme un autre Abraham, quitté sa maison, son pays et ses proches, il part pour Jérusalem, et passant aux environs d'Antioche, en Syrie, l'envie de voir saint Siméon Stylite, qui vivoit sur une colonne, le fit détourner, pour aller lui demander sa bénédiction, ses conseils et le secours de ses prieres. Saint Siméon, de si loin qu'il l'apperçut, prévenu par l'esprit de Dieu, lui cria : Théodose, serviteur de Dieu, soyez le bien venu. Notre Saint étonné et confus, ne répondit que par une profonde humiliation, et se prosterna le visage contre terre. Le saint Solitaire le fit relever, et l'obligea même de monter sur sa colonne; il l'embrassa tendrement, lui découvrit les desseins de Dieu sur lui, l'exhorta à y correspondre avec fidélité, et lui conseilla de continuer son voyage.

Théodose ayant visité les Lieux saints, délibéra quelque temps s'il choisiroit l'Institut des Solitaires, qui vivent seuls et séparés; ou celui des Cénobites, qui vivent en Communauté plusieurs ensemble. Il préféra le dernier, comme plus sûr, et en quelque maniere plus parfait, puisqu'il y faut sans cesse rompre sa volonté, et s'y supporter avec charité les uns les autres. Il se mit d'abord sous la discipline d'un saint vieillard, nommé Longin, qui passoit pour un excellent maître dans la vie spirituelle, vivant dans les exercices de la pénitence, renfermé dans la Tour de David. Longin charmé de la vertu de son Eleve, se flattoit de le garder jusqu'à sa mort, lorsqu'une vertueuse Dame, nommée Icelle, vint le lui demander pour avoir soin d'une Eglise qu'elle avoit fait bâtir en l'honneur de la sainte Vierge. Le sacrifice fut mu-

tuel ; il en coûta au saint vieillard de perdre son cher Compagnon, et à notre Saint de sortir de sa chere retraite ; mais la loi qu'il s'étoit faite d'obéir l'emporta. Il n'y fit pas un long séjour ; la réputation de sa vertu attira tant de gens qui venoient pour le voir et pour le consulter, qu'il quitta cet emploi, et alla chercher dans un désert voisin une retraite : il la trouva dans une grotte, où l'on disoit que les Rois Mages avoient couché en revenant d'adorer le Sauveur à Bethléem. Ce fut là que donnant l'essor à sa ferveur, il se livra à la contemplation et à toutes les rigueurs de la pénitence ; il passoit la plus grande partie du jour et de la nuit à l'Oraison, goûtant dans ces fréquentes communications avec Dieu toutes les douceurs des joies célestes ; son jeûne étoit austere et continuel ; toute sa nourriture consistoit en quelques légumes trempées dans l'eau, et en quelques herbes sauvages : régime qu'il garda jusqu'à la mort, c'est-à-dire, pendant plus de trente ans ; avouant que le manger n'étoit pas la moindre de ses pénitences, tant il avoit mortifié son goût.

Il ne pensoit qu'à vivre dans l'obscurité, enseveli dans son désert ; mais Dieu qui vouloit le rendre utile à plusieurs, donna tant d'éclat à sa vertu, qu'un grand nombre de gens vinrent le chercher jusque dans sa grotte pour se mettre sous sa conduite ; il eut beau s'en défendre, la volonté de Dieu étoit trop marquée, et il avoit lui-même trop généreusement renoncé à sa propre volonté, pour refuser ses soins à ceux qui ne venoient à lui que pour le désir de travailler efficacement à l'affaire importante de leur salut ; il en reçut d'abord six ou sept, croyant de pouvoir se borner à ce petit nombre.

La premiere leçon qu'il leur donna fut d'avoir sans cesse devant les yeux l'image de la mort, persuadé que de toutes les pratiques de piété pour s'avancer dans la vertu, et pour combattre ses passions, la pensée continuelle de la mort étoit la plus effica-

ce : il commença par les faire tous travailler à un tombeau, qui pût servir à enterrer ceux qui mourroient, et qui pût servir de sépulture commune. L'ouvrage étant achevé; il assembla tous ses Religieux, et leur dit avec cette gaieté et cette douceur qui rendoit sa vertu et ses austérités si aimables : Mes freres, voilà le tombeau tout prêt; mais qui sera celui de vous qui en fera la dédicace? L'un d'eux, nommé Basile, qui étoit Prêtre, et qui ne soupiroit qu'après le bonheur de voir Dieu, se jetant à ses pieds, lui dit : Ce sera moi, s'il vous plaît, mon Pere, qui sera le premier qui y aura une place. Saint Théodose qui, par un don de Dieu, connoissoit l'avenir, et qui savoit que Dieu avoit exaucé les vœux de Basile, lui permit d'entrer dans le tombeau, fit faire pour lui les prieres accoutumées qu'on faisoit pour les morts, dès la naissance de l'Eglise, tant au jour du décès qu'au troisieme, au neuvieme et au quarantieme jour d'après; et, par un miracle guere moins surprenant que celui de la résurrection des morts, Basile, à la fin de ses prieres, sans avoir ni fievre ni aucun mal, s'endormit d'un doux sommeil, et passa tranquillement au repos du Seigneur.

Cette merveille, suivie de plusieurs autres faits miraculeux, mit en grande réputation la Communauté naissante de Théodose, et l'éclat de sa vertu se répandit partout, et lui attira en peu de temps un fort grand nombre de Disciples; ce qui l'obligea à consentir que pour les retenir tous dans une retraite plus réguliere, on lui bâtît un spacieux monastere; indéterminé sur le choix de la place où devoit être bâti ce nouveau Couvent, il eut recours à la priere, à la fin de laquelle ayant pris un encensoir pour aller à la Messe dans la Chapelle assez éloignée de la cellule, il fut fort surpris de voir descendre le feu du Ciel au milieu du chemin, qui alluma tout-à-coup les charbons qui étoient dans l'encensoir; ce qui lui fit comprendre que c'étoit là le lieu où Dieu vouloit qu'on bâtît le nouveau

Monastere. Depuis ce temps, il ne refusa plus personne de ceux qui vouloient renoncer au monde et se donner à Dieu sous sa conduite. Le nombre en fut bientôt prodigieux. On vit venir des personnes de la premiere qualité, de toutes les parties du monde, Officiers, Magistrats, Seigneurs même de distintion, riches et savans du siecle, qui, touchés du désir sincere de faire leur salut, renonçoient à tout pour ne servir plus que Jesus-Christ sous la conduite et la discipline de l'Abbé Théodose.

Ce fut comme une merveille de voir une si grande diversité de nations, d'états, de conditions et de professions différentes rassemblées en un seul lieu, avec un ordre, une économie, une régularité qui certainement étoit le plus frappant de tous les miracles. A mesure que le nombre de ses disciples croissoit, il faisoit augmenter les bâtimens et multiplier les cellules. On ne vit jamais un monastere plus vaste et plus nombreux; il avoit la forme d'une ville dans le désert, sans trouble, sans tumulte, sans confusion. Un silence éternel y régnoit avec admiration : et quoiqu'il y eût plus de mille Religieux, on eût dit qu'il n'y avoit personne.

Afin d'y faciliter le service divin, à ceux qui parloient différentes langues, il bâtit quatre Eglises principales dans l'enclos de la Maison; une pour ceux de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique qui parloient Grec; une autre pour les Arméniens, sous le nom desquels étoient compris ceux qui parloient aussi Persan et Arabe; une troisieme pour les Besses, c'est-à-dire, pour tous ceux qui étoient venus du Septentrion, et qui parloient la langue Esclavone et Runique; la quatrieme enfin, avec un grand appartement séparé, étoit pour les Energumenes, c'est-à-dire, pour ceux, soit Solitaires, soit séculiers ou Religieux qui, par un secret de la Providence, étoient ou obsédés ou possédés du démon, et qui étoient en ce temps-là en très-grand nombre. Quoique toutes ces Eglises du Monastere

fussent destinées au service divin, pour toutos ces diverses nations, le divin sacrifice cependant n'y étoit point offert. On ne disoit la messe tous les jours que dans l'Eglise des Grecs qui étoit la plus grande, et l'on ne communioit que dans celle-là. Ainsi, l'on chantoit tous les jours les Pseaumes, et l'on prioit dans chaque Eglise, selon la coutume, sept fois le jour, ce que nous appelons en Occident les sept heures Canoniales; après quoi, à l'heure marquée, tous se rendoient en silence à la grande Eglise, pour y entendre tous les jours la Messe et y faire leur dévotion.

Persuadé que l'oisiveté est la source de tous les relâchemens, on donnoit au travail corporel tout le temps qu'on ne donnoit pas à la priere. On y travailloit à tous les métiers qui pouvoient être nécessaires pour fournir tous les besoins de la maison. Plein de l'esprit de Dieu, notre Saint gouvernoit toute cette nombreuse Communauté avec tant de sagesse, de douceur et d'habileté, que la piété et la régularité y brilloient tous les jours avec un nouvel éclat, et la ferveur croissoit avec le nombre. Sévere à lui-même, il n'avoit de la douceur et de l'indulgence que pour les autres. Son humilité et ses manieres gracieuses, son air toujours serein, son visage toujours riant, lui gagnoient tous les cœurs, et lui attiroient la confiance de tout le monde. Il ne reprenoit guere que par ses exemples, et il étoit encore plus le modele que le Supérieur de tous ses Religieux, qu'il regarda toujours comme ses enfans et ses freres.

Sa charité envers les malades, les pauvres et les étrangers, ne cédoit en rien à celle qu'il avoit pour tous ses disciples. Sa maison n'étoit fermée à personne en quelque temps que ce fût. Outre les infirmeries du dedans qui étoient pour les Freres du Monastere, il en avoit fait bâtir d'autres encore pour les malades de dehors; et il avoit fait faire des hospices tant pour les pélerins que pour les pauvres.

On ne vit peut-être jamais une foi, une confiance en Dieu plus chrétienne que celle de notre Saint, ni peut-être plus efficace. Théodose, se reposant sur la Providence, recevoit tout le monde avec joie; et chacun y étoit entretenu et assisté de tous les secours spirituels et corporels, avec tant de soin et tant d'ordre qu'on y prévenoit les besoins. La chose est incroyable, elle est vraie pourtant; on a vu quelquefois dans sa maison, pour les gens de dehors seulement, plus de cent tables servies en un seul jour. Jamais il ne souffroit qu'on regardât s'il y avoit de quoi fournir aux besoins de ceux qui se présentoient, non pas même dans les temps de famine; il est vrai que Dieu lui fit éprouver plus d'une fois qu'une charité parfaite, accompagnée d'une foi entiere, ne manque jamais de rien.

Dans une famine universelle dont tout l'Orient fut affligé, le nombre des pauvres qui vinrent demander du secours au Monastere fut si grand, que ceux qui étoient chargés du soin de les recevoir, effrayés, fermerent les portes. Saint Théodose les fit ouvrir, ordonna qu'on distribuât à chacun ce qui lui étoit nécessaire; et par un prodige dont tout ce peuple fut témoin, tous furent rassasiés sans que la provision fût diminuée. Et l'on remarquoit que plus il donnoit libéralement, plus il recevoit de quoi donner.

Cependant la foule des étrangers fut si grande, une fois la semaine Sainte, que la veille de Pâques il ne se trouva pas un seul pain dans le Monastere pour le lendemain. Le Saint voyant l'inquiétude que cette disette causoit à ceux qui n'avoient pas tant de confiance que lui : Mes Freres, leur dit-il, ayons soin de ce qui concerne l'Autel et la Messe pour la communion de demain, car la divine Providence pourvoira au reste. En effet, dès le soir même il arriva à la porte du Monastere une si ample provision, qu'il y en eut assez pour tous les Freres, jusques à la Pentecôte. On raconte qu'un

qu'un homme riche et fort pieux, ayant fait de grandes largesses à tous les Monasteres voisins, il oublia celui de Théodose. Ceux qui avoient soin de la dépense vinrent proposer au saint Abbé s'il ne seroit point à propos de faire savoir leurs besoins à un homme si charitable. Nullement, répondit le Saint; car ce seroit manquer de confiance en la divine Providence. Aussi y pourvut-elle dès le même jour; car une personne conduisant un convoi de vivres pour être distribués à plusieurs autres Monasteres, étant arrivée devant la porte de celui-ci, ne put jamais faire avancer le convoi, et reconnoissant la volonté de Dieu si bien marquée, enrichit le Couvent de saint Théodose pour plusieurs jours.

L'étroite amitié qui étoit entre saint Sabas et notre Saint, les fit appeler les deux Apôtres des déserts de la Palestine; saint Sabas gouvernoit un grand nombre de Solitaires dans sa Laure; et saint Théodose un plus nombre de Cénobites dans son Couvent. La haute réputation de ces deux Saints porta les Eutychiens à mettre tout en œuvre pour gagner ces deux grands hommes. L'Empereur Anastase, grand fauteur des hérétiques, employa les promesses et les menaces pour ébranler leur foi; mais il les trouva toujours inébranlable. Sabas et Théodose toujours unis pour les intérêts de Dieu et de l'Eglise, s'opposerent courageusement à la violence de l'Empereur, avec un nombre presque infini de Religieux et de Solitaires. Ces deux grands Saints, dont la douceur et l'humilité faisoient le caractere, furent toujours intrépides et inflexibles pour la défense de la vérité. L'Empereur crut avoir trouvé le secret de gagner du moins saint Théodose. Il lui envoya une somme de soixante marcs d'or, sous le prétexte spécieux d'assister les malades et les pauvres. Théodose connut l'artifice, et il en sut profiter; il prit l'argent, et le distribua aux pauvres. L'Empereur

croyant se l'avoir ainsi gagné, l'envoya prier de souscrire à une confession de foi Eutychienne. Le Saint au lieu d'obéir, assembla tous ses Religieux, et les exhorta à défendre la vérité aux dépens de leur vie; puis écrivant à l'Empereur avec le zele d'un homme Apostolique qui brûle du désir du martyre, il lui déclare que lui et tous ses Religieux donneroient plutôt leur vie dans les plus grands tourmens que de s'écarter jamais d'un seul point de la foi de l'Eglise. Anastase étonné d'une liberté si généreuse et si peu attendue, feignit d'en être touché. Il écrivit au Saint d'une maniere fort radoucie et même respectueuse; mais il ne laissa pas de faire peu après de nouveaux édits contre l'Eglise, avec ordre de les faire exécuter. A cette nouvelle notre Saint qui, depuis plus de 40 ans, n'étoit point sorti de son désert, court à Jérusalem pour raffermir ceux qui paroissoient ébranlés, et ayant choisi un jour que tout le peuple étoit assemblé dans l'Eglise, monta en chaire avec la permission de l'Evêque et prononça à haute voix ces paroles : *Si quelqu'un ne révere pas les quatre sacrés Conciles œcuméniques comme les quatre Evangiles, qu'il soit anathême.* Une action si héroïque dans un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, eut tout l'effet qu'il en attendoit. Dieu voulut même l'autoriser par un miracle; car au sortir de l'Eglise, une femme affligée d'un chancre mortel, n'eut pas plutôt touché la robe du Saint qu'elle fut guérie sur l'heure. Théodose parcourut encore plusieurs autres villes de la Palestine, prêchant par-tout contre l'hérésie des Eutychiens, et rendant par-tout l'Edit de l'Empereur inutile. Ce Prince fut si irrité du zele efficace du Saint, qu'il l'exila, et ordonna qu'on le fît partir le jour même. Le Saint obéit; et il partit avec tant de joie de se voir banni pour la Foi, qu'il n'en avoit jamais senti de pareille. Mais le malheureux Empereur ayant été tué d'un coup de foudre peu de temps,

après, les saints Confesseurs de Jesus-Christ revinrent de leur exil, et saint Théodose retourna dans son Monastere.

On peut comprendre avec quelle joie il fut reçu de ses chers enfans, quelle fut la consolation mutuelle des enfans et du pere. Le Saint étoit alors âgé de quatre-vingt-quinze ans, et en vécut encore onze, sans que sa raison et sa vertu vieillissent; au contraire, il acquéroit une nouvelle ferveur à mesure qu'il approchoit de la fin de sa vie. On n'est mortifié, dévot, religieux, fervent dans les dernieres années de sa vie, que quand on a commencé de l'être dès sa jeunesse. Notre Saint ne le fut jamais plus qu'après l'âge de cent ans. Ce saint vieillard ne voulut jamais se relâcher en rien, ni pour ses exercices de piété, ni dans les rigueurs de sa pénitence. Il avoit cent et cinq ans quand il tomba dans une maladie très-douloureuse qui épura sa vertu et sa patience durant un an. Sa douceur et sa dévotion ne se démentirent point durant ce long et pénible exercice. Enfin voyant approcher l'heure du repos éternel, après avoir exhorté tous ses enfans à la régularité et à la pénitence, ayant reçu les derniers Sacremens, il rendit doucement son esprit à Dieu le 11 d'Octobre de l'an 529, âgé de cent et six ans, qu'il avoit presque tous passés dans la retraite.

Lorsqu'il eut rendu l'esprit, un homme possédé du démon, qui l'avoit souvent prié, de son vivant, de le délivrer sans avoir pu l'obtenir, se jeta impétueusement sur son corps pour l'embrasser, et recouvra à ce moment une guérison parfaite.

A la nouvelle de sa mort, le Patriarche de Jérusalem, nommé Pierre, homme célebre pour sa vertu, accompagné de plusieurs Evêques, et d'une multitude presque innombrable de Religieux, de Solitaires et toute sorte de gens, accourus de toutes parts, vint lui rendre les honneurs de la sépulture. Il fut enterré dans la caverne des

Mages, où il avoit mené si long-temps une vie si sainte et si pénitente, et où il fut honoré depuis de tous les Fidelles avec une singuliere vénération.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de l'Epiphanie.

L'Oraison en l'honneur de ce Saint, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, beati Theodosii Abbatis commendat; ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio adjuvemur. Per Dominum, etc.

Nous vous supplions, Seigneur, que l'intercession du bienheureux Théodose Abbé, nous rende agréable à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

SURGE, illuminare Jerusalem: quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos: super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi; filii tui de longe venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues, et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium

Levez-vous, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté: car voilà que votre lumiere est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car voilà que les ténebres couvriront la terre et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux, et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés.

venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.	Alors vous verrez, et vous serez dans l'abondance, vôtre cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblée des richesses de la mer,

et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous ; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha ; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

La tradition constante des Hébreux, suivie des Peres de l'Eglise, est qu'Isaïe fut mis à mort par le supplice de la scie, au commencement du regne de Manassès, Roi de Juda. La véritable cause de l'indignation de ce Roi impie, étoit la liberté que se donnoit Isaïe, de reprendre publiquement ses crimes. Saint Justin et saint Jérôme disent que la scie dont on se servit dans le supplice du saint Prophete, étoit de bois, pour le faire plus long-temps souffrir.

RÉFLEXIONS.

Levez vos yeux, et regardez autour de vous. Ne voit-on aujourd'hui que des objets chrétiens, quand on leve les yeux, et qu'on regarde autour de soi dans le monde ? Tous ces oisifs, toutes ces personnes de plaisirs qui s'assemblent si assidument tous les jours, ou du moins certains jours, dans ces Académies de jeu, dans ces repas de sociétés, dans ces lieux de divertissemens tous plus profanes ; tous ceux qu'on y voit assemblés, n'y viennent-ils que pour vous, ô mon Dieu ? Scandaleux, étrange renversement de la morale chrétienne, par ceux même qui en font profession ! on peut dire que les divertissemens du Carnaval ne sont appelés tels que parce qu'ils sont plus multipliés et moins chrétiens que ceux qu'on prend en tout autre temps de l'année. Les jours du Carnaval, selon la nation la plus simple et la plus

commune, portent une idée de débauche et de dissolution.

Mais quel mal y a-t-il, dit-on, de se divertir en Carnaval ? Et quel mérite donne ce Carnaval à des divertissemens, qui en tout autre temps sont illicites ? Quel privilége ont ces jours qui précédent le Carême, pour autoriser ce qu'on condamne en tout autre temps ?

On demande quel mal il y a de se divertir en Carnaval, c'est-à-dire, de renouveler au milieu du Christianisme la plupart des fêtes des Païens ; de déshonorer la profession du chrétien par toutes sortes de plaisirs mondains, et de devenir un sujet de scandale aux infidelles même.

Quel mal il y a de se déguiser, pour n'avoir plus de honte de rien, et pour s'exposer à tous les dangers sans crainte ? Quel mal il y a de passer une partie du jour au jeu, presque toute la nuit au bal ; ne repaître ses yeux que d'objets lascifs et séduisans ; ne reconnoître d'autre Dieu, pour ainsi dire, que le plaisir, ni d'autre maître que la passion ; se confondre dans [illegible] libertins ; les sens sans retenue, le cœur sans garde, l'esprit sans modération ; être de toutes les parties de divertissemens ; respirer sans cesse un air contagieux, sans préservatifs, éternellement avec tout ce qu'il y a de moins régulier et de plus dissolu dans une ville ? car de quels autres sujets, pendant le Carnaval, peuvent être composées ces assemblées si libres, et la plupart nocturnes ? Y trouve-t-on une personne de probité ? Quelle surprise s'il s'y trouvoit une personne vertueuse ! à quelles railleries n'y seroit pas exposé un homme de bien ! Raison plausible qui fait sentir de quel caractere sont les gens qui s'y trouvent, et l'on demande après cela, quel mal il y a dans tous ces plaisirs du Carnaval ?

Eh quel mal n'y a-t-il pas ? quelle innocence à l'épreuve de tous les piéges qu'on y tend ! quelle

vertu intrépide au milieu de tant d'ennemis ! Le temps du Carnaval sera donc le temps qu'on se livrera à toutes les passions, le temps qu'on s'exposera sans crainte à mille dangers, le temps qu'on sacrifiera publiquement à tous les vices.

Eh quoi ! le Christianisme, dit un grand serviteur de Dieu, n'est-il donc qu'un fantôme, une chimere ? le nom de Jesus-Christ que nous portons, et qu'il lui a coûté tant de sang, est-ce un nom si vil et si méprisable, qu'il ne puisse être déshonoré par aucune action, quelque folle et quelque indécente qu'elle puisse être ? Est-il possible qu'il n'y ait nulle bienséance à garder dans un état qui nous fait enfans de Dieu par adoption ?

Un Prince n'oseroit faire le Comédien ; un simple bourgeois croit qu'il y a des divertissemens indignes de sa condition ; un Religieux se rendroit infâme en se divertissant, comme la plupart des chrétiens se divertissent en Carnaval : et un chrétien se persuade qu'il n'y a rien de messéant à un si grand nom, il n'a point de honte de se divertir en Païen !

Quoi ! mettre cinq ou six heures de temps à se parer et à se peindre le visage, pour aller ensuite dans une assemblée tendre des piéges à la chasteté des hommes ; et servir de flambeaux au démon, pour allumer par tout le feu de l'impudicité : car qu'on se forge tel autre motif qu'il leur plaira, nulle autre fin de toutes ces brillantes parures : demeurer les nuits entieres exposées aux yeux et à la cajolerie de tout ce qu'il y a de libertin dans une ville ; employer tout ce que l'art et la nature ont de plus dangereux, pour attirer leurs regards, et pour séduire leur cœur ; déguiser sa personne et son sexe, pour ôter à la grace ce petit secours qu'elle trouve dans nos habits ; rouler de quartier en quartier, sous un masque de théâtre ; ne se pas contenter des discours frivoles et inutiles, se relâcher jusqu'à dire des paroles qui scandalisent,

jusqu'à avoir, ou du moins à entendre des entretiens qui font rougir; de quels termes oseroit-on se servir pour autoriser une licence si scandaleuse ?

L'esprit du monde, l'intempérance dans les repas, les excès dans le jeu, les assemblées de plaisirs, les spectacles, les bals sont-ils moins condamnables en Carnaval qu'en Carême? Le vice est-il moins vice en un temps qu'en un autre ? en quel endroit de l'Evangile trouve-t-on qu'il y ait des jours dans l'année, où le précepte de se mortifier, d'éviter les dangers de vivre en chrétien, de mener une vie pure et exemplaire et d'avoir en horreur les maximes du monde, oblige moins qu'en un autre temps ?

Que penseroit un Païen, qui ayant été témoin pendant le Carnaval, de ces spectacles publics, de ces assemblées mondaines, de ces infinies séances au jeu, de ces repas splendides et licencieux, de ces bals et de tout ce que le luxe le plus étudié et le plus poli inspire de mondanité ou de faste, entreroit dans nos Eglises deux jours après, et verroit au pied des Autels courber la tête sous la cendre, plusieurs de ceux qu'il auroit vus quelques heures avant à la Comédie ou au Bal ?

Nous voyons assez ce que penseroit un Païen; nous pensons même comme lui. Mais, mon Dieu! nous contenterons-nous toujours de condamner ce que nous continuons de faire, et ferons-nous toujours ce que nous condamnons ? De bonne foi, n'est-ce pas se jouer de notre Religion, que de donner au public de pareilles scenes ? N'est-ce pas décrier, par une conduite si irréguliere, les plus saintes cérémonies de la Religion ? Une grimace de piété succede à plusieurs jours de fêtes profanes; semblables à ces peuples envoyés dans la Samarie, qui tantôt Assyriens, et tantôt Israélites, après avoir encensé les Idoles, venoient adorer le vrai Dieu.

Mais que de railleries à essuyer, si je ne suis

pas des divertissemens du Carnaval ; si je m'abstiens du jeu , si je ne parois plus au bal , si l'on ne me voit plus dans ces assemblées mondaines.

Que de railleries! et de la part de qui ? Ignore-t-on que la raillerie de ce qu'on est homme de bien , fait autant d'honneur à celui qui en est l'objet , qu'elle décrie chez tous les honnêtes gens le libertin qui raille ? Mais que dira-t-on ? On dira que vous n'êtes plus des fêtes du Carnaval , parce que vous pensez sérieusement à vous faire homme de bien , que vous pensez à l'éternité ; que vous n'êtes plus fou , étourdi , libertin , impie ; que vous vous êtes converti : on dira que vous avez pris le parti de mener une vie chrétienne : sera-ce donc un crime , au milieu du Christianisme , d'être et de paroitre Chrétien ?

Que de railleries piquantes sur l'inébranlable probité de Loth , au milieu d'une ville si universellement corrompue ? que de fades plaisanteries à essuyer sur sa piété , sur sa retenue , sur sa retraite ! que de discours désobligeans , que de brocards injurieux , que d'insultes pour ne s'être pas laissé entraîner au torrent , pour s'être conservé dans l'innocence ! Mais ces railleurs parlerent-ils sur le même ton , quand ils virent descendre le feu du ciel sur eux et sur leurs familles , tandis que le vengeur de tant de crimes avoit mis le Juste en sureté ? La raillerie en matiere de Religion , n'ébranle jamais un cœur droit et sincere ; elle ne fait peur qu'à ceux que la vertu a déjà effrayés. Un bon esprit voit aisément le ridicule de ces fades plaisanteries , et il sait les mépriser.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 2.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Juda , in die-

Jesus étant né en Bethléem de Juda au temps que ré-

bus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes: Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Et congregans omnes principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei: In Bethleem Judæ. Sic enim scriptum est per Prophetam: Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda: ex te enim exiet Dux, qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem, dixit: Ite, et interrogate diligenter de puero: et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret suprà, ubi erat puer. Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valdè. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes, adoraverunt eum: et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in som-

gnoit Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demanderent: Où est le Roi des Juifs qui vient de naître; car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le Roi Hérode fut troublé; et tout Jérusalem avec lui; et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et des Scribes de la Nation, il leur demanda où devoit naître le Christ? Ils lui dirent, à Bethléem de Juda; car voici ce qui a été écrit par le Prophete: Et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le Conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrétement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avoient vu paroître l'Etoile; et les envoyant à Bethléem, il leur dit: Allez, enquêtez-vous soigneusement de l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ayant entendu ce que le Roi leur disoit, ils s'en allerent, et aussi-tôt l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut en allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur le lieu où étoit l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils en eurent une extrême joie, et entrant dans le logis, ils trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere, et se prosternant, ils l'adorerent;

nis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe ; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.

MÉDITATION.

De la résistance à la grace.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien de gens virent l'étoile. Elle se montroit également à tous. Peu la suivirent ; quel malheur pour ceux qui n'en profiterent pas ! Le même malheur arrive aujourd'hui à ceux qui résistent à la grace.

Dieu parle, Dieu appelle. Lumiere intérieure, inspirations secrettes, méditations touchantes, livres de piété, maladies, accidens, Dieu se sert de tout pour nous faire entrer dans ses voies, pour nous convertir. On a les yeux ouverts, on admire, pour ainsi dire, ces phénomenes, mais on est sourd à la voix de Dieu.

Peu de grandes solemnités, peu de commencemens d'année, où nous n'ayons aperçu quelque nouvelle étoile. On regarde, c'est-à-dire, on est persuadé, on convient, on avoue qu'on est bien reculé, qu'il reste encore un long chemin à faire, qu'on a passé bien des années, et qu'on n'a encore rien fait : cet aveu, cette connoissance stérile, sont le seul fruit que produit cette grace. Elle ne luisoit pas, elle n'étoit pas donnée pour agir seulement sur les yeux ; elle étoit principalement pour faire impression sur le cœur ; il falloit rompre sur le champ cette inclination et tous ces liens, il falloit se mettre en chemin, il falloit prendre une nouvelle route avec cette nouvelle année : rien moins que cela ; on reconnoît ses égaremens, en

se reproche ses défauts, on convient qu'on n'a pas encore commencé de servir Dieu; on apperçoit déjà le tombeau, la mort s'avance à grandes journées, et ces liens subsistent, et ces passions se fortifient, et ces péchés se multiplient, et ces graces s'éteignent, et ce cœur s'endurcit; et n'est-ce point là ce que j'expérimente?

Mon Dieu, que de reproches et que de regrets! Ne permettez pas, Seigneur, que ces divines lumieres s'éteignent; je vais suivre cette inspiration, je me rends à votre grace, plus de délai, plus de retardement.

SECOND POINT.

Considérez que cette étoile miraculeuse brilla durant quelque temps; après quoi elle disparut aux yeux de tous ceux qui refuserent de la suivre.

Marchez, dit le Sauveur, *tandis que la lumiere luit; de peur que la nuit ne vous surprenne.* Ces graces surnaturelles, ces bons sentimens s'évanouissent, s'éteignent après avoir sollicité quelque temps sans fruit: on se souvient qu'on a eu la pensée, le désir même de bien faire, mais on n'en a pas plus fait; tout comme ces peuples qui se souvenoient d'avoir vu cette étoile miraculeuse sans s'être remués.

Quelle différence du sort de ces Mages qui suivirent l'étoile, d'avec celui de tant de peuples qui se contenterent de la regarder. Ceux-ci vivent dans l'erreur, et meurent infidelles; ceux-là reconnoissent Jesus-Christ, deviennent ses premiers disciples, et comblés de grace et de mérite, jouissent après leur mort d'un bonheur éternel. Hélas! tout dépendoit d'écouter cette voix intérieure, et de partir sur l'heure; lâcheté, irrésolution, vil intérêt, respect humain, amour-propre, que vous êtes souvent la source d'un funeste sort!

Combien de gens de même âge, de même condition que nous, ont été plus fidelles que nous à

la grace ! C'étoit à peu près la même éducation, le même naturel, les mêmes lumieres ; ceux-là ont quitté le monde pour ne servir plus que Dieu; ceux-ci ont pris le parti de Dieu, et de la dévotion dans le monde ; ils y menent une vie unie, exemplaire, chrétienne, devenus respectables par leur vertus, aux libertins même ; et moi, je vis dans le déréglement, déchiré de mille remords, effrayé de mes propres regrets, dégoûté par bien des déboires ; quelle sera la fin de ma vie, et quel sera mon sort éternel ! Ah ! qui comprendroit de quel prix sont les moindres graces ! Hélas ! combien en ai-je rendu inutiles ? Ah, qu'il importe de ne pas résister à la grace ! qu'il importe de suivre ces pieux mouvemens et ces saintes inspirations ! notre damnation est toujours l'ouvrage de la résistance à la grace. Quel regret, quelle rage durant toute l'éternité d'avoir été nous-mêmes les artisans de notre malheur éternel !

Ne vous rebutez pas, Seigneur, par mes infidélités; le vif repentir que j'en ai est déjà un effet de votre grace : augmentez-la cette grace, j'espere que par votre miséricorde elle ne trouvera plus en moi de résistance, et qu'elle ne me sollicitera plus en vain.

Aspirations dévotes durant le jour.

Surgam, et ibo ad Patrem. Luc. 15.

Je sortirai enfin de cet assoupissement, je vais partir, et j'irai à vous, ô mon Dieu, qui êtes mon Pere.

Vocabis me, et ego respondebo tibi. Job. 14.

Vous m'appellerez encore, ô mon Dieu, par votre grace, et certainement je ne ferai plus la sourde oreille, j'y répondrai.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° REGARDEZ toutes les réflexions que vous avez lues, et que vous avez faites sur les profanes divertissemens du Carnaval, comme une grace. Malheur à vous si vous y résistez. Vous voici dans ce temps critique; votre conversion, votre salut dépendent peut-être du parti que vous allez prendre. Résolvez-vous dès ce moment à vous bannir des spectacles, du bal, de ces assemblées si peu chrétiennes : et à vous interdire tous ces divertissemens, qui ne laissent que des repentirs. Ecrivez votre résolution, offrez-la chaque jour au Seigneur durant le sacrifice de la Messe, et faites-le en esprit de pénitence, pour réparer par cette réforme publique toutes vos débauches passées, tous vos scandales, tous vos excès.

2.° Prévoyez toutes les sollicitations, les tentations, les railleries que vous pourrez avoir à essuyer. Prévenez l'ennemi en vous déclarant le premier sur la conduite que vous voulez tenir; rien ne l'affoiblit tant que ces avances. Faites part au plutôt à votre Confesseur, ou Directeur de la résolution que vous avez faite, et prenez avec lui des mesures pour ne pas manquer à cette grace, elle est de conséquence. Quelle consolation plus douce, quel plaisir plus exquis pour vous, le premier jour du Carême, si vous avez exécuté généreusement ce que Dieu demande de vous aujourd'hui !

DOUZIEME JOUR.

SAINT BENOÎT BISCOP, CONFESSEUR.

SAINT Benoît, dit Biscop, du nom de sa famille, étoit Anglois de cette partie Septentrionale

de l'Angleterre qu'on appelle Northumberland. Il vint au monde vers l'an de notre Sauveur 628. Il étoit d'une des plus nobles, et des plus anciennes familles d'Angleterre. Il fut élevé à la Cour, mais il n'en prit ni les maximes, ni l'esprit. Le Seigneur qui l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions, lui avoit donné un naturel si propre pour la vertu, un cœur si droit et un esprit si solide, que tous les artifices dont le monde se servit pour le séduire et le faire donner dans ses pieges, furent sans effet. On prit grand soin de lui faire apprendre tous les exercices militaires, et les dispositions naturelles qu'il avoit à exceller en tous, jointes à l'application qu'il apportoit à tous ses devoirs, le firent estimer dans cette Académie.

Il porta les armes d'abord avec réputation; brave, intrépide, et le premier dans le danger, il se distingua bientôt à l'armée. Le Roi Oswin le fit un de ses Officiers, et pour lui marquer combien ses services lui étoient agréables, il le gratifia d'une belle terre dès la premiere campagne. Benoît se distinguoit à l'armée par sa bravoure, et à la Cour par sa politesse et par toutes ses belles qualités, mais singuliérement par sa piété et par sa sagesse. Estimé, aimé du Prince, honoré des Grands, il sembloit devoir s'avancer à grands pas dans la glorieuse carriere où il étoit entré, et le monde le flattoit des plus brillantes espérances, lorsque la vue d'une fortune plus solide, et d'un bonheur bien plus plein et plus digne d'un grand cœur, le fit renoncer à tout ce que la faveur des Grands a de charmes. Touché de l'amour des biens éternels et du désir de ne plus servir d'autres Maîtres que Dieu, il quitta la Cour, ses emplois, ses parens, son pays à l'âge de vingt-cinq ans, et entreprit par dévotion le voyage de Rome. Il y suivit tous les mouvemens de sa piété. La vue de ces saints Lieux arrosé du sang des Apôtres, et de celui de tant de Martyrs, et dépositaires encore aujourd'hui de leurs

saintes Reliques, ranima sa ferveur et son zele. Ce centre de la Religion augmenta sa foi, et en révérant le théâtre des victoires de tant de glorieux Martyrs, il brûloit du désir du martyre. Comme la volonté de Dieu étoit la regle de la sienne, il se vit obligé de retourner en son pays, mais avec des desseins bien différens de ceux de sa famille. Il ne voulut plus paroître à la Cour; et il consacra tout son temps aux exercices de la plus édifiante piété et de l'étude des saintes Lettres. Il y employa les cinq ans qu'il resta en Angleterre, où la réputation de sa haute vertu lui fit plus d'honneur, et fit plus de bruit que n'en avoit fait cinq ou six ans auparavant sa bravoure. Après s'être rendu habile dans la science des Saints et de la Religion, les grandes graces que Dieu lui avoit faites durant son séjour à Rome, lui inspirerent le désir d'y retourner. Le jeune Prince Alfrid, fils du Roi Oswin, qui, ayant à peu près les mêmes inclinations que notre Saint, avoit lié avec lui une étroite amitié, voulut être de ce voyage: ils partirent ensemble, et leur séjour à Rome fut un exercice continuel des plus éclatantes vertus, qui lui obtinrent la grace de quitter tout-à-fait le monde, pour ne penser plus qu'à Dieu. Il choisit l'Ordre de Saint Benoît, qui fleurissoit alors dans toute la vigueur de son premier esprit, et il se retira dans le célebre Monastere de Lérins près des côtes de Provence.

Benoît ne fut pas plutôt revêtu de ce saint habit, qu'il devint un des plus fervens et des plus parfaits Religieux du Monastere. Le Novice fut bientôt le modele des plus anciens; sa ferveur, sa dévotion, sa mortification et son humilité furent admirées de tous les Freres, comme autant de prodiges. Ayant achevé le temps de son Noviciat, et fait les vœux de Religion, il fut obligé après deux ans de retourner à Rome. On le vit partir de Lérins avec regret; mais Dieu avoit ses desseins sur son serviteur, et il vouloit qu'il portât en Angleterre cet esprit de

la perfection Monastique qu'il avoit puisé dans le Monastere de Lérins, et qu'il devînt dans son pays le restaurateur de la vie Monastique. En effet, quoiqu'il eût dessein de rester dans cette Capitale du monde Chrétien, où tout servoit à nourrir sa ferveur et à embraser son zele, à peine y fut-il arrivé, que le Pape Vitalien voulut qu'il accompagnât Théodore, Archevéque de Cantorbery, et saint Adrien, en Angleterre.

Notre saint connoissant alors les desseins de Dieu sur lui, et voyant que la divine Providence vouloit qu'il travaillât au salut de ses compatriotes, il ne fut pas plutôt arrivé dans ce pays qu'il y chercha une retraite. Il la trouva bientôt dans le Monastere de saint Augustin de Cantorbery, il en fut fait Abbé, et l'on s'apperçut aisément quel pouvoir a sur les esprits et sur les cœurs la sainteté, quand elle regne dans la premiere place. Saint Benoît trouva bien du relâchement dans son Monastere; mais il ne se mit en devoir de le corriger d'abord, que par l'efficace de ses bons exemples. Il ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'on n'est jamais plus puissant en paroles, que quand on l'est en œuvres. Sa piété, sa douceur, ses exemples réformerent d'abord toute sa Communauté; il sut gagner les cœurs, en évitant avec soin d'aigrir les esprits; et l'on vit dans moins de deux mois refleurir avec éclat dans le Monastere de saint Augustin, la discipline réguliere.

Les affaires de l'Église d'Angleterre l'ayant obligé de retourner à Rome, il en rapporta divers livres de piété, concernant la conduite des mœurs et le culte divin, et il sut merveilleusement mettre en œuvre tout ce qu'ils contenoient touchant la morale. Il fut obligé de passer en Northumberland, ayant laissé le soin du Monastere de Cantorbery à saint Adrien son éleve. Sa patrie ressentit bien les effets du zele et de la sainteté de Benoît; il y fonda le Monastere de Wermouth, au dio-

cese de Durham, par les libéralités du Roi Egfrid successeur d'Oswin ; et l'on a remarqué que ce fut notre saint qui introduisit l'usage des vitres historiées, et de beaucoup d'autres ornemens des Eglises d'Angleterre, par le moyen des ouvriers qu'il avoit fait venir de France. Il avoit extrémement à cœur que l'office divin se fît avec majesté, que tout ce qui servoit à l'Autel fût précieux, que tout fût riche, magnifique et recherché dans nos temples : il bâtit encore le Monastere de Girwic ou Jarou, à deux lieues seulement de celui de Wermouth ; et comme celui-ci avoit été bâti sous le nom de Saint Pierre, il donna au second celui de Saint Paul, et comme ces deux maisons étoient si proches, il ne put se dispenser d'en prendre le soin, comme si c'eût été une seule Communauté ; aussi devinrent-elles en peu de temps trèsflorissante sous sa conduite ; il y forma un grand nombre de Saints pour le Ciel, encore plus par ses exemples que par ses instructions. On y vit les saints Esterwin et Geolfroy, et le vénérable Bede fut encore quelques années après un de ses illustres éleves.

Il retourna à Rome pour obtenir du Pape les priviléges nécessaires aux pieux établissemens qu'il avoit faits, et pour puiser dans ces sources pures de la spiritualité, comme il le disoit lui-même, de quoi instruire ses disciples. Il parcourut les plus célebres Monasteres, non-seulement de l'Italie, mais encore de France, recueillant avec soin tout ce qu'il y trouvoit de plus édifiant et de plus parfait, pour le mettre en usage dans ses Monasteres d'Angleterre ; il le fit avec grand succès. Tout ce que la vie intérieure a de plus parfait, tout ce que la discipline Monastique a de plus édifiant et de plus saint, tout ce que la Religion inspire de plus grand et de plus élevé, tout cela fleurissoit dans les communautés qui étoient sous sa conduite ; mais on peut dire que quoique notre Saint n'omît rien de tout ce qui

pouvoit contribuer à la réformation intérieure, et à la perfection de ses Religieux, il avoit une vocation singulière pour établir le culte divin extérieur avec éclat, et pour lui procurer toute l'étendue et toute la majesté qui lui est due ; il avoit un zele extraordinaire pour l'ornement des Eglises, pour la pompe et pour la magnificence des cérémonies Ecclésiastiques. L'Office Divin se célébroit dans tous les Monasteres avec une décence, une modestie et une dévotion qui faisoient honneur à la Religion, et qui inspiroient du respect aux peuples les plus grossiers et les moins dociles. Il n'y avoit presque point alors d'Eglises ni de Chapelles en Angleterre bâties de pierre ; l'usage des vitres aux fenêtres y étoient encore inconnu, les peintures saintes fort rares ; mais notre saint pourvut à tous ces besoins, avec un zele et une industrie admirable.

En revenant de Rome, il amena avec lui des Architectes, des Vitriers, des Peintres, des ouvriers d'outre-mer des plus habiles, et l'on éprouva bientôt, par une heureuse expérience, combien la magnificence des Eglises, la célébrité des cérémonies, la richesse des ornemens, le secours des peintures sacrées, et la majesté du culte extérieur sert pour donner une haute idée de la Religion, et pour inspirer de la ferveur aux Fidelles. Saint Benoît eut encore la consolation d'enrichir ses Eglises de beaucoup de corps saints qu'il apporta de Rome, dont les Papes lui avoient fait présent, pour récompenser sa piété. Il n'oublia pas même les secours du chant, inconnu jusqu'alors en Angleterre. Le Pape Agathon charmé de son zele pour le culte divin, envoya avec lui en Angleterre Jean, Abbé de Saint-Martin, Archichantre ou Capiscol, c'est-à-dire, maître du chœur et de la musique de l'Eglise de Saint-Pierre de Rome ; et ce fut par l'industrie religieuse, et le zele de saint Benoît que l'Angleterre apprit le chant

Grégorien et les cérémonies Romaines. Il en composa lui-même un livre, sous le titre *De la célébration des Fêtes.* On peut dire que l'amour, le zele et la pureté de la Religion crut en Angleterre avec la piété et la solemnité du culte; l'un et l'autre furent les fruits de la vertu et du zele de notre Saint. Mais quelque éminente, quelque éclatante, que fût cette vertu durant une vie si innocente, si laborieuse et si pénitente, Dieu voulut la rendre encore plus pure et plus parfaite sur la fin de ses jours; afin qu'après avoir donné de si grands exemples de régularité, de mortification, de pénitence à tous ses Religieux, il leur montrât sur la fin celui d'une patience admirable dans une cruelle paralysie qui l'attacha sur une dure croix, l'espace de trois ans. Son air gracieux et toujours égal, sa tranquillité, son union intime avec Dieu, sa joie même, n'en parurent jamais altérés. Enfin, après avoir reçu les derniers Sacremens, avec une nouvelle ferveur; après avoir exhorté tous ses chers enfans à remplir tous leurs devoirs avec ponctualité, il rendit doucement son esprit à son Créateur le 12 de Janvier de l'an 703, la soixante et seizieme année de son âge, ou selon quelques anciens Historiens, la quatre-vingt-sixieme. Il fut enterré dans l'Eglise du Monastere de Wermouth, d'où ses reliques furent transportées, du temps des incursions des Danois, dans le Monastere de Glasion, au Comté de Sommerset, où on croit qu'elles sont encore avec celles de saint Geolfroy son successeur.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de l'Epiphanie.

L'Oraison en l'honneur de saint Benoît Biscop, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, beati Benedicti Abbatis commen-

NOUS vous supplions, Seigneur que l'intercession du Bienheureux Benoît Ab-

det : ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio adjuvemur. Per Dominum nostrum, etc.

bé, nous rende agréable à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

SURGE, illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos : super te autem orietur Dominus, gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues : et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha : Omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.

LEVEZ-VOUS, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté : car voilà que votre lumiere est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car voilà que les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux, et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez, et vous serez dans l'abondance, votre cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblée des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

Saint Jérôme reconnoît Isaïe comme le plus éloquent de tous les Prophetes. Ses écrits sont, dit-il, l'abrégé des saintes Ecritures ; ils contiennent

toutes les plus rares connoissances dont l'esprit humain soit capable. Quidquid potest humana lingua proferre, et mortalium sensus accipere, isto volumine continetur.

RÉFLEXIONS.

Voilà que les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre envelоppera les peuples. Il faut que l'esprit soit enveloppé dans des ténebres bien épaisses, pour donner, au sein du Christianisme, dans les dissolutions des Païens; car de quel autre nom doit-on appeler les licences scandaleuses du Carnaval? Certainement de tous les abus, nul qui doive tant allumer le zele de tous les gens de bien, que la licence du Carnaval, qu'on croit autoriser par la coutume. La Religion les condamne, la raison même les réprouve; et ce pernicieux abus, fût-il aussi ancien que les faux Fidelles, rien ne prescrit contre la loi de Jesus-Christ.

Peu de gens qui ne sentent toute l'iniquité de ces désordres; mais le penchant au mal prévaut, l'amour du plaisir domine, la raison n'est pas écoutée, on suit la foule, et l'on s'étourdit; mais le torrent est trop rapide pour qu'on puisse le traverser: la coutume ôte les digues, le torrent entraîne tout, et de là viennent ces jeux, ces divertissemens excessifs, ces débauches.

Et ce qui est plus à plaindre, c'est que pour n'être point inquiété dans ces excès scandaleux par les mouvemens de la grace, on les étouffe, on les contredit, on les méprise jusqu'à ce qu'enfin on ait acquis une fausse sécurité de conscience, dans laquelle on s'endort. A la vérité on arrive tard à cet aveuglement total, si étroitement lié avec la réprobation; mais on y arrive, et comme l'esprit est d'ordinaire séduit par le cœur, on se fait une étude de ne pas voir ce qu'on ne veut pas faire. On aime le jeu, on se plaît au bal; tout ce qui vient troubler la passion est regardé comme

ennemi de notre repos. On fait ce qu'on peut pour prendre les remords d'une conscience justement effrayée pour de fausses alarmes, et on y réussit.

On regarde avec pitié ces Directeurs incommodes, qui crient contre les divertissemens du Carnaval, qui condamnent les spectacles et les bals : on n'oublie rien pour les faire passer pour des esprits vains et fâcheux, qui ne cherchent qu'à se distinguer par un ton austere et par d'outrées singularités, qui aiment à se faire un nom aux dépens des ames simples et crédules.

Quelle secrette aversion, bon Dieu ! si quelque personne vertueuse ose désapprouver ces sortes de plaisirs ! Jesus-Christ lui-même est-il mieux traité, si pour condamner ces plaisirs qu'il proscrit si positivement, on s'avise de citer sa parole ? La voix de l'Evangile est peu écoutée dans l'école des mondains, et ceux de ce caractere qui liront ces réflexions, en seront-ils fort touchés ? Combien qui se sauront mauvais gré de s'être mis dans la nécessité de les faire !

On se roidit contre sa propre raison, quand on se plaît à être trompé. Toute erreur qui nourrit et qui flatte la passion a des charmes. Pour peu qu'on ait de religion, on ne peut s'empêcher de condamner les réjouissances et mascarades du Carnaval. On ne peut ignorer que l'Evangile condamne le bal, les spectacles et les assemblées profanes ; mais on s'étourdit sur ce point de morale, comme sur bien d'autres. Le nombre, la qualité, l'éclat, le nom même de ceux qui se trompent comme eux, fait une espece d'autorité qui leur rend cette erreur plus plausible ; et dès qu'on s'y plaît et qu'on l'aime, on ne veut pas que ce soit une erreur.

Dites à cette jeune personne, que ses parens prennent plaisir d'immoler à tant de vanités, et qui est si contente d'être victime ; dites à ce libertin, en qui l'esprit du monde et une oisiveté

invétérée ont presque éteint l'esprit de religion; dites à cette jeune femme qu'un leurre de fortune flatte et éblouit, et qui n'a plus de goût que pour les joies et les fêtes mondaines; dites-leur que, selon saint Chrysostôme, il n'y a point de plus dangereux ennemis du salut que ces spectacles, ces veillées, ces assemblées d'oisiveté, ces profanes divertissemens indignes d'un Chrétien.

Dites-leur que le bal est défendu, comme l'écueil ordinaire de l'innocence, le tombeau de la pudeur, le théâtre de toutes les vanités mondaines, et le triomphe de toutes les passions; que c'est un assemblage de tous les dangers du salut, et un précis vif et piquant de toutes les tentations; que tout y est écueil, que tout y est poison; danses, instrumens, objets, entretiens, assemblées; que tout y concourt à étouffer les sentimens de piété, à séduire l'esprit et le cœur; que rien n'est plus opposé que le bal à l'esprit du Christianisme: avec quel mépris serez-vous écouté? que de fades plaisanteries sur le prétendu réformateur! que de gloses sur la morale outrée!

Ainsi méprisoit-on autrefois les salutaires avertissemens et la morale des plus saints Patriarches de l'ancienne Loi. Mais quand ces beaux jours commencerent à s'obscurcir, que le ciel irrité commençoit de répandre ses torrens, et que la mer en courroux ne connoissoit plus de bornes; quand les eaux du déluge ayant interrompu tous ces plaisirs, portoient l'effroi avec la mort jusque sur le sommet des plus hautes montagnes: alors pensoit-on que la morale avoit été outrée, et qu'elle portoit à faux? Crut-on qu'on avoit eu tort de condamner cette oisiveté criminelle, cette mollesse étudiée, ce luxe séduisant, ces jeux éternels, ces débauches licencieuses, ces divertissemens profanes; en un mot, tout ce que nous approuvons aujourd'hui, et qui alluma la colere du Dieu vivant? Avoit-on tort d'avoir crié contre ce torrent

d'iniquité

d'iniquité qui inondoit le genre-humain, contre ces désordres publics et ces vices secrets qu'il fallut noyer dans un déluge ?

Une main invisible jettera l'effroi au milieu de ces cercles et de ces bals ; une mort précipitée et toujours imprévue, changera en deuil cette pompeuse et brillante mondanité ; un triste et funeste accident dissipera ces assemblées. Le temps viendra que ces jeunes personnes, ces libertins, ces gens du monde, indignés de leurs propres égaremens, condamneront avec une espece d'horreur tous ces profanes divertissemens ; mais en sera-t-il temps ?

On aura eu raison alors de traiter de divertissemens païens les réjouissances du Carnaval ; alors ces Ministres de l'Évangile, sinceres et peu flatteurs, auront été les sages, les zélés ; on rendra justice alors à la vertu de ceux qui avoient pris le bon parti, en s'interdisant toutes ces fêtes peu chrétiennes. Alors on avouera que les maximes du monde étoient fausses, contraires à la véritable sagesse et au bon sens, et que ces joies profanes n'étoient pas plus permises en Carnaval qu'en Carême. Mais, ô mon Dieu ! qu'un repentir est amer quand il est sans fruit et sans ressource ! et que le souvenir du bal et de tous ces divertissemens si peu chrétiens, cause de regrets et de troubles à qui l'envisage du lit de la mort.

On n'attend pas même si tard pour condamner tous ces désordres. Le tumulte n'étourdit pas éternellement ; il y a des intervalles de raison et de religion ; et quelque affoiblies qu'elles soient dans un libertin, elles ne laissent pas de lui faire voir la malignité de ce qui lui plaît, et de lui faire entrevoir le poison de ce qui l'enchante.

J'ai toujours cru les bals dangereux, disoit un des plus beaux esprits de son temps, et le Courtisan le plus poli de son siecle, Monsieur le Comte de Bussy-Rabutin : J'ai toujours cru les bals dan-

gereux ; ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, c'a encore été mon expérience ; et quoique le témoignage des Peres de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens, qui, à ce qu'ils disent, courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres : cependant les gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine à résister à la tentation dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons et l'agitation de la danse échaufferoient les Anachorettes. Les vieilles gens qui pourroient peut-être aller au bal sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; et les jeunes gens à qui la bienséance le permettroit, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien, et je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais.

La Messe de ce jour est la même que celle du jour de l'Epiphanie.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 2.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum! Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Et con-

Jesus étant né en Bethléem de Juda, au temps que régnoit Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demanderent : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle le Roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui; et ayant

gregans omnes principes Sacerdotum et Scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judæ. Sic enim scriptum est per Prophetam : Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet Dux, qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem, dixit : Ite, et interrogate diligenter de puero : et cùm inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cùm audissent regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret supra, ubi erat puer. Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno valdè. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum : et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

assemblé tous les Princes des Prêtres et des Scribes de la Nation, il leur demanda où devoit naître le Christ ? Ils lui dirent, à Bethléem de Juda ; car voilà ce qui a été écrit par le Prophete : Et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le Conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrétement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avoient vu paroître l'étoile, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquêtez-vous soigneusement de l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que moi aussi j'aille l'adorer. Ayant entendu ce que le Roi leur disoit, ils s'en allerent, et aussi-tôt l'étoile qu'ils avoient vue en Orient parut en allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur le lieu où étoit l'Enfant. A la vue de l'étoile, ils eurent une extrême joie, et entrant dans le logis, ils trouverent l'Enfant avec Marie sa Mere, et se prosternant, ils l'adorerent ; puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens, de la myrrhe; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.

MÉDITATION.

Des effets de la Grâce.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ trois effets visibles de la grace dans le voyage des Mages. Ils partent malgré la peine et toutes les difficultés ; ils continuent leur voyage quoique l'étoile disparoisse ; ils s'en retournent par un autre chemin, sans avoir égard aux ordres d'un Roi fourbe et cruel. Que d'importantes leçons dans ce seul mystere !

Dès qu'on fait la résolution de servir Dieu, on sent naitre bien des difficultés. Ces obstacles ne sont pas toujours réels, mais ils font toujours le même effet sur notre cœur que de vrais obstacles. Quelle lâcheté de perdre courage ! devons-nous marcher seuls ? n'avons-nous à compter que sur nos propres forces ? ignorons-nous que la grace tire toute sa vertu du sang et des mérites de Jesus-Christ, et que nous ne manquons jamais de graces ? Quelle erreur de ne vouloir pas se mettre en chemin avec un tel guide ! Lorsque je me sens plus foible, disoit l'Apôtre, c'est alors que je suis fort, parce que c'est alors que je compte plus sur la grace. Si la vertu chrétienne n'étoit que notre ouvrage, nous aurions raison de nous décourager ; mais avec la grace de Jesus - Christ quel naturel si âpre, quelle habitude si invétérée, quel penchant si violent, quel ennemi si fier et si formidable dont je ne doive espérer une pleine victoire ! C'est parce que nous sommes la foiblesse même, que nous sommes forts. Quelle honte, quel regret pour ces cœurs timides, pour ces ames lâches, que tout décourage, que tout arrête, lorsqu'elles verront qu'avec le secours de la grace on vient à bout de tout !

Sainte Agnès étoit jeune, saint Isidore étoit pauvre, saint Louis étoit Roi; le ciel nous coûte-t-il plus cher qu'aux Martyrs? Quelle austérité dans les déserts; que de sacrifices dans tous les états; quelle innocence, même au milieu du monde; quelle foule de Saints dans tous les Ordres Religieux; que de miracles de sainteté dans toute l'Eglise! C'étoit des hommes foibles comme nous, mais plus fidelles que nous à la grace.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a que les ames lâches qui se découragent dès que l'étoile disparoît. Quand on n'est dévot que quand on sent les douces impressions de la grace, c'est une marque qu'on sert Dieu plus par intérêt que par amour; lorsque la sensibilité est le principal mobile de la vertu, on n'est pas dévot long-temps.

La vue de l'étoile réjouit: mais les Mages ne laissent pas de continuer leur voyage, quoiqu'elle ait disparu. A la vérité, elle ne demeure pas long-temps éclipsée. Quel malheur pour ces saints Rois s'ils fussent revenus sur leurs pas! Persévérons dans les voies de Dieu, l'étoile reparoîtra dès qu'il sera nécessaire; elle se cache d'ordinaire dans le tumulte du monde. Les épreuves sont nécessaires pour affoiblir l'amour-propre qui se nourrit des sensibilités et du goût.

La priere qu'Hérode avoit faite aux Mages étoit un grand motif pour ne pas changer leur route; mais la grace ne nous fait jamais retourner par le même chemin: on ne se convertira pas, quand on ne change point.

Bien des gens se contenterent de venir voir ce jeune Enfant, et d'offrir leurs services à Marie; mais tout se réduisit à de belles paroles. Hélas! n'avons-nous pas souvent, à l'égard de Jesus-Christ, la même conduite? On se présente à lui à la Messe, à la Communion, combien de fois

nos prieres ne se réduisent qu'à des paroles ? Y a-t-il beaucoup de gens qui au retour prennent une nouvelle route ? C'est un mauvais signe quand les secours spirituels, quand l'usage des Sacremens, quand la dévotion même ne nous rendent pas meilleurs.

Ne permettez pas, Seigneur, que ces réflexions me soient inutiles. Je n'ai que trop abusé de vos graces ; soyez à jamais béni pour celles que vous daignez encore me faire : je suis résolu de changer de route en changeant de conduite ; faites que ma conversion soit le fruit de cette méditation.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vias tuas Domine demonstra mihi, et semitas tuas edoce me. Psal. 24.

Faites-moi connoître vos voies, Seigneur, et que désormais je n'en tienne point d'autres.

Converte nos Domine, et convertemur ; innova dies. Tren. 5.

Convertissez-nous, Seigneur, et nous serons véritablement convertis, et faites par votre miséricorde que je mene une nouvelle vie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL faut que vous ayiez aujourd'hui la douce consolation de voir dans votre conduite les effets de la grace. Etes-vous colere, impatient, peu recueilli ? vos yeux sont-ils accoutumés à s'égarer dans l'Eglise, et à se répandre indifféremment sur toutes sortes d'objets ? êtes-vous volontairement distrait dans la priere ? le soin de la parure ne vous occupe-t-il point trop ? n'avez-vous rien à vous reprocher sur la vie inutile, sur la mollesse et sur l'oisiveté ? n'avez-vous point de la dureté pour les pauvres ? vos aumônes répondent-elles à vos revenus ? travaillez-vous à dompter vos passions ? l'amour-propre domine-t-il ? Déterminez celui de

ces défauts que vous devez aujourd'hui corriger. Vous pouvez surement compter sur la grace ; heureux si vous pouvez compter aussi surement sur votre fidélité.

2.° Rappelez dans votre esprit une fois le jour tous les propos et les projets de conversion que vous avez faits autrefois ; rappelez ce plan de vie qui avoit été le fruit de quelque confession générale, ou de quelque retraite, et voyez si vous ne vous êtes démenti en rien. Renouvelez aujourd'hui ces propos ; renouvelez ce plan de vie, et imposez-vous une peine, toutes les fois que vous y manquerez. C'est encore une pratique de piété très-utile, de déterminer en particulier avant la confession et avant que de finir la méditation, le fruit qu'on en veut tirer. Bon Dieu ! que de petites industries pour rendre ses occupations fructueuses dans le monde ! Ne serons-nous épais et stupides que pour l'affaire du salut ?

TREIZIEME JOUR.

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT HILAIRE, l'un des plus grands ornemens de l'Episcopat, une des plus brillantes lumieres de l'Eglise des Gaules, que saint Jérôme et saint Augustin appellent le très-glorieux défenseur de la foi et l'insigne Docteur de l'Eglise, naquit à Poitiers vers la fin du troisieme siecle, ou au commencement du quatrieme. Sa famille, l'une des plus considérables de la Province, avoit le malheur d'être engagée dans les ténebres du Paganisme, dans lequel Hilaire fut élevé. Son éducation, quoique païenne, fut celle d'un enfant de qualité : on l'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences

profanes ; il y fit de si grands progrès, soit dans les Belles-Lettres, soit dans l'étude de la Philosophie, qu'on ne douta point qu'il ne dût être un jour un des plus grands hommes de son siecle : il le devint, mais ce ne fut pas par l'étude des sciences profanes.

Hilaire avoit un esprit trop solide et trop pénétrant, pour se repaître des superstitions et des ridiculités païennes. Les lumieres seules de la raison, avec les secours de la Philosophie, auroient suffi pour lui faire connoître les erreurs trop grossieres et les absurdités du Paganisme, et pour l'en désabuser ; mais la conversion du cœur est toujours l'ouvrage de la grace. Elle commença insensiblement à lui éclairer l'esprit, et à lui faire sentir le ridicule et l'impiété de toutes ces Divinités chimériques, qui amusoient le peuple. Il aperçut bientôt, à la faveur de cette divine lumiere, qu'il y avoit un Être Souverain et Eternel, le principe et la fin de tous les êtres créés, qui seul pouvoit faire le souverain bonheur de l'homme : il n'étoit occupé que de ces réflexions, lorsque par un effet particulier de la Providence, les livres de Moïse et des Prophetes lui tomberent entre les mains. Il les lut avec avidité et avec plaisir. La lecture de l'Evangile acheva de lui découvrir la vérité et la sainteté de notre Religion ; et le Pere des miséricordes, qui en vouloit faire un vase d'élection, lui inspira le désir efficace de l'embrasser et de la suivre.

Eclairé de ces vives lumieres, il renonça sans peine à un Paganisme plutôt de Philosophie que d'idolâtrie, car il ne fut jamais guere capable de donner dans les grossieres absurdités des Païens ; et il n'avoit pas plutôt eu l'usage de sa raison, qu'il avoit sentit que la vérité ne se trouvoit pas dans le Paganisme. Il reçut le Baptême avec une joie qui est au-dessus de toute expression, comme il nous l'assure lui-même. La grace de cette régé-

nération fut si abondante, qu'il parut dès ce commencement aussi plein de l'esprit de Dieu, que les Chrétiens les plus parfaits. Il n'eut plus que du dégoût et même de l'horreur de toutes les connoissances profanes qu'il avoit acquises dans les livres des Païens. Il n'eut plus de goût que pour les livres sacrés; toute autre lecture lui devint fade et insipide. Comme le Seigneur le destinoit à être une des grandes lumieres de l'Eglise, il lui donna une si claire intelligence des divines Ecritures et des plus sublimes vérités de notre Religion, que presque au sortir des eaux salutaires du Baptême, on le vit agir, non pas en simple Néophyte, mais déjà comme l'un des Maîtres et des Peres de l'Eglise de Jesus-Christ. De sorte que n'étant encore que laïque, il paroissoit posséder par avance la grace du Sacerdoce. Il étoit si plein de Dieu, dit Fortunat, et il avoit tant de soin de former ses mœurs sur les regles de l'Eglise, qu'il sembloit, étant laïque et marié, posséder déjà la grace du Sacerdoce.

La science pratique de la Morale Chrétienne, suivit de près la science spéculative du dogme dans notre Saint. On ne vit jamais une plus tendre dévotion, une conduite plus exemplaire. Il avoit épousé une Demoiselle d'un mérite distingué, qui, suivant en tout les pieuses inclinations d'un si vertueux époux, servoit de modele de toutes les vertus aux personnes de son sexe. Il en avoit eu une fille nommée Abra, qui sut si bien profiter des grands exemples domestiques qu'elle avoit devant les yeux, et de l'éducation chrétienne que lui donnerent ses parens, qu'elle a mérité d'être honorée dans l'Eglise de Poitiers comme une Sainte.

La vertu de notre Saint devenant tous les jours plus parfaite, il convint avec sa femme de vivre désormais ensemble comme frere et sœur. On ne parloit dans toute la Province que de la pureté de ses mœurs; on admiroit par-tout la modestie, la

charité, le zele d'Hilaire. Enfin sa réputation fondée sur son mérite et sur sa rare piété, lui acquit une estime si universelle et chez le peuple et dans le Clergé, que l'Evêque de Poitiers étant mort, tous les Fidelles de cette Eglise jeterent les yeux sur lui; et sans écouter sa répugnance et son humilité, ils le choisirent d'un consentement universel pour être leur Pasteur et leur Maître. Séparé de sa femme par un consentement mutuel, il fut contraint de consentir au choix qu'on avoit fait de lui, et il fut sacré Evêque.

Hilaire n'ignoroit pas les devoirs formidables de l'Episcopat; mais plein de confiance en celui qui le chargeoit d'un tel fardeau, et de qui il attendoit toutes les lumieres et les forces nécessaires pour s'acquitter de son ministere avec fidélité, il ne s'appliqua plus qu'à conserver le dépôt sacré de la Foi qui lui étoit confié, et à défendre sa pureté contre la corruption des hérésies. Celle des Ariens, après avoir désolé l'Eglise d'Orient, avoit pénétré jusque dans les Gaules. L'Empereur Constance, fils du grand Constantin, s'étant laissé séduire aux flatteries de sa femme, Princesse Arienne, il devint lui-même le plus grand fauteur des Ariens, et pour défendre cette croyance impie, il persécuta cruellement l'Eglise, il exila les plus saints Prélats, et devint le fléau des Orthodoxes. Saint Hilaire, animé d'un zele ardent et généreux pour la foi de Jesus-Christ, non-content de nourrir son peuple de la divine parole dans ses prédications, ne cessoit de se déclarer contre l'erreur, et passoit déjà pour un des plus redoutables ennemis de l'Arianisme. Il fut applaudi et secondé dans sa générosité par la plupart des Prélats des Gaules. Ces fidelles Ministres le regardant moins comme leur confrere, que comme leur Chef, parlerent et agirent toujours de concert avec lui pour défendre la foi, et garantir leurs peuples du venin de l'hérésie. Mais Saturnin, Evêque d'Arles, qui avoit l'esprit et les

mœurs également corrompues, et qui favorisoit ouvertement l'Arianisme, troubla cette si sainte union des Pasteurs. Fier du crédit qu'il avoit auprès de l'Empereur Arien, il se mit à exercer une espece de tyrannie sur ses confreres; il usa de menaces et de violence pour les engager dans son parti, et il arma contre ceux qu'il ne put gagner, toute la puissance des Magistrats et des Officiers de l'Empereur Constance, la plupart infectés de l'Arianisme comme lui. Saint Hilaire se mit peu en peine du crédit de Saturnin, et voyant qu'il n'oublioit rien pour intimider les Catholiques, et pour grossir son parti, il le sépara de sa communion et de celle de tous ses associés, avec les autres Prélats Catholiques des Gaules. Saturnin voulut s'en venger comme d'un outrage fait à sa dignité et à son caractere. Il se ligua avec quelques Evêques hérétiques, et appuyé de l'autorité de l'Empereur, il assembla un Concile à Beziers, auquel on croit qu'il présida, et il y appela saint Hilaire et plusieurs autres Evêques Catholiques de la Province.

Notre Saint s'y trouva, et animé de ce zele ardent et généreux qui a toujours fait le caractere des saints Prélats, il se déclara lui-même dénonciateur contre les Evêques Ariens, devant les Prélats Orthodoxes. Il s'engagea à prouver leur impiété, à démontrer leurs erreurs, à produire des témoins de leur héréticité, à découvrir toute la malignité de leur secte. Il fit voir que l'on corrompoit l'Evangile, que l'on ruinoit la foi, et que par une fausse et séduisante confession du Nom de Jesus-Christ, on introduisoit le plus horrible blasphême dans l'Eglise. Mais la violence qui régnoit dans une assemblée où les ennemis de la foi Catholique étoient les maîtres, ne lui laissa point la liberté de représenter toutes ces choses avec l'étendue, l'ordre et la netteté qu'elles demandoient. Plus il pressoit qu'on lui donnât audience, plus

les ennemis de la vérité s'obstinoient à la lui refuser. Comme ils craignoient de se voir confondus, ils ne voulurent point l'entendre. Saturnin et les autres Evêques Ariens, se voyant tout-puissans dans ce Conciliabule, déposerent notre Saint, et profitant de leur crédit auprès de l'Empereur Constance qui se trouvoit alors à Milan, le firent envoyer en exil en Phrygie, avec Rhodane Evêque de Toulouse.

Saint Hilaire reçut l'ordre du Prince avec une joie égale à celle qu'avoient les Apôtres et les Martyrs, quand ils avoient à souffrir pour la cause de Jesus-Christ. Saturnin triomphant de joie de voir le fléau des hérétiques banni, crut que les autres Evêques Catholiques des Gaules, intimidés par cet exil, n'oseroient plus le traiter d'hérétique, mais il se trompa. Nul de ces généreux Prélats qui voulût le recevoir dans sa communion, demeurant fermes et dans la foi, et dans la communion de saint Hilaire. Notre Saint se rendit sans délai au lieu de son exil, où la Providence lui préparoit de nouveaux triomphes.

La confiance que lui inspiroit la justice de la cause qu'il défendoit, le porta même à écrire une lettre très-respectueuse à l'Empereur, pour se justifier des noires calomnies de ses ennemis. Il écrivit aussi, mais avec plus d'efficace, aux Evêques des Gaules, avec lesquels il entretint toujours une aussi grande communication que s'il eût été au milieu d'eux; et ses lettres en rendant inutiles tous les artifices de la faction Arienne, furent d'un grand secours aux Evêques Catholiques qui n'étoient ni si zélés, ni si généreux que lui.

Saint Hilaire ne fut pas plutôt arrivé au lieu de son exil, qu'il vit avec une vive douleur le triste état où se trouvoient alors les Eglises de l'Asie. Celles de Phrygie où il étoit relégué, et celles des Provinces voisines, n'avoient presque plus que le nom d'Eglises de Jesus-Christ. A peine y conser-

voit-on quelques foibles restes de la Religion orthodoxe. Il ne découvroit de toutes parts que scandales, que schismes, que perfidies, que nouvelles erreurs qui se multiplioient tous les jours. L'Arianisme, soutenu par la puissance de l'Empereur, avoit tellement désolé la vigne du Seigneur, que notre Saint assure qu'il n'avoit trouvé que trois Evêques qui ne fussent pas tout-à-fait Ariens ; tous les autres étoient dans un si pitoyable égarement, qu'à peine Dieu étoit connu par les Prélats des dix Provinces de l'Asie : c'est ainsi qu'il s'explique lui-même.

Ce fut durant ce temps de son exil que la sagesse, la prudence, le zele de ce grand Saint parurent avec plus d'éclat et avec plus de fruit. Toujours animé de l'esprit de Jesus-Christ, il combattit les ennemis de la Foi avec une vigueur si vive et si sage en même temps, qu'en confondant leurs erreurs, il ne leur donna jamais aucune prise. Reconnoissant la ruse et les artifices des hérétiques dans la multiplicité de leurs confessions de Foi toutes plus captieuses, il reprit la plume pour la cause du Fils de Dieu, et exposant aux yeux de tout le monde le venin de l'erreur, il donna de si grands éclaircissemens sur tous les points contestés, et mit dans un si grand jour la Foi orthodoxe, d'une maniere si plausible, que le monstre de l'hérésie auroit dû expirer, si le génie de l'hérésie n'étoit irrévertible. Il composa divers autres excellens ouvrages dans le temps de son exil, entr'autres son Traité admirable des Synodes ; et il travailla si utilement pour le service de l'Eglise, qu'il sembla n'avoir été banni dans un pays étranger, que pour y rétablir le royaume de Jesus-Christ, en y ressuscitant la Foi orthodoxe.

Il se tenoit alors deux Conciles fameux dans l'Empire par l'autorité de l'Empereur, lesquels par la multiplicité des confessions de Foi en faveur

des Ariens, détruisoient, selon la remarque judicieuse d'un Païen, l'auguste simplicité et l'unité de la Religion Chrétienne. Le premier de ces Conciles étoit celui de Rimini en Italie pour les Evêques d'Occident ; le second étoit celui de Séleucie en Isaurie pour les Evêques d'Orient ; et tous les deux ennemis de la vérité catholique. S. Hilaire étoit dans la quatrieme année de son exil. Comme l'Empereur ordonnoit généralement à tous les Prélats de se trouver à ces assemblées, le Gouverneur obligea saint Hilaire de se trouver à celle qui se tenoit en Orient, et lui fournit la voiture. Ce fut en ce voyage qu'une fille païenne nommée Florence, pressée du désir de voir ce grand serviteur de Dieu, vint se jeter à ses pieds, lui demandant sa bénédiction. Le Saint l'instruisit, et la baptisa avec son pere et toute sa famille.

Arrivant à Séleucie, il y fut reçu des Prélats avec des témoignages de vénération. Il y justifia hautement les Evêques Catholiques des Gaules, que les Ariens, toujours féconds en calomnies, avoient décriés comme suspects de Sabellianisme. S'élevant ensuite contre les impiétés des ennemis de la divinité de Jesus-Christ, il confondit tous ces partisans de l'erreur, et y fit triompher la Foi orthodoxe. L'hérésie effrayée à la vue de ce Héros de la vérité, fit prendre le change à l'Assemblée. Ce ne fut plus qu'une horrible confusion ; les Ariens et les demi-Ariens acharnés à se déchirer les uns les autres avec aigreur, rompirent le Concile, et ayant recours à l'Empereur, coururent à Constantinople. Saint Hilaire les suivit. Voyant que les Députés du Conciliabule de Rimini qui étoient arrivés depuis peu de jours, s'étoient joints au parti des Anoméens ; notre Saint voyant que le parti hérétique alloit prévaloir, se présenta avec une générosité respectueuse à l'Empereur ; et après lui avoir exposé en peu de mots, les motifs qui lui faisoient prendre la liberté de lui présenter sa

requête, il lui demanda une conférence publique, où il lui fût permis de disputer contre les Ariens en présence de Sa Majesté. Ce Prince paroissoit assez y consentir ; mais les Ariens connoissoient trop la capacité du Saint, pour oser se commettre avec lui devant des témoins et des arbitres ; et par une défaite assez singuliere, ils persuaderent à l'Empereur de le renvoyer dans son Eglise, comme un brouillon qui troubloit l'Orient par sa présence.

Cette nouvelle espece de bannissement devoit être aussi agréable à notre Saint, qu'elle lui étoit glorieuse, se voyant exilé dans sa chere Eglise, par ceux même qui l'en avoient fait chasser. Mais Hilaire qui n'avoit à cœur que les intérêts de Jesus-Christ, et qui connoissoit parfaitement les artifices des Hérétiques, donna toute la liberté à son zele, voyant avec quelle malice on opprimoit la Religion. Il s'éleva avec une grandeur de courage toute extraordinaire contre un Prince qui, sous le spécieux nom de Chrétien, détruisoit le fondement du Christianisme, en combattant ouvertement la divinité de Jesus-Christ. Le désir du martyre lui inspira cette liberté, ne pouvant se résoudre à laisser les Eglises d'Orient en proie aux hérétiques. Il fallut cependant obéir : ce généreux défenseur de la Foi, fut renvoyé à Poitiers ; il fut reçu dans toutes les villes de sa route comme un glorieux Confesseur de Jesus-Christ, qui revenoit chargé de lauriers, et triomphant de l'hérésie. S. Martin, qui fut depuis si célebre dans les Gaules, et qui vivoit depuis deux ans dans une petite Isle des côtes de la Ligurie, quitta sa solitude pour aller au-devant de lui jusqu'à Rome, et il le suivit jusqu'à Poitiers, où il voulut être son Disciple.

Il est aisé de comprendre avec quelle joie, avec quelle vénération, avec quel triomphe ce glorieux Confesseur de Jesus-Christ fut reçu de son peuple. Dieu même voulu honorer le retour du Saint par des miracles, qui augmenterent encore la réputa-

tion de son éminente sainteté. Se voyant donc rétabli dans son Siege, il ne se contenta pas de visiter son Diocese, et d'y faire refleurir la discipliner Ecclésiastique, la pureté des mœurs et la piété; son zele se répandit encore dans toutes les Provinces voisines, infectées de l'Arianisme; et il poursuivit l'hérésie jusque dans ses plus forts retranchemens. Etant retourné dans son Eglise, il gouverna en paix son troupeau le reste de sa vie, qui ne fut que de cinq ou six ans, depuis le retour de son exil. Il avoit eu la consolation de voir mourir en odeur de sainteté, la fille qu'il avoit eue de son mariage avant son Episcopat; et l'Eglise de Poitiers en fait la fête le 13 de Décembre. Enfin, après avoir fini avec tant de gloire sa pénible carriere, il l'acheva par une mort encore plus précieuse aux yeux de Dieu; elle arriva le 13 de Janvier de l'an 368, la quatorzieme année de son Episcopat, et la soixante-septieme de sa vie.

Nous avons plusieurs excellens Ouvrages de ce grand Saint, si estimés et si loués de tous les saints Peres: douze Livres de la Trinité, qu'il commença l'an 356, et qu'il acheva dans son exil; le Traité des Synodes qu'il composa dans son exil l'an 359; trois écrits à l'Empereur Constance, contre les Ariens. Il avoit composé après son retour, un Traité contre Ursace et Valens, Evêques Ariens, dont on n'a que quelques fragmens, et un écrit contre Auxence Arien, Evêque de Milan. Nous avons ses Commentaires sur saint Matthieu, et une partie de ceux qu'il avoit faits sur les Pseaumes. Il est encore auteur de plusieurs Hymnes. Quelques-uns lui attribuent le *Gloria in excelsis;* et l'Hymne qui commence par *Pange lingua gloriosi prælium certaminis.*

Sa fête dans l'Eglise Gallicane, suivit de près l'année de sa mort; et elle a été renvoyée au 14 de Janvier, à cause de l'Octave de l'Epiphanie, qui est le 13. Ses saintes Reliques resterent tou-

jours à Poitiers, où elles étoient révérées des Fidelles, jusqu'à l'an 1562, lorsque, par l'impiété des Huguenots, elles furent brûlées.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de l'Epiphanie.

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

Deus, cujus Unigenitus in substantia nostræ carnis apparuit : præsta, quæsumus, ut per eum quem foris agnovimus intùs reformari mereamur. Qui tecum vivit, etc.

O Dieu ! dont le Fils unique a paru sur la terre vêtu de la substance de notre chair ; faites, s'il vous plaît, que nous soyions réformés dans notre intérieur, par celui que nous avons connu semblable à nous à l'extérieur. Qui étant Dieu vit, etc.

L'Epître.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 60.

Surge, illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos : super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues : et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Ma-

Levez-vous, Jérusalem, brillez d'une nouvelle clarté : car voilà que votre lumiere est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous ; car voilà que les ténebres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples ; mais le Seigneur se levera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumiere, et les Rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez vos yeux et regardez autour de vous. Tous ceux que vous voyez assemblés ici viennent pour vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez et vous serez dans l'abondance, votre

dian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes : et laudem Domino annuntiantes.

cœur sera dans l'admiration, et dans une effusion de joie lorsque vous serez comblés des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de puissant dans les nations, viendra se donner à vous; vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha; tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

Isaïe parle si clairement de Jesus-Christ, et des mysteres de sa vie et de sa mort, qu'il a passé, pour ainsi dire, plutôt pour un Historien qui rapportoit ce qui étoit déjà arrivé, que pour un homme qui prédisoit ce qui ne se devoit accomplir qu'après tant de siècles. On met sa mort l'an 681, avant Jesus-Christ; et ainsi il faut qu'il ait vécu 130 ans.

RÉFLEXIONS.

On a vu non-seulement dans la Loi nouvelle, mais encore dans la Loi ancienne, que le dernier jour de l'Octave d'une Fête, étoit presque aussi solemnel, que la Fête même; et l'on peut dire que l'Octave d'une Fête, selon l'esprit et le langage de l'Eglise, est une continuation de la même Fête, durant huit jours. On peut dire que la solemnité des Octaves est de droit Divin.

« Dieu ordonnant à Moïse la célébration des principales Fêtes : voici, lui dit-il, les Fêtes du » Seigneur, qui seront saintes, que vous devez » célébrer chacune en son temps.

» Le quatorzieme du premier mois, sur le » soir, c'est la Pâque du Seigneur; vous célébrerez le premier jour, comme le plus solemnel » et le plus saint; vous ne ferez, en ce jour-là, » aucune œuvre servile; mais vous offrirez sept » jours un holocauste au Seigneur : le septieme » jour sera plus célebre et plus saint que les autres; » vous ne ferez en ce jour-là aucune œuvre servile. » C'est-à-dire, que le jour de l'Octave, comme le jour de la Fête, il n'étoit pas permis

de travailler. Dieu ordonna encore à son peuple, de célébrer avec Octave, au mois de Septembre, la fête des Tabernacles, que les Grecs nomment *Scenopegia*, à cause qu'on y faisoit des tentes avec des branches d'arbres. « La fête des Tabernacles, » dit Dieu à Moïse, se célébrera pendant sept » jours ; le premier et le huitieme jour seront très- » célebres et très-saints, et vous ne ferez aucune » œuvre servile ces jours-là. » Et nous lisons dans le chapitre huitieme du second livre des Paralipomenes, que Salomon fit la Fête de la Dédicace durant sept jours, et que le jour de l'Octave, ou le huitieme jour, fut très-célebre.

Saint Augustin dit que ce nombre de huit dans l'Ecriture, est plein de mysteres, et qu'il renferme une idée de perfection. Comme le Seigneur avoit ordonné de célébrer les grandes solemnités durant les sept jours qui suivoient la Fête, le dernier jour étoit toujours plus célebre, comme étant le jour du repos. L'Eglise conduite par le même esprit, a suivi la même idée, les Fêtes solemnelles ont leur Octave, et le dernier jour est presque aussi célebre que le premier.

L'Octave de l'Epiphanie est des plus anciennes dans l'Eglise. Dès le temps de Charlemagne, on comptoit le dernier jour de cette Octave au nombre des Fêtes d'obligations, comme il paroît par le Recueil des Capitulaires fait sous Louis le Débonnaire, par l'Abbé Ansegise. L'Empereur Théodose le Jeune avoit tant de vénération pour toute l'Octave des Rois, qu'il étendit jusqu'au dernier jour la défense de plaider, qui étoit déjà établie depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie, ce qui s'observe encore aujourd'hui en plusieurs Provinces de la Chrétienté. On voit qu'au treizieme siecle, l'Octave de l'Epiphanie étoit encore de la troisieme classe des Fêtes, c'est-à-dire, du nombre de celles où la Messe étoit d'obligation, et où seulement le travail des champs étoit permis après le service.

L'Epître qu'on lit à la messe de ce jour, est la même que le jour de l'Epiphanie : elle est tirée du chapitre 60 d'Isaïe, où le Prophete exhorte Jérusalem de se lever à la pointe de ce nouveau jour, qui commence de naître pour elle, c'est-à-dire, comme disent S. Augustin et S. Cyrille, de sortir des ténebres de l'ignorance et de l'erreur, et d'ouvrir les yeux à la lumiere de la foi, que Jesus-Christ, le Soleil de Justice, vient lui apporter, et dont l'étoile qui sert de guide aux Mages, est la figure.

Plusieurs Interpretes croient que le Prophete parle à la nouvelle Jérusalem, qui devoit succéder à l'ancienne, c'est-à-dire, que c'est à l'Eglise de Jesus-Christ qu'il s'adresse, laquelle devoit être composée de Gentils convertis à la Foi, et dont les Mages étoient les prémices.

Levez-vous donc, nouvelle Jerusalem paroissez en ce jour toute resplendissante de l'éclat de ce Soleil levant, qui va éclairer des lumieres de la Foi tout l'Univers, et répandre les bénignes influences de sa grace, et les trésors de ses miséricordes sur toute la terre.

Les ténebres de l'erreur, et cette nuit épaisse du Paganisme, vont être dissipées par le Seigneur lui-même, qui se levera sur vous; et sa gloire et sa miséricorde éclateront en vous. C'est à la faveur de cette divine lumiere, que les Nations vont marcher dans les voies du salut, en embrassant la Foi; et à peine ce divin Soleil aura paru que vous verrez les Rois lui venir rendre hommage.

Portez vos yeux tant loin que vous pourrez, continue le Prophete, nulle partie du monde, nul pays, où la lumiere du monde ne parvienne. Quelque ennemis que soit de la Foi les Grecs et les Romains, quelque éloignés que soient de la véritable Religion tant de peuples barbares, tout se soumettra à la Loi de Jesus-Christ, nulle région qui ne porte des héros du Christianisme.

C'est dans ces fortunées contrées, jusqu'alors si ennemies du Sauveur, que vous trouverez de dignes enfans. Les déserts les plus affreux se peupleront de saints Solitaires, et combien de vos filles, combien de Vierges nourrirez-vous dans votre sein ! Vous verrez toutes ces merveilles, et alors vous tressaillirez de joie.

Votre cœur sera dans l'admiration, lorsque vous verrez venir à vous en foule tous ces peuples qui habitent le long de la mer et dans les iles ; lorsque vous verrez ces nations orgueilleuses, ces peuples si puissant se soumettre humblement sous le joug de l'Evangile.

Vous serez comme inondée par une foule de chameaux et de dromadaires, venus de la terre de Madian, et d'Epha ; c'est-à-dire, de l'Arabie-Heureuse, à laquelle Madian, fils d'Abraham et de Cethura, et Epha fils de Madian ont donné leur nom, et laquelle s'appelle aussi Saba.

Ces animaux de charge ne sont, ce semble, nommés ici que pour signifier figurément les richesses spirituelles dont l'Eglise devoit être enrichie : c'est pourquoi le Prophete ajoute que tous viendront de Saba, contrée de l'Arabie-Heureuse, vous offrir l'or et l'encens, qui sont les richesses de ces pays : ce qui a été accompli à la lettre par les Mages, et ce qui s'accomplit encore tous les jours, selon le sens allégorique, par les véritables et fervens Chrétiens.

Ce jour a toujours été fort solemnel dans l'Église. Il semble qu'anciennement le Baptême de Jesus-Christ étoit le principal objet de la solemnité de ce dernier jour ; aujourd'hui il n'y a que l'Evangile de la Messe qui en parle. Les Grecs appellent ce jour l'Octave des Manifestations du Sauveur.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 1.

IN illo tempore : Vidit Joanes Jesum venientem ad se, et aït : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. Hic est, de quo dixi : Post me venit vir, qui ante me factus est : quia prior me erat. Et ego nesciebam eum, sed ut manifestetur in Israël, propterea veni ego in aqua baptizans. Et testimonium perhibuit Joannes, dicens : Quia vidi Spiritum descendentem quasi columbam de cælo, et mansit super eum. Et ego nesciebam eum ; sed qui misit me baptisare in aquâ, ille mihi dixit : Super quem videris Spiritum descendentem, et manentem super eum, hic est, qui baptizat in Spiritu Sancto. Et ego vidi : et testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.

EN ce temps-là, Jean vit Jesus qui venoit à lui, et dit : voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde. C'est de lui que j'ai dit : il vient après moi un homme qui est avant moi, car il est plus ancien que moi. Pour moi je ne savois pas que ce fût lui ; mais je suis venu donner un Baptême d'eau, afin qu'on le connoisse en Israël ; et voici le témoignage que rendit Jean. J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du Ciel, sous la figure d'une colombe, et il s'est arrêté sur lui. Je ne savois pas que ce fût lui ; mais celui qui m'a envoyé pour donner un baptême d'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez que l'Esprit descendra, et s'arrêtera, c'est lui qui donne le baptême de l'Esprit-Saint. J'ai vu cela moi-même ; j'ai rendu témoignage que c'est le Fils de Dieu.

MÉDITATION.

De la Divinité de JESUS-CHRIST.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ par combien de démonstrations sensibles la divinité de Jesus-Christ s'est manifestée. Voyez ce tissu de merveilles opérées en sa faveur et en son nom.

Il envoya avant que de naître des Prophetes pour annoncer sa venue. Ces Prophetes marquent son Précurseur, le peuple dont il sortira, le lieu de sa naissance, le mérite et la qualité de sa Mere, les circonstances de sa vie, les ignominies de sa mort; et le terme de ses prédictions étant accompli, tout ce qui a été annoncé de lui se vérifie. On ne peut pas dire que ces Prophéties ont été inventées après coup, ce sont ses plus grands ennemis, qui depuis plusieurs siecles avant sa naissance, en étoient les dépositaires. Jesus-Christ naît dans l'obscurité d'une étable, et les Anges annoncent sa naissance aux Pasteurs. Des Rois étrangers, avertis extérieurement par un nouvel Astre, et intérieurement par une inspiration secrete, viennent l'adorer. La raison humaine pouvoit-elle avoir quelque part à cet hommage? Jesus-Christ vient se confondre parmi les pécheurs sur le bord du Jourdain; et Jean, cet homme si extraordinaire, ce grand Saint, assure que Dieu lui a révélé que c'est là le Messie. Jesus-Christ n'avoit point fait encore alors de miracles, et Jean n'avoit jamais vu Jesus-Christ: de quelle autorité ne doit pas être un pareil témoignage?

Quelle foule de miracles! nul qui ne porte évidemment le caractere de la toute-puissance de Dieu. Il commande aux tempêtes et aux flots, à toute la nature, à la mort même: avec quelle promptitude est-il obéi? Rien de plus marqué que sa divinité dans ses miracles. Sa vie est si sainte, qu'il défie ses ennemis même, de le convaincre d'un seul péché. Cet homme si saint se dit Dieu, se fait en tout égal à Dieu: quel plus concluant témoignage!

Il prédit jusqu'aux moindres circonstances de sa mort, et il en fait voir dans les Prophetes et le détail et le mystere. Il assure qu'il ressuscitera trois jours après, donnant pour preuve de la divinité sa résurrection même. Que ne firent pas ses

ennemis pour le faire passer pour un imposteur ! Malgré toutes leurs malignes précautions, Jesus-Christ ressuscite. Imaginez une preuve plus convaincante de sa divinité.

Enfin, il choisit pour établir sa doctrine ce que le monde a de plus vil, de plus grossier et de plus ignorant; et ces hommes simples, ces idiots font les plus grandes merveilles en son Nom : rien de plus au-dessus de l'esprit humain, que le dogme de sa religion; rien de plus opposé aux sens que sa morale; et avec ce système, douze pauvres pêcheurs convertissent à la Foi tout l'Univers, et font adorer Jesus-Christ crucifié par toute la terre. Ce seul miracle vaut tous les autres : demandez, esprit humain, une preuve, un caractere plus visible et plus marqué de sa divinité.

Soyez à jamais béni adoré et aimé de toutes les créatures, ô le Dieu de mon ame, de ce qu'il vous a plu vous manifester à nous d'une maniere si sensible; mais quel regret n'ai-je pas, mon Seigneur et mon Dieu, de vous avoir si peu connu et si peu aimé jusqu'ici !

SECOND POINT.

Considérez que plus la divinité de Jesus-Christ est sensible, plus sommes-nous coupables de manquer de soumission, de reconnoissance et de respect.

Certainement c'est une insigne folie de ne pas croire ce que la Foi nous enseigne; mais est-ce une moindre impiété de croire notre religion, et de ne pas vivre conformément à ce que l'on croit?

Ce n'est plus parmi les éclairs et au milieu des feux que Dieu nous parle, il ne se sert même plus pour cela de la voix des Prophetes. En ce temps-ci, dit l'Apôtre, il nous a parlé par son propre Fils; mais croyons-nous bien que ce soit le propre Fils de Dieu qui nous parle? Notre soumission à ses ordres,

ordres, nos mœurs, notre conduite, doivent répondre de notre foi.

L'Evangile est la pure parole de Dieu; nul commandement qui ne soit un arrêt; nulle de ses maximes qui ne soit un oracle. Cette parole de Dieu, cet Evangile est-il la seule regle de nos mœurs? consultons notre conduite.

Mais sommes-nous bien pénétrés de la grandeur de notre Dieu, lorsque nous refusons de le servir; et peut-être même rougissons-nous quelquefois d'être à son service?

Si Baal est votre Dieu, dit le Prophete, ayez pour lui tous les égards, suivez scrupuleusement ses maximes; mais si nous n'avons point d'autre souverain Maître que Jesus-Christ, en bonne foi, quel crime de le servir avec tant de dégoût, de lui déplaire avec tant de facilité, d'être en sa présence avec si peu de respect, de ne lui obéir qu'avec peine.

Que de sanglans reproches ne me font pas ici ma raison et ma foi. Je vous reconnois pour mon Seigneur et pour mon Dieu, ô mon doux Jesus, et comment ai-je pu être jusqu'ici si aveugle, si ingrat, et si indocile! Mon infidélité cesse à ce moment, mon divin Sauveur. Vous ne serez pas seulement le Dieu de mon esprit, par une foi purement spéculative et infructueuse; mes actions vont désormais prouver que vous êtes véritablement le Dieu de mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Psal. 72.

Vous êtes le Dieu de mon cœur, et vous serez éternellement mon trésor et mon héritage.

Nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus Filius Dei. Joan. 6.

Nous l'avons cru, et nous l'avons reconnu, que vous êtes le Christ le Fils de Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FAITES-VOUS une loi inviolable dès ce jour, de ne plus paroître désormais devant Jesus-Christ, sur nos autels, qu'avec un respect et une modestie singuliere. Et pour cela, faites une résolution efficace de ne jamais regarder personne à l'Eglise par une pure curiosité, ou par légéreté; de n'y jamais parler, et d'y être toujours d'une maniere et dans une posture si respectueuse, qu'elle soit une preuve sensible de votre foi.

2.° C'est une pratique de piété très-louable et très-utile, de lire tous les jours quelque chapitre du Nouveau Testament; mais lisez-le toujours comme parole de Jesus-Christ, c'est-à-dire, avec respect, avec un esprit chrétien, et avec les dispositions nécessaires, pour que cette divine parole ne vous soit pas inutile. Plusieurs grands Saints ne lisoient jamais l'Ecriture sainte qu'à genoux, et certes on ne sauroit avoir trop de respect pour la parole de Dieu. Quelle impiété de s'en servir irréligieusement dans des entretiens, et dans un sens profane! Ne la lisez qu'avec un esprit humble, un cœur pur, un motif chrétien; et vous ne la lirez jamais sans fruit. Souvenez-vous que c'est le même grain qui porte au centuple, étant tombé en bonne terre, et qui est foulé aux pieds et mangé par les oiseaux lorsqu'il tombe près du chemin; que c'est le même qui seche lorsqu'il tombe sur un endroit pierreux, et qui est étouffé lorsqu'il tombe dans des épines. C'est Jesus-Christ qui a expliqué lui-même cette parabole, pour nous apprendre que sa divine parole ne manque jamais de vertu; mais que le fruit de ce grain mystérieux dépend toujours des dispositions avec lesquelles il est reçu.

QUATORZIEME JOUR.

LA FÊTE DU SACRÉ NOM DE JESUS.

QUOIQUE la solemnité du mystere de la Circoncision de Notre-Seigneur renferme celle de la Fête du très-saint Nom de Jesus, l'Eglise a accordé à plusieurs Ordres Religieux, et à plusieurs Eglises particulieres, d'en faire une Fête singuliere le lendemain de l'Octave de la Fête de l'Epiphanie, c'est-à-dire, le quatorzieme du mois de Janvier.

La vénération que doivent avoir tous les Fidelles pour ce saint nom, que nous ne saurions même prononcer avec le respect qui lui est dû, selon l'Apôtre, que par le mouvement du Saint-Esprit, demande bien ce culte; et l'on a remarqué que les Anglois même, qui depuis leur schisme ont aboli la plupart des Fêtes de l'Eglise, conservent encore aujourd'hui dans le Calendrier de leur nouvelle Liturgie, la mémoire de celle du très-saint Nom de Jesus.

Nom divin, que Dieu seul pouvoit donner au Sauveur du monde. Nom vénérable, qui fait fléchir tout genou, qui humilie toute grandeur. Nom sacré, que l'enfer redoute, et qui suffit pour mettre en fuite tous les démons. Nom plein de force, en vertu duquel se sont faits les plus authentiques et les plus éclatans miracles. Nom salutaire, duquel les Sacremens, pour ainsi dire, de la nouvelle Loi tirent leur efficace. Nom tout-puissant auprès de Dieu, puisque ce n'est qu'en considération de ce Nom que nos prieres sont exaucées. Nom glorieux, que le zele a porté aux Gentils et aux Rois de la terre. Nom auguste, pour la confession duquel les Saints se font un honneur et un plaisir de

souffrir les plus sanglans affronts, et d'être exposés à tous les outrages. Enfin Nom incomparable, puisqu'il n'y en a point d'autres sous le ciel par qui nous puissions être sauvés : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo nos oporteat salvos fieri.*

« Le très-saint Nom de Jesus, dit saint Bernard (a), est, avec raison, appelé une huile » salutaire, qui éclaire dès que la charité l'allume, » qui nourrit dès que le cœur le goûte, qui guérit » lorsque la dévotion le répand. Toute nourriture » de l'ame est seche, continue ce Pere, si elle » n'est trempée dans cette huile ; elle est insipide, » si elle n'est assaisonnée de ce sel.

» Les livres n'ont point de goût pour moi, si » je n'y trouve le Nom de Jesus ; tous les entre» tiens me déplaisent, si le saint Nom de Jesus » n'y revient souvent. Le Nom de Jesus est un » miel à la bouche. Quoi de plus agréable aux » oreilles ; mais quoi de plus doux au cœur.

» Etes-vous triste ? que le Nom de Jesus passe » du cœur à la bouche ; il dissipe bientôt tous les » nuages, ramene le calme et les beaux jours. Les » remords de votre conscience vous jettent-ils dans » le désespoir, êtes-vous alarmé à la vue ef» frayante de vos crimes ? on n'a pas plutôt pro» noncé le sacré Nom de Jesus, qu'on sent revi» vre la confiance, et le tentateur est mis en fuite. » Tout l'enfer est désarmé au seul nom de Jesus ; » c'est lui qui fait couler tant de douces larmes » durant la priere ; c'est lui qui donne un nou» veau courage dans les plus grands périls.

» Qui est-ce qui, ayant invoqué ce Nom ado» rable, n'en a pas aussitôt reçu du secours ? Qui » est-ce qui, agité par les plus violentes passions, » et attaqué par les plus dangereux ennemis du » salut, a eu recours à ce saint Nom, sans avoir » remporté la victoire ?

(a) *Serm.* 15. *sup. Cant.*

» Nom de force dans les combats ; Nom de lu» miere dans les dangers ; Nom de consolation » dans les adversités de la vie ; Nom de salut à » l'heure de la mort, pour tous ceux qui l'ont » eu gravé dans le cœur. »

Quelle vénération n'ont pas eue tous les Saints pour cet auguste Nom ! Saint Ignace, Martyr, disoit lui-même qu'il le portoit gravé dans son cœur. Saint Bernardin en faisoit le sujet de tous ses discours, de tous ses éloges ; et saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, n'a pas cru pouvoir donner à ses Enfans un Nom qui leur donnât une plus haute idée de la perfection de leur état, et des obligations de leur sacré ministere, qu'en leur donnant le Nom de Compagnie de Jesus. Et c'est en ce jour que ces Peres, conformément à l'usage de plusieurs Eglises de France, ont célébré la Fête particuliere de ce Nom adorable, que tous les Fideles doivent avoir souvent à la bouche, dit saint Bernard, et qu'ils doivent porter toujours profondément gravé dans le cœur.

Quel Nom plus respectable aux Anges, plus formidable à tout l'Enfer, plus vénérable aux hommes, que le sacré Nom de Jesus. C'est un Nom auguste, disent les Peres, puisqu'il n'y a rien qui soit plus glorieux à Dieu que de sauver les hommes ; aussi le Sauveur montre-t-il l'estime qu'il en fait, en l'achetant si cher, et n'omettant rien pour mériter cette gloire. C'est un Nom qui inspire la joie et la confiance, puisqu'il est un souverain remede à tous les maux de cette vie, et un gage du bonheur éternel.

Que signifie le Nom de Jesus, dit saint Augustin, si ce n'est Sauveur ? Sauvez-moi donc, ô Jesus ! par l'intérêt que vous avez de vérifier votre saint Nom. *Quid est Jesus, nisi Salvator ? ergò Jesus propter temetipsum, fac mihi secundùm nomen tuum.* Le sacré Nom de Jesus, ajoute-t-il, est un Nom délicieux, un Nom plein de douceur,

un Nom qui inspire la plus douce confiance, un Nom qui rassure et qui encourage le pécheur. *Jesus est nomen dulce, nomen delectabile, nomen confortans peccatorem, et nomen bonæ spei.* Dieu de bonté, s'écrie le même Pere, si je vous ai donné par mes crimes le droit de me perdre éternellement, vous n'avez pas perdu le titre par lequel vous avez coutume de nous faire miséricorde. *O bone Domine! si admisi undè me damnare potes, tu non amisisti undè salvare soles.* Jesus-Christ porte dans son nom le gage de sa miséricorde, dit saint Grégoire de Nysse. *Misericordiæ pignus nomine portat.* Le nom de Jesus, dit saint Chrysostôme, est un Nom qui contient toutes sortes de biens. *Nomen continens totum bonum.* C'est un Nom, dit Origene, qui marque la toute-puissance de celui qui le porte. *Nomen Jesu, nomen Omnipotentis.* Béni soit à jamais ce Nom sacré, continue-t-il, qui a calmé la colere de Dieu, qui nous a soustraits à sa malédiction, et qui a effrayé les démons même. *Hoc nomen Domini sit benedictum in sæcula, quod iram avertit, quod maledictum abstulit, quod dæmones terruit.* Hommes mortels, vous trouverez dans ce saint Nom, dit saint Ambroise, de quoi calmer vos frayeurs, de quoi remédier à tous vos maux, de quoi fournir à vos besoins, de quoi ranimer votre foi, de quoi embraser votre charité, de quoi nourrir votre espérance, dit saint Chrysologue. Si vous craignez la mort; il est la vie. Si vos yeux tendent au Ciel; il est la voie. Etes-vous dans l'ardeur de la fievre; il est la santé. Avez-vous besoin de nourriture; il est l'aliment. Etes-vous accablé de travail; vous trouverez en lui votre repos. Combattez-vous; il est la couronne. Mon Jesus, s'écrie saint Bernard, ne porte pas, comme ceux qui l'ont précédé, un Nom vide, un Nom vain; ce n'est point l'ombre d'un grand Nom, mais il opère ce qu'il signifie: *Non enim ad instar priorum meus iste*

Jesus nomen vacuum aut inane portat ; non est in eo magni nominis umbra, sed veritas. Ce Nom sacré, dit-il ailleurs, fut apporté par l'Ange, il fut apporté, et non pas donné à Jesus : car, comme il est Sauveur de sa nature, il a ce Nom de toute éternité : c'est un Nom qui est né avec lui, et qu'il n'a point reçu des hommes ni des Anges : *Vocatum est nomen ejus ; vocatum planè, non impositum : nempè hoc ei nomen ab æterno, à natura propria habet ut Salvator. Innatum est ei hoc nomen, non inditum ab humanâ nec Angelicâ creaturâ.* Enfin, rien n'est plus efficace, ajoute-t-il, pour arrêter la fougue de la colere, pour abattre l'enflure de l'orgueil, pour éteindre le feu de la cupidité, pour appaiser la soif de l'avarice, que d'invoquer le Nom de Jesus, que de l'avoir sans cesse à la bouche et gravé dans le cœur : *Nihil ita iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sanat, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ, quàm invocatio nominis Jesu.* Serm. 2. de Circumc.

Parce que vous vous humiliez, mon divin Sauveur, parce que vous souffrez, s'écrie un grand serviteur de Dieu, votre Peré vous donne un Nom au-dessus de tous les Noms. Il vous fait appeler Jesus ; et à ce Nom adorable, il veut que tout fléchisse le genou, et dans le Ciel et sur la terre, et dans les enfers. Divin Esprit, sans qui personne ne peut dire, Seigneur Jesus, élevez mes sens, animez toutes les puissances de mon ame, faites-moi pénétrer le mystere de ce grand Nom ; faites-m'en goûter la douceur. Que je le prononce souvent ; que je ne le prononce jamais qu'avec amour, qu'avec respect, qu'avec confiance ; que toujours en le prononçant je reçoive tous les effets de grace et de sainteté qu'il peut et qu'il doit produire en moi. Vous le voulez porter ce saint Nom, aimable Jesus, toute votre vie ; vous voulez qu'à votre mort il soit écrit et attaché sur votre tête, et dans

le Ciel, assis à la droite de votre Pere, vous ferez gloire encore de vous appeler de ce saint Nom, et de dire comme vous le disiez à votre Apôtre : je suis JESUS : *Ego sum Jesus* (*b*). Si c'est une gloire pour vous d'être mon Sauveur, quelle gloire pour moi, que vous vous fassiez gloire de l'être ! Faites, Seigneur, que je désire aussi ardemment de me sauver, que vous désirez d'être mon Sauveur. Faites que je souhaite autant de vous voir dans le Ciel et de vous y aimer, que vous souhaitez de m'y voir et de m'y couronner. Jusqu'à présent j'ai souhaité que vous fussiez mon Sauveur, afin de parvenir au salut éternel que vous m'avez mérité ; maintenant je le souhaite ce salut éternel, afin que vous ayiez la gloire de m'avoir sauvé ; ou plutôt, mon Dieu, je le souhaite, et je vous le demande, et pour vous et pour moi : *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.* Oui, Seigneur, votre Nom mérite d'être loué par tout ce qu'il y a de créatures depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Que ce Nom adorable ne cesse jamais d'être béni, depuis le moment présent jusque dans l'éternité : *Sit nomen Domini benedictum, ex hoc nunc et usque in sæculum.*

La Messe de ce jour est du saint Nom de Jesus.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, qui Unigenitum Filium tuum constituisti humani generis salvatorem, et Jesum vocari jussisti : concede propitius, ut cujus sanctum nomen veneramur in terris, ejus quoque aspectu perfruamur in cœlis. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

O DIEU ! qui avez établi votre Fils unique le Sauveur du genre humain, et avez ordonné qu'il fût appelé JESUS, accordez-nous par votre bonté infinie, que comme nous honorons son saint Nom sur la terre, nous jouissions aussi de sa présence dans le Ciel : Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur votre Fils, qui étant Dieu, etc.

(*b*) *Act.* 9.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 4.

Tunc repletus Spiritu Sancto, Petrus dixit ad eos: Principes populi, et Seniores audite: Si nos hodiè dijudicamur in benefacto hominis infirmi, in quo iste salvus factus est, notum sit omnibus vobis, et omni plebi Israël: quia in Nomine Domini Jesu Christi Nazareni, quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit à mortuis, in hoc iste astat coram vobis sanus. Hic est lapis, qui reprobatus est à vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli: et non est in alio aliquo salus: nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.

En ce temps-là: Pierre plein du Saint-Esprit, leur dit: Ecoutez, Chefs du Peuple et Anciens: Puisqu'aujourd'hui à l'occasion de la guérison d'un malade on nous interroge juridiquement par quelle voie cet homme a été guéri, vous devez tous savoir, et tout le peuple d'Israël doit savoir aussi, que celui que vous voyez devant vous guéri, l'a été au Nom de Jesus de Nazareth, Notre-Seigneur, que vous avez crucifié; et que Dieu a ressuscité. C'est lui qui est la pierre que vous avez rebutée en bâtissant, de laquelle on a fait la pointe de l'angle; et il n'y a point de salut en nul autre; car sous le ciel il n'est point d'autre nom accordé aux hommes en vertu duquel nous devions être sauvés.

Le Livre des Actes des Apôtres, c'est comme on a déjà dit ailleurs, l'histoire des principales actions des Apôtres et des premiers Disciples de Jesus-Christ, écrite par saint Luc, depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome.

RÉFLEXIONS.

Quelle hardiesse, quelle intrépidité, quelle éloquence dans un homme grossier, qui deux jours auparavant ne savoit pas dire deux mots, et qui venoit de renier Jesus-Christ, à la seule menace d'une servante! Voilà ce que peut l'Esprit-Saint; voilà ce que fait la grace dans un cœur véritable-

ment converti ; voilà ce que produit l'amour de Jesus-Christ dans une ame. On ne craint ni disgrace mondaine, ni respect humain ; on ne rougit pas de faire son devoir, quand on ne rougit pas de l'Evangile. A la vérité, ce n'est point un zele impétueux et indiscret ; c'est un courage sage et chrétien ; c'est une hardiesse prudente et modérée, mais efficace. On sait qu'une leçon faite à contre-temps aigrit, qu'un avertissement mal placé révolte. Puisqu'aujourd'hui, à l'occasion de la guérison d'un malade, on nous interroge juridiquement, dit saint Pierre, apprenez, peuple, quelle est la puissance divine de ce Jesus de Nazareth, que vous avez crucifié. Le zele doit être ardent, généreux, intrépide ; mais il doit être sage. Il gâte tout si la passion s'en mêle. Pour être efficace, il faut qu'il ne soit animé que de l'esprit de Jesus-Christ.

Mais comment profite-t-il habilement de cette occasion, pour démontrer à tout le peuple la vérité de notre Religion ? Avec quelle sainte hardiesse, et combien à propos lui reproche-t-il son crime ? Quel bien ne feroit-on pas dans le monde, si l'on avoit un peu à cœur les intérêts de Jesus-Christ, et si l'on ne rougissoit pas de son Evangile ? On n'ose pas prendre le parti de la vertu, parce qu'on le soutient mal par son exemple.

Il n'est point d'autre Nom accordé aux hommes, en vertu duquel nous devions être sauvés. Comment ne mettre pas toute notre confiance en ce saint Nom ! Rien n'affoiblit tant la confiance, que les secrets reproches d'un cœur lâche et ingrat. On aime peu Jesus-Christ ; on est peu fidelle à obéir à ses lois ; et voilà pourquoi on ne sauroit avoir qu'une confiance chancelante. Le Nom de Jesus est une source de douceurs et de consolations, à qui vit selon les maximes de l'Evangile, à qui ne reconnoît pas un autre Maître que Jesus-Christ.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc. Chap. 2.

IN illo tempore : Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer : vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo priùsquàm in utero conciperetur.

EN ce temps-là, les huit jours qu'il falloit circoncire l'enfant étant passés, on lui donna le nom de JESUS, ce nom qui avoit été marqué par l'Ange, avant que sa Mere fût enceinte de lui.

MÉDITATION.

De la confiance que nous devons avoir en JESUS-CHRIST.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout nous porte à avoir une entiere confiance en Jesus-Christ. La fin pour laquelle le Verbe s'est fait homme; la vie et la mort de ce Dieu-homme, ses paroles, ses actions, tout est motif de confiance à qui a véritablement la foi.

La bonté, le pouvoir, la volonté de faire du bien sont de grands motifs de confiance. Imaginez-en un qui ne se trouve éminemment en Jesus-Christ. Son pouvoir est infini, sa bonté est sans borne. Quel désir n'a-t-il pas de nous faire du bien, et de nous rendre heureux !

Il déclare lui-même qu'il n'est venu que pour sauver les pécheurs; jamais Maître plus doux; quel meilleur Pere ! On diroit qu'il suffit qu'on soit malheureux pour avoir part à ses bonnes graces. Etes-vous surchargés, nous dit-il, venez à moi, et je vous soulagerai. Mon Dieu, que ces invitations sont intéressantes !

Mais que signifie la Parabole d'un Pasteur qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en aller

chercher une qui s'est égarée, et qu'il charge lui-même sur ses épaules, pour lui épargner la peine de marcher ?

Que signifie la Parabole de l'Enfant Prodigue, qui trouve un Pere qui vient au-devant de lui, et qui bien loin de le traiter avec sévérité, le remet d'abord dans tous ses droits, et lui fait une fête ? Quelle indulgence à l'égard de la femme adultere ! mais quelle bonté envers le Disciple qui manque de foi ! Thomas, vous ne voulez pas croire si vous ne mettez le doigt dans la plaie de mon côté, et moi, je veux que vous y mettiez toute la main. Il se plaint amoureusement à ses Disciples de ce qu'ils ne lui demandent jamais rien ; comme s'il ne comptoit pour rien tous les bienfaits dont il les comble. Avec quelle libéralité pourvoit-il aux besoins de tous ceux qui le suivent ! Que de miracles en leur faveur ! et envers tous, quelle douceur, quelle affabilité, quelle tendresse !

O mon doux Jesus ! ai-je besoin de nouvelles preuves de votre bonté, pour mettre en vous toute ma confiance ! Mais avec une si grande confiance, comment puis-je continuer à vous déplaire, et de vous aimer si peu ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien que Jesus-Christ n'ait employé pour réveiller notre espérance, et pour ranimer notre foi. Les mysteres de sa vie, le détail de ses souffrances, les circonstances de sa mort, tout nous doit être un nouveau motif de confiance. Il veut même que cette consolante vertu soit une des principales qualités de nos prieres, et comme une condition nécessaire, sans quoi nous ne serions pas exaucés. Le nombre même, pour ainsi dire, et l'énormité de nos péchés, peuvent entrer dans l'économie et dans le motif de notre confiance : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.*

Quel fonds de confiance pour nous que la pré-

sence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie ! L'ouvrage de la rédemption est achevé, mais sa tendresse pour nous n'est pas épuisée. Ses délices sont d'être avec nous ; et nous chercherons d'autres motifs de mettre en lui toute notre confiance !

Mon Dieu, que mon peu de confiance prouve évidemment mon peu de foi ! Dois-je être surpris si je suis accablé de tant de maux, si je suis si peu exaucé, si je vis dans une si longue indigence !

J'en sortirai par votre miséricorde, ô mon Seigneur, mon Sauveur et mon Pere ! toute ma confiance est en vous, et sans vous sur quoi porterois-je mon espérance. Quelque indigne que je sois de vos graces, quelque criminel que je sois à vos yeux, votre seul sacré Nom m'enhardit et me rassure. Je suis pécheur, mais vous êtes mon Jesus, mon Sauveur et mon Dieu.

Aspirations dévotes durant le jour.

In te Domine speravi, non confundar in æternum. Psal. 30.

J'ai mis toute ma confiance en Jesus-Christ, je suis sûr que je ne serai jamais trompé dans mon espérance.

Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo. Psal. 24.

J'ai cette douce confiance, ô mon Dieu ! que votre nom de Sauveur vous portera à me pardonner tous mes péchés.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AYEZ toute votre vie une dévotion tendre au très-saint Nom de Jesus, ayez-le souvent à la bouche pour l'invoquer et le bénir, et encore plus dans le cœur pour l'aimer. Faites-vous une loi inviolable de ne le jamais prononcer qu'avec respect. C'est pour le moins une indécence, pour ne pas dire une espece d'impiété de se servir en toute

occasion de ce saint Nom comme d'un nom profane. Souvenez-vous, qu'à ce divin Nom, comme dit l'Apôtre, tout genou doit fléchir, et qu'il ne peut être prononcé avec respect que par un mouvement particulier du Saint-Esprit.

2.° Dites tous les jours à la priere du matin les Litanies du saint Nom de Jesus, et ayez une confiance particuliere en ce saint Nom. Faites-vous une pieuse habitude de l'invoquer souvent durant la vie. C'est le moyen de le prononcer avec confiance à l'heure de la mort. La priere de l'aveugle de Jéricho, doit être familiere à tous les Fidelles dans tous les dangers, dans les différens besoins de la vie, et sur-tout dans les tentations : *Jesu Fili David, miserere meî ;* Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi. Ou celle de saint Augustin : *Jesu esto mihi Jesu, et salva me ;* Jesus, soyez-moi Jesus, et sauvez-moi. Saint Paul avoit tant de dévotion à ce saint Nom, qu'il en a rempli toutes ses lettres. Saint Ignace Martyr, Disciple de saint Jean, le prononçoit sans cesse. S. Bernardin portoit sur soi jour et nuit le sacré Nom de Jesus gravé sur un petit tableau. Saint François de Sales n'écrivoit point de lettres où il ne mît : *Vive Jesus :* c'étoit, pour ainsi dire, son mot favori, qui venoit si souvent dans tous ses entretiens. Plusieurs personnes pieuses y ajoutent le saint Nom de *Marie.* Il est bon de les avoir souvent à la bouche durant la vie, pour pouvoir les prononcer aisément et avec confiance à la mort. C'est encore une pratique de piété très-louable d'invoquer ce saint Nom le matin dès qu'on est éveillé, le soir avant que de s'endormir, dans certains accidens imprévus. C'étoit encore la pratique de plusieurs grands Saints quand ils entendoient le tonnerre. En tout et par tout notre confiance doit être au très-saint Nom de Jesus.

QUINZIEME JOUR.

SAINT PAUL PREMIER HERMITE.

SAINT Paul que l'Eglise a toujours regardé comme le plus ancien modele de la vie solitaire, parce que c'est le premier dont l'Histoire ait parlé, naquit dans la basse Thébaïde, environ l'an 228.

Ses parens, qui par leurs richesses étoient en état de ne rien épargner pour son éducation, le firent élever avec grand soin dans la science des Belles-Lettres, et n'oublierent rien pour cultiver son excellent esprit. La vivacité et la pénétration de son génie, lui firent faire en peu de temps de merveilleux progrès. Il se rendit habile dans les langues Grecque et Egyptienne; mais plus ce saint, jeune homme avançoit dans les sciences humaines, plus l'Esprit-Saint lui donnoit de connoissances divines et de pénétration dans les mysteres de la Religion. Aussi dès l'âge de quatorze ans, la doctrine de Jesus-Christ fit toute son étude; il n'eut plus de goût que pour la science du salut. Il n'en avoit que quinze, quand il perdit son pere et sa mere; et comme il n'avoit qu'une sœur aînée, qui étoit déjà mariée, ils le laisserent héritier de tous leurs biens.

Paul étoit trop convaincu du néant de tous les biens terrestres, pour avoir quelque attachement à ceux qu'il possédoit. La violente persécution excitée en ce temps-là contre les Chrétiens par l'Empereur Déce, lui fournit une belle occasion d'en donner une grande preuve.

Cette cruelle tempête faisant d'horribles ravages dans l'Egypte et dans la Thébaïde, obligea plusieurs Fidelles à se mettre à l'abri de l'orage dans les déserts. Notre Saint se retira dans une maison

de campagne fort écartée, où il commença à goûter les douceurs de la solitude, et le plaisir qu'il y a dans la retraite, de ne s'occuper que de Dieu.

Dans ces heureuses dispositions, il apprit le dessein qu'avoit son beau-frere, de le déférer aux tyrans, pour avoir tout son bien. Il se résolut de prévenir une résolution si barbare, et quittant tout, il se retira sur des montagnes fort éloignées, et incultes, âgé pour lors de 22 ans.

Ses premieres vues étoient d'attendre dans ces lieux inconnus, que la tempête de la persécution fût appaisée ; mais la Providence divine avoit d'autres desseins sur lui. Le Seigneur qui l'avoit destiné pour ouvrir à tant de grandes ames, cette nouvelle carriere de perfection, lui donna un si grand désir de s'ensevelir pour toujours dans cette affreuse solitude, pour ne s'occuper plus que des vérités éternelles, qu'il résolut d'y passer le reste de ses jours.

Plein d'une généreuse confiance en la bonté de celui pour l'amour duquel il avoit tout quitté, il avance peu à peu dans ce vaste désert, passant par-dessus les frayeurs que lui causa d'abord la vue de toutes sortes de bêtes féroces.

Il marchoit à l'aventure, jetant les yeux de tous côtés, lorsqu'il aperçut au pied d'une montagne, une caverne, dont l'entrée étoit bouchée d'une pierre. Il eut la curiosité de voir ce que c'étoit, et ayant ôté la pierre, il trouva dedans comme un grand salon, auquel un vieux palmier servoit de toit par ses branches étendues et entrelassées ; il y trouva aussi une fontaine d'une eau très-claire, qui faisoit un petit ruisseau, qui, à quelques pas de là se perdoit en terre. Il paroissoit que les dehors de la montagne avoient été autrefois habités par des forgerons ; car on y trouvoit de petites loges, avec des enclumes, des marteaux, des moules, des poinçons ; ce qui a fait croire que c'étoit là une fabrique de fausse monnoie, du temps de Marc-Antoine et de la Reine Cléopatre.

A la vue d'un lieu si écarté du commerce des hommes, Paul sentit croître son amour pour la solitude; et regardant cette caverne comme une demeure que la Providence lui avoit préparée, il résolut d'y passer le reste de ses jours.

Il ne s'occupa plus dès-lors qu'à contempler les grandeurs divines, et les vérités éternelles, priant Dieu jour et nuit. Il n'eut aucune inquiétude pour le vivre et pour le vêtement; le palmier de la caverne lui fournit jusqu'à l'âge de 53 ans, ce qui lui étoit nécessaire pour l'un et l'autre; et dans la suite, Dieu voulant faire voir le soin qu'il prend de ceux qui quittent tout pour l'amour de lui, fit qu'un corbeau lui apporta tous les jours la moitié d'un pain, comme au Prophete Elie; et ce miracle persévéra jusqu'au dernier de ses jours.

Saint Paul avoit déjà cent treize ans, en ayant passé quatre-vingt-dix dans ce nouveau genre de vie, lorsque le Seigneur voulant manifester à tout le monde chrétien ce trésor caché, permit que saint Antoine âgé alors de quatre-vingt-dix ans, et qui vivoit depuis long-temps dans une autre solitude, eut le désir de savoir s'il n'y avoit point dans le désert quelque solitaire qui menât depuis long-temps une vie plus parfaite que lui. La nuit suivante Dieu lui fit connoître en songe, qu'il y avoit dans une retraite plus écartée, un solitaire plus ancien et plus saint que lui.

Dès le point du jour, Antoine se met en chemin malgré son grand âge, et s'abandonnant au gré de la Providence, il marche sans cesse, sans savoir où il alloit. Sur le midi il rencontra une espece de monstre, qui d'abord lui fit peur; il sembloit avoir la figure d'homme et de cheval. Antoine qui mettoit sa confiance en Dieu, fait le signe de la croix, et demande hardiment à cet animal, où demeuroit le serviteur de Dieu. Saint Jérôme qui raconte ce fait, dit que l'animal lui ayant indiqué l'endroit avec sa main droite, prit la fuite

et le Saint continua son chemin. Il rencontra le lendemain plusieurs autres monstres hideux, qui n'étoient peut-être que des illusions que le démon faisoit au Saint, pour le faire revenir sur ses pas, mais saint Antoine, sans s'effrayer, continua son voyage.

Enfin, après avoir passé toute la nuit en prieres, à peine le troisieme jour paroissoit, qu'il apercut une louve au pied de la moutagne, qui alloit boire au ruisseau; il la suivit et arriva à la caverne: il y entre malgré l'obscurité, et regardant de tous côtés, il entrevoit une lumiere peu éloignée, ce qui l'obligea d'avancer; le bruit qu'il fit en marchant sur des cailloux, fit que saint Paul ferma la porte au verrou. Saint Antoine ayant accouru, se prosterne par terre sur le seuil de la porte, conjurant le serviteur de Dieu, par ses prieres et par ses larmes, de lui ouvrir.

Vous savez qui je suis, lui disoit-il, et vous n'ignorez pas le principal motif de mon voyage. Je sais que je ne mérite pas de vous voir, cependant je suis bien résolu de ne pas m'en retourner sans vous avoir vu. Je mourrai à votre porte, et vous aurez au moins la peine de m'ensevelir.

Saint Paul attendri à ces paroles, ouvre la porte, et lui dit en souriant: est-ce ainsi, mon frere, qu'on prie en menaçant? Vous étonnez-vous que je ne veuille point vous recevoir, puisque vous ne venez ici que pour y mourir; et en même temps ils s'embrasserent avec beaucoup de tendresse, s'appelant chacun par leur nom; et après avoir rendu graces à Dieu, et fait ensuite leurs prieres, ils s'assirent; et saint Paul s'adressant à saint Antoine: voici, lui dit-il, celui que vous avez cherché avec tant de peines, vous voyez un corps cassé de vieillesse, et qui doit être bientôt réduit en poudre. Mais, dites-moi, comment va le monde? Fait-on toujours de nouveaux bâtimens dans les anciennes villes? Qui est celui qui regne

aujourd'hui ? Se trouve-t-il encore des hommes assez aveugles et insensés, pour adorer les démons, et vivre dans les ténebres de l'idolâtrie ?

Saint Antoine répondit sur tous ces chefs ; et comme ils s'entretenoient ensemble, ils virent voler un corbeau, qui tenant un pain entier, vint le poser devant eux. Admirez la bonté de Dieu, s'écria saint Paul ; il y a soixante ans que je reçois chaque jour par cette voie, la moitié d'un pain ; mais aujourd'hui Jesus-Christ, pour l'amour de vous, a doublé la portion. Ils rendirent graces à Dieu : et après la priere, ils s'assirent sur le bord de la fontaine pour manger. Après ce petit repas, ils passerent toute la nuit en prieres.

Dès qu'il fut jour, saint Paul dit à saint Antoine, que sa mort étoit proche, et que Dieu l'avoit envoyé pour l'enterrer. A ces paroles saint Antoine fondant en larmes, pria saint Paul de ne pas l'abandonner, et de lui obtenir du moins la grace de mourir avec lui.

Vous ne devez pas préférer vos propres intérêts à la gloire de Dieu, répondit saint Paul ; vos Disciples ont encore besoin de vos exemples. Mais j'ai une grace à vous demander, ajouta-t-il, c'est d'aller quérir le manteau que vous a donné l'Evêque Athanase, pour envelopper mon corps après ma mort. C'étoit un prétexte charitable, dit saint Jérôme, pour épargner à saint Antoine la douleur de le voir mourir ; peut-être aussi vouloit-il faire voir qu'il mouroit dans la foi et dans la communion de saint Athanase.

Saint Antoine étonné de lui entendre parler de ce manteau, n'osa pas répliquer ; et lui ayant baisé les yeux et les mains qu'il arrosoit de ses larmes, il se mit en chemin, et tout épuisé, il arriva en deux jours à son Monastere.

Deux de ses disciples lui demandant où il avoit tant demeuré : Malheur à moi, s'écria-t-il, à moi pécheur qui suis indigne de porter le nom de Soli-

litaire. J'ai vu Elie; J'ai vu Jean dans le désert; j'ai vu Paul dans le Paradis. Il n'en dit pas davantage; et prenant le manteau de saint Athanase, il se remit en chemin, sans vouloir s'arrêter un moment.

Le lendemain matin, à peine avoit-il marché trois heures, qu'il vit au milieu des Anges, des Prophetes, des Apôtres, Paul tout éclatant de lumiere monter au Ciel. Ce spectacle le toucha. Il se prosterne, et fondant en larmes : Ah mon cher Pere ! s'écrie-t-il, pourquoi me quittez-vous ? Falloit-il vous connoître si tard, pour vous perdre sitôt ? Se relevant ensuite avec un nouveau courage, il continue son chemin; et étant arrivé à la caverne, il entre, et trouve le corps du Saint à genou, la tête levée et les mains étendues vers le Ciel. Il crut d'abord qu'il étoit encore en vie, et qu'il prioit; mais ne l'entendant pas soupirer, selon sa coutume, il s'approcha pour l'embrasser, et reconnut qu'il étoit mort. Alors l'arrosant de ses larmes, il enveloppa du manteau le corps du Saint; il le tira ensuite dehors, et chanta des Hymnes et des Pseaumes, selon la coutume de l'Eglise.

Cependant il étoit fort en peine comment il creuseroit la terre pour l'enterrer, lorsqu'il aperçut deux lions qui accouroient du fond du désert. D'abord il en eut peur; mais sa confiance en Dieu le rassura. Les lions vinrent droit au corps du Saint, se prosternerent à ses pieds, rugissant d'un ton plaintif; ensuite ils creuserent la terre avec leurs ongles; et la fosse étant faite, ils vinrent caresser saint Antoine qui comprit qu'ils demandoient sa bénédiction. Alors levant les yeux au Ciel : Seigneur, dit-il, donnez à ces animaux ce qui leur convient; et faisant signe de la main, il les renvoya. Ayant ensuite enseveli ce saint corps, il prit la tunique que saint Paul avoit lui-même tissue de feuilles de palmier, et étant de

retour à son Monastere, il ne manqua jamais de s'en revêtir aux jours les plus solemnels.

On assure que saint Antoine bâtit un Monastere et une Eglise dans le lieu même où saint Paul étoit enterré. L'Empereur Comnene fit transporter ses reliques à Constantinople. Les Latins s'étant depuis rendus les Maîtres de cette Ville, le corps de saint Paul fut transporté à Venise en 1240, et en l'année 1381 Louis I, Roi de Hongrie, l'obtint du Sénat, et le fit transporter avec beaucoup de solemnité à Bude, dans l'Eglise de saint Laurent. On a à Rome le Chef de saint Paul, et à Clugny quelques-unes de ses reliques.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui nos Beati Pauli Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas: concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu! qui chaque année nous comblez de joie par la fête du bienheureux Paul votre Confesseur, accordez-nous par votre bonté la grace d'imiter sur la terre les actions de celui dont nous honorons la naissance dans le Ciel. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens.
Chap. 3.

Fratres: Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verùmtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei: propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut

Mes Freres, j'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages les avantages que j'avois; et même je compte toutes choses pour un désavantage eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde

stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo, non habens meam justitiam, quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu: quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius: configuratus morti ejus: Si quo modo occurram ad resurrectionem, quæ est ex mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim: sequor autem, si quomodò comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.

tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la Loi, mais avec celle qui vient de la Foi en Jesus-Christ, avec la justice qui vient de Dieu par la Foi, pour connoître ce qu'il est, quelle est la vertu de sa résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort. En sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts; non que j'aie déjà atteint jusque-là, ou que je sois déjà parfait; mais je suis ma route, afin de pouvoir gagner le terme, pour lequel aussi j'ai été gagné par Jesus-Christ.

Saint Paul étoit à Rome comme prisonnier, lorsque les Chrétiens de Philippes en Macédoine, qui lui avoient donné tant de preuves de leur affection en d'autres rencontres, lui envoyerent Epaphrodite leur Evêque, avec des aumônes pour l'assister. Saint Paul en le renvoyant, lui donna cette lettre pour les Philippiens, par laquelle il les exhorte à être toujours plus fidelles observateurs de la Loi qu'il leur a prêchée, et à se tenir toujours attachés à Jesus-Christ sur la Croix. Cette lettre fut écrite environ l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 61.

RÉFLEXIONS.

Voilà comme pense saint Paul, et voilà comme il parle de tout ce qui plaît, de tout ce qui éblouit dans le monde, de tout ce qui flatte, et nourrit l'amour-propre, l'orgueil et la cupidité. Pensons-nous comme lui? Nous ne sommes pas d'une autre Religion; nous avons eu les mêmes leçons; nous avons tous le même Maître. Trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de Chrétiens qui regardent comme du

fumier ce qui brille le plus dans le monde ? En trouve-t-on beaucoup qui regardent comme un désavantage d'être puissant, d'être riche ? Saint Paul cependant l'a regardé comme tel.

Certainement quand on connoît véritablement Jesus-Christ, on ne sauroit avoir que du mépris pour tout ce que le monde estime. Quand on a regardé fixement le soleil, les objets les plus éclatans ne paroissent plus que ténebres. Que trouve-t-on de solide et de rassasiant dans ces biens vides et passagers ? Que trouve-t-on de réel dans ces honneurs, qui ne consiste que dans l'idée vaine et bizarre des hommes ? Ce n'est que dans les trésors de ma religion que je trouve un rassasiement plein, une abondance, une félicité pure et parfaite. Jesus-Christ seul peut faire notre félicité ; mais il faut se trouver en Jesus-Christ, et l'on ne s'y trouve que par la foi et avec la grace. Inutilement cherche-t-on ailleurs la paix de l'ame, on ne la trouve qu'en Jesus-Christ.

Bien des gens renoncent à tout, et ne donnent rien, parce que leur cœur reste attaché à tout ; Dieu n'agrée jamais un renoncement imparfait ou oisif. Ce n'est pas assez de renoncer à tout pour Jesus-Christ, il faut encore, comme saint Paul, avoir part à ses souffrances ; il faut exprimer l'image de sa mort par une vie crucifiée ; il faut travailler tous les jours à devenir plus saint et plus parfait, en ne perdant jamais de vue Jesus-Christ sur la Croix.

Je suis ma route, dit l'Apôtre, *pour gagner le terme.* Nous courons la même carriere, gagnerons-nous le même terme ? Un grand Apôtre comblé de mérites, usé de travaux pour Jesus-Christ, un vase d'élection, ne croit point avoir gagné le prix après tant de victoires ; mais il met tous ses soins à oublier le chemin qu'il a fait, pour ne penser qu'à celui qui lui reste à faire ; et nous qui n'avons encore rien fait, quoique nous soyons à la

fin de la journée, nous sommes oisifs, nous sommes en repos! Quel sera notre terme? Nous avançons vers le terme; mais notre terme sera-t-il notre récompense? Avançons-nous vers le prix en avançant vers l'éternité? Bon Dieu! que notre tranquillité est à craindre!

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 11.

IN illo tempore: Respondens Jesus, dixit: Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater: quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo: Et nemo novit Filium, nisi Pater: neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis; et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum et humilis corde: et invenitis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est et onus meum leve.

EN ce temps-là, Jesus répondant, dit: Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Savans et aux Sages; que vous les avez révélées aux plus petits: Oui, mon Pere; car il vous a plû que celà fût ainsi; tout m'a été mis entre les mains par mon Pere; personne ne connoît le Fils que le Pere, et personne ne connoît le Pere que le Fils, et celui à qui ce Fils voudra le faire connoître. Venez tous à moi: vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon jong sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de véritable félicité sur la terre qu'au service de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous n'avons été créés que pour connoître, pour aimer et pour servir Dieu; donc nous ne pouvons être heureux qu'en servant Dieu; toute autre idée de félicité est chimérique; quiconque la cherche ailleurs que dans Dieu, est dans l'illusion et dans l'erreur. Jesus-Christ a dit, *que son joug est doux et son fardeau léger.* Le monde pense et dit le contraire. Qui se trompe? et qui devons-nous croire? Jesus-Christ l'a dit; il est donc vrai; mais nos désirs et nos empressemens prouvent-ils que nous croyons cet oracle?

Pour être heureux il faut que nos désirs soient rassasiés; et nul bien créé qui ne les altere. Il faut que le cœur soit content; et hors de Dieu il ne sauroit être qu'inquiet. On se fatigue, on se lasse, on s'use au service du monde: quelle condition sans chagrin! Nul jour sans brouillard, nul emploi qui ne soit une charge; on a beau faire, tout dégoûte, tout lasse; il n'y a que Dieu seul dont le joug soit doux et léger. Ma raison seule ne sauroit me dire le contraire; j'hésite, je délibere, Seigneur, de vous servir.

Au service du monde tout est dur, et tout est infructueux; nulle joie qui ne naisse au milieu des épines, tout pique. Quel jour calme sur cette mer, tout y est écueil, et combien de tristes naufrages? Que n'y souffre-t-on pas de la passion des autres, et que n'a-t-on pas à souffrir de ses propres passions?

Au service de Dieu, ces tyrans sont pour le moins aux fers; tout est aplani dans ses voies, le

ciel y est toujours serein : et certes quand la conscience est en paix, quel plus doux calme ! Ah ! qu'il est vrai, Seigneur, que ces mysteres sont cachés aux savans et aux sages du siecle ; ce n'est qu'aux humbles que ces secrets sont révélés. A qui tient-il, Seigneur, que je les connoisse ? Faites-m'en faire l'expérience, je suis prêt à tout sacrifier, à tout faire pour goûter de si douces et consolantes vérités.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est peu de vérités pratiques mieux prouvées que celles-ci, ni mieux démontrées.

Quel est le mondain qui soit content du Maître qu'il sert ? Quelles plaintes ne fait-on pas tous les jours de tout ce qu'on a à souffrir au service du monde ? Et au contraire, nul Saint qui ne soit content, qui ne soit même comblé de joie au service de Dieu. S'en est-il jamais trouvé un seul qui se soit plaint qu'il y avoit trop à souffrir ; qu'on n'étoit pas assez récompensé, que Dieu n'étoit pas un bon Maître ? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis* (a). Il n'y a nulle proportion entre nos travaux et la récompense.

La solitude, la pénitence, les croix, sont des trésors cachés aux sages du monde ; mais quelle source plus abondante de douceur, de paix et de consolations intérieures pour les gens de bien ! Leur modestie, leur retenue, leur égalité d'humeur, sont les images de la tranquillité de l'ame et de la joie du cœur. Quand est-ce que le désir de la félicité me conduira à cette source ?

Saint Paul, premier Hermite, passe quatre-vingt-dix ans dans la plus affreuse solitude ; inconnu des hommes, et uniquement occupé de Dieu. Saint Paul se plaint-il du Maître qu'il a servi, et est-il lui-même fort à plaindre ? Il a ignoré

(a) *Rom.* 8.

ce qui se faisoit dans le monde. Combien de Grands dans le monde qui voudroient avoir eu le même sort ?

Quatre-vingts ans passés au service du monde causent-ils autant de consolations à la mort ? Ne sont-ils suivis d'aucun regret ? sont-ils l'objet de l'admiration et de la vénération de tous les Fideles dans tous les siecles ? Chose étrange ! il y a plus de six mille ans qu'on démontre cette vérité par la foi, par la raison, par l'expérience, et l'on n'en veut rien croire. Faut-il s'étonner s'il y a tant de malheureux ?

Je n'en veux pas grossir le nombre, Seigneur, et je suis convaincu que ce n'est qu'à votre service qu'on peut être heureux. Aussi ne veux-je plus d'autre Maître ; et toute mon ambition, tout mon plaisir sera désormais de vous servir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te. Psal. 30.

Que vous faites goûter de douceur, Seigneur, à ceux qui vous craignent !

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Psal. 83.

Un seul jour passé au service de Dieu, est plus doux que mille autres par-tout ailleurs.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FAITES-VOUS une loi de ne parler jamais de la dévotion qu'avec respect, qu'avec des termes qui montrent l'estime que vous en faites ; n'en parlez que comme de la source de notre véritable félicité. C'est l'ennemi de Jesus-Christ et de notre salut qui a introduit cette fausse opinion : Qu'il en coûte d'être dévot ; que le service de Dieu est bien dur ; qu'il y a bien des monstres à dompter ; que tout s'y fait avec sueur, avec violence. Ce jargon aujourd'hui

si commun, décourage beaucoup d'ames timides. Il nourrit les libertins dans leurs désordres ; il est injurieux au Maître que nous servons, et fait plus de mal qu'on ne croit. Un saint Paul dans le désert, un saint Louis sur le trône, tant de millions de Saints et de Saintes de toutes les conditions et dans tous les états pensent et parlent autrement en fait de dévotion, que les libertins et les femmes mondaines : qui doit-on croire ? Vous n'avez jamais expérimenté, dites-vous, ces douceurs, ou du moins cette facilité dans la pratique de la vertu, et qu'avez-vous fait pour vous en rendre digne : On a encore le goût dépravé par le long usage des fades plaisirs du monde ; on est encore languissant, on est malade ; et l'on voudroit goûter déjà les douces joies du Ciel. Servez Dieu avec ferveur, et vous le servirez bientôt avec plaisir.

2.° Aimez et pratiquez le recueillement intérieur ; sans lui la piété n'est que superficielle. Fuyez le tumulte et la dissipation ; aimez la retraite, le grand air du monde est toujours contagieux au salut, à moins que ce soit Dieu qui nous y expose, encore alors nous oblige-t-il à ce recueillement comme à un préservatif nécessaire. Commencez par éviter le trop grand monde ; mortifiez votre curiosité pour les nouvelles et les bruits qui courent dans une ville. Cette petite mortification est d'un grand secours pour le recueillement.

SEIZIEME JOUR.

SAINT MARCEL, PAPE ET MARTYR.

SAINT Marcel Pape et Martyr, dont l'Eglise célebre en ce jour la mémoire, naquit à Rome vers le milieu du troisieme siecle. Comme la

Religion Chrétienne fleurissoit beaucoup dans Rome, malgré les horribles persécutions des Empereurs Païens, Marcel eut le bonheur d'être nourri et élevé dans le sein de l'Eglise. Il embrassa l'état Ecclésiastique, et saint Marcellin, qui occupoit alors le saint Siége, connoissant son mérite extraordinaire et sa haute vertu, le fit Prêtre de l'Eglise Romaine.

Environ ce temps-là, Dioclétien et Maximien étant devenus Empereurs, exciterent cette horrible persécution contre les Chrétiens, la neuvieme depuis Néron; laquelle fit couler le sang de tant de Martyrs, et mit en deuil toute l'Eglise. Saint Marcellin ayant été couronné du Martyre l'an 304, le saint Siége vaqua environ trois ans. La fureur de la persécution ne laissant pas toute liberté aux Chrétiens de s'assembler pour élire un Pasteur, la tempête étant un peu ralentie par la démission que firent de la pourpre Dioclétien et Maximien, saint Marcel fut élu Pape, le trente-unieme depuis saint Pierre, l'an 307.

A peine se vit-il élevé à cette suprême dignité, qu'il s'appliqua à rétablir la discipline que les troubles précédens avoient, ce semble, un peu altérée, et réparer les pertes que l'Eglise pouvoit avoir faites durant une si longue et si cruelle persécution.

Dioclétien et Maximien s'étant démis de l'Empire en faveur de Galerius et de Constance, pere du grand Constantin; et ce dernier étant mort à York, Maxence, fils du vieux Maximien, se trouvant à Rome, crut pouvoir profiter de cette conjoncture pour se faire Empereur, et il en prit le titre. Comme les Chrétiens étoit déjà puissans dans Rome, il fit semblant d'embrasser la Religion Chrétienne, pour flatter le peuple Romain et attirer à son parti tous les Chrétiens. La persécution cessa, et les Fidelles jouirent durant quelques mois de ce calme.

Saint Marcel tâcha d'employer cet intervalle de tranquillité, pour faire des réglemens salutaires, et pour remédier à quelques abus qui s'étoient glissés.

Il établit dans Rome vingt-cinq titres ou Paroisses pour baptiser ceux qui se convertissoient à la Foi, pour y recevoir à pénitence les pécheurs, et pour y ensevelir avec plus de décence les corps des saints Martyrs qui avoient été négligés, et dont il eut grand soin de ramasser les Reliques.

Saint Evariste, sixieme successeur de saint Pierre, avoit déjà assigné aux Prêtres les quartiers de la Ville dont ils étoient chargés. Saint Hygin, cinquante-cinq ans après, en avoit augmenté le nombre, et saint Marcel fixa le nombre de ces Paroisses à vingt-cinq. On y administroit les Sacremens; on y distribuoit aux Fideles la parole de Dieu; on y célébroit les divins Mysteres. C'étoit le Prêtre principal de ces Eglises, qu'on apela dès-lors Prêtre-Cardinal, comme celui sur lequel rouloit le soin du spirituel de la Paroisse; et c'est ce que signifie encore aujourd'hui le titre d'une de ces Eglises que porte chaque Cardinal.

Le zele de la discipline Ecclésiastique irrita les esprits, et attira au saint Pontife bien des croix. La plupart de ceux qui étoient tombés durant la derniere persécution, vouloient être réconciliés à l'Eglise presque sans pénitence. Plusieurs même de ceux qui par leur ministere étoient chargés de les réconcilier, leur accordoient trop facilement l'absolution, et accusoient le Saint d'une rigidité outrée. Cette diversité de sentimens causa du trouble et de la division. Maxence, qui depuis sa victoire sur Sévere, ne ménageoit plus les Chrétiens, prit occasion de ces troubles pour renouveler la persécution contre l'Eglise

Il se fit amener saint Marcel, et voulut l'obliger de renoncer à la Foi, et de sacrifier aux Idoles. La résolution et la constance du saint Pontife l'étonna.

Il employa tous les artifices pour l'ébranler, douceur, sévérité, promesses, menaces, supplices, tout étant inutile, il le fit cruellement déchirer à coups de fouets, et par un raffinement de cruauté, il le condamna à servir dans les écuries publiques, jugeant que la mort n'étoit pas, pour un Souverain Pontife des Chrétiens, un supplice aussi dur que d'être obligé de passer ses jours dans un exercice si laborieux et si méprisable.

Le saint Pape devenu, pour l'amour de Jesus-Christ, valet d'écurie, ne parut jamais plus grand. Privé de tout secours dans un lieu si infect, plus mal nourri que les bêtes de charge dont il avoit soin, couvert de vieux haillons, réduit à coucher sur la plate terre, il bénissoit cent fois le jour celui dont il s'estimoit trop heureux d'imiter les souffrances et les humiliations.

Les Fideles venoient de toutes parts pour admirer leur saint Pasteur; il les encourageoit par ses discours; il les charmoit par sa douceur; il les instruisoit par ses paroles et par ses exemples.

Il y avoit neuf mois que saint Marcel étoit dans ce pitoyable état, lorsque les principaux du Clergé de Rome trouverent le moyen de l'en délivrer. Ils l'enleverent durant la nuit et le porterent dans la maison d'une sainte Veuve appelée Lucine, laquelle, après avoir été l'exemple des Dames Chrétiennes, durant quinze ans qu'elle avoit vécu avec son mari, étoit, depuis dix-neuf ans, un modele de toutes les vertus dans le veuvage.

Lucine reçut chez elle le saint Pontife avec une extrême joie, et comme les Fidelles y accouroient secrétement de tous côtés, elle supplia saint Marcel de changer sa maison en une Eglise. Le Saint y consentit, et depuis elle porte le nom de Saint-Marcel, et est un Titre de Cardinal.

A peine cette nouvelle Eglise étoit consacrée, que les Chrétiens y venoient en foule tous les jours. Le saint Pape y célébroit les divins Myste-

res, et y distribuoit aux Fidelles la parole de Dieu; on y passoit la nuit en prieres. Mais le calme ne fut pas long. Une nouvelle tempête mit tout en confusion, et causa d'étranges ravages.

Maxence étant averti de ce qui se passoit, entra dans une furieuse rage contre les Chrétiens. Il delibéra quelques momens s'il feroit mourir saint Marcel; mais il jugea que ce seroit punir plus rigoureusement les Chrétiens, s'il convertissoit cette nouvelle Eglise en de nouvelles écuries publiques; condamnant le saint Pontife à y finir ses jours dans la derniere misere, au service des plus vils animaux; ce qui fut exécuté sur l'heure.

Autant que l'honneur de souffrir pour Jesus-Christ combloit de joie saint Marcel, autant la profanation du lieu saint lui étoit un horrible supplice. Il fallut cependant souffrir ce tourment; toute sa consolation étoit de laver de ses larmes un lieu qu'il auroit voulu pouvoir purifier par l'effusion de son sang.

Quelque maltraité que fût le Pasteur, il n'oublia pas le troupeau. On croit que ce fut en ce temps-là que, du milieu de ses fers, il écrivit deux lettres; l'une adressée aux Evêques de la Province d'Antioche, qu'il exhorte de conserver avec soin et fidélité le dépôt de la Foi, telle qu'ils l'avoient reçue de saint Pierre et des autres Apôtres, ne souffrant jamais qu'aucune doctrine étrangere en vienne altérer la pureté; l'autre au Tyran Maxence, à qui il représente le tort qu'il fait à son ame, de persécuter la Religion Chrétienne qu'il avoit fait semblant d'embrasser, et il l'exhorte à ouvrir les yeux à la vérité en renonçant au culte des Idoles.

Peu de temps après, notre Saint, consumé de travaux et de miseres pour Jesus-Christ, acheva enfin son martyre sur la fin de l'année 309. Son corps, qu'on trouva couvert d'un cilice, fut retiré de ce lieu infect et enterré au cimetiere de Priscille, où il est resté, jusqu'au temps du Pape

saint Martin, qu'une partie des Reliques du Saint fut portée en Flandres, et déposée dans le Monastere de Hautmont, près Maubeuge; une autre partie à Clugny, outre ce qui se conserve encore aujourd'hui à Rome dans l'Église de Saint-Marcel.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Preces populi tui, quæsumus Domine, clementer exaudi: ut beati Marcelli Martyris tui, atque Pontificis meritis adjuvemur, cujus passione lætamur. Per Dominum, etc.

Ecoutez, s'il vous plaît, Seigneur, les prieres de votre peuple, afin que nous soyons assistés des mérites du bienheureux Marcel votre Martyr et Pontife, de la mort glorieuse duquel toute l'Église se réjouit. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu vit, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

Fratres: Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra: ut possimus et ipsi consolari eos, qui in omni pressura sunt, per exhortationem, quâ exhortamur et ipsi à Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis: ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur pro vestra exhortatione et salute, sive consolamur pro vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam ea-

Mes Freres: Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations; afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux: car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Or, soit que nous soyions affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut; soit que nous soyions consolés, c'est

rumdem passionum, quas et nos patimur : ut spes nostra firma sit pro vobis : scientes quòd sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis in Christo Jesu Domino nostro.

pour votre consolation ; soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour votre instruction et pour votre salut, qui vous fait supporter des afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons : de sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche est solide, étant persuadés que comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul étoit encore en Macédoine lorsque Tite l'y vint trouver, et lui raconta combien les Fidelles de Corinthe avoient été touchés de la lettre qu'il leur avoit écrite, et le bien qu'elle avoit fait. Il l'assura que leurs aumônes pour les Chrétiens de Judée étoient prêtes. Tout cela obligea saint Paul de leur écrire cette seconde lettre, dans laquelle après avoir pardonné, comme ils l'en avoient prié à l'incestueux qu'il avoit excommunié dans la premiere, il les exhorte de se garder des faux Apôtres qui tâchoient de le décrier dans l'esprit des simples, afin de détruire la loi de Jesus-Christ qu'il leur avoit prêchée. Cette seconde lettre fut écrite l'an de Jesus-Christ 57.

RÉFLEXIONS.

Le Pere des miséricordes, le Dieu de toute consolation est notre Pere ; et il y a parmi nous des malheureux ! Voilà qui paroît paradoxe, et il l'est. Il y a des miseres, de fâcheux accidens, des adversités sur la terre, il est vrai ; les croix, les épines naissent, pour ainsi dire, sous nos pieds ; nous vivons dans la région des pleurs : mais si le Dieu de toute consolation s'oblige de nous consoler dans toutes les tribulations de la vie, sommes-nous fort à plaindre ? En ignorera-t-il le secret ? Manquera-t-il de pouvoir, et peut-on craindre qu'il manque à sa parole ? Sous les yeux d'un tel Pere que peut-il nous manquer ? et qu'avons-nous à

craindre ? Un Chrétien peut-il n'être pas consolé dans ses peines ? Les douceurs spirituelles inondent en torrens les ames des Fidelles ; mais il faut être fidelles pour les goûter.

L'enfant prodigue est malheureux, il est vrai mais ce n'est qu'après avoir quitté la maison de son pere ; s'il meurt de faim, ce n'est que dans un pays étranger ; il est réduit aux dernieres extrémités, mais ce n'est qu'après s'être plongé dans les débauches. Revient-il de ses égaremens ? il a lieu d'oublier bientôt ses miseres. On ne sauroit être malheureux quand on a le Dieu de toutes consolations pour Pere : mais il ne faut pas dégénérer, il faut vivre en enfant d'un tel Pere ; il faut qu'un si bon Pere nous reconnoisse pour ses enfans.

Plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, dit l'Apôtre, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Bien des gens veulent suivre le Sauveur sans avoir part à ses souffrances : faut-il s'étonner s'ils en ont si peu à ses consolations ? Pour avoir part aux souffrances de Jesus-Christ, il faut que Jesus-Christ ait part aux nôtres, c'est-à-dire, il faut souffrir selon l'esprit et pour l'amour de Jesus-Christ. Les heureux du siecle ne sont pas des sujets d'envie pour ceux qui ont la Foi. Qu'on souffre sans consolation, c'en est toujours une bien douce, quand c'est pour satisfaire à Dieu pour tant de péchés, quand c'est pour imiter et suivre Jesus-Christ qu'on souffre. Un homme de bien trouve dans son espérance, dans son amour pour Dieu, un fonds de douceur et de consolation qui ne tarit jamais.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post	EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes

me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam. Qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur! Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua! Filius enim Hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis : et tunc reddet unicuique secundum opera ejus.

pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive : car qui voudra sauver sa vie, la perdra, et qui l'aura perdue pour moi la retrouvera. Aussi que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre, ou que donnera-t-il en échange pour soi-même! Car le Fils de l'Homme doit venir avec la gloire de son Pere et accompagné de ses Anges; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

De l'importance du Salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ si vous avez une affaire plus importante, si vous en avez même une d'une aussi grande conséquence, si vous en pouvez jamais avoir une qui vous intéresse autant que celle de votre salut.

Il ne s'agit pas de perdre ou de gagner un procès, duquel dépende tout votre bien; il ne s'agit pas même d'être heureux ou malheureux durant toute la vie. L'affaire seroit intéressante, il est vrai; elle ne seroit pourtant pas d'une conséquence infinie. Etre disgracié, souffrir jusqu'à la mort, le malheur seroit grand; mais après tout, il ne seroit pas sans ressource. Il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel; il s'agit de posséder Dieu éternellement dans le séjour des Bienheureux, ou d'être précipité dans les enfers, condamné sans espérance de retour aux flammes éternelles. Voilà de quoi il s'agit quand on parle de l'affaire du salut. Est-elle de quelque conséquence, et mérite-

-t-elle notre application et nos soins, cette importante affaire ?

Hélas ! on meurt ; et que sert à la mort d'avoir été riche, puissant, heureux, selon l'idée des gens du monde ? On meurt : et à la mort nous perdons tout. Tout nous échappe ; la vie la plus heureuse et la plus longue ne paroît plus alors que comme un songe. On meurt : et à la mort, noblesse, dignités, emplois, honneurs, tout disparoît, tout n'est plus que vains titres. Mais que vais-je devenir ? Si je suis saint, cette seule qualité me dédommage bien de la perte de toutes les autres ; mais si je suis damné, mais si l'enfer doit être ma demeure éternelle, mais si je passe de mon lit au feu éternel, qui me consolera sur mon sort, qui me dédommagera de ma perte, et d'une perte qui est mon ouvrage, et d'une perte qui est sans ressource et sans retour ?

Et l'on pense à l'affaire du salut de sang froid ! Et nous passons un jour sans y travailler ! Et nous ferons peut-être toutes ces réflexions sans devenir plus sages !

Que je déplore, ô mon Dieu, mon aveuglement et mon erreur ! La plus grande partie de mes jours se sont écoulés, et je n'ai pas encore peut-être commencé de travailler à cette affaire ? et que ne mérité-je pas, si je différe à un autre jour d'y travailler ?

SECOND POINT.

Considérez que sert aujourd'hui à ces riches damnés, d'avoir eu de gros revenus, porté de grands noms, d'avoir possédé de belles terres ? Car que peut-on donner en échange, quand on s'est perdu pour jamais ? J'ai perdu le Ciel, j'ai perdu Dieu ; tout est donc perdu, et tout est perdu sans ressource.

Ah ! que tant de millions de Martyrs ont gagné en perdant la vie pour Jesus-Christ ! Un supplice

de quelques momens, tout au plus de quelques jours ; eût-on même passé plusieurs années dans les plus grands supplices, les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future. Peut-on jamais acheter assez cher la possession, la félicité de Dieu même ? Mon Dieu ! que ces personnes pénitentes et mortifiées, que ces Saints ont été sages d'avoir tout sacrifié pour faire leur salut ! Grands du monde, heureux du siecle, vos sentimens et votre conduite touchant l'affaire du salut prouvent-ils que vous êtes sages ?

Saint Marcel étoit Pape, et après avoir souffert un exil et bien des tourmens pour la foi de Jesus-Christ, il est condamné à finir ses jours dans une écurie. S'est-on jamais avisé de plaindre son sort ? Il trouve dans une si rebutante prison la gloire du martyre. Ah ! que c'est bien retrouver sa vie, que de la perdre pour Dieu ! Que les gens qui passent leur vie dans les plaisirs, qui menent une vie molle et mondaine, ont peu à cœur leurs propres intérêts !

Le mauvais riche est enseveli dans l'enfer ; le Lazare passe de l'hôpital à la gloire. Qu'on ait été pauvre, inconnu, maltraité, si l'on est sauvé, on a fait sa fortune. Le salut nous tient lieu de tout ; et sans le salut, la plus haute fortune n'est rien.

Je vous ai trop coûté, mon divin Sauveur, pour me laisser perdre. J'avoue avec un vif regret que je l'ai mérité, et que ma perte est inévitable, si je ne travaille pas mieux désormais à mon salut que je n'ai fait jusqu'à présent. Mais c'en est fait, divin Sauveur, mon parti est pris ; mon salut dès ce moment est l'objet de tous mes soins, de mes empressemens, de mon application ; c'est mon unique affaire ; je ne veux plus m'occuper désormais que de l'affaire de mon salut ; je n'ai, à proprement parler, que cette seule affaire, elle aura tous mes soins : *Unum porrò necessarium.*

Apirations dévotes durant le jour.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? Matth. 16.

Que me servira-t-il d'avoir gagné tout l'univers, si je viens à me perdre !

Quam dabit homo commutationem pro anima sua ? Matth. 16.

Que peut-on donner en échange qui vaille notre ame ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. RENOUVELLEZ chaque jour, à la priere du matin, la priere que vous venez de faire, et dites-vous plusieurs fois le jour quand vous faites votre emploi, quand vous commencez une action, quand vous vous appliquez à votre ouvrage : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?* Que me servira tout ceci, si je ne fais pas mon salut ? Cette pratique est très-utile, et convient à toutes sortes de gens.

2.° Faites-vous une loi inviolable de faire chaque mois un jour de retraite. Ce n'est qu'un jour ; et qui peut raisonnablement refuser de donner dans tous les mois un jour à l'importante affaire du salut, qui seule demanderoit toute la vie ? On trouve tant de loisir pour les affaires temporelles, pour son plaisir, pour ses amis ; n'en manquera-t-on jamais que pour le salut de son ame ? Presque toute la vie se passe à régler des comptes, à examiner des livres, à faire valoir des fonds, à percevoir des intérêts temporels. Sera-ce trop de donner chaque mois un jour à examiner les comptes que nous devons rendre à Dieu ; et en quel état est notre conscience ; quel usage, quel fruit des talens reçus ; par quelle voie on pourra réparer les pertes spirituelles qu'on a faites ? On peut dire que de cette pratique dépendent la persévérance et le salut de bien des gens.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT ANTOINE ABBÉ.

LE grand saint Antoine, que l'Eglise révere comme le Patriarche des Cénobites, c'est-à-dire; des Religieux qui vivent tous ensemble sous la même Regle, dans le même Couvent, vint au monde l'an 251. Il étoit de Côme, petite ville près d'Héraclée dans la haute Egypte. Ses parens étoient Chrétiens, fort riches, très-distingués par leur noblesse, et encore plus par leur piété. Ils regarderent la bonne éducation de leur fils, comme un de leurs principaux devoirs; aussi en prirent-ils tant de soin qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'il fréquentât personne autre que ceux de la famille, aimant mieux qu'il fût moins habile dans les Belles-Lettres, que moins innocent dans ses mœurs.

Les grands principes de Religion qu'ils lui donnerent, et les belles leçons qu'il reçut, eurent tout leur effet. Sa modestie et son respect dans le lieu saint, son assiduité à prier, son attention à la lecture de l'Evangile, sa docilité, sa douceur, sa tendre dévotion dans ce premier âge, furent des présages de la haute sainteté où il arriva depuis.

La mort de ses parens le laissa chargé, à l'âge de vingt ans, d'une sœur encore fort jeune, et d'un gros héritage : il en prit soin. Allant un jour selon sa coutume à l'Eglise, il se mit à considérer durant le chemin comment les Apôtres avoient tout quitté pour Jesus-Christ, et avec quel détachement les premiers Fidelles vendoient leurs biens, et en distribuoient le prix aux pauvres. Plein de ces pensées, il entre dans l'Eglise

au moment qu'on lisoit cet endroit de l'Evangile, où Notre-Seigneur dit à un riche : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le Ciel.* Antoine frappé de cette lecture, ne douta point que ce ne fût la voix de Dieu qui lui parloit. A peine fut-il sorti de l'Eglise qu'ayant mis en sûreté la dot de sa sœur, et ce qu'il jugea à propos de lui donner de son patrimoine, il ne se réserva qu'une fort petite portion pour subsister, vendit le reste de ses biens, et en distribua sur l'heure même le prix aux pauvres.

Peu de jours après étant retourné à l'Eglise, et entendant lire cet autre endroit de l'Evangile où Jesus-Christ défend à ses Disciples d'avoir de l'inquiétude pour le lendemain, il prit sa prévoyance pour un manque de confiance en Dieu, la condamna, et ayant donné aux pauvres le peu de bien qu'il s'étoit reservé, et mis sa sœur entre les mains de quelques filles vertueuses qui l'éleverent dans une grande piété, il quitta sa maison, et se retira dans une retraite peu écartée de la ville, les Solitaires n'ayant pas encore l'usage d'habiter loin des villes ou seuls dans le désert.

Il choisit d'abord pour guide dans cette nouvelle carriere un saint vieillard, qui depuis sa jeunesse s'étoit retiré dans la solitude. Les progrès du Disciple étonnerent le Maître. Sa retraite ne fut jamais oisive. Il travailloit des mains tout le temps qu'il ne donnoit pas à la priere. Son humilité, sa douceur, sa modestie, sa dévotion, et son égalité d'humeur le rendirent si aimable à tous les Solitaires, qu'on ne l'appela plus que le bien-aimé de Dieu.

Le démon jaloux de ces progrès, mit tout en usage pour le dégoûter de la vie qu'il avoit embrassée. Il lui mit devant les yeux les grands biens qu'il avoit quittés, la foiblesse de son âge et de son tempérament, le soin qu'il devoit prendre de

sa sœur, la noblesse de son sang, les horreurs du désert, les ennuis et les dangers d'une longue retraite. Voyant tous ses artifices sans succès, il l'attaqua par les idées les plus dangereuses de la volupté, et par la révolte des sens; mais le cœur d'Antoine fut toujours à l'épreuve de toutes ces attaques, et pour prendre de nouvelles forces contre un si dangereux ennemi, il redoubla ses austérités, et avec la grace du Seigneur, il remporta une pleine victoire.

Dès-lors il ne mangea plus qu'une fois le jour, après le soleil couché, et souvent même en passoit-il trois sans manger. Il employoit presque toute la nuit à prier; sa nourriture n'étoit que du pain et du sel; il ne buvoit que de l'eau, et son lit n'étoit qu'une natte.

Ses austérités croissoient avec sa ferveur. Souhaitant de s'interdire tout commerce avec les hommes, il alla s'enfermer dans un sépulcre loin de la ville, dont il n'ouvroit la porte qu'à un ami, qui de temps en temps lui apportoit quelques pains; mais le démon sut l'y trouver. Dieu voulant épurer la vertu et la patience de son fidelle serviteur, et confondre l'Esprit de ténebres par la magnanimité de ce jeune Héros chrétien, permit que le démon vint le tourmenter si cruellement, et en tant de manieres, qu'après l'avoir un jour brisé de coups, il le laissa étendu sur la terre, sans donner presque aucun signe de vie. L'ami du Saint l'ayant trouvé le lendemain presque sans mouvement, le porta dans l'Église d'un village voisin, où on le crut mort. Sur le minuit Antoine revenu à lui, bien loin d'être découragé, supplia si instamment son ami de le rapporter au sépulcre, qu'il ne pût s'en défendre.

Une résolution si généreuse confondit l'ennemi du salut, qui n'ayant plus le pouvoir de maltraiter le serviteur de Dieu par des coups, mit toute sa rage à l'épouvanter par des hurlemens, des cris

horribles, des spectres hideux, des fantômes. On eût dit que tout l'air étoit plein de bêtes féroces qui alloient le dévorer. Saint Antoine qui avoit mis toute sa confiance en Jesus-Christ, se rioit de tant d'inutiles efforts. « Il faut bien que vous soyez » foibles, Esprits malins, leur disoit-il, puisque » vous venez en si grand nombre, contre un hom- » me seul, mais qui met toute sa force en la grace » de son Sauveur. Si vous avez le pouvoir de me » faire du mal, que ne le faites-vous sans faire » tant de bruit. Vous avez beau ébranler, secouer » même cette lourde masse de sépulcre, le Seigneur » est mon aide, et je me moquerai de mes enne- » mis. » Et en faisant un signe de croix, dit saint Athanase, il mit tous les démons en fuite. Alors levant les yeux, il vit un rayon de lumiere qui venoit à lui, et Dieu lui faisant sentir les doux effets de sa présence : « Hélas! où étiez-vous, » mon doux Jesus, s'écria-t-il, où étiez-vous du- » rant toute cette tempête? Il ouit une voix qui » répondit : J'étois ici mon fils, spectateur de votre » combat, et témoin de votre courage : puisque » vous avez été fidelle, comptez sur ma protec- » tion singuliere, je vous rendrai victorieux par- » tout. »

Saint Antoine se leva pour remercier Dieu, et se sentant plus de force qu'il n'en avoit jamais eu, il partit dès le lendemain pour aller dans le désert, où l'Esprit-Saint l'avoit destiné pour être le Pere et le modele de tant de saints Solitaires. Il n'avoit alors que trente-cinq ans. Il passa le Nil près d'Héraclée; et ayant aperçu une vieille masure sur une haute montagne, il la choisit pour sa demeure, et malgré toutes les ruses, et les efforts de l'Esprit de ténebres, il y passa vingt ans, menant une vie angélique.

Quelque désir qu'il eût, et quelque soin qu'il prît de se tenir caché, il ne put pas empêcher que ses anciens amis ne le vinssent trouver sur sa mon-

tagne. Il refusa d'abord de leur ouvrir ; mais il fallut céder à leur persévérance. Saint Antoine sortit de sa grotte, comme d'un sanctuaire où Dieu l'avoit rempli de son Esprit. Ses amis ne le trouverent point changé, quoique durant trente-cinq ans il se fût abandonné à toutes les rigueurs de la plus austere pénitence. Il avoit le visage aussi serein que dans ses premieres années ; même tranquillité dans l'esprit, même douceur dans son air, même affabilité, même agrément dans ses manieres.

Quoiqu'il ne trouvât du plaisir et du goût que dans la priere et dans la contemplation, il ne témoigna jamais ni répugnance de se voir environné de tant de gens, ni complaisance de s'en voir admiré, ni difficulté de répondre à toutes leurs demandes. Tout embrasé du feu de l'amour divin, il en fit bientôt passer les ardeurs dans le cœur de ceux qui l'écoutoient. Il leur parla avec tant d'éloquence et d'énergie des vérités de la Religion, du néant des biens créés, des faux charmes des plaisirs, des horreurs de la mort, de la briéveté de cette vie, que plus de deux cents personnes résolurent de tout quitter, et de rester avec lui dans la solitude, pour ne travailler qu'à leur salut. Le zele l'emporta sur l'amour de la retraite. Plusieurs bâtirent des cellules près de la sienne ; et il ne put refuser à ces nouveaux Disciples de les instruire et de les conduire dans les voies de Dieu, dont il étoit lui-même si bien instruit.

La réputation de saint Antoine répandue en Afrique, en Italie, en France et presque par-tout l'Univers ; la puissance que Dieu lui avoit donnée sur les démons ; ses dons de prophétie et de miracles, lui attirerent bientôt des disciples qui venoient en foule de tous côtés. Tous ces vastes déserts se trouverent peuplés, un grand nombre de monasteres bâtis et dans moins de dix ans il y eut plusieurs milliers de Solitaires.

Cette religieuse république croissant tous les jours, saint Antoine se vit obligé de lui donner tous ses soins. Tantôt il instruisoit ses Eleves en commun, et tantôt en particulier. Soyez bien persuadés, leur disoit-il, que pour faire des progrès dans les voies de la perfection, il faut croire chaque jour qu'on commence, et que quoi qu'on fasse il n'y a nulle proportion entre la récompense et ce que l'on fait. Voulez-vous vaincre le démon, ajoutoit-il, aimez Jesus-Christ, priez beaucoup, mortifiez-vous continuellement, et soyez humbles: l'Esprit de ténebres craint les ames pures, et rien ne le confond que la défiance de soi-même et la confiance en Dieu.

Mais le Seigneur n'avoit pas seulement destiné saint Antoine à instruire des Solitaires, il l'avoit encore choisi pour confondre les Païens et les Hérétiques, et pour encourager les Fidelles dans les plus grandes persécutions.

Saint Antoine ayant appris qu'on conduisoit à Alexandrie un grand nombre de Confesseurs de Jesus-Christ pour les faire mourir, et craignant que quelques-uns ne chancelassent dans la Foi à la vue des tourmens, s'y rendit pour les assister dans les prisons. Les Tyrans eurent beau défendre au Solitaire d'y paroître sous peine de la mort, saint Antoine ne les abandonna point jusqu'à la consommation de leur sacrifice; et il ne tint pas à lui qu'il n'eût le même sort.

L'amour de la solitude croissant dans ces tumultueux exercices de charité, à peine fut-il de retour dans son désert, qu'il résolut de chercher une plus grande retraite; mais ses Disciples firent toujours échouer son dessein; et les besoins de l'Eglise ne le laisserent pas long-temps dans sa cellule. Les Evêques l'obligerent de revenir à Alexandrie: il y fut reçu avec des honneurs extraordinaires, non-seulement par les Fidelles, mais encore par les Hérétiques et par les Païens, qui admiroient au-

tant ses vertus que ses miracles. Dans le peu de séjour qu'il y fit, il y convertit un grand nombre d'Idolâtres, et confondit les Philosophes par la force de ses raisonnemens.

Saint Antoine étant de retour à son Monastere, fut inspiré d'aller chercher saint Paul, qu'il trouva dans le fond du désert. La vue, la conversation, et la mort de ce grand Saint augmenterent sa ferveur et son zele. Il fallut revenir encore à Alexandrie, pour faire triompher la Religion. L'hérésie Arienne fut désarmée à la vue de cet illustre vieillard, que le seul zele de la vérité avoit fait sortir de sa retraite, à l'âge de cent quatre ans, pour venir combattre les ennemis de la divinité de Jesus-Christ, et pour travailler à rendre la paix à l'Eglise.

On sait que Constantin le Grand et ses enfans, lui ayant écrit comme à leur pere spirituel, avoient marqué sur toutes choses dans leur lettre le désir qu'ils avoient de recevoir ses réponses. Il les leur fit ; mais il n'attendit pas qu'ils lui écrivissent quand il fut question de leur développer les ruses des Hérétiques, qui vouloient surprendre leur foi. Il écrivit à l'Empereur Constantin, qui s'étoit laissé prévenir par les Ariens contre saint Athanase, et le fit avec une vivacité qui fait bien voir la pureté et la générosité de son zele qui ne ménagea jamais les Hérétiques, ni les gens suspects dans la Foi. C'est ce qui l'obligea aussi d'écrire une lettre si vive à Grégoire, Evêque Arien, qui s'étoit emparé tyranniquement de l'Eglise d'Alexandrie, après l'expulsion du légitime Pasteur.

Enfin ce grand Saint embrasé d'un amour ardent pour Jesus-Christ, et d'une tendresse extrême pour la sainte Vierge, à laquelle il étoit très-dévot, doué du don de prophétie et des miracles, en singuliere vénération à la Cour des Grands et chez presque tous les peuples de l'Univers ; le fléau des hérétiques, la terreur des démons, l'or-

nement de l'Eglise, la merveille du desert, l'admiration de son siecle, âgé de cent cinq ans, dont il en avoit passé quatre-vingt-cinq dans l'exercice de la plus austere pénitence; après avoir dit adieu à ses chers enfans, et avoir reçu d'eux les derniers embrassemens, il étendit ses pieds, et faisant paroître une joie extraordinaire à la vue des Esprits bien-heureux, qui étoient présens à son dernier soupir, il rendit tranquillement son ame à Dieu le 17 de Janvier de l'an 356, qui étoit le 19 de l'Empire de Constance. Ses Disciples exécuterent ponctuellement les ordres qu'il leur avoit laissés, qui étoient de donner à saint Athanase une de ses tuniques, et le manteau sur lequel il étoit mort, et l'autre tunique à saint Sérapion Evêque de Thmuis; d'enterrer son corps en secret, et de ne déclarer jamais à personne le lieu de sa sépulture. Il fut en effet caché durant quelque temps, mais la mémoire du Saint fut bientôt célebre dans toute l'Eglise, sur-tout en Orient, où la fête se fit d'abord avec solennité.

Ce saint corps ne fut découvert qu'environ deux cents ans après. Il fut d'abord transporté solennellement à Alexandrie, et ensuite à Constantinople, dans le temps que les Sarrasins s'étoient rendus maîtres de l'Egypte. Enfin sur la fin du dixieme siecle, un Seigneur Viennois en Dauphiné, fort dévot à saint Antoine, ayant fait le voyage de la Terre-Sainte, fut à Constantinople, et obtint de l'Empereur ses précieuses reliques qu'il apporta en France. Il fit commencer la célebre Eglise de l'Abbaye, dans une petite ville qui lui appartenoit, appelée La Motte, dans le Diocese de Vienne, et qui a été appelée ensuite Saint - Antoine. L'an 1089, une horrible maladie, appellée le feu sacré, faisant mourir un grand nombre de gens, on reconnut que le remede souverain à ce mal, étoit l'invocation du grand saint Antoine. Il y eut dès-lors un concours de peuple prodigieux à ses reli-

ques ; ce qui donna lieu à l'établissement d'un nouvel Ordre de Clercs Réguliers, sous le titre de Saint-Antoine, lesquels se sont rendus si célebres dans toute l'Europe, par leur édifiante régularité, par une constante et inaltérable charité.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, beati Antonii Abbatis commendet : ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Antoine Abbé, nous rende agréables à votre divine majesté ; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis : il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois ; il lui a donné sa loi en présence de son peuple ; il lui a fait voir sa gloire, il l'a fait saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes ; car il lui a fait entendre sa voix et il l'a fait entrer dans la nuée. Et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi pour régler sa vie et ses mœurs.

On a déjà parlé du livre de l'Ecclésiastique, dont Jesus, fils de Sirach, est Auteur. Ce saint homme, en

en lisant avec une grande application la Loi et les Prophetes, composa ce livre, dont toutes les pensées et les paroles sont du Saint-Esprit, puisque l'Eglise le reconnoît pour un des livres sacrés et canoniques. Elle l'appelle assez souvent, Livre de la Sagesse, aussi a-t-il beaucoup de ressemblance avec les livres de Salomon. Le 45 Chapitre d'où l'Epître de la Messe de ce jour est tirée, contient l'éloge de Moïse, que l'Eglise applique, avec raison, aux saints Abbés.

RÉFLEXIONS.

Que sert d'être chéri des hommes, si l'on n'est pas chéri de Dieu ? et que peut la haine et la malice de tous les hommes, si Dieu nous aime ? Notre félicité, notre fortune consiste toute à être agréable à Dieu.

Que les hommes sont bizarres, injustes même dans leurs amitiés, et qu'il en coûte de leur plaire ! Ce ne sont pas toujours ceux qui ont les plus belles qualités, ceux qui ont le plus de mérite, qui gagnent leur cœur ; tout est plein de prédilections déraisonnables. Souvent vous aurez travaillé, sué, usé même votre bien et votre santé au service d'un Grand, sans qu'il vous sache gré de vos services. Les hommes n'aiment qu'eux-mêmes. Leur a-t-on plu : il ne faut qu'un rien pour leur déplaire, et la disgrace, quelque courte qu'elle puisse être, laisse toujours un peu de froid.

Quelle amitié pure et sincere dans le monde ? L'intérêt seul ou la passion en sont le nœud. Si celui-là change, si celui-ci s'affoiblit ou s'irrite, il n'y a plus d'amis. Nul ami dans le monde qui ne soit toujours à la veille de ne le plus être. La plus forte amitié parmi les hommes peut peu, et ne tient presque à rien. Il n'en est pas de même de l'amitié de Dieu ; elle est sincere, désintéressée, bienfaisante ; pourvu que Dieu voie que je l'aime, j'en suis toujours aimé. Je lui plais, tant que je veux

lui plaire ; et je ne saurois lui déplaire que par le péché. Son amitié fait ma félicité et ma gloire ; et le souverain malheur, c'est de n'en être pas aimé.

Il n'y a proprement de véritable gloire que celle des Saints. La gloire du monde n'est qu'une fumée ; que reste-t-il à tous ces grands hommes qui s'étoient acquis tant de gloire, s'ils ne sont pas Saints ? Rien n'est plus digne de nos respects et de notre estime, que la sainteté. Elle anoblit les plus vils sujets. Un petit Berger reconnu pour Saint, mérite et reçoit les respects des plus grands Monarques tandis que les plus grands Princes du monde sont ensevelis dans l'oubli après leur mort ; et s'ils ne sont pas Saints, quels éloges méritent-ils, et de qui peuvent-ils attendre des hommages ?

Nous aimons tant la gloire ; quand la chercherons-nous dans sa véritable source ? Ce n'est qu'en réglant nos mœurs sur les préceptes qu'on la trouve. Nul autre modele que la vie des Saints ; nulle autre regle que l'Evangile. Quelle erreur, quelle folie de vouloir que les maximes du monde entrent dans la regle des mœurs.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos dis-

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur Maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à la ceinture, et qu'après les avoir fait mettre

cumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret pater familias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

à table, il ira, et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis ; soyez prêt de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De l'incertitude de l'heure de la Mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous sommes sûrs de mourir, mais que nous ignorons quelle sera cette derniere heure. Ce que nous savons certainement, c'est que nous pouvons mourir à toute heure ; que ce jour peut être le dernier de ma vie ; et l'heure présente celle de ma mort. Persuadé de cette vérité, qui me rassure ? Croire et ne pas craindre, craindre et ne pas veiller, ce ne peut être qu'impiété et folie. Quoi ! à toutes les heures le Souverain Juge peut arriver, pour décider de notre sort éternel ; et nos comptes sont-ils prêts ? Il n'est plus temps de les préparer, quand il faut les rendre, il n'est pas temps de s'éveiller quand le Maître arrive : il faut l'attendre ; il faut être prêt à partir ; il faut avoir à la main la lampe allumée quand l'Epoux vient. Il n'est pas temps alors d'aller chercher de l'huile ; ce n'est rien même d'en avoir fait provision, si la lampe est éteinte. Il faut être en état de grace, il faut veiller sans cesse ; à moins de cela on est toujours surpris.

Suis-je depuis long-temps dans cette heureuse disposition ? Dieu peut-il venir quand il lui plaira, à la seconde, à la troisieme veille, comme à la premiere ? Me trouvera-t-il prêt à comparoître devant lui avec confiance ? Hélas ! où en serois-je, si le Maître étoit arrivé ! Hé mon Dieu, dans quelle erreur, et dans quel danger ai-je vécu jusqu'à cette heure ! Le monde ne m'a jamais trouvé endormi sur son compte ; et Dieu m'a-t-il toujours trouvé éveillé sur le mien ?

Mon Dieu, à quoi se passe toute la vie ! Je gémis au seul souvenir de mon assoupissement léthargique. Mais puisque par votre grace je m'éveille, faites, Seigneur, que je sois désormais tellement occupé de votre venue, que je ne sois jamais surpris.

SECOND POINT.

Considérez quel est le bonheur de ces serviteurs fidelles, que le Maître en arrivant trouve qui veillent. Quelle joie pour le Sauveur du monde de recueillir en leur personne, le fruit de ses travaux et de son sang, et de pouvoir répandre sur eux ses torrens de bénédictions, en les admettant à son festin, en leur faisant part de sa gloire.

Mais quel plaisir pour ces serviteurs fidelles de ne s'être pas laissé entêter par ces faux charmes dont le monde enivre ses sectateurs ! Quel plaisir de ne s'être pas endormis, comme tant d'autres ?

Le Seigneur vient toujours plutôt qu'on ne pense. Quelle joie d'avoir toujours veillé ; de n'avoir jamais perdu de vue l'affaire du salut, d'avoir pensé jour et nuit à la mort, d'avoir mené une vie innocente, et riche en bonnes œuvres !

Voyez saint Antoine à ce dernier moment. Il y avoit quatre-vingt-sept ans que ce serviteur fidelle, comblé de mérites, veilloit dans la solitude pour attendre son Maître. Il avoit quitté le monde à l'âge de dix-huit ans ; son innocence s'étoit nour-

rie dans l'exercice de la plus austere pénitence. Avec quelle joie voit-il arriver ce moment décisif de son sort éternel ! Il console lui-même ceux qui sont affligés de le perdre. Il meurt avec tant de consolation, que la joie dont son ame est inondée, rejaillit jusque sur son corps mort. Quelle différence, bon Dieu, entre saint Antoine expirant, et tous ces faux heureux du siecle, quand ils meurent ! Que de gens dorment, pour ainsi dire, toute leur vie ! mais qu'il est terrible de ne s'éveiller qu'à la mort !

Préservez-moi de ce malheur, ô mon doux Jesus, vous n'avez différé si long-temps votre arrivée, que pour me donner le loisir de veiller, et de vous attendre ; soyez-en éternellement béni, Pere des miséricordes. Je n'abuserai pas de cette grace, je ne veux plus vivre que comme un serviteur qui vous attend.

Aspirations dévotes durant le jour.

Stulte, hac nocte animam tuam repetent à te : quæ autem parasti, cujus erunt ? Luc. 20.

Quelle folie de ne pas penser à la mort ! Hélas ! peut-être cette nuit, peut-être ce jour sera le dernier de ma vie ; et tout ce que j'ai amassé avec tant de peine, pour qui sera-ce ?

Vigilate, quia nescitis diem, neque horam. Matth. 25.

Veillez tous les jours, veillez à toute heure, parce que vous ne savez ni l'heure ni le jour que vous mourrez, et que vous pouvez mourir à toute heure.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° OUTRE la pratique de la retraite d'un jour de chaque mois, laquelle sert merveilleusement à prévenir les funestes suites d'une mort imprévue, faites chaque semaine une méditation sur la mort,

et n'entreprenez rien de considérable, ne faites ni voyage, ni même aucune partie de plaisir que vous ne vous disiez à vous-même, ce que le Prophete Isaïe dit au Roi de Juda : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu* (a). Ma fin approche ; tout est-il prêt ? Je cours au tombeau, j'en suis même depuis hier plus près de vingt-quatre heures. Le Maître n'est pas loin. Hélas ! peut-être me dit-il déjà, comme à ce Roi : Donnez ordre aux affaires de votre conscience, car vous mourrez bientôt.

2.° N'oubliez jamais, toutes les fois que vous approchez des Sacremens, de vous y disposer comme si c'étoit pour la derniere fois de votre vie. Une confession qu'on fait comme devant être la derniere, une communion qu'on reçoit comme viatique, ne sauroient manquer d'être efficaces. On ne court pas le danger d'être surpris par le souverain Maître, quand on prend toutes ces précautions. Cette pratique de piété est des plus importantes. N'oubliez jamais que c'est un article de foi, que nous mourrons toujours à l'heure que nous ne nous y attendons pas. *Quâ horâ non putatis.* (b) Ne bornez pas au seul usage des Sacremens, une pratique de piété si utile. N'entreprenez rien durant la vie, que vous ne l'envisagiez, pour ainsi dire, du lit de la mort : choix d'un état de vie, affaires de conséquence, commerce, charges, procès ; tout doit être rapproché de la mort, si l'on ne veut pas s'y méprendre. On regarde bien des choses dans un faux jour durant la vie. Voulons-nous être sages, jugeons à présent de toutes choses, comme nous en jugerons à l'heure de la mort.

(a) *Isaï.* 38. (b) *Luc.* 12.

DIX-HUITIEME JOUR.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME.

COMME Dieu a voulu que Rome qui depuis tant de siecles étoit devenue la maîtresse de l'erreur, le centre et le réduit de toutes les superstitions, et comme le siege du Paganisme, devînt la maîtresse de la vérité, le siege de la Foi, la capitale de la Religion, et la mere commune de toutes les Eglises du monde : il étoit à propos que cette époque fût célébrée parmi les Fidelles, et qu'on célébrât chaque année l'anniversaire de la naissance, pour ainsi dire, de cette premiere Eglise du monde, ou pour mieux dire le jour de l'heureux établissement de la foi de l'Eglise universelle dans Rome comme dans le centre de l'unité; et c'est-là proprement le sens de cette fête si ancienne dans toute l'Eglise.

Et ainsi, la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, est l'anniversaire ou la mémoire du jour fortuné auquel saint Pierre, après avoir fondé l'Eglise d'Antioche, vint établir son siege dans la Capitale de l'Univers, et en fit la capitale du monde Chrétien. Ce fut environ l'an quarante-huit de Jesus-Christ, sur la fin de la seconde année de l'Empereur Claude, ou au commencement du regne de Néron. Saint Pierre tint ce siege vingt-cinq ans, et y couronna ses travaux apostoliques par un glorieux martyre.

Outre la mémoire de l'établissement du Siege Apostolique dans Rome, que l'Eglise célebre en ce jour, elle semble comprendre dans cette fête, celle de la confession solennelle que fit saint Pierre de la divinité de Jesus-Christ, et le choix que Jesus-Christ fit de saint Pierre, ensuite de cette

solennelle confession, pour être son Vicaire en terre, le Chef visible et la pierre fondamentale de son Eglise, lui et ses successeurs. C'est pour cela que lorsqu'on célébroit, le même jour la Chaire de saint Pierre à Antioche et à Rome, comme on a fait durant quelque temps, on s'est contenté quelquefois de vouloir célébrer l'Episcopat de saint Pierre en général; et c'est dans ce sens que l'Auteur du Sermon qu'on attibue à saint Augustin, dit qu'en ce jour on célebre la Chaire de saint Pierre, parce que c'est le jour que le Prince des Apôtres monta sur le trône de l'Episcopat : « L'institution de la solennité de ce jour, dit-il, a été appelée par nos peres la Chaire de saint Pierre, parce qu'on dit que c'est en ce jour que ce Chef des Apôtres prit possession de la Chaire Episcopale : » *Ideo quòd primus Apostolorum Petrus hodie Episcopatûs cathedram suscepisse referatur.*

Ce fut sans doute ce même motif qui, à l'exemple de la fête annuelle de la Dédicace des Eglises, obligea les Souverains Pontifes, et même les Evêques, de renouveler tous les ans leur consécration à Dieu, le jour anniversaire de leur premier sacre, ou de leur Episcopat.

Saint Léon, dans le Sermon qu'il a fait en l'honneur du Prince des Apôtres, dit qu'il falloit que la même ville qui étoit la capitale de l'univers, devînt comme le centre de la Religion; afin que la lumiere de la vérité, qui étoit pour le salut de toutes les nations du monde, pût se répandre plus efficacement de cette capitale sur toutes les parties de l'univers, et qu'après avoir porté la lumiere de la foi dans toute la Judée, fondé l'Eglise dans Antioche, prêché la foi dans la Galatie et dans la Cappadoce, dans l'Asie et la Bithynie, le Prince des Apôtres vînt mettre son siege dans Rome même, et élevât sur le Capitole le trophée de la Croix de Jesus-Christ.

En 567, le second Concile de Tours parle de

ɜtte fête comme déjà si ancienne, qu'il s'y étoit ıisé des abus auxquels le Concile tâche de remé-.er.

Quelle profanation, quel scandale ! s'écrient les eres de ce Concile. Est-il possible qu'il se trouve ɜs gens parmi les Fidelles, qui, au jour de la te de la Chaire de saint Pierre, par une ridicule ıperstition, offrent des viandes aux morts, et ıi, après avoir oui la Messe, ne sont pas plutôt ɜ retour chez eux, qu'ils donnent dans les erreurs les superstitions des Gentils; et ce qui fait en-ɪre plus d'horreur, c'est qu'après avoir mangé le ·écieux Corps de Jesus-Christ, ils se souillent ı mangeant des viandes qui ont été offertes au :mon. Les propres paroles du Concile sont trop ınarquables pour être omises.

Sunt etiam qui in festivitate Cathedræ Domini ːtri Apostoli, cibos mortuis offerunt, et post issas redeuntes ad domos proprias ad Gentilium ·ertuntur errores; et post Corpus Domini, sacra-ş dæmoni escas accipiunt (c).

On célébroit donc alors cette fête; on venoit nc à la Messe, on y communioit, et quelle piété après cela de se laisser aller à des céré-ɔnies superstitieuses et païennes. Bon Dieu! el fonds de réflexions salutaires pour les héréti-es, qui ne veulent point de Messes, et qui nient e le Corps de Jesus-Christ soit réellement pré-ıt dans l'Eucharistie! Quel fonds de réflexions me pour plusieurs Fidelles, qui passent quelque-s de la célébration de nos plus saints Mysteres, .es œuvres profanes, de l'Eglise, aux spectacles; la table de la communion, à des repas, à des ɪversations toutes mondaines, à des parties de x, et à d'autres divertissemens indignes des rétiens.

Comme plusieurs Eglises particulieres faisoient te fête en différens temps; que quelques-uns

:) *Cant.* 12.

même la confondoient avec celle d'Antioche, le Pape Paul IV, en 1558, fixa la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome au dix-huitieme Janvier, par une Bulle du treize du même mois, où il dit que ce n'est pas une nouveauté qu'il ait voulu introduire, mais qu'il ne fait que rétablir, ou pour mieux dire, confirmer une solennité qu'on célébroit déjà dès les premiers siecles de l'Eglise, et qu'il fixe au dix-huit de Janvier, comme le pratiquoient les Saints Peres les plus anciens.

On conserve encore aujourd'hui dans Rome la Chaire Episcopale de saint Pierre, c'est-à-dire, la Chaire matérielle qui bien que fort grossiere par l'art, et très-pauvre par rapport à la matiere, est devenue très-précieuse par la vénération des peuples. Et certes tout ce qui a servi au Prince des Apôtres est très-respectable, et nous doit être très-précieux.

La Messe est de la Fête du jour.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Deus qui beato Petro Apostolo tuo, collatis clavibus regni cœlestis, ligandi, atque solvendi Pontificium tradidisti: concede, ut intercessionis ejus auxilio, à peccatorum nostrorum nexibus liberemur: Qui vivis, et regnas, etc.

O Dieu, qui en donnant à saint Pierre votre Apôtre les clefs du Royaume des Cieux, lui avez donné l'autorité pontificale de lier et de délier; faites que par le secours de son intercession, nous soyions délivrés des liens de nos péchés: Vous qui vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître du Bienheureux Pierre, Apôtre. Chap. 1.

Petrus, Apostolus Jesu Christi, electis advenis dispersionis Ponti, Galatii, Cappadociæ, Asiæ, et Bithyniæ: secundùm præs-

Pierre, Apôtre de Jesus-Christ, à ceux qui ont été choisis, qui sont hors de leur pays, sont dispersés dans le Pont, dans la Gala-

sientiam Dei Patris, in sanctificationem Spiritus, in obedientiam et aspersionem sanguinis Jesu Christi : Gratia vobis, et pax multiplicetur. Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundùm misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis, in hæreditatem incorruptibilem, et incontaminatam, et immarcessibilem, conservatam in cœlis in vobis, qui in virtute Dei custodimini per fidem in salutem paratam revelari in tempore novissimo. In quo exultabitis, modicum nunc si oportet contristari in variis tentationibus : ut probatio vestræ fidei, multò pretiosior auro (quod per ignem probatur) inveniatur in laudem, et gloriam, et honorem, in revelatione Jesu Christi Domini nostri.

tie, dans la Cappadoce, dans l'Asie, dans la Bithynie, selon la prescience, pour être sanctifiés par le Saint-Esprit, pour obéir et pour être arrosés du sang de Jesus-Christ : Que la grace et la paix vous soient données avec abondance. Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, lequel suivant sa grande miséricorde nous a regénérés pour une vive espérance, par la résurrection de Jesus-Christ, pour l'héritage qui n'est sujet ni à se corrompre, ni à se gâter, ni à se flétrir, qui se garde pour vous dans le Ciel; vous que la vertu de Dieu défend par la foi en vue du salut prêt à se manifester dans les derniers temps ; c'est ce qui vous fera tressaillir de joie d'être maintenant, s'il le faut, affligés pour un peu de temps dans des épreuves différentes, afin que votre foi mise à l'épreuve, et beaucoup plus précieuse que l'or qui est éprouvé par le feu, soit un sujet de louange, de gloire et d'honneur lorsque Jesus se fera voir à découvert.

Saint Pierre étant à Rome, environ l'an 45 de Jesus-Christ, écrivit sa premiere lettre adressée aux Fidelles convertis d'entre les Juifs qui étoient dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie mineure, la Bithynie, où il avoit lui-même fondé des Eglises. C'est de cette lettre qu'est tirée l'Epître de la Messe de ce jour.

RÉFLEXIONS.

Les Saints ne sauroient souhaiter que les biens éternels et les bénédictions célestes ; ils connois-

sent trop bien le vide et le néant des biens de la terre, pour en faire l'objet de leurs souhaits. La paix du cœur n'est que pour les Fidelles; les mondains sont agités de trop de passions pour la pouvoir goûter. Qu'ils disent tant qu'il leur plaira qu'ils sont en paix nulle paix dans le cœur de l'impie; mais quelle abondance de biens surnaturels, quelle affluence de consolations intérieures dans un cœur pur qui jouit de cette paix.

La diversité des nations n'en met point dans l'esprit ni dans le cœur des Fidelles. Qu'ils soient du Pont ou de la Bithynie, de la Cappadoce ou de l'Asie, c'est la même foi qui les éclaire, le même esprit qui les anime, la même espérance qui les console, la même charité qui les unit: *Cor unum, et anima una*. La diversité des sentimens aliene trop les esprits, pour ne pas altérer la charité. L'esprit de Dieu est un esprit de paix.

Régénérés dans le sang de Jesus-Christ, quelle doit être la pureté de nos mœurs, l'intégrité de nos désirs, la sainteté de notre vie! Et régénérés par une vive espérance, comment ne pas soupirer sans cesse après cet héritage, qui n'est sujet ni à se gâter ni à se corrompre? Quel autre bien peut avoir des attraits?

Destinés pour le Ciel, la terre peut-elle nous plaire? et le souvenir de la céleste patrie peut-il nous laisser tranquilles dans notre exil? Assis sur le bord du fleuve de Babylone, nous répandons des torrens de larmes au souvenir de Sion. Ainsi parlent les Saints. Les gens du monde en disent-ils autant? Les adversités de cette vie font tressaillir de joie ceux qui ne vivent que pour l'autre. Quelle proportion entre ce qu'on souffre ici pour Dieu, et la récompense qui est la possession de Dieu même? Je suis persuadé, dit l'Apôtre, que les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. Croyons-nous cet oracle, et le comprenons-nous?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

In illo tempore : Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi : et interrogabat Discipulos suos, dicens : Quem dicunt homines esse Filium Hominis ? At illi dixerunt : Alii Joannem Baptistam : alii autem Eliam : alii verò Jeremiam, aut unum ex prophetis. Dicit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis ? Respondens Simon Petrus dixit : Tu es Christus, Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es Simon Barjona : quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam : et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.

En ce temps-là : Jesus s'en alla dans le territoire de Césarée de Philippe, et il demanda à ses Disciples : Qui dit-on qui est le Fils de l'homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou un des Prophetes. Et vous, leur dit Jesus, qui dites vous que je suis ? Simon Pierre prenant la parole lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jesus lui repartit : Vous êtes heureux, Simon fils de Jona ; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Pere qui est dans le Ciel ; et moi je vous dis que vous êtes Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle : je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le Ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aussi dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la Confession de la Foi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas assez de croire, il faut faire une profession publique et solennelle de sa religion. Jesus-Christ ne veut point de Disciples muets et timides : cette timidité coûta cher à saint Pierre. Malheur à qui a honte de l'Evangile. On croit de cœur pour parvenir à la justice, et on confesse de bouche pour parvenir au salut.

On craint toujours de déclarer, de publier sa croyance, quand on ne vit pas conformément à ce qu'on croit. Tous ne se trouvent pas dans l'occasion de confesser la foi de bouche; mais nul qui puisse jamais être dispensé de faire une confession publique de la foi par ses mœurs. Si les œuvres démentent la foi, ce n'est plus qu'un fantôme de Fidelle. Une foi purement spéculative est la foi des démons.

Peut-on confesser Jesus-Christ, et ne suivre pas ses maximes; mais peut-on être un vrai Fidelle, et ne pas suivre les maximes de Jesus-Christ ? Si je suis persuadé que Jesus-Christ est le Fils du Dieu vivant; que Jesus-Christ est mon Dieu, comment avoir honte de passer pour son Disciple, et quand on défere tant au respect humain, au préjudice de l'Evangile, connoît-on Jesus-Christ ?

On est obligé de confesser la foi en présence des tyrans, malgré leurs menaces et leurs supplices. Ceux qui ont honte de passer pour dévots, auroient-ils ce courage ? Chose étrange ! on ne voudroit pas mourir avec une foi chancelante, et l'on vit avec une foi morte. Quand on examine nos mœurs, peut-on avoir une grande idée de notre foi ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a une foi de raison qui ne s'éleve guere au-dessus des sens, et qui ne fit jamais un vrai Fidelle. Le monde est plein de cette foi ; ses lumieres sont trop naturelles pour atteindre jusqu'à la Divinité.

Qui dit-on dans le monde qui est le Fils de l'Homme, demandoit Jesus-Christ ? La réponse fait le vrai caractere de la foi des mondains. Les uns raisonnant sur sa maniere de vivre et sur sa doctrine, croient que c'est Jean-Baptiste ressuscité ; les autres ne considérant que ses miracles, croient que c'est Elie, ou un des Prophetes. Quand on n'a qu'une foi de bon sens, on ne va pas loin.

La foi est une lumiere surnaturelle ; il n'y a que ceux qui en sont éclairés, qui s'écrient avec saint Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Examinons de quelle nature est la nôtre. La foi est en quelque maniere la mesure de l'amour ; nous aimons peu, pouvons-nous nous flatter d'avoir beaucoup de foi ?

Une foi vive n'est pas long-temps sans récompense. Vous êtes heureux, Simon fils de Jona, car ce n'est pas la chair ni le sang qui vous l'ont révélé. Le Pere céleste répand abondamment cette lumiere surnaturelle ; mais une ame ensevelie dans la chair, mais un cœur esclave de ses passions, mais un esprit enveloppé dans les sens, sont peu susceptibles de son impression. La confession que fait saint Pierre, lui mérite l'auguste qualité de Vicaire de Jesus-Christ. Notre peu de foi nous rend des serviteurs inutiles. Ayons une foi vive et généreuse ; les plus grandes merveilles sont le fruit de la foi.

Je confesse, ô mon Sauveur Jesus-Christ, que vous êtes mon Sauveur et mon Dieu, et ma conduite sera désormais le garant de ma croyance. Je

vous ai peu aimé, je vous ai mal servi, parce que je n'ai eu jusqu'ici qu'une foi languissante. Donnez-moi une foi pleine et généreuse, augmentez tous les jours ma foi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tu es Christus, Filius Dei vivi. Matth. 16.

Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Domine, ad quem ibimus? verba vitæ habes. Joan. 6.

Seigneur, à qui voulez-vous que nous allions? vous seul avez les paroles de vie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE *Credo* est une confession de foi, l'habitude qu'on a de le dire sans attention, sans dévotion, fait qu'on le dit sans fruit et sans mérite. C'est tout au plus une priere qu'on récite, et non pas une profession de foi qu'on fait. Prenez la résolution aujourd'hui de ne réciter jamais cet abrégé des articles de notre croyance qu'avec respect, l'accompagnant toujours d'une confession intérieure. C'est dans le même esprit que vous devez vous tenir debout à l'Evangile de la Messe. Ne regardez pas cet usage comme une cérémonie indifférente; c'est une profession de foi muette, mais publique, déclarant qu'on reconnoît cette divine parole pour la regle de notre croyance et de nos mœurs. Souvenez-vous que ce n'est pas seulement sur les échafauds que nous sommes obligés de faire profession de notre foi; il faut que nos sentimens et nos mœurs disent de quelle religion nous sommes. Notre conduite doit être une profession continuelle de foi.

2.° C'est une pratique de piété très-solide de faire un acte de foi quelques momens avant la communion, toutes les fois qu'on se trouve en

quelques dangers, au commencement de toutes nos prieres, et singuliérement quand on communie en forme de Viatique, ayant souvent en bouche ces paroles de l'Evangile : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* Je crois, Seigneur, oui je crois, fortifiez mon peu de foi par votre grace.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT CANUT, ROI DE DANEMARCK ET MARTYR.

SAINT Canut IV, fils de Suénon Estrice, Roi de Danemarck, et petit-neveu de Canut qui subjugua l'Angleterre, a été un grand Roi, et un grand Saint. Il naquit vers le milieu du onzieme siecle. Le Roi son pere eut soin de le faire élever par de sages gouverneurs, qui surent profiter avantageusement des excellentes qualités qu'il avoit reçues de la nature, et des riches dispositions qu'on reconnut en lui, presque dès le berceau, pour la vertu.

Le jeune Prince répondit parfaitement aux soins qu'on prit de son éducation. Il se perfectionna en peu de temps dans tous les exercices de l'esprit et du corps qui convenoient à sa naissance. On peut dire qu'il n'y eut point d'enfance pour lui ; ses plaisirs furent tous sérieux ; les amusemens ordinaires de son âge ne firent aucune impression sur un cœur qui parut d'abord n'être né que pour de grandes choses ; et ce qui est bien rare, il se distingua dès-lors encore plus par sa piété, et par son zele pour la Religion, que par toutes ses autres belles qualités.

Sa valeur se fit admirer dès qu'elle eut occasion de se faire connoître. A peine étoit-il en âge de monter à cheval, qu'on le jugea capable de commander une armée. Il fit bientôt connoître les ta-

lens naturels que Dieu lui avoit donnés pour le métier de Conquérant; il remporta autant de victoires qu'il donna de batailles, et cela dans moins de temps qu'il n'en falloit pour faire les préparatifs. Il purgea les mers des pirates qui désoloient les côtes, vainquit les Estons qui exerçoient divers brigandages, et dompta les peuples de la Province de Sembie, qui devint par cette conquête une Province du Danemarck.

Canut étoit dans ce haut dégré d'estime et de puissance, lorsque son pere mourut. Comme la Couronne de Danemarck étoit alors élective, on ne douta point qu'il ne dût être préféré à Harauld son aîné. Ses grandes qualités autorisoient les vœux du peuple; mais sa valeur et la régularité de sa vie désespéroient les Grands qui crurent trouver leur repos et leurs intérêts à choisir un Roi naturellement mou et stupide. Harauld lui fût donc préféré. Canut souffrit cet affront en Héros Chrétien. Bien loin de se venger, comme les troupes même l'en sollicitoient, il n'employa son autorité et ses forces, que contre les ennemis de sa patrie; et le Roi son frere n'eut point de sujet plus soumis. Mais le Ciel récompensa bientôt sa vertu. Harauld n'ayant régné que deux ans, Canut monta sur le Trône avec la joie et l'applaudissement de toute la nation.

Ses premiers soins, après son couronnement, furent de purger le Royaume des vices publics qui y régnoient depuis long-temps, et d'y faire fleurir la Religion, autant par ses Edits que par ses exemples. On croit que ce fut en ce temps que le Pape Grégoire VII lui écrivit deux belles lettres, dans la derniere desquelles il l'exhorte à imiter les vertus de son pere, à continuer son zele pour la Religion et pour l'Eglise, et à bannir de son Royaume la coutume barbare d'attribuer aux seuls péchés des Prêtres, les maladies et les déréglemens des saisons.

Ayant appris que quelques-uns de ces peuples farouches de la frontiere vers le Nord s'etoient révoltés, il les alla chercher jusque dans leurs cavernes, et les réunit pour toujours à la Couronne de Danemarck. Si cette guerre fut terminée avantageusement pour l'Etat, elle le ne fut pas moins glorieusement pour l'Eglise. Nulle de ses conquêtes qui n'en fût une pour la Religion; et ayant intérieurement assujetti les Provinces de Curlande, de Samogitie et d'Estonie, il fit bien voir qu'il n'avoit voulu s'en rendre le maître que pour y faire régner Jesus-Christ, en y envoyant des Missionnaires zélés, qui travaillerent avec un merveilleux succès la conversion de ces infidelles.

Etant de retour d'une si glorieuse expédition, il épousa Adele, fille de Robert Comte de Flandres, dont il eut Charles, surnommé le Bon, digne héritier de ses vertus, puisqu'il a mérité d'être au nombre des Saints.

N'ayant plus d'ennemis à dompter, le saint Roi ne s'appliqua plus qu'à rendre heureux ses peuples. La réformation des mœurs, la correction des abus, l'intégrité de la justice, l'observation des lois, le rétablissement de la discipline de l'Eglise que la licence des Grands avoit fait relâcher, en un mot, la félicité publique, furent le seul objet de ses Edits. Persuadé que le bien de l'Etat dépend beaucoup des sages Gouverneurs et des bons Magistrats, il se fit un devoir de ne mettre en place que des gens de mérite. La vertu seule figuoit chez lui; et parce que la plupart de ces peuples grossiers et rustiques étoient peu accoutumés à rendre aux Evêques le respect qui leur étoit dû, il ordonna par une Déclaration expresse, qu'ils précéderoient les Ducs, et auroient le rang des Princes dans l'Etat. Il exempta tout le Clergé de la juridiction séculiere, et permit aux Juges Ecclésiastiques de condamner à l'amende pour les fautes contre la Religion, dont il leur attribua toute la connoissance.

Il fit rebâtir plusieurs Eglises ruinées, qu'il enrichit de ses dons. Il fonda de nouveaux hôpitaux, épuisant souvent ses revenus pour le soulagement des pauvres. Le grand nombre de Monasteres qu'il a fondés, montrent l'estime et la vénération qu'il avoit pour les Religieux. On voyoit par-tout des monumens de sa piété ; et ayant mis un jour toutes les marques de la dignité Royale aux pieds de Jesus-Christ crucifié, il déclara hautement qu'il vouloit que la Religion régnât avec éclat dans tout le Royaume.

Il fit présent de sa couronne, qui étoit d'un grand prix, à l'Eglise de Roschilt, disant que ce qu'il y a de plus précieux doit plutôt servir à orner les lieux consacrés à la Majesté de Dieu, qu'à satisfaire l'avarice et la vanité des Princes.

Mais tandis que son zele à étendre et à faire refleurir la Religion par tout le Royaume, le faisoit regarder comme l'Apôtre du Danemarck, sa piété extraordnaire, ses austérités, sa vie exemplaire le rendoient un modele de perfection à toute l'Eglise.

On ne peut assez admirer son respect et son amour pour Jesus-Christ dans le très-saint Sacrement. On le voyoit passer les heures à genoux, au pied des autels, trempé de ses larmes. Sa dévotion envers la Sainte Vierge étoit très-tendre, et il voulut que toutes ses Fêtes fussent célébrées par tout le Royaume avec solennité.

La priere occupoit tout le temps qui n'étoit pas employé aux affaires de l'Etat. Il jeûnoit plusieurs fois la semaine avec une extrême rigidité ; il portoit assidument sous ses habits Royaux un rude cilice : peu d'autres austérités qui ne fussent de son usage. Enfin l'Eglise nous assure, dans les Leçons de son Office, que ce saint Roi n'omettoit rien de ce qui le pouvoit porter en peu de temps à une très-haute sainteté.

Cependant rien ne tenoit plus à cœur au saint

Roi, que de voir régner la Religion dans le cœur le ses sujets ; et c'est pour cela qu'il voulut accoutumer ses peuples à payer les dîmes à l'Eglise. Il en avoit fait plusieurs tentatives, mais toujours nutilement : il crut en avoir trouvé l'occasion, nais ce fut celle de son martyre.

Voulant occuper son peuple à une guerre qu'il croyoit être juste, et ne croyant pas devoir refuser e secours de ses armes aux Anglois qui le lui denandoient, il assembla des troupes, et fit armer ine flotte ; mais son frere Olaf, qui feignoit d'approuver son dessein, le trahit et fit déserter son rmée. Le Roi qui avoit toujours en vue la gloire t le service de Dieu, crut pouvoir profiter de ette occasion pour établir le paiement des décines en faveur de l'Eglise. Il proposa aux peuples our cela, ou de satisfaire à ce tribut de piété, ou e payer une grosse amende en punition de la dértion des troupes. Les Danois sollicités et aigris ar les ennemis de l'Eglise et du saint Roi, prérerent l'amende aux décimes ; mais ce ne fut que our en venir à une révolte ouverte. Saint Canut oyant la rebellion, fit passer la Reine avec ses nfans en Flandres, et lui résolut de passer de 'ionie en Seland, où consistoit principalement e qui lui étoit resté de forces. Mais il en fut étourné par un de ces principaux Officiers nommé Blaccon. Ce traître qui entretenoit des intelligences ecretes avec les rebelles, amusoit le saint Roi ous de trompeuses espérances de ramener les esrits séditieux à leur devoir, lorsque tout à coup aint Canut, qui assistoit aux divins mysteres, e vit assiégé dans l'Eglise. Il vit bien que ces imies qui perdoient le respect à Dieu dans son temle, n'épargneroient pas leur Roi. Il se mit à geoux au pied de l'autel ; et comme une innocente ictime qui alloit être immolée : Seigneur, s'écria-il, je vous offre avec joie ce qui me reste de ie. Je meurs pour la cause de votre Eglise, dai-

guez agréer mon sacrifice ; faites que ces peuples rebelles se repentent un jour de leur crime, afin que vous le leur pardonniez, comme je leur pardonne de tout mon cœur ma mort. En disant ces dernieres paroles, il fut percé de fleches, qu'on lui tiroit de tous côtés. Ainsi mourut saint Canut, le Samedi dixieme de Juillet de l'année 1087. Le Seigneur manifesta d'abord la sainteté et la gloire de son fidelle serviteur, par un grand nombre de miracles. Le Danemarck fut puni cette même année par une horrible famine, et par une maladie étonnante, dont on n'étoit guéri qu'en invoquant le saint Roi. Enfin, notre Saint Pere le Pape Clément X, excité par le grand nombre de miracles qui se font tous les jours par son intercession, ordonna qu'on feroit l'Office en l'honneur de ce saint Martyr le 19 de Janvier par toute l'Eglise.

La Messe de ce jour, est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui ad illustrandam Ecclesiam tuam beatum Canutum Danorum Regem Martyrii palmâ et gloriosis miraculis decorare dignatus es : concede propitius, ut sicut ipse dominicæ passionis imitator fuit, ita nos per ejus vestigia gradientes, ad gaudia sempiterna pervenire mereamur. Per eumdem Dominum, etc.

O DIEU, qui pour illustrer toujours plus votre Eglise, avez daigné honorer le bienheureux Canut Roi de Danemarck, de la palme du Martyre, et de la gloire des miracles; accordez-nous par votre bonté, que comme il a été l'imitateur de la Passion de Jesus-Christ nous méritions en l'imitant lui-même de parvenir à la félicité dont il jouit. Nous vous le demandons par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur votre Fils qui étant Dieu, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droi-

stendit illi regnum Dei, : dedit illi scientiam Sanc- ɔrum : honestavit illum ι laboribus, et complevit ιbores illius. In fraude ·cumvenientium illum, ɫ fuit illi : et honestum ·cit illum. Custodivit eum ɓinimicis, et à seductori- us tutavit illum : et cer- ımen forte dedit illi, ut inceret, et sciret quoniam ·nnium potentior est sa- ·ientia. Hæc venditum jus- ιm non dereliquit : sed à eccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in ιveam : et in vinculis non ereliquit eum, donec af- erret illi sceptrum regni, : potentiam adversùs eos ui eum deprimebant. Et ıendaces ostendit, qui ıaculaverunt eum, et de- it illi claritatem æter- ım, Dominus Deus nos- :r.

tes, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints : il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit ; il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et il l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses ; c'est elle qui n'a point abandonné le juste, lorsqu'il fut vendu ; mais elle l'a tiré des mains des pécheurs : elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'a- ɔient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui ιvoient noirci, et le Seigneur notre Dieu lui a donné ıe gloire éternelle.

Le livre d'où l'Epître de la Messe de ce jour est rée, n'a point d'autre titre que celui de la Sa- esse ; il a été composé par Salomon, et contient s préceptes les plus moraux, et les maximes les 'us saintes. Aussi est-il appelé par saint Augustin livre de la Sagesse Chrétienne. Depuis le dixieme 'apitre jusqu'à la fin, l'Auteur fait voir de quelle ıniere la Sagesse a conduit les Patriarches depuis dam jusqu'à Moïse. Tout y fait admirer le Sei- ıeur.

RÉFLEXIONS.

On marche sûrement quand c'est le Seigneur ıi nous conduit. Il ne tient qu'à nous d'avoir un l guide ; que notre cœur soit pur, que nos

intentions soient droites, et nos voies le seront aussi. Nous ne suivons pas le Seigneur ; nous ne cherchons que nous-mêmes : faut-il nous étonner que nous nous égarions !

La science des Saints est une science pratique : il faut savoir ce qu'il faut faire, et il faut faire ce qu'on sait. Ne savoir la loi de Dieu que d'une science seche, infructueuse, et purement spéculative, c'est la savoir de la science des démons, mais ce n'est pas la science des Saints.

Les travaux des Saints comblent toujours d'honneur ; et ce n'est pas le seul fruit qu'on en tire. Nul qui ne rende le centuple ; tout est à profit quand on travaille pour Dieu. Il nous tient compte de tout ce qu'on fait pour lui, et de tout ce qu'on souhaite de faire : le seul désir tient lieu d'effet. Que Dieu est un bon Maître ! il récompense comme fait, tout ce qu'on a envie de faire. La seule intention de lui plaire, fait qu'on lui plaît.

Qu'on se moque des gens de bien : qu'on raille de la simplicité, de la régularité, et de la droiture du juste : on a beau faire, la vertu rend toujours respectable. L'estime est un tribut que les plus libertins ne sauroit refuser à la vertu.

Que tout l'univers se ligue contre un homme de bien, il ne sauroit lui nuire. Dieu ne veut point de serviteur mou ; une ame lâche ne sauroit guere rester à son service. Dieu veut des serviteurs généreux et fidelles. Il les engage au combat, et toujours pour leur faire remporter une plus glorieuse victoire. Il n'y a que des serviteurs infidelles qui soient vaincus. Le beau spectacle que cette foule innombrable de Martyrs ! Qu'a pu la malice des hommes ? qu'a pu tout l'enfer armé contre les Saints ? Ils ont trouvé la liberté dans les plus profonds cachots, des couronnes sur les échafauds, une vie, une gloire éternelle dans la mort même. Voilà comme Dieu récompense ceux qui le servent. Quand aurons-nous envie de le servir ?

L'EVANGILE.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 16.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam. Qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ! Aut quam dabit homo commutationem pro animâ suâ ! Filius enim Hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis : et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive : car qui voudra sauver sa vie la perdra, et qui l'aura perdue pour moi la retrouvera. Aussi que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre, ou que donnera-t-il en échange pour soi-même ? Car le Fils de l'Homme doit venir avec la gloire de son Pere et accompagné de ses Anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

Qu'un Chrétien doit mener une vie mortifiée.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est pas plus possible d'être parfait Chrétien sans être mortifié, sans renoncer à soi-même, que d'être sauvé sans être Chrétien. Une vie molle, délicieuse, ne fut jamais une vie chrétienne. La croix, la mortification, la pénitence sont le trait le plus marqué du portrait du Chrétien.

Est-il possible de suivre Jesus-Christ sans porter sa croix, et sans la porter tous les jours ? Est-il possible de marcher sur ses pas sans renoncer à soi-

même ? Est-il possible d'avoir part à sa gloire sans souffrir ?

Le monde vivra dans la joie et dans les plaisirs : pour vous, dit le Sauveur, vous ignorez les joies et les plaisirs du monde. A qui est-ce que Jesus-Christ parle ? est-ce aux mondains ? est-ce à ces gens de bonne chere et de plaisirs ? est-ce à moi que s'adresse cet oracle ? Quelle puissance supérieure a dérogé à cette loi ? et si ce précepte regarde indispensablement tous les Chrétiens ; si cette loi subsiste dans toute sa vigueur, que deviendront ces personnes si immortifiées, si ennemies de la croix, si sensuelles ? que deviendrai-je moi-même ? Il n'y a pas deux voies pour aller dans le Ciel : il n'y a pas deux Evangiles. Nos mœurs sont-elles semblables à celles des Saints ? Et dans une si énorme difformité, dans un si visible égarement, on vit, on se rejouit, on est tranquille !

Quand Jesus-Christ assuroit que celui qui ne porte pas sa croix, qui ne se mortifie pas tous les jours, ne sauroit être son disciple, savoit-il que le temps qui précede le Carême est le temps du Carnaval, c'est-à-dire, un temps de divertissement, un temps de dissolution et de libertinage ? pourquoi n'a-t-il pas excepté ces temps de plaisirs, ces jours de débauches ? Disons mieux, quelle impiété, quel esprit d'irréligion a introduit des jours de débauche dans la vie du Chrétien ?

Mon Dieu, que ces mysteres d'iniquités, que ces usages scandaleux, que ces restes des maximes du Paganisme feront gémir de gens ! Puisque vous daignez m'en découvrir toute l'énormité, faites, Seigneur, que j'en aie toute l'horreur que ma religion m'en inspire ; et ne permettez pas que ma conduite démente jamais mes sentimens.

SECOND POINT.

Considérez si ces paroles de Jesus-Christ : Pren-

dre sa croix, la porter tous les jours, se faire violence, renoncer à soi-même, passer ses jours dans les pleurs et la pénitence, sous peine de n'entrer jamais dans le Ciel, de n'être jamais reconnu pour son Disciple, peuvent recevoir quelque bénigne interprétation, et autoriser la vie oisive, molle, délicieuse des gens du monde: Jesus-Christ n'en a-t-il pas trop dit? Qu'en pensez-vous? Qu'en pensera t-on à l'heure de la mort, et sera-t-il temps alors de commencer à découvrir et à pénétrer le vrai sens de ses oracles?

Ajustez ces idées d'innocence, de modestie, de perfection chrétienne, avec les joies païennes du Carnaval. Ajustez ces maximes de Jesus-Christ avec ces jeux, ces repas, ces licences profanes.

Saint Canut ne croit pas qu'un Roi soit dispensé de ces maximes de Jesus Christ. Il mene une vie aussi mortifiée, aussi pénitente sur le trône, que les Anachoretes dans le désert. Les jeûnes et les macérations de son corps ne se terminent qu'avec sa vie. Ce grand Saint ne s'est-il point trompé? N'en a-t-il pas trop fait? et en faisant ce qu'il a fait, a-t-il été sage? Il a marché sur les pas de Jesus-Christ; mais Jesus-Christ ne nous a-t-il point montré quelque autre route? Certainement nous n'oserions nous flatter que celle que nous tenons soit la même que celle que les Saints ont tenue. Quelle erreur de vouloir arriver au même terme, par deux chemins si opposés. Quand raisonnera-t-on en fait de religion et de salut, comme nous raisonnons sur toute autre chose?

C'est dès ce moment, ô mon Dieu! que pénétré de ces grandes vérités, je sens un vif regret de m'être égaré si long-temps. Oui, mon divin Sauveur, je suis persuadé qu'il faut éviter ces fêtes mondaines, ces vaines joies. Je conviens que la vie d'un Chrétien doit être une vie de mortification et de croix; je sais que ni mes idées ni mes erreurs ne changeront jamais ce systême, je n'en veux plus

suivre d'autre, je compte sur votre grace, et j'espere tout de votre infinie bonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Gal. 5.

Ceux qui sont à Jesus-Christ, peuvent-ils vivre sans crucifier leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés?

Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam promerendam. Rom. 8.

Il n'y a nulle proportion entre ce que nous souffrons pour Jesus-Christ, et la gloire que nous espérons.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PRENEZ la résolution de mener dès ce jour une vie vraiment chrétienne, c'est-à-dire, mortifiée; regardez la mortification comme la vertu propre des Elus de Dieu, et faites-vous-en une vertu de tous les jours et de toute la vie; mais ne vous contentez pas d'une idée générale. Déterminez-en et l'espece et les actes, et ne sortez pas de cette oraison, sans avoir fait au Seigneur quelque sacrifice, comme de n'être plus de ces assemblées, ni de ces parties de plaisir; de ne point jouer jusqu'après Pâques; enfin de ne plus passer aucun jour sans faire quelques actes de mortification. Résolvez-vous sur-tout de mettre désormais à profit toutes ces mortifications involontaires et imprévues, dont le Seigneur a grand soin de détremper toutes les douceurs de la vie, et qu'il faut accepter toujours avec joie et avec reconnoissance, ou du moins avec une parfaite résignation à sa volonté.

2.° Il y a des mortifications de précepte, qui consistent à se priver de tout ce qui est péché, ou qui peut être une occasion de péché, quelque

satisfaction qu'on y trouve : spectacles profanes, objets tentans, lieux suspects, lectures empoisonnées, etc. Il y a des mortifications de conseil, sans lesquelles on ne garde guere les mortifications de précepte. Celles-ci sont indispensables ; celles-là sont nécessaires. Peu de gens qui ne se damnent faute de mortification. Il y a certaines mortifications inconnues à la vérité aux ames lâches et imparfaites, mais dont les personnes spirituelles font grand cas : un mot qu'on tait à propos, une petite satisfaction dont on se prive, un coup-d'œil, une petite curiosité, une situation peu commode nous fournissent de grands sujets de victoires à remporter, et elles peuvent être la matiere de plusieurs petits sacrifices qui sont toujours d'un grand mérite. Quand on aime Dieu, on trouve en tout temps et par-tout cent occasions de lui donner des preuves de notre amour. Les petites mortifications ne sont pas toujours les moins méritoires ; on peut dire qu'elles renferment l'art de se faire Saint.

VINGTIEME JOUR.

SAINT FABIEN ET SAINT SEBASTIEN, MARTYRS.

SAINT Sebastien, surnommé le Défenseur de l'Eglise, à cause des merveilles qu'il a faites pour la défense de la foi, étoit né de parens établis à Narbonne en Languedoc, mais originaires de Milan. Il y fut élevé avec grand soin dans le Christianisme, et dans la piété. Sa douceur, sa sagesse, son beau génie, sa générosité, sa droiture et cent autres belles qualités, dit saint Ambroise, le firent bientôt connoître à la Cour des Empereurs. Il s'y distingua, et devint en peu de temps

un des favoris de l'Empereur Dioclétien, qui le fit Capitaine de la premiere Compagnie de ses Gardes.

Quoique saint Sebastien eût une ardeur extrême pour le Martyre, il crut devoir la modérer en demeurant comme caché sous un habit militaire, et en faisant les fonctions d'une charge qui en lui donnant un rang à la Cour, lui donnoit le moyen de rendre de grands services à l'Eglise, et de secourir les Fidelles persécutés. Aussi n'épargna-t-il ni son crédit, ni ses biens, ni ses peines.

Il fortifioit par ses discours, et assistoit par ses libéralités les Confesseurs de Jesus-Christ, dont les prisons étoient pleines. Il soutint le courage d'un grand nombre de Fidelles que les tourmens avoient ébranlés, et affermit ceux qui sembloient pâlir à la vue des supplices. C'étoit l'Apôtre des Confesseurs et des Martyrs : s'il paroissoit prodiguer en quelque sorte la vie de ceux qu'il envoyoit au Ciel devant lui, ce n'étoit pas assurément pour épargner la sienne. Il l'exposoit trop pour vouloir la ménager. La mort de chaque Martyr qu'il encourageoit, qu'il accompagnoit même jusque sur l'échafaud, étoit un sacrifice de sa propre vie, à laquelle il renonçoit à toute heure, pour empêcher que les autres ne renonçassent Jesus-Christ.

Deux freres, Marc et Marcellien, Chevaliers Romains, furent arrêtés pour la foi. Ils avoient déjà surmonté les tortures, et on les conduisoit à la mort, lorsque leur pere Tranquillin, et leur mere Marcie, tous deux encore Païens, accompagnés des femmes et des enfans des deux Confesseurs, allerent se jeter aux pieds du Juge Chromace, et obtinrent par leur prieres et par leurs larmes que l'exécution de la sentence fût différée de trente jours.

Ce fut durant ce délai que tout ce que la tendresse, les prieres, les pleurs peuvent sur un cœur tendre, fut mis en usage pour ébranler la foi de

Marc et de Marcellien, qui presque vaincus par de si terribles tentateurs, commençoient de se rendre sensibles à leurs larmes. Mais saint Sebastien qui leur rendoit de fréquentes visites, s'en étant aperçu, vint au secours si à propos, et Dieu bénit de telle sorte le talent qu'il avoit de persuader, que non-seulement il rassura leurs esprits déjà ébranlés, mais que dans ce peu de jours il convertit à Jesus-Christ Nicostrate Officier de Chromace, le Geolier Claude, soixante-quatre prisonniers, et ce qui est encore plus admirable le pere et la mere, les enfans et les femmes de Marcellien et de Marc.

A la vérité, de si surprenantes conversions ne purent guere se faire sans beaucoup de miracles. Tandis que saint Sebastien encourageoit les deux Confesseurs dans la maison de Nicostrate où ils avoient été mis sous caution, une brillante lumiere parut dans la salle où il parloit, et combla de joie et d'admiration toute l'assemblée : on vit le Seigneur accompagné de sept Anges, qui s'étant approché de Sebastien lui donna le baiser de paix en l'assurant qu'il seroit toujours avec lui. C'est ainsi que saint Ambroise raconte cette merveille. Zoë femme de Nicostrate, muette depuis longtemps, recouvra la parole par le signe de croix que fit sur sa bouche saint Sebastien. Nul des Néophytes malades qui ne recouvrât la santé du corps, en recouvrant celle de l'ame par le Baptême.

Mais la plus grande de ces merveilles fut la conversion de Chromace, Vicaire du Préfet. Il avoit fait appeler Tranquillin pour savoir si ses deux fils s'étoient rendus à ses larmes ; mais il fut bien surpris d'apprendre qu'il s'étoit fait lui-même Chrétien. Mes fils, répondit Tranquillin, sont trop heureux et moi aussi, depuis que nous avons connu la vérité et la sainteté de la Religion Chrétienne, hors de laquelle il n'y a point de salut. Es-tu devenu fou dans tes vieux jours, lui dit Chromace, en

l'interropant ? Non, Seigneur, répond le saint Vieillard : ce n'est même que depuis que j'ai le bonheur d'être Chrétien que je suis devenu sage ; car quelle plus grande folie que de préférer comme j'ai fait jusqu'ici, et comme vous faites encore, l'erreur à la vérité, la mort éternelle à la vie de quelques heures ? Me prouveras-tu invinciblement la bonté de la Religion Chrétienne, lui dit Chromace ? Sans doute répond ce nouvel Apôtre, pourvu que vous vouliez bien nous écouter, moi et le Seigneur Sebastien. La conversation ne fut pas longue ; Chromace fut bientôt convaincu et converti. La conversion de toute la famille suivit de près celle du Chef ; quatorze cents de ses esclaves reçurent le Baptême, et furent mis en liberté.

Cependant la persécution devenant tous les jours plus furieuse à Rome, on jugea à propos que Chromace qui s'étoit démis de sa charge se retirât à la campagne où sa maison devint l'asile des Fidelles persécutés. Tous les Chrétiens vouloient que saint Sebastien s'y retirât, jusqu'à ce que la tempête fût appaisée. Mais ce héros de la foi demanda avec tant d'instance de rester dans Rome pour secourir les Fidelles qui avoient été arrêtés, et sut si bien faire valoir ses raisons auprès du Pape Caïus, que le saint Pontife ne pouvant pas le lui refuser : Restez, lui dit-il, restez, mon fils dans le champ de bataille ; et sous cet habit d'Officier de l'Empereur, soyez le généreux défenseur de l'Eglise de Jesus-Christ.

Sa présence fut bientôt nécessaire pour secourir, et encourager les Martyrs. Zoë reçut la premiere la couronne du martyre. Tranquillin la suivit de près. Nicostrate, Castor son frere, Claude le Geolier, Symphorien son fils, et Victorin son frere, après avoir souffert les tortures, furent conduits à Ostie, et précipités dans la mer. Tiburce fils de Chromace eut la tête tranchée, Castule, un des Officier de l'Empereur et Chrétien fort zélé, fut

enseveli tout vivant. Marcellien et Marc furent cloués à un poteau, et là percés de fleches.

Ces précieuses victimes, fruits précieux du zele de saint Sebastien, ayant été immolées au Dieu vivant, il étoit temps que le héros de Jesus-Christ consommât enfin son sacrifice. Le Juge Fabien successeur de Chromace fut averti par un malheureux apostat que c'étoit Sebastien qui convertissoit les Païens, et qui empêchoit que les Chrétiens ne se pervertissent. Fabien n'osa pas l'arrêter à cause du rang qu'il tenoit à la Cour. Il fut trouver l'Empereur, et l'informa de la religion et du zele ardent de son premier Capitaine des Gardes.

Ce Prince étonné mande aussi-tôt Sebastien, et lui reproche son ingratitude, sur-tout pour avoir voulu attirer la colere des Dieux sur l'Empereur et sur l'Empire, en introduisant jusques dans son propre Palais, cette nouvelle Religion si pernicieuse à l'Etat.

Saint Sebastien répondit avec respect, qu'il ne croyoit pas pouvoir rendre plus de service et à l'Empereur et à l'Empire, qu'en servant le seul vrai Dieu; et que bien loin de rien faire contre son devoir dans le culte qu'il rendoit à Jesus-Christ, rien ne pouvoit être plus avantageux au Prince et à l'Etat, que d'avoir des sujets, qui méprisant les faux Dieux, fissent sans cesse des vœux au souverain Maître et Créateur de toutes choses.

Dioclétien irrité de cette réponse ordonna sans autre forme de procédure, que Sebastien fût attaché sur l'heure à un poteau, et qu'il y fût percé à coups de fleches par les soldats de ses Gardes. Ce cruel Arrêt fut impitoyablement exécuté, et saint Sebastien fut à l'instant percé d'une grêle de fleches. Irene, veuve du saint Martyr Castule, étant allée la nuit suivante pour l'ensevelir, fut bien surprise de le trouver en vie. Elle le fit emporter secrétement dans sa maison, où dans peu de jours se trouvant entiérement guéri, bien loin de déférer aux

sollicitations des Fidelles qui le prioient de se retirer, il alla attendre l'Empereur sur un escalier, appelé le Perron d'Eliogabale; et l'ayant aperçu : Est-il possible, mon Prince, lui dit-il, que vous vous laissiez éternellement abuser par les impostures et les calomnies qu'on invente sans cesse contre les Chrétiens ? Sachez que bien loin d'être les ennemis de l'Etat, vous n'avez point de sujets plus fidelles; et c'est à leurs seules prieres que vous devez toutes vos prospérités.

Dioclétien étrangement surpris de voir et d'entendre parler un homme qu'il croyoit avoir fait mourir : Es-tu bien Sebastien, s'écria-t-il, ce Sebastien que j'avois ordonné qu'on fît mourir à coups de fleches ? C'est moi-même, répond le Saint, et c'est mon Seigneur Jesus-Christ qui m'a bien voulu conserver la vie pour venir donner un témoignage public à tout ce peuple de l'injustice, et de l'impiété que vous commettez en persécutant avec tant de fureur les Chrétiens.

Dioclétien encore plus irrité, ordonne qu'on l'emporte dans le Cirque, et qu'on le voie expirer sous les coups de bâton. En effet, ce fut dans ce cruel supplice que ce grand Saint alla recevoir dans le Ciel la couronne du martyre. Ce fut le vingtieme de Janvier vers l'année 288.

Les Païens voulant empêcher qu'on n'ensevelît le corps du Saint Martyr, le jeterent dans un cloaque; mais leur précaution fut inutile. Ce saint corps resta suspendu à un crochet, et le Saint apparoissant la nuit à une Dame de grande vertu, nommée Lucine, lui ordonna d'aller enlever son corps, et de l'enterrer à l'entrée du cimetiere souterrain, appelé les Catacombes, aux pieds des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

L'Eglise honore ce même jour la mémoire de saint Fabien Pape et Martyr. Il étoit Romain, et succéda au Pape saint Anterre l'an 236. Son élection fut merveilleuse. On s'étoit assemblé pour

donner un successeur à saint Anterre : comme les sentimens et les suffrages étoient fort partagés, on vit tout d'un coup une colombe descendre d'en haut, et venir se reposer sur la tête de Fabien. Aussi-tôt tous les Fidelles se mirent à crier tout d'une voix que Fabien devoit être leur Evêque. Il eut beau s'en reconnoître indigne et s'en défendre, il fut porté sur le siége Episcopal, et consacré Souverain Pontife, dans ces temps difficiles de la cruelle persécution de Maximin.

Ce saint Pape donna des marques de sa fermeté et de sa vigilance pour la conservation de la pureté de la Foi, et de la sainteté de la Loi Chrétienne, par la maniere dont il punit Priva Evêque de Lambese en Afrique, convaincu d'hérésie, et de mener une vie scandaleuse. Ceux qui croient que l'Empereur Philippe et son fils étoient Chrétiens, assurent qu'ils avoient été baptisés par saint Fabien. Il établit sept Sous-Diacres, préposés, chacun sur deux quartiers de la Ville, pour faire écrire les actes des Martyrs. On croit que c'est au zele de ce saint Pape que l'Eglise de France doit la mission Apostolique de tant de saints Evêques, qui vinrent de son temps planter la foi de Jesus-Christ dans nos Provinces. Enfin, l'Empereur Dèce qui avoit succédé à Philippe, ayant commencé son regne par une cruelle persécution contre les Chrétiens, saint Fabien eut le bonheur d'être à la tête de ceux qui combattoient pour la défense de la Foi, qu'il confirmoit par ses paroles, et par son exemple. Il reçut la couronne du Martyre le vingtieme de Janvier de l'an 250, après avoir saintement gouverné l'Eglise pendant l'espace de treize ans et huit jours.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Infirmitatem nostram respice omnipotens Deus: et quia pondus propriæ actionis gravat, Beatorum Martyrum tuorum Fabiani et Sebastiani intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

Regardez, Dieu tout-puissant, notre foiblesse; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de vos glorieux Martyrs saints Fabien et saint Sebastien. Par Notre-Seigneur, Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Hébreux. Chap. 11.

Fratres: Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum: acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos. Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem. Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres: lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt: circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti: quibus dignus non erat mun-

Mes Freres, c'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, qu'ils ont obtenu ce qui avoit été promis, ont fermé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leur infirmité pleins de force, sont devenus vaillans dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres; les femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfans morts, mais d'autres ont été tirés sur les chevalets, refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse; et d'autres ont éprouvé les moqueries et les coups de fouets, outre cela les fers et les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à de rudes épreuves, ils ont

dus. In solitudinibus errantes, in montibus et speluncis, et in cavernis terræ. Et hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt: in Christo Jesu Domino nostro.

péri par l'épée, ils ont mené une vie errante, vêtus de peaux de chevres, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misere, eux dont le monde n'étoit pas digne, vivant çà et là dans les déserts, dans des montagnes, dans des antres et dans des creux souterrains; et tous ces gens là à qui leur foi a rendu un témoignage authentique, se sont montrés à l'épreuve de tout, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

L'Epître aux Hébreux fut écrite par saint Paul, durant son séjour à Rome, environ l'an 62 de Jesus-Christ. Saint Paul n'y met pas son nom comme aux autres, ni son titre d'Apôtre, de peur, à ce qu'on croit, de rebuter les Juifs qui sembloient avoir encore quelque éloignement de lui, le regardant comme l'Apôtre des Gentils. Saint Paul donne dans cette lettre une haute idée de la grandeur de Jesus-Christ, et montre que la vraie justice ne vient point de la loi, mais que c'est Jesus-Christ qui nous la donne par la foi.

RÉFLEXIONS.

On souhaiteroit de voir des miracles, pour croire; et quel plus grand miracle que de voir que tout l'Univers a cru! Non-seulement l'esprit s'est révolté contre les vérités de la foi, non-seulement le cœur humain s'est soulevé contre la morale de l'Evangile; mais tous les Princes, toutes les Nations, tous les Royaumes se sont ligués, se sont armés pour détruire, pour anéantir notre Religion, pour éteindre la foi; et cette foi a subjugué les peuples et les Rois; les Saints par cette foi ont converti tous les Royaumes. Quelle merveille! mais qu'avec cette même foi je ne puisse pas vaincre une seule de mes passions ni corriger un seul de mes défauts; qu'avec cette même foi je ne me convertisse point. Le prodige est-il moins surprenant, et pour être moins rare, en est-il moins pro-

dige ? Ici ne pas croire, c'est la plus insigne et la plus criminelle de toutes les folies : et ne pas faire, est-ce une moins criminelle extravagance, pour ne pas dire impiété.

Saint Paul dit que le monde n'est pas digne des Saints, qu'il n'a rien qui soit digne d'eux. Ses honneurs sont trop vains, ses plaisirs sont trop amers et trop courts, ses biens sont trop vides, il faut à ces héros du Christianisme une gloire plus solide, des biens plus réels, des plaisirs plus exquis et plus purs, et d'une plus longue durée : Dieu est lui-même la récompense de ses Elus. Cependant ces Elus de Dieu, dont le monde n'est pas digne, sont méprisés, sont persécutés par le monde. Oui le monde regarde en pitié ceux dont il n'est pas digne. Qu'est-ce que la folie, si le jugement que fait le monde des gens de bien n'est pas insensé ? *Nos insensati :* mais que sert à la mort de reconnoître qu'on n'a pas été sage, c'est-à-dire, dans un temps où l'on n'est plus guere en état de le devenir ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 6.

In illo tempore : Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba Discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et Maritima, et Tyri, et Sidonis, qui venerant ut audirent eum et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse

En ce temps-là, Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi-bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux-mêmes qui étoient possédés des esprits immondes en furent délivrés, toute la troupe cherchoit à le toucher parce qu'il sortoit de

elevatis oculis in Discipulos suos, dicebat : Beati pauperes : quia vestrum est regnum Dei. Beati, qui nunc esuritis : quia saturabimini. Beati, qui nunc fletis : qui ridebitis. Beati eritis cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum ; propter filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate : Ecce enim merces vestra multa est in cœlo.

lui une vertu qui les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples : Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres, car le Royaume de Dieu vous appartient. Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous serez heureux lorsqu'à cause du Fils de l'Homme vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous ; et faites éclater votre joie : car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

Combien les maximes de Jesus-Christ sont opposées à celles du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de si contraire et de si opposé, que les maximes de Jesus-Christ et les maximes du monde. Quelle folie de vouloir les accorder !

Le monde met la félicité dans la joie et dans l'abondance : quelle autre idée se forme-t-on d'un homme heureux ? Jesus-Christ pense tout autrement : la pauvreté, selon lui, est préférable à la plus délicieuse abondance ; c'est un titre qui nous donne droit au Royaume des Cieux : ce rassasiement qui est l'apanage des Bienheureux, est le fruit de la disette présente ; Jesus-Christ n'assigne point, ce semble, d'autre cause de ces torrens de joie dont il inonde l'ame de ses Elus, que les pleurs de cette vie : heureux vous qui pleurez maintenant,

car vous rirez. Le monde s'accommode-t-il de cette maxime ? Mais en est-elle moins une des principales maximes de Jesus-Christ ?

L'Esprit du monde veut qu'on se fasse un mérite d'être bien reçu dans toutes les compagnies : c'est pour cela qu'on se pare, qu'on joue, qu'on est si gracieux, qu'on se fait tout à tous ; et quel chagrin, bon Dieu, quand on n'a pas été du goût des mondains !

Jesus-Christ réprouve ce succès. Vous serez heureux, dit-il, lorsque pour l'amour de moi vous serez haïs des hommes. Le monde vous apprend que pour être heureux dans le monde, il faut plaire : et moi je vous dis, que vous ne serez heureux dans le monde que quand, pour l'amour de moi, vous lui aurez déplu ; il n'est pas même possible de lui plaire sans me déplaire : optez entre ces deux partis. Eh, mon Dieu ! combien peu de gens qui délibèrent ! Le monde a presque toujours la préférence ; s'empresse-t-on beaucoup de ne plaire qu'à Dieu ?

Que ces réflexions, mon doux Jesus, sont une grande source d'indignation contre moi-même, et de regrets ! Comment ai-je pu suivre le monde, et faire profession de vous croire ? Ayez quelque égard, je vous en supplie, à mes regrets et à mes repentirs, qui sont l'effet de votre grace.

SECOND POINT.

Considérez qu'elle opposition plus visible et plus criante que celle qui se trouve entre l'esprit du monde et l'esprit de Jesus-Christ.

Dans le monde, c'est une condition bien à plaindre que d'être pauvre. Quelle infamie d'être maltraité, de devenir la fable des mondains, d'être l'objet de leurs railleries ! Quelle mortification d'être exclu de leurs parties de plaisirs, d'être retranché de leurs assemblées ! Voilà ce qu'on appelle dans le monde, malheur, adversité, disgrace. Ecoutons comme s'explique Jesus-Christ sur ce sujet.

Vous serez heureux, mes enfans, lorsque vous ne serez pas du goût des gens du monde; heureux, lorsque votre modestie, votre recueillement, votre régularité deviendront le sujet de leurs railleries. Vous serez heureux, lorsque les gens qui vivent selon l'esprit du monde vous regarderont en pitié, lorsqu'ils auront votre nom en horreur, lorsqu'ils vous retrancheront de leur compagnie, lorsqu'ils vous chargeront d'opprobres : alors réjouissez-vous, faites éclater votre joie : regardez-vous comme les plus heureux, et les mieux partagés dans ce monde. En bonne foi, est-ce à tous les Chrétiens que Jesus-Christ adresse ses oracles ? Et avons-nous cru jusqu'ici, croyons-nous même encore que ce soient là les vrais oracles de Jesus-Christ ?

Ces maximes seroient-elles bien reçues dans ces assemblées de carnaval, parmi ces gens qui ne goûtent que les maximes du monde ? Mais sont-elles du goût du moins de ceux qui menent une vie plus réglée ? Ajustons ces sentimens pratiques avec nos idées de la Religion.

Saint Sebastien étoit de qualité; l'Empereur l'avoit fait Capitaine de ses Gardes, il étoit devenu son favori; mais il étoit Chrétien, et comme tel il ne s'estime jamais plus heureux que lorsqu'il se voit pour l'amour de Jesus-Christ, dépouillé de tous ses biens, privé de ses emplois, disgracié et enfin percé de fleches. Les Saints n'ont point eu d'autres sentimens; notre conduite répond-elle à ces saintes maximes ? De bonne foi, à voir la conduite des Saints et la nôtre, diroit-on que nous sommes de la même Religion ? Mais aussi avons-nous sujet d'espérer la même récompense ?

Ne permettez pas, Seigneur, que ces réflexions que vous me faites faire pour me convertir, me condamnent un jour; vos maximes sont saintes et elles sont vraies, et je vous promets de n'en suivre jamais point d'autres; elles seront désormais la regle

de ma conduite, comme elles sont l'objet de ma foi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si quid patimini propter justitiam, beati. 1. Petr. 3.

Si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes heureux.

Quæ autem conventio Christi ad Belial ! aut quæ societas lucis ad tenebras ? 2. Cor. 12.

Quelle alliance entre Jesus-Christ et Bélial ? ou quel rapport de la lumiere aux ténebres ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE vous contentez pas de condamner les maximes du monde, l'esprit est toujours plutôt converti que le cœur. Faites-vous une loi non seulement de ne les jamais soutenir dans les entretiens; mais d'y renoncer véritablement dans la pratique; et pour cela prenez une forte résolution de ne vous point trouver dans les parties de plaisir, dont l'esprit du Christianisme est toujours banni; de ne paroître jamais au bal ni aux spectacles; et lorsque la nécessité ou la bienséance chrétienne vous obligeront de vous trouver à des fêtes et à des assemblées des gens du monde, paroissez-y toujours en Chrétiens.

2.° Regardez les adversités de la vie, et tous les déboires si ordinaires dans le commerce du monde, regardez-les, dis-je, du même œil que Jesus-Christ veut qu'on les envisage, et jamais sous d'autres couleurs, et dans un faux jour. Etes-vous contrarié, méprisé, maltraité : ayez d'abord en bouche cet oracle : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis :* Les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire qui éclatera en nous. Ou ces belles paroles de l'Apôtre saint Pierre : *Si quid patimini propter justitiam, beati :* Heureux qui souffre quelque chose pour l'amour de Dieu.

C'est encore une pratique de piété fort agréable au Seigneur, de dire une petite priere en action de grace, ne fût-ce qu'un *Gloria Patri*, toutes les fois qu'il nous arrive quelque chose de fâcheux, ou quelque chose qui nous humilie; et dans ces revers de fortune, dans ces mauvais succès, dans cette destitution de Charge, dans ces humiliations si peu attendues, dites avec le Prophete: *Bonum mihi quia humiliasti me.* Je m'estime heureux, Seigneur, que vous m'ayez affligé, mortifié, humilié. C'est-là l'esprit du Christianisme; un véritable Chrétien ne doit pas tenir un autre langage, ni avoir d'autres sentimens sur les humiliations. Peu de gens qui en connoissent le prix et le mérite. Nulle voie plus sûre ni plus courte; nul moyen peut-être plus efficace pour se faire saint.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINTE AGNÈS VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE Agnès admirée, comme dit saint Jérôme, de tout l'Univers, si célebre dans toute l'Eglise, naquit à Rome sur la fin du troisieme siecle, de parens nobles, riches et vertueux. Les belles qualités qu'ils reconnurent dans leur fille, ne servirent pas peu à augmenter leur application à l'élever chrétiennement; ils lui inspirerent d'abord un grand amour de la Religion, et elle conçut dès-lors une juste idée du bonheur des Vierges.

Les saintes instructions des parens ne faisoient que seconder les fortes impressions de la grace. L'Esprit-Saint avoit déjà formé dans ce jeune cœur des sentimens si nobles et si chrétiens, qu'à l'âge de dix ans, Agnès sembloit être arrivée à une perfection consommée. Elle aima Dieu, dit saint

Ambroise, dès qu'elle put le connoître; et l'on peut dire qu'à peine étoit-elle née, qu'elle le connut. Les exercices de la plus tendre dévotion furent les seuls amusemens de son enfance. Jeune d'âge, elle ne le fut jamais d'inclination, ni de sentimens. Sa rare beauté ne lui servit qu'à donner un plus grand éclat à sa modestie : sa piété fut extraordinaire; et la tendresse extrême qu'elle eut presque dès le berceau pour la Reine des Vierges, lui donna tant d'amour et d'estime pour la virginité, qu'elle résolut dès ce bas âge de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ.

Agnès n'avoit encore que treize ans, que sa beauté et son rare mérite faisoient déjà grand bruit à la Cour.

Procope, fils de Symphrone Gouverneur de Rome, l'ayant vue par hasard, en fut si furieusement épris, qu'il résolut de l'épouser. Le pere informé de la qualité et des grandes vertus de la fille, approuva fort cette alliance; mais il falloit son consentement. La premiere démarche que fit Procope, fut de lui envoyer un riche présent, en lui déclarant son dessein. Le refus qu'elle en fit, et le mépris qu'elle en eut, ne firent qu'augmenter la passion de Procope. Il se sert de tous les artifices, et met tout en usage; prieres, promesses, menaces, tout fut employé, et tout fut inutile. Sa derniere ressource fut de trouver le moyen de lui parler lui-même, ne doutant pas qu'elle ne dût se rendre à ses pressantes sollicitations. Mais tout ce que la passion la plus tendre et la plus persuasive put lui suggérer, ne servit qu'à le convaincre que toutes ses poursuites seroient nulles. Agnès animée d'une hardiesse et d'une fermeté au-dessus de son âge : « Retirez-vous, lui dit-elle, aiguillon du péché, » tentateur importun, émissaire du prince des té- » nebres. Cessez d'aspirer aux noces d'une fille » déjà promise à un Epoux immortel, seul Maî- » tre de tout l'univers, qui ne répand ses plus » grands bienfaits que sur des Vierges. »

Une si majestueuse fierté, une réponse si précise et si peu attendue, jeta Procope dans le désespoir; sa passion éclata, et sa mélancolie faisoit tout craindre, lorsque son pere qui l'aimoit passionnément, se résolut d'employer toute son autorité pour obtenir l'agrément des parens, et le consentement de la fille. Il la fait venir; et après lui avoit fait tous les honneurs dus à sa qualité et à son mérite : Vous n'ignorez pas, lui dit-il, ce qui m'oblige de vous appeler : mon fils souhaite passionnément de vous épouser ; votre noblesse et toutes vos belles qualités m'ont fait approuver ce choix ; je ne pense pas que vous puissiez aspirer à un meilleur parti, et je crois encore moins que vous soyez si ennemie de vous-même pour ne pas vous rendre sur l'heure à une telle demande.

Agnès qui étoit douée d'une sagesse au-dessus de son âge, répond d'un air modeste, mais déterminé : Quelle connoissoit parfaitement l'honneur qu'on lui faisoit de penser à elle ; mais qu'elle avoit un Epoux bien plus noble, et bien plus puissant. Qu'à la verité ses richesses n'étoient pas de ce monde, mais qu'elle n'en étoient que plus précieuses ; et que la virginité qu'elle estimoit plus que toutes les couronnes du monde, étoit comme la dot que son divin Epoux exigeoit. Comme le Gouverneur paroissoit ne pas comprendre qui étoit ce divin Epoux, dont Agnès lui parloit : Seigneur, lui dit un Gentilhomme de sa suite, cette fille est Chrétienne ; elle a été nourrie, dès le berceau, des extravagantes superstitions de sa secte ; et ne doutez point que cet Epoux divin dont elle vous parle, ne soit le Dieu des Chrétiens.

Alors le Gouverneur changeant de ton et de manieres : Je vois bien, ma fille, lui dit-il, ce qui fascine votre esprit. Quittez ces idées frivoles de virginité ; laissez tomber ces prestiges que votre secte répand sur tous ceux qui la suivent. Il faut que nos Dieux soient désormais le seul objet de

votre culte, et leurs maximes la regle de votre conduite et de vos sentimens. Ne vous aveuglez pas plus long-temps; la fortune vous offre un établisement honorable; le rang que vous tiendrez dans la Capitale de l'univers, les grands biens que vous y posséderez, vont vous rendre une des plus grandes Dames du monde; et toute votre famille va se ressentir de votre bonheur. Au reste, ajouta-t-il d'un ton impérieux, je ne vous donne que vingt-quatre heures à délibérer: il faut ou devenir la premiere Dame de Rome, ou expirer dans l'infamie, et dans les plus cruels tourmens.

« Je n'ai pas besoin, Seigneur, répliqua Agnès, » d'un si long intervalle pour me déterminer: mon » parti est déjà pris; je vous déclare que je n'aurai jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ, comme je n'aurai jamais d'autre Dieu que le Souverain Créateur du ciel et de la terre. Comment » osez-vous proposer à une personne raisonnable » d'adorer des Dieux de bois et de pierre! et ne » croyez pas m'effrayer par la menace des plus » cruels supplices; s'il me reste quelque ambition, » c'est d'ajouter à ma virginité la couronne du » martyre; et quelque jeune, quelque foible que » je puisse être, j'aurai toujours assez de force, » avec la grace de mon Sauveur, pour pouvoir » souffrir et mourir pour son amour. »

Une réponse si hardie étourdit le Gouverneur. Revenu de son étonnement, il voulut faire encore une derniere tentative. L'amour que la Sainte témoignoit pour la chasteté, lui fit juger qu'une menace de prostitution l'effrayeroit plus que tous les supplices: Optez ma fille, lui dit-il, ou d'épouser Procope, ou d'être déshonorée dans un lieu infame, avant que d'expirer dans les tourmens.

« Toute ma confiance est en Jesus-Christ mon » divin Epoux, répond la Sainte; il est assez puissant pour me défendre de toutes vos violences; et » il est trop jaloux de la pureté de ses Epouses,

» pour souffrir qu'on leur enleve jamais un trésor
» qui vient de lui, et dont il est lui-même le gar-
» dien. Ce sont vos Dieux infames et scélérats qui
» vous inspirent de pareilles infamies ; mais sa-
» chez que le Dieu de pureté que je sers, saura
» bien me délivrer de vos impies desseins. »

Il n'en fallut pas davantage pour faire entrer Symphrone en fureur. Il ordonne qu'on charge de chaînes sur l'heure cette jeune fille. Un tas affreux d'entraves, de menottes, de carcans faisoit frémir; mais Agnès ne changea ni de couleur, ni de contenance, ni de langage en présence des bourreaux ; elle demeura calme au milieu de ce funeste appareil ; elle étoit accablée sous le poids des chaînes, sans être enchaînée ; car ces fers n'avoient pas été faits pour un si petit corps. Tout le monde étoit attendri ; les Païens même ne pouvoient retenir leurs larmes ; Agnès seule tressailloit de joie sous les fers.

Cependant on la traîne aux Autels pour offrir de l'encens aux Idoles ; mais cela ne servit qu'à lui faire confesser plus hautement Jesus-Christ en présence d'un plus grand peuple ; et on ne put lui faire remuer la main que pour faire le signe de la croix, et élever, pour ainsi dire, ce trophée sacré sur les Autels des Démons même.

Le Gouverneur ainsi confondu par la fermeté d'une si jeune fille, en divint plus furieux ; et ne doutant point qu'un lieu de prostitution ne lui fit plus d'horreur que la mort même, il l'y fait traîner; mais un Ange la garde, et une lumiere céleste fait de ce lieu infame un oratoire, que cette bienheureuse fille sanctifie par ses prieres, et par ses vœux.

Procope seul plus insolent, ose se présenter pour lui faire insulte ; mais il tombe roide mort sur la place. Un événement si étonnant jette la consternation dans tous les esprits. Le Préfet au désespoir de la mort de son fils, change ses emportemens en prieres, et supplie la Sainte de rendre la vie à son

fils. Agnès n'a pas plutôt levé les mains et les yeux vers le Ciel, que Procope ressuscite; mais c'est en publiant à haute voix que tous leurs Dieux sont des chimeres, et qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens.

Un miracle si évident intéressoit trop le Gouverneur pour ne le rendre pas favorable à sainte Agnès; mais les Prêtres des Idoles accourus au bruit de cette merveille, crient au sortilege, à la magie, et animent si fort le peuple contre la Sainte, que le Gouverneur craignant une sédition, s'il la délivroit, et ne pouvant se résoudre à faire mourir celle à qui son fils devoit la vie, il prit le parti de se retirer, et de remettre le jugement à Aspase son Lieutenant. Celui-ci contraint par le peuple qui regardoit sainte Agnès comme une magicienne, prononce contre elle la sentence de mort, et la condamne à être brûlée toute vive.

On dresse le bûcher. Tout le peuple est dans l'impatience de voir en cendres cette bienheureuse victime; mais le feu la respecta. Les flammes divisées en deux la laisserent sur le bûcher, comme les enfans Hébreux dans la founaise, et se répandant en tourbillons de part et d'autre, consommerent une grande partie de ces impies spectateurs qui faisoient l'office de bourreaux.

Enfin les Prêtres et le peuple attribuant toujours ces merveilles aux opérations des Démons, et le Lieutenant craignant une révolte, ordonne à un des bourreaux d'égorger la Sainte sur son bûcher. Alors sainte Agnès dans une sainte impatience de se voir unie à jamais dans le Ciel avec son divin Epoux, prie le Seigneur de vouloir qu'elle consomme enfin son sacrifice; et s'adressant ensuite au bourreau qui ne s'approchoit qu'en tremblant et avec une respectueuse crainte, elle l'encourage à exécuter l'ordre qu'il a reçu. « Hâtez-vous, lui dit-» elle, de détruire ce corps qui a eu le malheur » de plaire à d'autres yeux, qu'à ceux de mon di-

vin

» vin Epoux, qui seul a toujours possédé mon » cœur. Ne craignez pas de me donner une mort » qui va être pour moi le commencement d'une » éternelle vie ; et levant amoureusement les yeux » vers le Ciel : Recevez, Seigneur, s'écria-t-elle, » une ame qui vous a tant coûté et qui vous est » si chere. » A ces paroles le bourreau d'une main tremblante lui enfonce son épée dans le sein, et à l'instant la Sainte expire. C'est ainsi, dit saint Jérôme, que sainte Agnès s'étant élevée au-dessus de la foiblesse naturelle de son âge et de son sexe, remporta une double victoire sur l'ennemi de Jesus-Christ, et consacrant par le martyre l'honneur de sa virginité, mérita dans le Ciel une double couronne.

La fureur des Païens ne put pas empêcher qu'on n'ensevelît le saint corps comme en triomphe. Les miracles qui se firent d'abord à son tombeau augmenterent la dévotion des Fidelles. Sainte Agnès fut dès-lors célebre par tout le monde Chrétien. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jerôme firent plusieurs fois son éloge. L'Eglise ne s'est pas contentée d'une seule solennité, elle en fait une double fête ; le vingt-unieme, elle célebre sa passion et sa mort sur la terre ; et le vingt-huit, sa naissance dans le Ciel. Le concours des Fidelles fut toujours très-grand à son tombeau ; les Païens même se mêloient avec les Chrétiens, pour avoir part aux miracles de la Sainte. On y bâtit une Eglise magnifique, sous le nom de Sainte-Agnès, du temps même de Constantin, et c'est dans cette Eglise qu'au jour même de sainte Agnès, on bénit tous les ans deux agneaux vivans, de la laine desquels on fait le Pallium que le Pape a coutume d'envoyer aux Archevêques.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Omnipotens sempiterne Deus, qui infirma mundi eligis, ut fortia quæque confundas : concede propitius, ut qui beatæ Agnetis Virginis et Martyris tuæ solemnia colimus, ejus apud te patrocinia sentiamus. Per Dominum, etc.

Dieu tout-puissant et éternel ! qui choisissez ce qu'il y a de plus foible dans le monde ; pour confondre ce qu'il y a de plus fort : faites que nous qui célébrons la Fête de la bienheureuse Agnès, Vierge et Martyre, sentions combien puissante est auprès de vous son intercession. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

Confitebor tibi, Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum. Confitebor nomini tuo : quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium : et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Et liberasti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis tui à rugientibus, præparatis ad escam : de manicus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me : à pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus : de altitudine ventris inferi, et à lingua coinquinata, et à verbo mendacii, à rege

Je vous rendrai des actions de graces, ô mon Seigneur et mon Roi, et je ne cesserai de vous louer ; vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur ; je rendrai gloire à votre Nom, parce que c'est vous qui êtes devenu mon Défenseur et mon Protecteur : vous avez délivré mon corps de la perdition, des piéges de la langue injuste et des levres ouvrieres du mensonge, et vous avez été mon Défenseur contre ceux qui m'accusoient. Vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissans, qui étoient tout prêts à me dévorer, de la main de ceux qui cherchoient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeoient de toutes parts et qui alloient fondre sur moi. Vous m'avez délivré

iniquo, et à lingua injusta: laudabit usque ad mortem anima mea Dominum: quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manu angustiæ, Domine Deus noster.

de la violence de la flamme dont j'étois environné, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu; vous m'avez délivré des entrailles de l'enfer, des levres souillées, des paroles de mensonge, d'un Roi injuste, et des langues médisantes. Mon ame louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous délivrez des plus grands dangers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, et vous les délivrez de la puissance des Nations, ô Seigneur mon Dieu!

Les Grecs appellent le Livre d'où l'Epître de ce jour est tirée, la Sagesse de Jesus fils de Sirach: les Latins l'appellent l'Ecclésiastique, c'est-à-dire, Livre qui prêche, comme on a déjà dit; c'est un des derniers Livres de l'Ancien Testament, composé environ 285 ans avant Jesus-Christ. Dans ce chapitre, Jesus fils de Sirach, rend graces à Dieu de ce qu'il l'avoit délivré de très-grands périls, ce que l'Eglise applique aux Vierges Martyres.

RÉFLEXIONS.

De combien de périls le Seigneur ne nous a-t-il pas délivrés! et quelles ont été jusqu'ici, quelles sont encore aujourd'hui nos actions de graces?

Remontons jusqu'au premier âge, jusqu'à ces jours si voisins du premier. Que de secours invisibles dans mille dangers pressans! Quelle Providence secrete en cent rencontres! Si nous pouvions rappeler toute l'histoire de notre confiance, et de l'âge plus avancé; si nous en savions développer toute l'économie, nous découvririons cent petits miracles en notre faveur. Qui s'avise d'en remercier le Seigneur, et de lui en marquer sa reconnoissance? Nous connoîtrons un jour de quelle conséquence ont été ces bienfaits? quand connoîtrons-nous le tort que nous avons d'avoir été ingrats? Seroit-il temps de remercier Dieu de tant de graces?

La protection du Seigneur dans les dangers de la vie, est un grand bienfait; en est-ce un moindre d'avoir été si souvent délivrés des dangers du salut? Quelle raison n'avons-nous pas de nous écrier avec le Sage : *Vous m'avez délivré, Seigneur, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissans qui tournent de tous côtés, cherchant à me dévorer.* Si Dieu est notre Défenseur et notre Protecteur, qui peut nous nuire? Une grande confiance en Dieu, soutenue de beaucoup d'innocence, ou du moins d'une pénitence persévérante, et d'un désir sincere de ne rien refuser à Dieu, est un puissant retranchement. Le Sage avoit à peu-près les mêmes ennemis que nous à combattre, même violence des passions, mêmes pieges des faux amis, mêmes injustices de la part des concurrens, même malignité dans les envieux, mêmes artifices tous plus séduisans, tous plus à craindre; les morsures des calomniateurs, la mauvaise foi, la cruauté, les injustices. Parmi tous ces dangers, au milieu de tous ces ennemis, il est en sureté, sûr de la protection Divine. Les tempêtes ne sont pas plus fréquentes aujourd'hui qu'alors, ni les adversités plus abondantes; les écueils sont les mêmes: le bras du Seigneur n'est pas raccourci; sa miséricorde n'est pas affoiblie; d'où vient que nous n'expérimentons pas la même protection? N'est-ce point parce que nous ne nous conduisons pas selon les mêmes principes? Servons Dieu avec fidélité; ayons en lui toute notre confiance; vivons comme les Saints; et comme eux nous bénirons le Seigneur de nous avoir délivrés des afflictions qui alloient fondre sur nous, des feux dont on étoit entouré, et des entrailles de l'enfer même. Servons Dieu avec ferveur; adorons Dieu en esprit et en vérité; aimons Dieu sans ménagement et sans relâche; et alors nos actions, nos sentimens, nos inclinations même loueront Dieu jusqu'à la mort.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est Regnum Cœlorum decem virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes Virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis : ite potiùs ad vendentés, et emite vobis Deum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine, aperi nobis. At ille

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à dix vierges, qui prenant leurs lampes s'en allerent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages ; mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire, avec leurs lampes, prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'époux tardoit trop à venir, elles sommeillerent toutes, et sur le minuit on entendit crier : voilà l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se leverent et accommoderent leurs lampes, mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'époux arriva ; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte après cela. Les autres vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; mais

respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la vraie Sagesse.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la vraie sagesse consiste à se faire saint, toute autre prévoyance, toute autre habileté ne mérite pas le nom de cette vertu. Tous ces grands Génies qui brillent encore dans l'Histoire, s'ils se sont damnés, n'ont été que de faux sages. Le monde a beau avoir ses idées, ses préjugés et son jargon, la vraie sagesse n'est proprement que la science du salut.

N'est-ce pas en ce sens que le Sage dit que le nombre des insensés est infini ? et certes combien peu de gens qui aient aujourd'hui cette véritable sagesse ? Toute notre prudence, tout notre esprit se réduit à nous repaître de chimeres, et toute la vie se passe à bâtir sur le sable mouvant des édifices que le moindre revers, que le moindre vent réduit à rien.

Est-ce sagesse de ne travailler que pour les autres ? De quel usage sont les biens qu'on amasse avec tant de sueur, un quart-d'heure après la mort ?

Est-ce sagesse d'avoir des lampes allumées, et de ne pas prévoir qu'elles manquent d'huile ? Ce n'est pas le temps de faire des provisions quand il faut partir.

Est-ce sagesse de négliger la seule affaire pour laquelle on étoit dans ce monde, et de ne se donner de grands mouvemens que quand on n'est plus en état d'agir ? Et voilà cependant la conduite ordi-

naire de la plupart de ceux qui passent pour sages dans le monde. Quelle folie de penser à tout, de pourvoir à tout, de prendre des mesures justes pour tout, excepté pour le salut ! L'enfer est plein de ces prétendus sages : *Utinam saperem ac novissima præviderent !*

Hélas, Seigneur ! n'en aurois-je pas augmenté le nombre, si par votre miséricorde vous ne m'eussiez conservé jusqu'à présent ? mais que ne mériterai-je pas, si je ne deviens pas plus sage ?

SECOND POINT.

Considérez quelle folie c'est de ne penser qu'à faire une fortune imaginaire, que nous regarderons éternellement comme telle, que nous savons n'avoir rien de permanent, rien de solide, laquelle n'est pas même en notre pouvoir, et qui disparoît presque aussi-tôt qu'elle commence à naître : tandis que nous ne faisons rien pour une fortune éternelle, persuadés cependant que notre damnation sera toujours notre ouvrage. Chose étrange ! ce qui doit être le sujet de nos regrets éternels, occupe tout notre cœur et fait l'objet de tous nos empressemens.

Les Vierges folles étoient vierges : ce n'est donc pas par leur désordre qu'elle sont réprouvées. Elles ne négligeoient même pas tous leurs devoirs; elles pensoient à l'arrivée de l'Epoux : mais c'étoit la figure de ces gens mous et indolens qui ne gardent jamais qu'une partie de la loi, qui n'ignorent pas leur Religion, mais qui passent leurs jours dans la tiédeur, dans de vains projets de conversion. Toujours quelques désirs de rompre ces liens, de corriger ce naturel, de dompter cette passion, de devenir plus réguliers, plus dévots et toujours les mêmes. On s'endort bientôt tout-à-fait, quand on sommeille. A l'arrivée de l'Époux, le bruit éveille, c'est-à-dire, que fervent et tiede, chacun est surpris. Heureux alors qui a fait sa provision de bonne heure. Est-il temps d'y penser, quand il faut aller

incessamment paroître devant le Juge. Et on se pique d'être sage, tandis que toute notre vie est une preuve visible de la plus insigne folie! Les enfans du siecle sont habiles à venir à bout de leurs fins, quoique la fin qu'ils se proposent soit leur perte. Ne sera-t-on hébété, stupide que pour le salut?

Ah! que sainte Agnès a été sage! elle qui, à l'âge de treize ans, méprise si généreusement, pour Jesus-Christ, beauté, jeunesse, noblesse, trésors, riches établissement, la vie même. Persuadée des vérités de la Religion, elle n'a pas jugé devoir prendre un autre parti : a-t-elle été sage? Quand est-ce que ces réflexions et cet exemple me serviront à le devenir?

Quelque persuadé que j'en suis, Seigneur, je ne puis rien sans votre grace; je vous la demande, mon doux Jesus; résolu de commencer dès ce moment à étudier la sagesse chrétienne, qui consiste à travailler efficacement et sans délai à l'affaire de mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Da mihi Domine sedium tuarum assistricem sapientiam. Sap. 9.

Donnez-moi, Seigneur, cette sagesse qui vient de vous, et qui est sans cesse avec vous dans votre trône.

Plenitudo sapientiæ est timere Deum. Eccli. 1.

Toute la sagesse consiste à craindre Dieu, et à lui plaire.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FAITES-VOUS une idée juste de la vraie sagesse, et soyez convaincu, d'une maniere pratique, qu'il n'y a de vraies sages que ceux qui font leur salut. Pour cela, n'agissez désormais que selon ce principe; et lorsqu'il s'agira de vous déterminer sur quel-

que chose, lorsque vous vous appliquerez à quelque affaire sérieuse, lorsque vous agirez en homme sage dans le monde, ne manquez jamais de vous demander à vous-même, quelle part a le salut, quelle part a la Religion, à cette entreprise, à cette affaire, à cette action.

2.° C'est d'un homme sage de prendre des moyens sûrs pour arriver à sa fin. Gardez-vous bien de vous faire une fausse conscience dans une affaire de cette conséquence. Ayez horreur de tout livre suspect. Le poison le plus subtil est toujours le plus mortel; le moins visible n'est pas le moins à craindre. Que la boisson soit douce, qu'elle soit agréable, qu'il y ait une foule de gens qui la louent, elle est pernicieuse dès-là qu'il y a du poison. Faites-vous une loi de ne jamais lire un livre condamné. Vous n'apercevez pas les erreurs : elles n'en sont que plus malignes. Le Souverain Pontife l'a réprouvé : quelle insolence, quelle impiété de ne pas déférer à un ordre si légitime ! Certains privileges peuvent bien mettre à couvert des censures : mais rendent-ils la doctrine plus sainte ? Chose étrange ! le moindre soupçon de contagion rend les villes désertes : l'oracle de la vérité déclare que le venin est répandu dans un ouvrage ; et l'on ne voudra pas que le livre soit empoisonné ! Evitez avec soin toutes personnes d'une doctrine douteuse ; et fuyez tout Directeur lâche, trop complaisant ou relâché. Quand il s'agit du salut éternel, on ne sauroit prendre trop de précautions, trop de mesures, ni marcher par un chemin trop droit.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT VINCENT ET SAINT ANASTASE, MARTYRS.

SAINT Vincent, un des plus illustres Martyrs de l'Eglise d'Espagne, et en qui la force de la grace de Jesus-Christ a paru plus visiblement, étoit natif de Saragosse, d'une des meilleures familles du pays. Il fut mis dès son enfance sous la conduite de Valere, Evêque de cette ville, qui le forma dans la piété, et le fit instruire avec soin dans la science de la Religion, sans négliger les lettres humaines. Vincent se rendit habile en peu de temps; et le saint Prélat voyant les grands progrès de son éleve, le fit Diacre de son Eglise, et lui confia le ministere de la parole, son grand âge ne lui permettant plus de vaquer à cet emploi. Vincent s'en acquitta avec dignité et avec succès; et comme il étoit aussi puissant en œuvres qu'en paroles, il n'instruisit pas seulement les Fidelles, il convertit encore un grand nombre de Païens à la foi.

Sur la fin de l'an 303, qui étoit le commencement de la persécution des Empereurs Dioclétien et Maximien en Espagne, Dacien Gouverneur de la Province de Tarragone, d'où Saragosse et Valence dépendoient, voulant signaler son zele pour les Edits des Empereurs contre les Chrétiens, fit arrêter Valere et Vincent, et les fit conduire à Valence chargés de chaînes, espérant que la fatigue du chemin, et les mauvais traitemens qu'il avoit ordonné qu'on leur fit durant le voyage, les décourageroient, et lui procureroient la gloire d'avoir vaincu les deux plus grands Héros Chrétiens d'Espagne. Mais il fut bien surpris, lorsque les ayant fait venir devant lui, il les trouva frais et

robustes, quoiqu'on n'eût rien oublié pour les faire mourir de faim.

Dacien crut que la voix de la douceur seroit plus propre pour ébranler la foi des gens de ce caractere, que les menaces. Il représente d'abord à Valere, que son grand âge demandoit du repos, et ses infirmités une vieillesse douce et tranquille, et qu'il trouveroit l'un et l'autre en obéissant aux ordres des Empereurs. « Pour vous, mon fils, dit-il, » s'adressant à saint Vincent, je suis bien sûr que » vous ne dégénérerez pas de la noblesse de votre » naissance. Vous avez trop d'esprit, vous êtes » trop bien né, pour ne vous pas rendre digne des » honneurs que les Empereurs veulent vous faire. » Vous êtes jeune, bien fait, généreux, éloquent; » attendez-vous à toutes les faveurs de la fortune; » elle se présente à vous chargée de graces et de » bienfaits; vous n'avez pour les mériter qu'à ne » pas abandonner la religion de vos peres. Venez, » mon fils, obéissez aux Empereurs, et ne vous » exposez pas, par un insensé refus, à une mort » prématurée et honteuse. »

Le saint Vieillard qui avoit de la peine à s'expliquer, ordonna à Vincent de répondre. Celui-ci prenant la parole pour les deux, déclara fort hardiment à Dacien ce qu'ils pensoient des Démons métamorphosés en Dieux de l'Empire. « Au reste, ne » croyez pas, ajouta-t-il, nous ébranler ni par les » menaces de la mort, ni par les frivoles promesses » des honneurs de la vie; car sachez qu'il n'est rien » de si précieux, ni de si délicieux dans le monde, » qui approche de l'honneur, et du plaisir que nous » trouvons à mourir pour Jesus-Christ. »

Dacien offensé de la généreuse liberté du saint Diacre: « Ou vous offrirez de l'encens aux Dieux, » dont vous rejetez le culte avec tant de fierté, » leur dit-il tout en colere, ou vous expierez le » mépris que vous en faites, par votre mort. Vincent levant le ton: J'ai déjà pris la liberté, lui

» dit-il, de vous dire que c'est le plus doux plai-
» sir que vous puissiez nous procurer, et c'est le
» plus grand honneur que vous puissiez nous faire;
» et j'ose vous assurer que vous vous lasserez plu-
» tôt de nous tourmenter, que nous ne le serons
» de souffrir pour Jesus-Christ.»

Le Gouverneur piqué au vif de la hardiesse du saint jeune homme, se contenta d'envoyer Valere en exil, et déchargea toute sa colere sur saint Vincent. Il ordonna aux bourreaux d'employer les tourmens les plus cruels, et d'en inventer même de plus terribles, pour venger les Dieux, du mépris qu'il en avoit fait. Ses ordres furent bientôt exécutés.

On lie le Saint sur le chevalet, et on lui tire les pieds et les mains par le moyen de cette horrible machine, avec tant de violence, qu'on entendit d'abord les os se dilsoquer, en sorte que ses membres ne tenoient presque plus que par les nerfs. Le Tyran voyant que le Saint se rioit de ce tourment, lui fit déchirer le dos et les côtés avec des ongles de fer, d'une maniere si cruelle, que les côtes et les vertebres parurent bientôt à découvert. Dacien s'attendoit que le Saint Martyr jetteroit du moins quelques soupirs, ou laisseroit couler quelques larmes; mais le Seigneur voulant faire comprendre aux hommes qu'il sait bien, quand il lui plaît, adoucir les peines et les travaux qu'on souffre à son service, fit que le Saint endura ce second supplice avec autant de constance et de joie que le premier.

Cette tranquillité étonnante du Saint Martyr au milieu des plus vives douleurs, interdit le Tyran: mais voyant que le Saint qui sembloit se divertir de la cruauté même de ses bourreaux, le défioit de le faire jamais souffrir autant qu'il le souhaitoit, il regarda ce défi comme une insulte, et, sachant combien les plaies refroidies sont plus douloureuses quand elles sont rouvertes, il ordonna qu'on le déchirât de nouveau: et on le fit avec tant de cruauté,

que les morceaux de chair qu'on enlevoit découvrirent bientôt les entrailles. Les ruisseaux de sang couloient de toutes parts ; ce n'étoit plus qu'un squelette qui ne vivoit que par miracle. Le Tyran comprenant bien qu'il y avoit dans cette constance quelque chose de surnaturel, et qu'il ne pourroit jamais vaincre une force si supérieure, fit surseoir les tourmens : mais ne voulant pas paroître vaincu, il lui commanda de lui livrer du moins les livres sacrés pour, les jetter au feu ; après quoi il le laisseroit vivre.

Saint Vincent répondit au Juge avec douceur, que le feu dont il menaçoit les Livres saints, seroit bien mieux employé pour lui faire achever son sacrifice ; qu'au reste il étoit obligé de lui dire, que s'il ne renonçoit au culte impie des Idoles, il devoit s'attendre à être condamné lui-même au feu éternel.

Dacien se crut poussé à bout par une réponse si peu attendue, et ne pouvant contenir sa colere, il le condamne sur l'heure à la question du feu, du lit de fer rougi, et des lames ardentes.

La vue de ces nouveaux supplices renouvela la joie du Saint. Son plaisir étoit de passer d'une croix, sur une autre ; du chevalet, sur un lit de fer, qui n'étoit autre chose qu'un gril, dont les barres travaillées en forme de scie, étoient toutes hérissées de pointes aiguës, lequel on posoit sur un brasier de charbons allumés. Tout le monde frémit d'horreur, quand on vit ce corps à demi écorché, lié avec des chaînes sur ce gril, et sur lequel on appliquoit des lames de fer rougies, tandis que le brasier le rôtissoit par-dessous. La violence du feu augmentoit encore à mesure que la graisse du corps se fondoit ; et comme si cette multiplicité de tourmens réunis n'eût pas pu suffire pour lui faire souffrir une douleur assez piquante et assez vive, les bourreaux avoient soin d'arroser les plaies de sel.

Vincent demeuroit immobile, les yeux élevés au

Ciel, un visage riant, adorant, bénissant sans cesse le Seigneur dans cet état d'immolation et de victime. Cependant la main du Tout-Puissant paroissoit trop visiblement dans la constance, et dans la joie du saint Martyr, pour laisser plus long-temps exposé aux yeux du public un spectacle qui décrioit si fort le culte des Idoles. Tout le monde admiroit la force miraculeuse du Saint; les Païens même crioient au miracle : tout cela obligea Dacien de faire enlever saint Vincent ; on le mit dans un sombre cachot, on l'étendit sur des pointes de pots cassés : on défendit de lui donner la moindre nourriture, et le moindre rafraîchissement; mais le Seigneur y pourvut. Une lumiere toute céleste dissipa les ténebres de la prison ; Dieu répandit dans l'ame de son Héros une douceur et une consolation délicieuse. En même-temps saint Vincent se trouva guéri ; sa santé, sa beauté devinrent plus parfaites qu'auparavant ; une odeur agréable se répandit dans ce lieu, les Anges même parurent lui tenir compagnie, et chanter avec lui des cantiques de louanges à Dieu ; de sorte que cette affreuse prison se trouva convertie en un paradis de délices.

L'odeur céleste, le chant, l'éclat étonnerent les gardes : mais ils furent bien plus surpris quand ils virent saint Vincent parfaitement guéri, et ces pots cassés, dont le cachot étoit parsemé, changés en roses. Il étoit difficile de résister à tant de merveilles à la fois : le Geolier et les Gardes furent convertis à Jesus-Christ, et Dacien informé de ce qui se passoit, prit par dépit, ou par désespoir, une résolution bien contraire. Il ordonne qu'on tire incessamment le Saint du cachot, et qu'on le mette sur un lit mollet, et qu'on lui donne tous les soulagemens possibles. A cette nouvelle les Fidelles accourent de toutes parts, portant comme en triomphe le Saint, qui ne fut pas plutôt sur ce lit, comme si c'eût été là pour lui le plus grand de

tous le supplices, qu'il expira, allant recevoir dans le Ciel la couronne et le prix dus à ses victoires. Ce fut le 22 de Janvier de l'an 304 ou 305.

Dacien enragé d'avoir été vaincu et confondu par ce Héros Chrétien, commanda qu'on traînât son corps dans des lieux marécageux, pour qu'il fût plutôt dévoré; mais Dieu envoya un corbeau pour le garantir de l'approche des animaux: enfin, le Tyran le fit jeter en haute mer pour le dérober à la dévotion des Fidelles; mais le Seigneur qui se joue de la prudence humaine, conduisit ce saint corps jusqu'au bord, où les Fidelles vinrent le prendre secrétement, et l'enterrerent hors des murailles de Valence, dans le lieu où l'on voit aujourd'hui une magnifique Eglise, dans laquelle il est honoré particuliérement.

Childebert Roi de France, ayant assiégé Saragosse l'an 542, et l'ayant prise, se contenta d'emporter l'étole qui avoit servi au saint Diacre, et qu'il remit à saint Germain Evêque de Paris. On conserve dans l'Eglise de Saint-Germain, autrefois dite de Saint Vincent, cette précieuse relique.

L'Eglise célebre encore en ce jour la fête de saint Anastase Martyr. Il étoit Persan, et s'appeloit Magundat avant son baptême; il servit quelque-temps dans les troupes du Roi Chosroë. Comme après la prise de Jérusalem, on emportoit la croix de Jesus-Christ à Ctesiphon, il voulut savoir pourquoi les Chrétiens faisoient tant de cas d'un bois qui avoit servi d'instrument d'un supplice. S'en étant informé, il fut instruit de notre Religion; il se fit Chrétien, et alla passer quelque-temps dans le Monastere de Saint Anastase, dont il prit le nom. Il fut sept ans dans les exercices les plus humilians et les plus parfaits de la vie Monastique. Le désir ardent qu'il eut depuis son baptême, de donner son sang pour Jesus-Christ, lui fit obtenir la permission d'aller à Césarée. Ayant aperçu quelques soldats de la garnison, qui faisoient quelques ma-

léfices, il les en reprit. Sur quoi il fut arrêté : il confessa qu'il étoit Chrétien, et souffrit avec une constance héroïque, les fouets, la bastonnade, et toutes les incommodités d'une noire prison. Le Seigneur le fortifia par une apparition bien consolante. Enfin, il couronna sa sainte vie, par le martyre, le 22 de Janvier de l'an 528, ayant été étranglé pour confession de la foi.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la messe est celle qui suit.

ADESTO Domine supplicationibus nostris : ut qui ex iniquitate nostra reos nos esse cognovimus, beatorum Martyrum tuorum Vincentii et Anastasii intercessione liberemur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez nos humbles prieres, afin que nous qui nous reconnoissons coupables par notre seule faute, soyons délivrés de nos péchés, par l'intercession de vos bienheureux Martyrs Vincent et Anastase. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

L'EPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 3.

JUSTORUM animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis. Visi sunt oculis insipientium mori : et æstimata est afflictio exitus illorum ; et quod à nobis est iter, exterminium : illi autem sunt in pace. Et si coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est. In paucis vexati, in multis bene disponentur: quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Tanquam aurum in fornace

LES ames des Justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point. Ils ont paru morts aux yeux des insensés; leur sortie du monde a passé pour un comble d'affliction, et leur séparation d'avec nous, pour une entiere ruine ; mais cependant ils sont en paix, s'ils ont souffert des tourmens aux yeux des hommes, leur espérance est pleine d'immortalité ; leurs maux ont été légers, et leur récompense sera bien grande, parce que Dieu les

probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos, et in tempore erit respectus illorum. Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. Judicabant nationes, et dominabuntur populis, et regnabit Dominus illorum in perpetuum.

a éprouvés, et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or de la fournaise; il les a reçus comme une hostie d'holocauste; il les regardera favorablement quand leur temps sera venu. Les justes brilleront de lumiere, et étincelleront comme des feux qui courent aux travers des roseaux. Ils jugeront les nations, et ils domineront les peuples, et leur Seigneur régnera éternellement.

Cette Epître est tirée du livre intitulé, la Sagesse, *composé par Salomon, dont on a déjà parlé. Le Sage, dans ce chapitre, parle de l'espérance des Justes, et du soin que Dieu prend d'eux. Il dit d'abord que leur ame est dans la main de Dieu, et c'est ce qui les rend inébranlables parmi les événemens de cette vie; c'estce qui a inspiré tant de courage et tant de force aux Martyrs. Si Dieu est leur force, qui pourra les vaincre! Rien n'est plus consolant que ce qui est dit dans tout ce chapitre.*

RÉFLEXIONS.

Qu'on est bien, quand on est dans les mains de Dieu! On n'est jamais dans les mains de Dieu, qu'on ne soit dans son cœur: quelle situation plus heureuse! telle est celle des Justes. Mon Dieu! quelle place dans le monde, digne d'une plus noble ambition! Qu'on soit menacé de l'orage, que le tonnerre gronde; le Juste est à l'abri: son ame est dans les mains de Dieu; qu'a-t-elle à craindre?

La mort est un tourment qui effraie les plus déterminés, qui fait trembler les plus intrépides: la mort des justes est trop précieuse aux yeux de Dieu, pour être un supplice; elle est douce, elle est consolante, pleine de confiance, elle réjouit. La mort des Justes est une récompense.

Leur mort paroît, comme celle de autres hommes, le terme fatal de toutes choses ; mais c'est aux yeux des insensés qu'elle paroît telle : un homme sage juge autrement de la mort des justes. Leur sortie du monde est le rappel de leur exil, leur séparation d'avec nous, est leur entrée triomphante dans la gloire : quelle joie de ne s'être pas égaré ! Quel plaisir plus doux ět plus exquis que celui qu'on goûte quand on est arrivé heureusement au terme ! Les Saints ont souffert des tourments aux yeux des hommes ; ils ont paru humiliés, affligés ; ils ont été persécutés, maltraités aux yeux des hommes : les croix n'ont de rude et de dur que l'écorce ; ils ont espéré au milieu de ces souffrances, et leur espérance est pleine d'immortalité. Quelle proportion entre leurs travaux et leur récompense ! Heureux qui ne cede point aux épreuves ; Dieu ne veut point de lâches à son service : heureux ceux que Dieu trouve dignes de lui.

Mais quelle différence entre la mort des Justes, et celle des heureux du siecle ! toute la félicité de ceux-ci s'évanouit à leur derniere heure ; grandeur, richesses, honneurs, plaisirs, tout est enseveli avec eux. La derniere heure de ceux-là, est la premiere d'une éternité de délices : leurs noms sont mis dans les fastes des Saints, leur mémoire est en bénédiction, on honore jusqu'à leurs cendres : et ces hommes vils aux yeux du monde, brilleront durant toute l'éternité comme des astres, régneront sur tous les peuples, et jugeront toutes les nations. Quel objet plus digne de l'ambition d'un cœur Chrétien !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 21.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm audieritis prælia et

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples ; Quand vous entendrez parler de

seditiones, nolite terreri : oportet primùm hæc fieri, sed nondum statim finis. Tunc dicebat illis : Surget gens contra gentem, et regnum adversùs regnum, et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cœlo, et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia, injicient vobis manus suas, et persequentur, trahentes in Synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsides, propter nomen meum : continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodùm respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis : et eritis odio omnibus propter nomen meum : et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

guerres et de révoltes, ne vous alarmez pas; il faut que ces choses arrivent auparavant : mais ce ne sera pas encore sitôt la fin. Il leur disoit aussi : Les Nations s'éleveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes; il y aura de tous côtés de grands tremblemens de terre, des pestes, et des famines, et il paroîtra au Ciel des phénomenes terribles et de grands prodiges. Mais avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs à cause de mon nom ; et cela vous arrivera, afin que vous me serviez de témoins : mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point songer par avance comment vous devez répondre ; car je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer : vous serez livrés par votre pere et votre mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis ; ils en feront mourir quelques-uns d'entre vous, et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom : cependant il ne se perdra pas un seul des cheveux de votre tête. Par votre patience vous serez maîtres de vos ames.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que celui qui ne peut jamais être regardé comme un bien, qui seul nous prive du vrai bien, et de la source même de tous les biens : et tel est le péché.

De quelque biais qu'on le regarde, le péché est toujours péché. Jugeons-en comme Dieu en juge éternellement : le péché sera l'objet de sa haine et de sa colere : éternellement il le sera de notre repentir ; et comment le peut-il être aujourd'hui de nos empressemens et de notre complaisance !

Tout ce que nous appelons maux sur la terre, ne sont tels qu'autant qu'ils sont les suites du péché. C'est le péché qui a inondé la terre de tant de malheurs ; c'est lui qui allume les feux de l'enfer ; le péché seul fait les malheureux ; la joie et la tranquillité se trouvent par-tout où regne l'innocence. Dieu étant un bien infini, Dieu étant lui-même tout bien, ne sauroit communiquer autre chose. Le péché seul fait tout le mal, en nous privant de ce bien. Est-ce là l'idée qu'on a du péché ? mais le péché est-il un moindre mal, en est-il moins péché, parce que nous en avons une autre idée ?

Ces assemblées de plaisirs d'où l'innocence est toujours bannie ; ces divertissemens du Carnaval, toujours si criminels ; ces spectacles, ces joies profanes, source fatale de tant de désordres : tout cela prouve-t-il qu'on ait une grande horreur du péché ? et les personnes même qui ne vivent pas dans de si grands déréglemens, vivent elles toujours dans une plus grande innocence ? On se fa-

miliarise avec le péché : s'accoutumera-t-on aussi avec la peine qui doit le suivre ?

Eh, Seigneur, que j'ai mal connu jusqu'ici le péché ; mais que je le deteste ! Augmentez ma douleur et pardonnez-moi mes péchés.

SECOND POINT.

Considérez que nous avons tort d'appeler maux ce qui peut contribuer à notre félicité. Tout peut être utile à une ame fervente, au péché près.

Les disgraces, les persécutions, les maladies, la pauvreté, la mort même ; tout peut servir à nous rendre heureux, puisque tout cela peut nous servir pour nous faire Saints.

Peu de Saints qui ne doivent, pour ainsi dire, aux persécutions, à l'adversité, aux souffrances, quelque dégré du moins, de leur élévation dans le Ciel. Que ne doivent pas les Martyrs aux supplices ? Vos proches, vos amis vous persécuteront, dit le Sauveur, vous n'en serez pas plus malheureux ; toute la malice, toute la rage des plus cruels Tyrans ne sauroit vous arracher un seul cheveux de votre tête. Quand on est agréable à Dieu, quand on est chéri de Dieu, qu'a-t-on à craindre ? Quelle erreur de regarder la haine du monde comme un mal, quand c'est parce qu'on aime Dieu, parce qu'on sert Dieu, qu'on est haï du monde. Quelles faveurs, quels avantages le monde ne présenta-t-il pas à saint Vincent pour le pervertir ! et au refus de toutes ces séduisantes promesses, que de cruels supplices ! Avec quel courage ce Saint méprise-t-il et les caresses et les tourmens du Tyran ; il trouve même un plus rude tourment dans ses caresses. Il perd la vie plutôt que de perdre l'amitié de son Dieu. Quand penserons-nous ainsi ? quand raisonnerons-nous selon ces principes ? Le péché passe-t-il aujourd'hui pour le plus grand de tous les maux ? Est-il regardé même comme un mal par ces personnes qui se

font un plaisir, un honneur même de le commettre ! On appelle un mal une perte de bien, une affliction, une persécution, une disgrace, qui sont des sources de bénédictions, selon les desseins de la Providence : mais regarde-t-on le péché comme un grand mal, quand on le regarde comme un moyen de faire fortune ?

Dans quel aveuglement, ô mon Dieu, ai-je vécu jusqu'ici, pardonnez-moi mes iniquités, et daignez exaucer ma priere : Faites, Seigneur, que je souffre plutôt tous les tourmens ; faites-moi souffrir tous les maux de cette vie, plutôt que de commettre jamais un seul péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Væ vobis viri impii, qui reliquistis legem Domini Dei. Eccl. 41.

Malheur à vous hommes impies, qui avez abandonné la loi de votre Dieu.

Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Hebr. 10.

Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant et de devenir l'objet de sa colere !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CONCEVEZ une si grande horreur du péché, que vous soyez prêts de perdre les biens, la santé, la vie même plutôt que de perdre la grace. Vous seriez bien à plaindre si vous étiez dans une autre disposition ; mais parce que les meilleurs sentimens ne servent de rien, si l'on n'en vient à la pratique, toutes les fois qu'il vous arrivera quelque chose de fâcheux, ou que quelque malheur sera arrivé aux autres, prenez cette sainte coutume de vous dire à vous-même : Nul mal que le péché ; consolons-nous, cette perte de bien, ou de santé, peut m'être avantageuse : préservez-moi, Seigneur, de tout péché, je ne crains point d'autre mal.

2.° Prenez occasion de tous les fâcheux accidens qui arrivent durant la vie, pour dire à vos enfans, à vos amis, à vos domestiques qu'il n'y a proprement qu'un seul mal à craindre sur la terre : c'est le péché. Que ce soit-là votre proverbe favori ; répétez-le sans cesse à vos enfans ; dites-vous-le cent fois le jour à vous-même ; et ne vous passez pas les plus petits mensonges officieux, les restrictions mentales qui sont de véritables mensonges déguisés, les moindres impatiences. Tout ce qui peut altérer tant soit peu la charité, vous doit être interdit. Trop d'indulgence pour vous-même, et trop peu pour les autres, est d'ordinaire une source de bien des fautes. Tout ce qui peut faire quelque tort au prochain, quelque léger qu'il soit, et tout ce qui a seulement l'ombre du péché doit vous faire horreur. L'image seule d'un monstre affreux effraie. Répétez souvent ces belles paroles : *Malo mori quàm fœdare animam meam.* J'aime mieux mourir que de souiller jamais mon ame. Ne vous contentez pas d'avoir de l'horreur du péché, ayez-en autant des occasions de péché, fuyez-les autant que le péché même. On ne déteste pas le péché, quand on n'a pas horreur de l'occasion.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT.

SAINT Raymond surnommé de Pennafort, en françois de Rochefort, vint au monde l'an 1175 au château de Pennafort en Catalogne ; ses parens étoient Seigneurs de Pennafort, et alliés des Rois d'Aragon. Il fut élevé avec soin dans l'étude des sciences humaines, et comme il avoit un esprit excellent, il fit en peu de temps un tel progrès qu'il enseigna publiquement la Philosophie à Barcelonne avec beaucoup de succès. S'étant ensuite

adonné à l'étude des Lois, il voulut pour s'y perfectionner, aller étudier dans l'Université de Bologne en Italie. Il s'y fit bientôt admirer ; il y fut reçu Docteur en l'un et l'autre Droit, et une Chaire de Professeur étant vacante, il en fut pourvu avec l'applaudissement du public.

On admiroit son esprit, mais encore plus son désintéressement et sa vie exemplaire ; car il n'accepta les appointemens que la Ville lui assigna sur les deniers publics, que pour les distribuer aux pauvres : ses études n'avoit d'autres motifs que la charité.

Beranger Evêque de Barcelonne, revenant de Rome, passa par Bologne pour voir le Docteur Raymond son Diocésain, dont on parloit par-tout avec tant d'éloge. Il comprit aisément de quel avantage un tel sujet seroit à son Eglise. Il le pourvut d'un Canonicat, et bientôt après d'une des premieres dignités. L'Eglise de Barcelonne profita avantageusement de la perte que venoit de faire l'Université de Bologne. Le mérite et la haute piété de Raymond se firent bientôt admirer. Sa charité envers les pauvres, l'amour de la retraite, son assiduité à l'Office divin, son recueillement intérieur, sa modestie firent impression sur les esprits et sur les cœurs, et réformerent en peu de temps tout le Chapitre.

La tendre dévotion qu'il eut toujours envers la sainte Vierge, lui inspiroit un désir ardent d'étendre son culte, et de faire naître la même piété dans tous les cœurs. S'étant aperçu que la fête de l'Annonciation se célébroit avec peu de solennité à Barcelonne, il obtint que l'Office se feroit avec plus de célébrité ; et fit une fondation pour rendre cette fête une des plus solennelles.

Saint Raymond ne songeoit qu'à se sanctifier dans les exercices de la piété et de la pénitence, lorsque Dieu l'appela à un état encore plus parfait. Le scrupule qu'il eut d'avoir détourné un de ses parens

parens d'embrasser le nouvel Institut de saint Dominique, sous prétexte que les nouveautés sont suspectes, fut le moyen dont Dieu se servit pour l'y faire entrer. Il en prit l'habit à Barcelone, le jour du Vendredi-Saint de l'an 1222, environ huit mois après la mort du saint Fondateur.

Ce nouvel état de vie fut pour lui un renouvellement de ferveur. Jamais Novice n'alla plus vîte dans les voies de la perfection; jamais une plus profonde humilité, une régularité plus exacte dans un Novice.

Il supplia d'abord les Supérieurs de lui imposer une sévere pénitence, pour expier les vaines complaisances qu'il avoit eues en enseignant dans le monde, avec tant d'applaudissement et de succès. Le Provincial y consentit, mais ce fut en lui ordonnant de composer, dans cet esprit, une Somme de Cas de Conscience, et c'est celle qu'on appelle encore aujourd'hui la Somme de Raymond; c'est la premiere qui ait paru en cette matiere.

La générosité avec laquelle un homme si distingué par sa naissance, par son esprit, et par sa dignité; si admirable par sa vertu, si respectable par ses rares talens et par sa science, avoit quitté le monde pour vivre humble et obscur dans l'état religieux, le rendit encore plus célebre par tout l'univers; on venoit à lui de toute part comme à l'oracle.

C'est lui que le Ciel choisit pour contribuer plus que personne à la fondation d'un Ordre célebre dans l'Église pour la rédemption des Captifs, sous le titre de Notre-Dame de la Merci. La vision merveilleuse que Jacques Roi d'Aragon, saint Pierre Nolasque, et saint Raymond son Confesseur, eurent tous trois la même nuit, réunit leur zele pour ce nouvel Institut. Saint Pierre Nolasque en fut le chef, le Roi d'Aragon l'appui, et

saint Raymond fut comme l'ame de cette sainte entreprise, qui a eu de si grands succès.

Cependant Jean d'Abbeville, Cardinal, Evêque de Sabine et Légat du Saint Siége, arriva en Espagne, pour faire prêcher la croisade contre les Maures. Il ne crut pas pouvoir réussir dans son importante légation si saint Raymond, si puissant en paroles et en œuvres, ne le secondoit par ses conseils et par son zele. Le Saint prêcha avec tant de succès, que le Légat eut raison de lui attribuer les grands avantages qu'on remporta sur les Infidelles. Le Cardinal étant de retour à Rome, dit tant de merveilles de saint Raymond, que le Pape Grégoire IX le fit venir auprès de lui, le fit son Chapelain, le choisit pour son Confesseur, et l'établit grand Pénitencier de l'Eglise de Rome. Parfaitement instruit de sa capacité, il lui ordonna de compiler toutes les Décrétales ou Constitutions Pontificales de ses prédécesseurs, avec les Décrets des Conciles. Cette collection des Décrétales en cinq livres par saint Raymond, est la plus autorisée, et la plus universellement reçue dans toutes les Universités.

Ses grandes occupations, et ses études n'altérerent jamais sa piété, et le dispenserent encore moins des moindres devoirs de la vie religieuse. Le Pape le pressa inutilement d'accepter l'Archevêché de Terragone, et plusieurs autres dignités. Son humilité fut toujours invincible, et les Médecins ayant jugé à propos qu'il retournât en Catalogne pour remettre sa santé, il revint dans son premier Couvent de Barcelone, simple Religieux, sans bénéfice, sans titre, sans pension, se regardant par-tout comme le dernier de ses Freres.

Ses austérités excessives avoient causé sa maladie, et il ne fut pas plutôt rétabli, qu'il reprit avec encore plus de ferveur ses premieres austérités. Il ne mangeoit qu'une seule fois le jour; il prenoit une rude discipline toutes les nuits; ses

veilles étoient extraordinaires, son oraison continuelle; sa mortification ne le rendit sévere qu'à lui-même, la douceur de Jesus-Christ fut le modele de la sienne; et sans avoir jamais de lâches complaisances, il sut parfaitement gagner les pécheurs, sans faire aucune grace au péché.

Il goûtoit tranquillement les douceurs spirituelles de la vie privée, dans son Couvent de Barcelone, lorsqu'en 1238, il fut fait malgré lui Général de son Ordre, à la place de Louis Jourdain, qui avoit succédé à saint Dominique. Une place d'une si grande distinction, auroit pu flatter un cœur moins humble que celui de Raymond, l'amour-propre n'auroit pas manqué de trouver dans ce poste éclatant, des raisons d'y rester pour la plus grande gloire de Dieu, et pour le bien de l'Ordre; mais saint Raymond avoit des sentimens trop spirituels, et des vues trop épurées, pour ne pas suivre le plus parfait. Après avoir fait la visite de toutes les provinces à pied, et renouvelé la ferveur dans le cœur de tous ses freres, il renonça au Généralat.

Mais sa vie privée et sa retraite ne furent pas long-temps sans de nouveaux travaux. Les Papes Célestin IV, Innocent IV, Alexandre, Urbain et Clément, se déchargerent sur lui d'une partie des pénibles fonctions du Saint Siége. Tant d'occupations importantes n'empêcherent pas le Roi d'Aragon, de l'employer encore en diverses Missions. Dieu bénit si extraordinairement le zele de son serviteur, pour la conversion des Maures et des Juifs répandus alors par toute l'Espagne, qu'il en convertit en peu de temps plus de dix mille.

Le Roi qui avoit une entiere confiance en son Confesseur, l'avoit fait venir à Majorque, où étoit alors la Cour. Il y convertit beaucoup de Juifs et de Maures; mais s'étant aperçu que le Roi avoit à sa Cour une Demoiselle, avec laquelle on le

soupçonnoit d'avoir quelque intrigue, le Saint prit la liberté de l'en avertir, et de le prier de l'éloigner. Voyant que le scandale continuoit, et que ce Prince ne lui faisoit que de vaines promesses, il se crut obligé de demander la permission de se retirer, et de la prendre, sur le refus que le Roi lui en avoit fait.

Il se présente pour s'embarquer, mais on lui dit que le Prince avoit fait défense sous peine de la vie de le passer. Plein de confiance en Dieu, il fait le signe de la croix, étend sa chape sur l'eau, et prenant son bâton à la main, il monte sur cette nouvelle barque; ensuite levant la moitié de sa chape, en forme de voile, il l'attache au nœud de son bâton, comme au mât d'un navire; et à la faveur d'un vent frais, il fait le trajet en moins de six heures, quoiqu'il y ait de Majorque à Barcelone cinquante-trois lieues. Arrivant au Couvent, les portes par un nouveau miracle, s'ouvrirent d'elles-mêmes; sa chape qui lui avoit servi de vaisseau, ne se trouva pas seulement mouillée; et la crainte qu'avoit eu son compagnon de s'exposer sur un pareil navire, servit de preuve à la vérité de ce fait.

Un miracle si éclatant avoit eu trop de témoins, pour n'être pas bientôt répandu. L'estime et la vénération pour le Saint augmenterent; le Roi en fut touché; il éloigna sur l'heure même la Demoiselle, et se remit avec encore plus de confiance sous la conduite de son saint Directeur.

Saint Raymond vécut encore quelques années dans de continuels et fatigans exercices de charité. Ni ses voyages, ni les travaux de ses missions, ni ses maladies même ne l'empêchoient presque jamais d'offrir chaque jour le divin Sacrifice, avec une dévotion si édifiante, qu'on disoit communément qu'il convertissoit autant de gens par sa modestie en disant la Messe, que par la force de ses raisons en prêchant. Il pria saint Thomas d'Aquin

d'écrire contre les superstitions des infidelles; et c'est à sa priere que nous devons ce que cet Angélique Docteur a écrit dans sa Somme contre les Gentils. Enfin saint Raymond usé de travaux, comblé de mérites, mourut à Barcelone, aussi saintement qu'il avoit vécu, le six Janvier de l'an 1275, âgé de quatre-vingt-dix neuf ans et quatre mois. Les Rois de Castille et d'Aragon qui l'avoient visité durant sa maladie, honorerent ses funérailles de leur présence, avec les Princes et les Princesses de leurs Maisons, et les Prélats et les principaux Seigneurs de leurs Cours, accompagnés de la Noblesse et du peuple de la Ville. Trois cent vingt-six ans après sa mort, Clément VIII, mu par la grande dévotion des Rois et des Peuples, et par un grand nombre de miracles, le canonisa solennellement le 24 Avril de l'an 1601.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus qui beatum Raymundum Pœnitentiæ Sacramenti insignem Ministrum elegisti; et per maris undas mirabiliter traduxisti: concede, ut ejus intercessione, dignos pœnitentiæ fructus facere et ad æternæ salutis portum pervenire valeamus. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez choisi le bienheureux Raymond pour être un insigne Ministre du Sacrement de Pénitence, et qui, par un miracle singulier, l'avez fait marcher sur les eaux de la mer; accordez-nous que par son intercession nous fassions de dignes fruits de pénitence, et que nous arrivions heureusement au port du Salut éternel. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son

thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna. Qui potuit transgredi, et non est transgressus; facere mala, et non facit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino: et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

espérance dans l'argent et dans les trésors: qui est celui-là, et nous le louerons! parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle. Qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait: c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Jesus, fils de Sirach, auteur de ce Livre si instructif et si moral, fait l'éloge dans le Chapitre d'où l'Epître de la Messe de ce jour est tirée, du riche qui, comptant peu sur des richesses périssables, ne s'étudie qu'à plaire à Dieu, et à se faire un trésor de mérites dans le Ciel, en conservant son cœur pur et détaché de ces biens terrestres qui fournissent tant d'occasion de pécher.

RÉFLEXIONS.

Selon le Sage, il est aussi rare de trouver un homme qui ne coure pas après l'or et l'argent, qu'il est rare de trouver un homme sans tache. L'intérêt domine par-tout. Heureux qui est exempt de cette passion, il ne lui sera pas fort difficile de se conserver dans l'innocence; il n'y a guere de probité à l'épreuve de l'intérêt. L'avarice contient en soi tous les vices, comme la justice toutes les vertus.

Qu'il est ridicule de s'estimer plus que les autres, parce qu'on a plus de biens qu'eux! L'argent ne donna jamais le mérite. Un libertin tout doré est un libertin qui brille; mais en est-il moins libertin? La vertu seule donne le mérite, et la vertu ne s'acquiert pas à prix d'argent.

Heureux qui ne met pas son espérance dans ses

richesses ; mais qui en connoissant le vide ne se laisse point éblouir par leur faux éclat ! Heureux qui ne se regarde que comme le fermier de ses biens, et qui ne se sert de trésors que pour acheter le Ciel par ses aumônes ! *Quis est hic*, s'écrie le Sage : Qui est celui-là, et nous le louerons comme un prodige ; sa vie est un tissu de merveilles. Sa vertu a été assez éprouvée. Que de piéges, que de dangers ! tout est tentation à un homme riche ; l'abondance est un plus grand obstacle au salut, que la disette. Conserver son cœur pur, libre, désintéressé au milieu de ses trésors, c'est le comble de la perfection, c'est un miracle ; aussi lui promet-on une gloire éternelle. Tant il est vrai que les richesses ne servent qu'à ceux qui les méprisent ; il est rare de les aimer innocemment.

La facilité qu'ont les grands et les riches de transgresser les commandemens, fait l'éloge de ceux qui les gardent au milieu des grandeurs et de l'abondance. La régularité, la vie édifiante d'un homme opulent donnent un nouvel éclat à la vertu, et font honneur à la Religion. Les trésors des avares s'évanouissent ; les plus hautes fortunes se fondent ; il n'y a, pour ainsi dire, que les héritages des gens de bien qui résistent à la révolution des temps, parce que c'est le Seigneur qui les affermit.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.

Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum,

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur Maître à son retour de la nôce,

quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs là sont heureux. Or songez que si un Pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis; soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la Vigilance Chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien qui nous soit plus expressément ordonné dans l'Evangile, rien qui soit plus indispensable que de veiller sans cesse, et rien qui soit moins observé.

Nous vivons en pays ennemi; la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle; tout est danger, tout tente. Les sens sont d'intelligence avec l'ennemi; nos passions, en toute occasion, se révoltent; l'esprit, en fait de mœurs, prend aisément le change; notre propre cœur nous trahit, et nous ne nous défions de rien où tout nous tend des piéges. Faut-il être surpris si tant de gens périssent misérablement?

L'air du monde est contagieux; et l'on s'y expose sans préservatif. L'ennemi du salut, semblable à un lion affamé, roule sans cesse autour de nous cherchant qui dévorer, sans que ses rugissemens nous éveillent; nous marchons les yeux fermés au milieu des précipices. Nous nous exposons à mille traits, sans précautions, sans armes; et nous nous étonnons qu'il y ait tant de gens qui se damnent! La surprise seroit bien plus juste si, avec si peu de vigilance, il y avoit beaucoup de gens sauvés.

Ne cherchons pas des preuves hors de nous; sommes-nous fort attentifs à l'affaire importante de notre salut? Jusqu'où va notre vigilance? Connoissons-nous bien les forces et les ruses de notre ennemi? Sommes-nous prêts à lui résister? Sommes-nous instruits des moyens de le vaincre? Ce sont là les effets de la vigilance Chrétienne. Ces ames lâches, ces Chrétiens mous et assoupis expérimentent-ils ces effets? et la vigilance chrétienne regne-t-elle dans ces assemblées mondaines, dans ces jeux, dans ces spectacles profanes! Et l'on trouve étrange que le nombre des Elus soit petit!

Heureux, ô mon Dieu! le serviteur que vous trouvez qui veille: Quel malheur à moi, si après toutes ces réflexions je m'endors.

SECOND POINT.

Considérez que la vigilance chrétienne doit être accompagnée de la priere. Celle-ci nous attire le secours du Ciel dont nous avons besoin pour combattre, et la vigilance nous met en état de nous servir avantageusement de ce secours: *Veillez, et priez*, dit le Sauveur, *afin de ne succomber pas à la tentation.* Prier sans veiller, c'est présumer de la grace, en se flattant de vaincre sans combattre, et sans être continuellement en garde contre l'ennemi. Veiller sans prier, c'est présumer de ses

propres forces, en s'exposant témérairement au péril. Toute la vie du Chrétien est une guerre continuelle ; la vigilance et la priere en doivent être l'exercice de tous les jours. Avons-nous été beaucoup occupés jusqu'ici de cet exercice ?

Qu'est-ce qui a porté dans les deserts tant d'illustres Solitaires ? C'est l'obligation indispensable qu'ont tous les Chrétiens, de veiller sans cesse et de prier. Ces grandes ames, ces Héros du Christianisme, avoient-ils d'autres passions à dompter, d'autres dangers à éviter, d'autres ennemis du salut à vaincre ? Hélas! la plupart avoient cent fois moins à combattre que nous. Cependant quelle a été leur assiduité, leur attention à prier et à veiller : quelle est la nôtre ? Ils vivoient dans les déserts ; et nous sommes au milieu du monde corrompu et tentant, en butte à bien des traits ; et nous y sommes sans défense. Quelle différence de conduite ! Quoi donc ! des ames innocentes, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, enfermées dans une cellule, toujours les armes à la main, en garde jour et nuit, et qui craignent encore d'être surprises : et des gens la plupart déjà vaincus, tous extrêmement foibles, passent tranquillement leurs jours dans des assemblées de plaisirs, à la discrétion d'un ennemi malin et rusé qui roule éternellement autour de nous pour nous perdre. Accordons cette sécurité avec la vigilance des Saints.

Saint Raymond renonça au monde et à toutes les prélatures et dignités dans l'état Religieux, pour mener une vie privée, pour être ce serviteur toujours attentif et vigilant ; et non-content d'avoir veillé toute sa vie à l'affaire de son salut, il redouble sa vigilance les trente-cinq dernieres années de sa vie. Heureux les serviteurs, que le Maître en arrivant, trouvera qui veillent ; heureux qui n'est surpris, ni à la seconde, ni à la troisieme veille. Si le Seigneur étoit venu, m'auroit-il trouvé tel ?

Soyez éternellement béni, ô Pere des miséricordes, de ne m'avoir pas voulu surprendre; mais que ne mériterois-je pas, si après cette méditation je suis surpris à l'heure que vous viendrez. Non, mon Dieu, j'espere que je n'aurai pas ce malheur; car je suis résolu, moyennant votre sainte grace, de prier, et de veiller avec tant de soin le reste de ma vie, que je ne serai pas surpris.

Aspirations dévotes durant le jour.

Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos. Psal. 24.

J'aurai toujours les yeux attachés sur le Seigneur, persuadé qu'il me délivrera des piéges de mes ennemis.

Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Matth. 26.

Veillez et priez sans cesse, afin de n'être point engagés dans la tentation.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AYEZ toujours dans votre chambre ou dans votre cabinet, quelque chose qui vous avertisse de veiller et d'être en garde contre un ennemi qui ne dort jamais. L'image du Crucifix, celle de la mort, quelque Sentence tirée de l'Ecriture Sainte, et sur-tout celle-ci: *Vigilate et orate, quia quâ horâ non putatis Filius Hominis veniet*: Veillez et priez sans cesse, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas le Fils de l'Homme viendra. Examinez aussi si vous n'êtes point dans quelque occasion dangereuse pour votre salut, et ne passez pas le jour sans éloigner, sans retrancher tout ce qui peut vous être un obstacle. Défiez-vous de tout, même de vos meilleures résolutions, jusqu'à ce que vous en voyez les effets.

2.° Outre ces petites pratiques de dévotion, qui sont toujours d'un grand secours, gardez avec

soin les suivantes : 1.° Ne manquez jamais de faire votre jour de retraite chaque mois. 2.° Faites une confession annuelle tous les ans, ou à la fin de l'année, ou le jour de votre naissance. 3.° Ayez un crucifix destiné à vous être présenté à l'heure de la mort. 4.° Ayez votre testament tout fait, et s'il y a quelque chose à changer, faites-le ce jour même. 5.° Si vous avez quelque restitution à faire, ou quelque tort à réparer, gardez-vous bien d'en charger votre héritier : faites l'un et l'autre sans délai. Quelle raison peut-on avoir de croire que les autres seront plus ardens et plus exact à remplir nos devoirs que nous-mêmes. 6.° Dès que vous êtes malade, faites appeler le Confesseur, et confessez-vous toujours comme pour mourir, lorsqu'il n'y a pas même l'ombre du moindre danger. 7.° Enfin, lorsque vous entendez sonner les heures, outre la pieuse coutume de dire l'*Ave Maria*, dites, comme sainte Thérese : Me voici plus près de la mort et de l'éternité d'une heure. Comportons-nous toute la vie comme des gens qu'on a menacés de voler. Quelle vigilance ! quelle attention ! quelle précaution ! quelle sagesse ! c'est Jesus-Christ lui-même qui nous donne cette pratique. Quel regret d'avoir fait autrement !

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT TIMOTHÉE EVÊQUE D'EPHESE, ET MARTYR.

SAINT Timothée, premier Evêque d'Ephese, que saint Paul appelle en plusieurs endroits de ses lettres, son Disciples bien-aimé, son cher fils, son frere, étoit de Lystres en Lycaonie, Province de l'Asie mineure. Son pere étoit Gentil et sa mere Juive, nommée Eunice, qui avoit embrassé la Re-

ligion Chrétienne, aussi bien que Loïs, grand-mere de Timothée, au premier voyage que firent à Lystres saint Paul et saint Barnabé. Loïs et Eunice se distinguerent toujours par leur zele et par leur piété parmi les Fidelles. Saint Paul rend témoignage de leur foi, quand il dit dans la seconde lettre à Timothée : *Me remettant dans mon esprit cette foi, qui dans vous n'a rien de faux, et qui a été auparavant si constante dans Loïs votre aïeule, et dans Eunice votre mere.* Ce fut par les soins de ces deux saintes femmes que Timothée fut élevé dans la foi et dans la piété aussi-bien que dans la science des saintes Lettres, qu'il apprit dès son enfance ; et il fit de si grands progrès, que saint Paul revenant à Lystres avec Silas, trouva Timothée déjà tout formé à la vertu, et le choisit pour être le compagnon de ses voyages et de ses travaux, dans la prédication de l'Évangile. Il commença par le circoncire, non qu'il crût que la circoncision charnelle fût d'aucune utilité ; mais afin qu'il pût annoncer les vérités de la foi aux Juifs qui étoient en grand nombre dans cette Province, lesquels n'auroient jamais voulu l'écouter, et l'auroient regardé comme Infidelle, s'il eût été incirconcis. Et depuis ce temps-là, Saint Paul le regarda, tout jeune qu'il étoit, comme son compagnon d'Apostolat, son Coadjuteur et son frere.

Les divers éloges que lui donne Saint Paul dans ses lettres, font voir l'estime qu'il en faisoit, et avec quelle tendresse il l'aimoit. « Je vous ai envoyé, écrit-il aux Corinthiens, Timothée mon » fils bien-aimé, et fidelle dans l'œuvre du Seigneur. » Il le met dans le même rang que lui, dans le titre de la lettre qu'il écrit aux Fidelles de la ville de Philippes : « Paul et Timothée, dit-» il, serviteurs de Jesus-Christ : A tous les Saints » en Jesus-Christ, qui sont à Philippes. » Il fait la même chose écrivant à ceux de Thessalonie ; et il ajoute : « Nous vous avons envoyé Timothée

» notre frere, et Ministre de Dieu dans l'Evangile
» de Jesus-Christ. » Et dans sa lettre à ceux de Philippes : « J'espere, dit-il, que je vous enverrai bientôt Timothée, parce que je n'ai personne
» qui s'accorde si bien avec moi, ni qui s'intéresse
» si cordialement pour vous ; car tous cherchent
» leurs intérêts, et non les intérêts de Jesus-Christ.
» Mais jugez par vôtre propre expérience ; car il
» m'a aidé dans le ministere de l'Evangile, comme
» un fils feroit à son pere. » Enfin écrivant aux Colossiens : « Paul Apôtre de Jesus-Christ par
» l'ordre de Dieu, dit-il, et Timothée son frere. » Mais ce grand amour que lui portoit un Apôtre aussi éclairé et aussi rempli de l'amour de Jesus-Christ, qu'étoit saint Paul, fait assez juger combien celui qu'il aimoit avec tant d'estime et de tendresse, étoit lui-même aimé de Dieu.

Le premier voyage que saint Timothée fit avec saint Paul, fut celui d'Asie en Macédoine, où il eut beaucoup de part aux grandes conversions que cet Apôtre y fit. Il le suivit dans toutes les villes de la Province, jusqu'à Berée, où il le laissa avec Silas, comme très-propre à travailler utilement dans cette nouvelle vigne du Seigneur, et y affermir les Fidelles. Saint Paul étant à Athenes, fit venir Timothée, pour l'aider dans cette nouvelle moisson ; mais ayant appris que les Chrétiens de Thessalonique étoient maltraités, il y envoya son cher Disciple pour les rassurer, les fortifier dans la foi, et les préparer à la persécution qui menaçoit cette Eglise.

Saint Timothée revint ensuite trouver saint Paul à Corinthe, et accompagna cet Apôtre dans tous les voyages qu'il fit à Jérusalem, en Grece, en Asie, en Macédoine, en Achaïe, en Palestine, et jusqu'à Rome, partageant, pour ainsi dire, avec ce grand Apôtre, les peines qu'il souffroit pour Jesus-Christ comme le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques.

Si saint Timothée eut tant de part aux fatigues de saint Paul, il n'en eut guere moins à ses conquêtes. L'Apôtre étant à Rome, l'envoya visiter diverses Eglises particulieres, où il fit des biens infinis pour la gloire de Jesus-Christ. Etant retourné à Philippes, il y fut arrêté prisonnier pour la foi. La joie qu'il eut de souffrir pour la vérité lui fit regarder les mauvais traitemens qu'on lui fit, comme des faveurs de Dieu singulieres. Le généreux Confesseur de Jesus-Christ ayant été mis en liberté, revint à Rome trouver saint Paul, avec lequel étant revenus en Orient, il séjournerent quelque temps à Ephese. Saint Paul voyant le besoin qu'avoit cette florissante Eglise, d'avoir un Pasteur particulier, quelque attachement qu'il eût pour Timothée son cher fils, il s'en sépara dès qu'il vit que la gloire de Dieu demandoit qu'il restât dans cette Eglise. Il l'avoit déjà ordonné Evêque, lui communiquant la grace par l'imposition des mains. Etant donc sur le point de passer en Macédoine, il le laissa à Ephese pour y demeurer et prendre soin de cette Eglise, dont il l'établit premier Evêque.

Avant que de partir, saint Paul l'exhorta à s'opposer d'abord avec vigueur à la mauvaise doctrine que quelques personnes y répandoient, d'y régler les prieres publiques qu'on y faisoit, et de veiller sur la conduite de tous les Fidelles.

La séparation qui se fit en cette rencontre de saint Paul d'avec son cher disciple, fut très-sensible à tous les deux; et il n'y eut que l'obligation de préférer les intérêts de l'Eglise de Jesus-Christ leur Maître commun, à leur propre satisfaction, qui pût les y résoudre. Saint Paul ne fut pas longtemps sans lui écrire. On voit dans cette lettre quelle tendresse paternelle il conservoit toujours pour un fils si cher. Il lui marque les principaux devoirs d'un Evêque, et les qualités de ceux qu'il doit choisir pour le ministere sacré. Il l'exhorte à réprimer les mauvais Docteurs, qui sous un air

hypocrite et avec des termes étudiés, et des mots nouveaux, débitent une fausse doctrine et corrompent les mœurs. Il lui marque ensuite les devoirs de tous les Chrétiens dans tous les états. Je veux, dit-il qu'on se rende la priere familiere, et qu'on sache prier Dieu en tout lieu. Que les femmes soient vêtues modestement, et qu'elles soient ornées de beaucoup de pudeur et de modestie, non de frisures, d'or, de pierreries, ou d'habits précieux. Que les riches, ajoute-t-il, ne soient pas fiers et ne fondent pas leurs espérances sur de vaines richesses, mais sur la bonté de Dieu qui nous donne les biens en abondance; qu'ils soient riches en bonnes œuvres par leurs aumônes et leurs libéralités. Enfin, il l'exhorte lui-même à être l'exemple des Fidelles, par la régularité de sa vie et la pureté de ses mœurs. Il lui conseille cependant de modérer ses grandes austérités, et lui ordonne d'user quelquefois d'un peu de vin, à cause de la foiblesse de son estomac, et de ses grandes maladies.

Saint Paul revenant d'Orient, passa à Ephese pour revoir son cher disciple, à qui il écrivit encore de Rome une seconde lettre. Ne rougissez point, lui dit-il, du témoignage de Notre-Seigneur, ni de moi qui suis prisonnier pour lui. Il l'encourage ensuite à tenir ferme, nonobstant les oppositions, et les persécutions des faux Docteurs et des faux freres. Conservez avec soin, dit-il, le dépôt de la foi et de la saine doctrine que vous avez apprise de moi. Prêchez, exhortez, reprenez, corrigez, priez en toute patience, remplissez avec dignité votre ministere, et ne vous rebutez point par les contradictions. Il viendra un temps où la démangeaison d'entendre des nouveautés, fera que chacun cherchera des Docteurs selon ses désirs. Il se trouvera des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes et de toutes sortes de vices, qui auront une apparence de piété, et seront de vrais ennemis de la Religion. De ce nombre sont ceux qui s'insi-

nuent dans les maisons pour dogmatiser et répandre l'erreur, et qui s'asservissent des femmes chargées de péchés, et agitées de différens désirs, afin de donner du crédit à leur mauvaise doctrine.

Saint Timothée ne fut pas seulement Disciple de saint Paul, on peut dire qu'il eut encore saint Jean pour Maître. Ce saint Apôtre, le bien-aimé de Jesus-Christ, s'étoit retiré à Ephese d'où il gouvernoit toutes les Eglises Asiatiques ; il n'aima guere moins que saint Paul le saint Evêque ; il lui donna une inspection générale sur toutes les Eglises d'Asie. On croit que saint Timothée est cet Ange d'Ephese, à qui s'adresse ce saint Evangéliste dans son Apocalypse, et qu'il loue si fort d'avoir en horreur les Hérétiques, de travailler avec application à l'ouvrage du Seigneur, d'avoir enduré beaucoup de choses pour sa gloire. Il l'exhorte ensuite à renouveler sa ferveur, comme saint Paul l'avoit exhorté par sa lettre à réveiller la grace qu'il avoit reçue en son ordination, par l'imposition de ses mains.

Saint Timothée n'occupa pas long-temps le Siege d'Ephese, après le bannissement de saint Jean, parce qu'il se présenta bientôt une occasion de faire éclater son zele en reprenant les dissolutions brutales, que commettoient les Païens dans une de leurs fêtes appelés Catagogie ; mais il fut pris, traîné par la ville, et assommé à coups de pierres et de massues. Ses Disciples le retirerent à demi-mort, et le porterent sur une montagne voisine où il consomma son martyre peu de jours après. Le martyre de saint Timothée arriva l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 97.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Infirmitatem nostram respice omnipotens Deus: et quia pondus propriæ actionis gravat, beati Timothei Martyris tui, atque Pontificis, intercessio gloriosa nos protegat, Per Dominum, etc.

Dieu tout-puissant! regardez favorablement notre foiblesse ; et parce que la pesanteur de nos propres péchés nous accable, faites que l'intercession du bienheureux Timothée votre Martyr et Pontife, nous soit d'un grand secours. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui étant Dieu vit, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 6.

Charissime : Sectare justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem. Certa bonum certamen fidei, apprehende vitam æternam, in qua vocatus es, et confessus bonam confessionem coram multis testibus. Præcipio tibi coram Deo, qui vivificat omnia, et Christo Jesu, qui testimonium reddidit sub Pontio Pilato, bonam confessionem : ut serves mandatum sine macula, irreprehensibile usque in adventum Domini Nostri Jesu Christi. Quem suis temporibus ostendet beatus et solus potens, Rex regum, et Dominus dominantium ; qui solus habet immortalitatem, et lucem inhabitat inacessibilem : quem nul-

Mon très-cher fils : Portez-vous à ce qui est de la justice, de la piété, de la foi, de la charité, de la patience, de la douceur. Combattez généreusement pour la Foi ; assurez-vous la vie éternelle, à quoi vous avez été appelé, et en vue de quoi vous avez rendu un glorieux témoignage devant un si grand nombre de témoins. Je vous recommande devant Dieu, qui donne la vie à toutes choses, et devant Jesus-Christ qui rendit sous Ponce Pilate un si glorieux témoignage, d'observer ces ordres d'une maniere sainte et irréprochable jusqu'à la venue de Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui sera manifestée en son temps par le Roi des Rois, et le Seigneur des Seigneurs, qui possede le bon-

lus hominum vidit, sed nec videre potest: cui honor et imperium sempiternum. Amen.

heur, et le seul puissant, le seul qui est immortel, qui a sa demeure dans une lumiere inaccessible, qui n'a été vu, et même ne peut l'être d'aucun homme, à qui appartient la gloire et l'empire éternel. *Amen.*

Saint Paul ayant laissé à Ephese son Disciple saint Timothée, qui en fut le premier Evêque, passa en Macédoine, et demeura quelque temps chez les Philippiens, d'où il écrivit sa premiere lettre à Timothée vers l'an 64 de Jesus-Christ. Cette Epître fait le caractere d'un parfait Evêque; aussi saint Augustin dit que les Prélats doivent la lire continuellement.

RÉFLEXIONS.

Portez-vous à ce qui est de la justice, de la piété, de la foi, de la charité, de la patience, de la douceur. Ces vertus ne sont jamais séparées. A-t-on de la piété, a-t-on de la charité: on a toutes ces vertus.

Peut-il y avoir dans le monde quelque autre objet qui mérite nos empressemens et nos soins? Cependant tout autre nous occupe. Les devoirs de Religion ne sont pas toujours ceux dont on s'acquitte le mieux; et l'amour de la vertu n'est pas la passion la plus vive. Un faux brillant nous éblouit; une lueur de fortune nous charme; nous courons sans savoir où; nous nous fatiguons; nous nous lassons après des biens dont nous déplorons la caducité, dont nous expérimentons le vide; nous déclamons contre des chimeres dont nous nous faisons des idoles. Une place, une charge, un bénéfice, un honneur qui ne subsiste que dans l'imagination, qui n'a de réel que les travaux qu'on prend pour l'obtenir, et les regrets qu'il laisse dans un cœur qui en a été la dupe; voilà à quoi l'on se porte, voilà à quoi l'on s'applique; voilà à quoi on sacrifie ses biens, sa santé, son salut. Hé, Sei-

gneur, quand deviendrons-nous raisonnable ? Chose étrange ! nous n'extravaguons souvent que sur nos véritables intérêts.

Assurez-vous la vie éternelle, à laquelle vous avez été appelé. Le temps de cette vie ne nous est donné que pour faire cette fortune, et elle ne se peut faire que durant le temps ; et y a-t-il une autre fortune à faire ? L'éternité bienheureuse est le fruit du bon usage du temps.

Quel témoignage avons-nous rendu de notre foi, et devant qui ? Est-ce devant ces enfans et ces domestiques qu'on édifie si mal, qu'on scandalise même si fort ? Est-ce dans ces assemblées mondaines, où l'on a honte de paroître Chrétien ? Est-ce dans le commerce de la vie civile, où regne si peu de droiture et de bonne foi ? Est-ce du moins dans le lieu saint, où l'on est avec si peu de respect et de religion ? Où est-ce donc que nous donnons des témoignages de notre piété et de notre croyance ? L'Apôtre exhorte son Disciple à travailler sans relâche à la grande affaire de son salut, et à persévérer jusqu'à la mort, sans quoi on ne réussit point dans cette importante affaire. Que de réflexions à faire pour ces personnes qui commencent si tard à travailler à l'affaire de leur salut, et qui perséverent si peu !

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus, Et qui non bajulat

EN ce temps-là, Jesus dit aux troupes de gens qui alloient avec lui : Si quelqu'un vient à moi, sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui

crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum; ne, posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis rex iturus committere bellum adversùs alium regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergò omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.

ne porte pas sa croix, et me suit pas, ne peut être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il y a de quoi achever, de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant: Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever. Ou bien quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant s'il peut avec dix mille hommes aller au devant de celui qui vient à lui avec vingt mille; autrement lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon disciple.

MÉDITATION.

Du renoncement à tout ce que nous avons de plus cher pour l'amour de Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'Evangile n'annonce que l'humilité, que la mortification, que la pénitence, et prêche par-tout le renoncement aux attachemens du monde les plus doux, jusqu'à nous dire, que si nous ne nous haïssons nous-mêmes, nous ne serons jamais les disciples de Jesus-Christ. Que nous

en semble ? Selon ce plan, Jesus-Christ a-t-il aujourd'hui beaucoup de Disciples ?

Quoi de plus louable, quoi de plus juste, que d'aimer ses proches ? Dieu nous en fait même un commandement : cependant dès qu'il s'agit des intérêts de Dieu, c'est le renoncer que de ne pas renoncer à l'amour de la chair et du sang, que de ne se pas haïr soi-même. Si quelqu'un vient à moi (cette expression renferme tous les états et toutes les conditions des personnes chrétiennes), si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, etc. Sans haïr sa propre personne, il ne peut être mon Disciple. Rien de plus positif, rien de plus clair. Cet oracle n'a pas besoin d'explication; mais cette morale est-elle fort de notre goût ? Est-elle aujourd'hui fort en usage ?

Les intérêts d'une famille cedent-ils toujours aux devoirs de la Religion ? N'écoute-t-on jamais la chair et le sang, au préjudice de la conscience ? Dans les affaires, dans les plaisirs, dans les projets d'établissement et de fortune, Dieu est-il seul consulté, seul écouté ? rien n'entre-t-il en concurrence ? Certainement Dieu mérite bien peu, s'il ne mérite pas tout notre cœur; et quelle impiété de placer l'Arche avec l'Idole de Dagon, dans le même temple ? Mon Dieu, que nos mœurs s'accordent mal avec notre croyance. Nous croyons à vos paroles, et nous ne faisons rien de ce qu'elles signifient : nos actions démentent visiblement notre foi.

Ne permettez pas, Seigneur, que cet aveu ne serve qu'à me rendre encore plus coupable. Vous m'assurez que je dois me haïr si je veux être votre Disciple : oui, je veux l'être, et je veux que ma conduite désormais soit une preuve de ma sincere volonté.

SECOND POINT.

Considérez dans quelle erreur grossiere et perni-

cieuse seroit une personne qui, entendant ces paroles de Jesus-Christ, *Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere et sa mere, etc. et même sa propre personne ne peut être mon Disciple*, persuaderoit qu'il seroit un véritable Disciple de Jesus-Christ, sans avoir cette haine évangélique, en s'aimant même uniquement soi-même, et n'ayant à cœur que son ambition, son plaisir et ses propres intérêts. Suspendons pour un moment nos anciens préjugés; suspendons l'autorité de notre amour-propre : faisons-nous autre chose ? voulons-nous autre chose que ce que nous condamnons ?

Hélas ! nous sommes tellement pleins de nous-mêmes, esclaves de nous-mêmes, que nous sommes, pour ainsi dire, notre idole, à qui nous offrons sans cesse quelque sacrifice, à qui nous faisons des vœux, à qui nous sacrifions notre propre salut, en sacrifiant même les intérêts de Dieu.

A comparer notre conduite avec celle des Martyrs, ne diroit-on pas qu'ils avoient un autre Evangile ? Disons mieux, nous n'avons pas un autre Evangile; mais n'est-ce pas la derniere des extravagances d'oser nous flatter d'être les Disciples du même Maître, et de suivre la même doctrine que les Martyrs ? Si je passe mes jours dans la joie et dans les plaisirs, si je ne recherche que ce qui flatte mes sens et ma cupidité, si je nourris, si je suis mes passions, si je ne m'occupe qu'à satisfaire mon amour-propre : sers-je le même Maître que les Martyrs, suis-je la même loi ? Quelle raison ai-je d'attendre la même récompense ? Une femme qui vit dans la mollesse, aura-t-elle le même bonheur qu'une sainte Agnès ? Un homme qui n'aime que ses plaisirs, sera-t-il aussi heureux qu'un saint Timothée ?

Vous m'ordonnez, Seigneur, de me haïr : ai-je un plus grand ennemi de mon véritable bien, que moi-même ? Quelle haine plus raisonnable ? N'est-ce pas véritablement nous aimer, que de nous haïr ainsi ?

Donnez-la moi, Seigneur, cette sainte haine de la chair et du sang ; cette haine salutaire de moi-même, et je n'oublie jamais que celui qui aime quelque chose autant que vous, n'est pas digne de vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Sponsus sanguinum tu mihi es. Exod. 4.

Je ne saurois vous servir et vous aimer, Seigneur, si je n'épouse votre croix, et si je ne me hais, pour n'aimer que vous.

Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram ?

Souhaité-je, aimé-je autre chose que vous, ô mon Dieu, et sur la terre et dans le Ciel ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMMENCEZ dès ce jour d'aimer Dieu de cet amour de préférence, qui lui assure tellement la premiere place dans votre cœur, que pour la lui conserver, vous soyez dans la disposition de lui sacrifier, biens, plaisirs, amis, parens, la vie même ; pour cela prenez une forte résolution de ne rien vouloir, de ne rien entreprendre que Dieu ne soit le premier consulté, sa volonté toujours suivie. Ne vous en tenez pas à vos lumieres ; l'amour-propre aveugle. Ne faites rien de considérable durant la vie, sans avoir pris l'avis d'un sage et zélé Directeur.

2.° Examinez si vous n'êtes point trop attaché à votre famille ou à vos intérêts temporels. On a quelquefois de certaines prédilections pour des enfans, lesquels mettent le trouble et la jalousie dans les familles. Les amitiés particulieres ne sont pas moins odieuses, ni moins pernicieuses dans les Communautés ; toutes ces distinctions, toutes ces préférences, sont les effets de notre amour-propre. Ayons un amour réglé pour nos parens et pour nous-même ;

nous-mêmes ; que notre cœur ne soit pas l'esclave de la passion ; et alors nous ne commettrons plus d'injustices. Dieu doit être à la tête de tout ; c'est sa place. Etouffez en même-temps certaines sensibilités : corrigez certains raffinemens de délicatesse et de mollesse, qui font voir que vous vous aimez trop. L'amour-propre est un ennemi rusé et domestique, d'autant plus à craindre, qu'on s'en défie moins. Il nous trahit quand il nous flatte. Toujours d'intelligence avec nos passions, il trouble sans cesse notre salut. Prenez aujourd'hui la résolution de ne le plus ménager, de le combattre sans relâche, et de le vaincre. Il se glisse par-tout : ne l'épargnez nulle part. Il se nourrit de nos aises et de nos commodités : retranchez tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. La mortification seule l'affoiblit : déterminez aujourd'hui celles que vous ferez. La mortification des sens est le supplice de l'amour-propre : privez-vous de toutes ces satisfactions qui ne tendent qu'à le rendre plus fier. Quelque contraire qu'il soit à la dévotion, il ne se brouille guere avec plusieurs de ceux qui font profession d'être dévots : faites-lui une guerre éternelle.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

LA CONVERSION DE SAINT PAUL APÔTRE.

L'ÉGLISE a reçu de si grandes graces de Dieu par le ministere de saint Paul, qu'elle a voulu honorer d'un culte particulier la mémoire de sa Conversion, qui a été comme la célebre époque de toutes ses merveilles, et qui a été suivie de la conversion des Gentils. Elle a donc voulu établir une fête particuliere, pour remercier Dieu de la con-

version de cet Apôtre, de sa vocation divine, et de sa mission vers les Gentils. Ces trois signalées faveurs que Jesus-Christ fit à saint Paul au moment de sa conversion, sont comme le principal objet de cette Fête. A la vérité si l'on célébroit parmi le peuple Juif le jour anniversaire des grandes victoires, qui avoient été extraordinairement avantageuses à l'Etat, en fût-il jamais une dont toute l'Eglise ait tiré tant de fruits, et qui lui ait soumis tant de peuples, que celle que Jesus-Christ remporta sur le plus furieux persécuteur des Fidelles, et par laquelle il fit du plus grand de ses ennemis, le plus généreux défenseur de sa Loi, un vase d'élection, le Docteur des Gentils, et un de ses plus grands Apôtres.

Saul, qui prit depuis le nom de Paul, étoit Juif de la tribu de Benjamin, né à Tarse, ville métropole de Cilicie, d'un pere qui étoit de la secte des Pharisiens, c'est-à-dire, de ceux des Juifs qui se piquoient d'étre les plus exacts observateurs de la Loi, et d'avoir la morale la plus sévere. Il étoit citoyen Romain par sa naissance : car c'étoit un privilege de la ville de Tarse, que tous ses citoyens étoient censés Romains ; et elle portoit le titre de *Municipum*, plus noble que celui de Colonie, parce que dans les guerres civiles elle avoit témoigné son affection pour Jules-César, et ensuite pour Auguste, jusqu'à prendre le nom de *Juliopolis*. Il passa ses premieres années à Tarse, où il étudia les sciences des Grecs, qui s'y enseignoient tout comme à Alexandrie et à Athenes. Comme Saul avoit beaucoup d'esprit, et qu'il aimoit l'étude, il fut envoyé par ses parens à Jérusalem, où il fut élevé dans l'école de Gamaliel célebre Docteur de la Loi, et il y fut instruit fort exactement dans toutes les connoissances qui regardoient la Religion, les coutumes des Juifs et toutes leurs cérémonies.

Ses études ne furent pas infructueuses, elles le rendirent si zélé observateur de la Loi, qu'il de-

vint en peu de temps, non-seulement irréprochable dans ses mœurs, mais un des plus ardens et des plus entêtés défenseurs de la secte Pharisienne.

Tant de zele pour les cérémonies de ses peres, ne pouvoit pas manquer de le rendre grand ennemi de la Religion Chrétienne; aussi si déclara-t-il l'ennemi irréconciliable de Jesus-Christ et des Chrétiens. On croit qu'il étoit du nombre de ces Juifs de Cilicie qui s'éleverent contre saint Etienne, et qui disputerent contre lui; du moins est-il sûr qu'il fut un des plus ardens à demander sa mort; et que n'ayant pas assez de force, et étant trop jeune pour le lapider, il voulut avoir le plaisir de garder les manteaux de ceux qui lui jetoient les pierres, comme pour l'assommer, dit saint Augustin, par les mains de tous ceux qui le lapidoient.

Le sang de ce premier des Martyrs irrita encore davantage et rendit plus furieuse la rage des Juifs. Ils exciterent une horrible persécution contre l'Eglise de Jérusalem; mais personne ne témoigna plus d'ardeur pour la détruire que Saul. Son zele le portoit jusqu'à la fureur. Se voyant loué, autorisé par ceux de sa nation, il ne garda plus de mesure. Il entroit dans les maisons, il en tiroit tous ceux qu'il soupçonnoit être Chrétiens, les faisoit mettre en prison, et les chargeoit de chaînes.

Sa rage contre les Fidelles croissoit par les succès. Il obtint aisément de Caïphe Grand Prêtre, la commission de faire une recherche exacte de tous les Chrétiens pour les faire punir. Il alloit dans toutes les Synagogues, faisoit battre et fouetter cruellement tous ceux qui croyoient en Jesus-Christ, et mettoit tout en usage, promesses, menaces, tourmens, pour les contraindre de blasphémer son nom.

Le bruit de cette furieuse persécution s'étant répandu, on ne regardoit Saul que comme un persécuteur furieux des Chrétiens, l'ennemi juré

de Jesus-Christ, le fléau de tous ses serviteurs; son seul nom donnoit de la terreur aux Fidelles.

On eût dit que les limites de la Judée, de la Galilée et de toute la Palestine, étoient trop étroites pour contenir le zele, ou pour mieux dire, la fureur de ce persécuteur enragé: il étoit toujours plein de menaces; il ne respiroit que carnage, au seul nom de Chrétien.

Ayant appris que le nombre des Disciples de Jesus-Christ croissoit tous les jours à Damas, ville célebre de delà le Mont-Liban, il demanda des lettres au Souverain Pontife, pour les Synagogues, par lesquelles il eût le pouvoir de faire arrêter tous les Chrétiens qu'il y trouveroit, de les amener prisonniers à Jérusalem, pour avoir plus de liberté de les faire punir, résolu d'exterminer lui seul cette Religion naissante.

Il n'étoit qu'à deux ou trois lieues de la Ville, lorsqu'en plein midi, il vit venir du Ciel une grande lumiere, plus brillante que celle du soleil, qui se répandit autour de lui et de ceux qui l'accompagnoient. Tous en furent frappés, et renversés par terre. Saul, ainsi terrassé, entendit une voix qui lui dit en Hébreu: *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? il est fâcheux pour vous de regimber contre l'aiguillon.* Alors plus effrayé, Saul, s'écrie: *Et qui êtes-vous Seigneur? Je suis* JESUS *que vous persécutez*, répondit le Sauveur. Lui tout hors de soi, s'écrie d'une voix tremblante: *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Alors le Seigneur lui ordonna de se lever, et quoiqu'il le renvoyât à un homme pour apprendre ce qu'il auroit à faire, il ne laissa pas de lui donner sur le champ une idée de ce qu'il auroit à souffrir. » Relevez-vous, lui dit le » Sauveur, et tenez-vous debout, parce que je vous » ai apparu dans le dessein de vous établir le mi» nistre et le témoin des choses que vous avez » vue, et de celles encore pour lesquelles je vous » apparoîtrai; vous tirant des mains de ce peuple,

» et des nations parmi lesquelles je vous envoie
» maintenant, afin que vous leur ouvriez les yeux,
» pour qu'ils passent des ténebres à la lumiere, et
» de l'empire de Satan à Dieu; pour qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et l'héritage
» des Saints, par la foi qui fait croire en moi. »

Pendant que tout ceci se passoit, ceux de sa compagnie s'étant relevés de terre, demeuroient tout interdits; ils entendoient bien une voix, mais ils ne voyoient personne. Saul s'étant relevé, quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyoit point. Il fallut donc lui donner la main pour le conduire à Damas. On le mena chez un nommé Judas, où il demeura trois jours aveugle, sans boire et sans manger.

Il y avoit alors à Damas un Disciple de Jesus-Christ, nommé Ananie, homme de piété, à la vertu duquel tous les Juifs même rendoient témoignage. Le Seigneur lui apparut dans une vision, et lui dit d'aller dans la rue appelée Droite, chercher un nommé Saul de Tarse, qui étoit dans la maison de Judas, et qu'il trouveroit en prieres. Ananie effrayé au seul nom de Saul, répondit: Eh, Seigneur! j'ai oui dire à plusieurs personnes, combien cet homme a fait de maux à vos Saints dans Jérusalem. Il a même ici un plein pouvoir des Princes des Prêtres, de faire prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom. Allez, lui dit le Seigneur, car cet homme m'est un vase d'élection; c'est lui que j'ai choisi pour prêcher mon nom devant les Nations, devant les Rois de la terre, et devant les enfans d'Israël, aussi je lui ferai voir combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.

Dans le même temps que le Sauveur déclaroit ceci à Ananie, Saul voyoit en esprit un homme appelé Ananie, qui entroit dans sa chambre, et qui mettoit les mains sur lui, pour qu'il recouvrât la vue.

Ananie obéit à Dieu sans délai, et plein de foi et de confiance, il va trouver Saul dans le lieu qui

lui avoit été marqué ; et mettant les mains sur lui : Saul mon frere, lui dit-il, le Seigneur JESUS qui vous a apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé ici vers vous, afin de vous rendre la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Au même instant il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Il se leva plein de joie, d'admiration et de sentimens de la plus vive reconnoissance ; et Ananie lui ayant dit ce que Dieu lui avoit fait connoître touchant sa vocation, et ce qu'il avoit à faire, le baptisa, et en même-temps le Saint-Esprit le remplit de ses dons. Après avoir tous deux remercié Dieu, Saul prit de la nourriture, ses forces lui revinrent, et il demeura quelques jours avec les Fidelles qui étoient à Damas. On croit qu'il étoit alors âgé d'environ trente-six ans. Avant que de sortir de Damas, il prêcha dans les Synagogues, que Jesus, qu'il avoit lui-même persécuté, étoit le vrai Messie, Fils Eternel du Dieu vivant. Il est aisé de concevoir quel dut être l'étonnement de tous ceux qui l'avoient vu agir avec tant de fureur jusqu'alors, pour exterminer la Religion Chrétienne, et qui savoient qu'il n'étoit venu à Damas que pour faire emprisonner tous les Chrétiens.

La fête de la Conversion de saint Paul est fixée depuis plusieurs siecles au vingt-cinq de Janvier, auquel jour on faisoit même auparavant une mémoire particuliere de ce saint Apôtre, à cause d'une translation de ses reliques à Rome.

On faisoit en France la fête de la Conversion de saint Paul, dès le huitieme siecle. Le Pape Innocent III ordonna qu'on fît comprendre aux Fidelles quelle dévotion ils devoient avoir pour ce jour. Depuis ce temps cette fête fut chômée dans la plupart des Eglises d'Occident. Elle ne cessa de l'être dans la plupart des Dioceses de France, que depuis le décret de retranchement des Fêtes, fait par Etienne Poncher, Archevêque de Sens, en 1524.

Il y a encore des Dioceses, et en France et aux Pays-bas, où son observation est de précepte; et l'on remarque que nonobstant le schisme, et la révolution arrivée à l'Eglise Anglicane, cette fête à subsisté jusqu'à présent en Angleterre, où elle avoit été presque généralement établie depuis Innocent III.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui universum mundum beati Pauli Apostoli prædicatione docuisti : da nobis, quæsumus, ut qui ejus hodie conversionem colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez instruit tout le monde par la prédication de l'Apôtre saint Paul, faites-nous la grace que comme nous honorons aujourd'hui sa conversion, nous puissions aller à vous en suivant son exemple. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 9.

In diebus illis : Saulus adhuc spirans minarum, et cædis in Discipulos Domini, accessit ad Principem Sacerdotum : et petiit ab eo epistolas in Damascum ad Synagogas : ut si quos invenisset hujus viæ viros, ac mulieres, vinctos perduceret in Jerusalem. Et cùm iter faceret, contigit ut appropinquaret Damasco : et subitò circumfulsit eum lux de cœlo. Et cadens in terram, audivit vocem dicentem sibi : Saule, Saule, quid me persequeris ! Qui dixit : Quis es Domine ? Et ille : Ego sum Jesus, quem tu persequeris : durum est

En ce temps-là : Saül qui ne respiroit encore que menaces et que massacre contre les Disciples du Seigneur, alla trouver le Grand-Prêtre, et lui demanda des lettres pour Damas adressées aux Synagogues, afin que s'il rencontroit quelque gens de cette profession, soit hommes, soit femmes, il les amenât à Jérusalem tous liés. Comme il étoit en chemin, il arriva qu'approchant de Damas, il fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du Ciel, et tombant par terre il ouit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ! Seigneur, répondit-il, qui

tibi contra stimulum calcitrare. Et tremens, ac stupens, dixit : Domine, quid me vis facere! Et Dominus ad eum : Surge, et ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere. Viri autem illi, qui comitabantur cum eo, stabant stupefacti, audientes quidem vocem, neminem autem videntes. Surrexit autem Saulus de terra, apertisque oculis nihil videbat. Ad manus autem illum trahentes, introduxerunt Damascum. Et erat ibi tribus diebus non videns, et non manducavit, neque bibit. Erat autem quidam Discipulus Damasci, nomine Ananias : et dixit ad illum in visu Dominus : Anania. At ille ait : Ecce ego, Domine. Et Dominus ad eum: Surge, et vade in vicum qui vocatur Rectus : et quære in domo Judæ Saulum nomine Tarsensem : ecce enim orat. (Et vidit virum Ananiam nomine, introeuntem, et imponentem sibi manus ut visum recipiat.) Respondit autem Ananias : Domine, audivi à multis de viro hoc, quanta mala fecerit sanctis tuis in Jerusalem : et hic habet potestatem à principibus sacerdotum alligandi omnes, qui invocant nomen tuum. Dixit autem ad eum Dominus: Vade, quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus,

êtes-vous? Je suis Jesus, que vous persécutez, dit-il : il est facheux pour vous de regimber contre l'aiguillon. Lui tremblant, et tout hors de soi: Seigneur, dit-il, que vous plait-il que je fasse! Le Seigneur lui répondit : Levez-vous, et entrez dans la ville, on vous dira là ce que vous devez faire. Les gens qui l'accompagnoient demeurerent tout hors d'eux-mêmes, entendant à la vérité une voix, mais ne voyant personne. Saül se releva, et les yeux tout ouverts, il ne voyoit rien ; mais ses gens le prirent par la main et le conduisirent à Damas. Il fut là trois jours sans voir goutte, sans manger et sans boire. Or il y avoit à Damas un certain Disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit : Ananie. Et il répondit : Me voici, Seigneur, Levez-vous, lui dit le Seigneur, allez dans la rue qu'on appelle la rue Droite, et cherchez-y au logis de Jude un homme de Tarse nommé Saul : car voilà qu'il est en priere. (Au même temps Saul vit en esprit un homme, appelé Ananie, qui entroit, et qui mit les mains sur lui pour qu'il recouvrat la vue.) Ananie répondit: Seigneur, j'ai ouï dire à plusieurs personnes combien cet homme a fait de maux à vos Saints dans Jérusalem; il a même ici un plein pouvoir des Prêtres de faire prisonniers tous ceux qui invoquent votre saint nom : Allez, lui

et filiis Israël. Ego enim ostendam illi, quanta oportet eum pro nomine meo pati. Et abiit Ananias, et introïvit in domum : et imponens ei manus, dixit : Saule frater, Dominus misit me Jesus, qui apparuit tibi in viâ quâ veniebas, ut videas, et implearis Spiritu Sancto. Et confestim ceciderunt ab oculis ejus tanquam squamæ, et visum recepit : et surgens baptizatus est. Et cùm accepisset cibum, confortatus est. Fuit autem cum discipulis, qui erant Damasci, per dies aliquot. Et continuò in Synagogis prædicabat Jesum, quoniam hic est Filius Dei. Stupebant autem omnes qui audiebant, et dicebant : Nonne hic est qui expugnabat in Jerusalem eos qui invocabant nomen istud : et huc ad hoc venit, ut vinctos illos duceret ad principes Sacerdotum ! Saulus autem multò magis convalescebat, et confundebat Judæos, qui habitabant Damasci, affirmans, quoniam hic est Christus.

dit le Seigneur, car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les Rois et devant les enfans d'Israël ; aussi je lui ferai voir combien il faut qu'il souffre pour mon nom. Ananie s'en alla dans la maison, et dit en mettant les mains sur lui : Saul mon frere, le Seigneur Jesus qui vous a apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin de vous rendre la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Au même instant il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue, puis s'étant levé il fut baptisé ; ensuite ayant pris de la nourriture, ses forces lui revinrent, et il demeura pendant quelques jours avec les Disciples qui étoient à Damas. Aussitôt il prêcha dans les Synagogues que Jesus étoit le Fils de Dieu.

Le livre des Actes des Apôtres, qui contient l'histoire de l'Eglise naissante, représente en particulier les faits merveilleux de ceux qui ont le plus contribué à l'établir. On y voit l'accomplissement des promesses de Jesus-Christ, la victoire de la foi sur la Gentilité, et le triomphe de l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

Qu'un faux zele est ardent, qu'il est impétueux, et qu'il est à craindre ! Semblable à ces renards, dont parle l'Ecriture, il ravage la vigne du Seigneur, et porte le feu dans la plus belle moisson.

Comme c'est toujours la gloire de Dieu qui sert de prétexte à cette passion furieuse, rien n'est capable de la vaincre, ni même de la modérer. Un zele pur et saint est vif, mais il est doux, il est docile; un faux zele est toujours amer, et n'écoute rien.

A la vérité l'ignorance n'est pas invincible; pour peu qu'on voulût raisonner, on découvriroit bientôt l'erreur. La passion y regne avec trop d'éclat pour se rendre invincible; on n'auroit qu'à considérer le véritable motif de ces aigreurs, de ces mépris, de ces aversions piquantes, qui accompagnent toujours le faux zele, pour en découvrir le venin. Le véritable zele est toujours animé de la charité: rien n'est plus modéré, plus paisible, plus compatissant que le vrai zele; la conduite de Jesus-Christ à l'égard des pécheurs en est toujours le modele. Comme le faux zele n'est proprement qu'une passion déguisée, il est turbulent, inquiet, plein de sel et de fiel. Son feu ne purifie pas, mais il brûle; plein de ruses, de calomnies et de dureté, il met toute sa vertu dans ses artifices; ce n'est pas proprement un zele, c'est un esprit de cabale et de parti.

Voyez le prétendu zele de Saul; il ne respire que menaces et que massacre; il veut tout renverser, tout perdre, et ne cherche jamais à convaincre, ni à convertir.

Il demande des lettres pour Damas, adressées aux Synagogues : est-ce pour ramener ses freres qu'il croyoit dans l'erreur ? Nullement; c'est pour les jeter dans les cachots, c'est pour les charger tous de chaînes. Tout faux zele est dur et amer. La Religion lui sert de prétexte; mais l'esprit d'aigreur et de haine en est le principal mobile et le véritable motif. Mais, qu'il est difficile de guérir une maladie qui est autant dans le cœur que dans l'esprit !

Il faut aveugler Saul pour le convertir. Ses propres lumieres n'ont servi qu'à l'égarer, il faut

qu'il y renonce; mille faux préjugés nourrissoient sa passion; son orgueil l'allumoit : il faut éteindre tous ces feux; et pour cela quel miracle? il faut une nouvelle clarté qui renverse cet orgueilleux. L'humilité ne fut jamais la vertu du faux zele. Il faut changer ce cœur dur et malin, rendre docile cet esprit fier et impétueux. Que de miracles tout à la fois pour guérir un faux zele! La conversion de Saul en est une preuve éclatante : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Quelle différence de sentimens et de langage! Il faut qu'il aille apprendre d'Ananie ce qu'il doit croire, ce qu'il doit faire. Dieu nous parle et nous instruit toujours par l'Eglise. Quelle différence du zèle de Saul ne respirant que massacre, et du zele de saint Paul ne respirant que le salut de tous les hommes à l'exemple de Jesus-Christ.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

IN illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum. Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

EN ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité, qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siége de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël; et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Des marques sures d'une parfaite conversion.

PREMIER POINT.

Considérez qu'on prend souvent un simple projet de conversion pour la conversion même ; bien des gens s'y méprennent ; la promptitude à obéir à la voix de Dieu, le changement de mœurs, de sentimens, de conduite, prouvent seuls que l'on est converti.

Voyez dans Saul, ce fier ennemi du nom Chrétien, le modele d'une conversion parfaite. A la premiere lueur de la grace, pour ainsi dire, la seule voix de Jesus-Christ, Saul est renversé par terre ; et tout hors de soi, s'écrie : Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ? Quand on est converti, on ne parle pas autrement. L'éclat de mille faux brillans disparoît à nos yeux, on perd de vue bien des objets, on dit d'abord à Dieu : Que vous plaît-il que je fasse ? et l'on fait ce qui lui plaît.

On commence toujours par la retraite ; on cherche un Ananie, c'est-à-dire, un guide sûr et éclairé dans les voies de Dieu ; le respect humain n'a plus de force : on a persécuté Jesus-Christ, on se fait honneur d'être son Disciple, et de paroître tel. Tentation, opiniâtreté, persécutions, cruelles adversités, épreuves, croix, rien n'ébranle un cœur converti, tout sert à le rendre plus pur et plus fidelle. La conversion aujourd'hui de bien des gens ressemble-t-elle à ce modele ? La mienne est-elle de ce caractere ? A ces seules marques on connoît une véritable conversion. Quelle erreur de s'imaginer qu'on est converti, parce qu'on a senti et avoué le besoin qu'on a de le faire ! Entre la pensée de se convertir et la conversion, il y a une grande distance. Qu'il est triste de mourir avec le seul désir de se convertir !

Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive; je suis bien résolu, avec le secours de votre grace, de ne prouver le désir que j'ai de me convertir que par ma conversion.

SECOND POINT.

Considérez avec quelle promptitude les Apôtres quittent tout pour suivre Jesus-Christ au moment qu'il les appelle. *Ecce* : Sur l'heure même, au premier instant. Une conversion moins prompte est peu sincere; tout délai en matiere de conversion, est une pure défaite. On ne permet pas même à un jeune homme d'aller rendre les derniers devoirs à son pere. Que doit-on penser de ces personnes qui ne veulent se convertir qu'après que leurs affaires seront terminées, qu'au retour de cette commission, de ce voyage; qu'après avoir changé de condition et d'état. Qu'il est juste que Dieu se moque de notre momerie!

Nous avons tout quitté ; autre preuve qui caractérise la véritable conversion. Qui dit tout, n'excepte rien. Toute conversion avec réserve n'est qu'une supercherie. Le cœur ne tiendroit-il qu'à un lien, il n'est pas libre. Dieu veut qu'on lui sacrifie tous les Amalécites, depuis le Roi jusqu'au plus vil esclave. Quelle pitié de voir tant d'exceptions, tant de frivoles interprétations dans nos conversions imparfaites! On épargne toujours quelque chose; vous ne quittez pas tous les objets, vous ne vous éloignez pas de toutes les occasions; vous ne rompez pas tous les liens; vous ne vous convertissez pas.

Ce n'est pas assez de tout quitter pour Jesus-Christ, il faut le suivre. Autre preuve d'une véritable conversion, et c'est proprement à cette condition que la récompense est attachée. Vous qui m'avez suivi, ce n'est pas assez de quitter le péché, il faut pratiquer les vertus chrétiennes. Une

conversion oisive ne fut jamais qu'un vain fantôme de conversion Il y a long-temps que je fais des résolutions de me convertir, mais je ne me convertis pas ; j'ai rompu quelques liens, mais ne tiens-je à aucun autre ? Puis-je dire, que je suive Jesus-Christ ? et sur quel titre attends-je donc la récompense ? Quelle folie de s'étourdir sur un point si délicat, d'une telle conséquence !

Je reconnois, ô mon Dieu, et j'avoue avec un vif regret que je ne me suis pas encore converti, quelque sollicitation que vous m'en ayez faite ; mais à présent que, par votre grâce, ô mon Dieu, j'ai résolu sincérement ma conversion, je vais vous donner des preuves de ma fidélité à votre service, par ma ferveur et par ma régularité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Loquere, Domine, quiam audit servus tuus. 1. Reg. 3.

Parlez, Seigneur, me voici tout prêt à vous obéir.

Domine, quid vis me facere ? Act. 9.

Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOUS fîtes au commencement de cette année un plan de vie, et vous renouvelâtes le lendemain la résolution de vous convertir sans délai. Relisez aujourd'hui ce que vous devez avoir écrit sur ce sujet, et les pratiques de piété qui sont marquées pour le troisieme jour de l'année ; et sans vous répandre en vains désirs et en vaines idées, rendez-vous compte de vous-même, à vous-même : et si vous ne trouvez en vous, depuis ce temps-là, nulle réforme, demandez-vous si tous vos projets de conversion ne sont qu'un jeu.

2.° Considérez en particulier quelle est votre passion dominante. Il y a toujours un défaut fa-

tori qui est épargné. Prenez la résolution de ne lui faire plus de grace ; et de peur de tomber dans la même inefficacité, imposez-vous une aumône ou une peine durant quinze jours, pour toutes les fois que vous aurez fait cette faute. Quand on veut faire sincérement une chose, on en prend les moyens : toutes nos résolutions vagues ou inefficaces ne servent qu'à nous endormir dans nos désordres. Méditer tous les jours sans devenir meilleur, c'est souvent s'étudier à être imparfait sans remords. Personne qui n'ait besoin de conversion, puisqu'il n'y a personne qui n'ait besoin de quelque réforme. Examinez aujourd'hui si vous avez corrigé ces fautes que vous accusez dans toutes vos confessions ; si vous avez payé ce salaire, ces dettes, comme vous l'aviez promis ; si vous avez fait cette restitution qui charge depuis si long-temps votre conscience. Etes-vous moins colere, moins emporté ? Veillez-vous davantage sur votre domestique et sur vos enfans ? Remplissez-vous mieux les devoirs de votre état ? Etes-vous devenu plus fervent, plus régulier ? Si ces marques de conversion manquent, ne vous regardez pas comme converti ; mais commencez dès ce jour votre conversion, et marquez les deux ou trois chefs d'amendement qui doivent prouver votre réforme.

VINGT-SIXIÈME JOUR.

SAINT POLYCARPE, EVÊQUE DE SMYRNE ET MARTYR.

SAINT Polycarpe, Disciple de saint Jean l'Évangéliste, Évêque de Smyrne et Martyr, vint au monde vers l'an 70 de Jesus-Christ, du temps de Vespasien, et fut converti à la Religion Chrétienne dès son enfance, sous le régne de Tite. La pureté

de ses mœurs, sa piété, son zele pour la Religion le rendirent cher aux Apôtres même. Il eut le bonheur de converser avec plusieurs de ceux qui avoient vu Jesus-Christ sur la terre; les Apôtres furent ses Maîtres. Saint Jean l'Evangéliste surtout prit soin de le former; et avec d'excellentes dispositions, quels progrès ne fit pas notre Saint dans une telle école!

« Polycarpe, dit saint Irenée dans son Traité » des Hérésies, Polycarpe qui non-seuleument avoit » été instruit par les Apôtres, et avoit conversé » avec plusieurs de ceux qui avoient vu Jesus- » Christ, mais encore qui avoit été établi par les » Apôtres, en Asie, Evêque de l'Eglise de Smyrne, » que j'ai vu moi-même en ma premiere jeunesse; » car il a vécu long-temps, et il étoit extrêmement » vieux lorsqu'il est sorti de cette vie, par un » très-glorieux et très-illustre martyre. Il a tou- » jours enseigné ce qu'il avoit appris des Apôtres, » ce que l'Eglise enseigne, et qui est seul vérita- » ble. Toutes les Eglises d'Asie, et ceux qui jus- » qu'à présent ont succédé au Siege de Polycarpe, » rendent témoignage qu'il est un témoin de la vé- » rité, bien plus digne de foi et plus certain que » Valentin et Marcion, et tous les autres errans. » Il vint à Rome du temps d'Anicet, et ramena à » l'Eglise de Dieu plusieurs Sectateurs de ces Hé- » rétiques; publiant que l'unique et seule vérité » qu'il avoit apprise des Apôtres, étoit celle que » l'Eglise enseigne. » Ce sont les paroles de saint Irenée.

Comme saint Jean étoit chargé du soin de toutes les Eglises d'Asie, ce fut cet Apôtre qui fit Polycarpe Evêque de Smyrne, et qui lui imposa les mains, quelque temps avant son exil en l'Isle de Pathmos. On ne doute point que ce ne soit à saint Polycarpe que s'adressent les éloges que cet Apôtre donne dans son Apocalypse à l'Ange, c'est-à-dire, à l'Evêque de Smyrne, le seul des sept Evêques

déclaré irrépréhensible par la bouche de Jesus-Christ, en ces termes : « Je sais ce que vous souffrez et » combien vous êtes pauvre ; néanmoins vous êtes » riche, et vous êtes en butte à la médisance de » ceux qui se disent Juifs et qui ne le sont pas, » mais qui composent la Synagogue de Satan. Ne » craignez rien de ce que vous avez à souffrir. Voi- » là que le démon va jeter dans les prisons quel- » ques-uns d'entre vous, afin que vous soyez mis » à l'epreuve ; et votre tribulation sera de dix jours. » Soyez fidelle jusqu'à la mort, et je vous donne- » rai la couronne de vie. »

Saint Polycarpe eut effectivement besoin de beaucoup de courage et de patience parmi tant de persécutions qu'il eut à souffrir, non-seulement de la part des Païens, mais encore des Hérétiques et des faux Freres qui exercerent long-temps sa vertu.

Il fut privé d'un grand secours, et d'une douce consolation à la mort de saint Jean son Maître ; mais il en conserva si bien les maximes et l'esprit, qu'on crut toujours entendre parler saint Jean par sa bouche.

Saint Ignace Evêque d'Antioche son ami, ayant été condamné à mort par l'Empereur Trajan, qui étoit alors en Syrie, et étant envoyé à Rome pour y être exposé aux bêtes, pour la foi de Jesus-Christ, eut la douce consolation de passer par Smyrne, et d'embrasser saint Polycarpe avant que de mourir. Il eut bien de la joie de voir l'Eglise de Smyrne si florissante, et bénit Dieu hautement de lui avoir donné un si saint et si sage Pasteur. Ils avoient été tous deux Disciples de saint Jean, et ils avoient conservé depuis ce temps-là une amitié très-tendre. Saint Ignace, avant que d'arriver à Rome, écrivit à saint Polycarpe, qu'il ne le regardoit pas seulement comme son ami, mais encore comme son enfant, étant beaucoup plus âgé que lui. Aussi dans cette lettre il lui donne des avis semblables à ceux que saint Paul donnoit à saint

Timothée : « Remplissez, lui dit-il, votre charge
» avec une grande application de corps et d'esprit.
» Supportez tous les autres comme le Seigneur
» vous supporte. Souffrez de tous avec charité
» comme vous faites. Appliquez-vous sans cesse
» à la priere. Demandez la sagesse encore plus
» abondante que vous ne l'avez. Veillez, puisque
» vous possédez l'esprit qui ne dort point. Parlez
» à chacun en particulier, selon le secours que
» Dieu vous donne. Portez les maladies de tous
» comme un parfait athlete. Où le travail est plus
» grand, le profit l'est aussi. Si vous aimez les
» bons disciples, on ne vous en a pas d'obligation.
» Appliquez-vous plutôt à soumettre par la dou-
» ceur les plus corrompus. Toute plaie ne se gué-
» rit par le même remede. Appaisez les inflamma-
» tions en arrosant. Ne vous laissez pas étonner
» par ceux qui paroissent dignes de foi, et ensei-
» gnent des erreurs. Demeurez ferme comme une
» enclume frappée. Il est d'un grand athlete, d'ê-
» tre déchiré et de vaincre. »

Saint Ignace étant à Philippes en Macédoine, écrivit une seconde lettre à saint Polycarpe : il lui parle par-tout comme étant beaucoup plus âgé que lui, avec l'autorité d'un ancien Evêque, d'un bon ami, et d'un Martyr de Jesus-Christ, qui se voit à la fin de sa carriere.

Saint Irenée son ancien ami, et même son illustre Disciple, dit qu'il a été témoin oculaire de la gravité de toutes ses démarches, de la sainteté de toute la conduite de sa vie, de la majesté de son visage et de son port, de sa charité immense, et du crédit merveilleux qu'il s'étoit acquis sur les esprits.

Comme il avoit été Disciple de saint Jean, il n'est pas fort surprenant qu'il ait eu tant d'amour pour Jesus-Christ et une dévotion très-tendre envers la sainte Vierge : et l'on a sagement remarqué, que toutes les Eglises qui ont eu pour Evêques des

Apôtres, ou les Disciples des Apôtres, ont toutes conservé une dévotion singuliere pour la Mere de Dieu.

A l'âge de près de quatre-vingts ans, saint Polycarpe vint à Rome, pour consulter le Pape Anicet, sur quelques point de discipline, et sur-tout touchant le jour qu'il falloit célébrer la Pâque des Chrétiens. Le séjour que saint Polycarpe fit à Rome, fut très-utile à ceux des Fidelles que le venin des nouvelles hérésies avoit infectés. La présence et la doctrine d'un si illustre Disciple de saint Jean, confondirent bientôt l'erreur. Ayant rencontré un jour dans les rues l'hérésiarque Marcion, qui lui demanda s'il ne le connoissoit point : *Oui*, répondit le Saint, *je vous reconnois pour le fils aîné de Satan.*

Saint Polycarpe étant retourné en Asie, ne jouit pas long-temps du calme où il avoit laissé son Église en partant. L'Empereur Marc-Aurele qui avoit succédé à Antonin, regardant les Chrétiens comme les ennemis de ses Dieux, crut qu'il étoit de son honneur, et de celui de sa Religion, de les exterminer de ce monde. C'est ce qui donna lieu à la sixieme persécution qui fut une des plus cruelles. L'Église de Smyrne fut un des premiers théâtres. Statius Quadratus, Proconsul de la Province, y fit d'abord exposer aux bêtes douze Chrétiens amenés de Philadelphie. La constance de saint Germanique, chef de cette glorieuse bande, avoit tellement irrité la populace païenne contre les Chrétiens, qu'elle ne demandoit que leur sang, et vouloit qu'on commençât par Polycarpe, dont la seule présence rendoit invicibles tous les Chrétiens, et leur inspiroit le mépris de la mort et de tous les supplices.

Le Saint vouloit rester dans la ville, malgré toutes ces clameurs, et faire ses visites pastorales à son ordinaire ; mais il fut contraint de céder aux instantes prieres des Fidelles, qui l'obligerent de

se retirer à une maison de campagne, où il ne demeura que peu de jours. Le temps de cette retraite ne fut qu'une oraison continuelle jour et nuit.

Trois jours avant que d'être pris, il eut une vision durant le sommeil; son oreiller lui parut être tout en feu. Etant éveillé, et ayant assemblé ses Freres : Soyez assurés, leur dit-il, que dans peu de jours je serai brûlé tout vif. Bénissons tous à jamais mon très-doux Jesus, qui me veut faire digne de la couronne du Martyre. En effet, dès le soir la maison fut entourée de soldats et d'archers. Le Saint qui étoit en priere au plus haut de la maison, entendant le bruit, s'offre à Dieu en qualité de victime, le prie d'accepter le sacrifice qu'il lui fait de sa vie, et, plein d'une joie extraordinaire, descend et se présente au Commandant, lui dit qui il est; le prie d'entrer avec sa compagnie pour se reposer, et leur fait préparer à souper; et ensuite retourne à sa priere.

Le Commandant et les soldats furent saisis d'étonnement et de respect à la vue d'un si vénérable Vieillard; il fallut cependant faire leur commission, quoiqu'à regret. Dès le point du jour, on mit le saint Evêque sur un âne, pour aller à Smyrne. L'Officier de Justice, que nous appelons le Prévôt des Maréchaux, nommé Hérode, et son pere Nicétas, l'ayant rencontré en chemin, le firent monter avec eux dans leur chariot, et n'oublierent rien pour lui peruader d'obéir aux ordres de l'Empereur, et de sacrifier aux Dieux. Le saint Evêque indigné de ces discours, leur répondit d'une maniere si vive et si résolue, qu'ils le jeterent hors de leur chariot avec tant de violence, que le Saint fut blessé par sa chûte.

Entrant dans l'amphithéâtre, il entendit une voix du Ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, soyez ferme.* Il fut d'abord présenté au tribunal du Proconsul, qui l'exhorta fort d'obéir, et de considérer que son grand âge et sa foiblesse ne pourroient

jamais supporter les tourmens auxquels il l'alloit condamner, s'il ne maudissoit Jesus-Christ sur l'heure. Alors le saint Vieillard ranimant son zele, et prenant un ton et une vigueur au-dessus de son âge : « Il y a quatre-vingt-six ans, répondit-il, que » je le sers, et il ne m'a fait que du bien; j'en ai » toujours reçu de nouvelles faveurs. Comment » voulez-vous que je maudisse celui de qui je tiens » la vie; c'est mon Créateur, mon Sauveur, et » mon Père; c'est l'arbitre de mon sort éternel; » c'est lui qui jugera tous les hommes; c'est mon » Dieu, à qui je dois tout mon amour, ma recon» noissance et mon respect. »

Le Proconsul irrité d'une réponse si peu attendue, le menace de l'exposer aux bêtes. « Plein de » confiance en mon Sauveur, répond le Saint, je » ne crains ni les bêtes, ni le fer, ni le feu. » A ces mots tous le peuple en furie crie que puisqu'il ne craint pas le feu, il faut qu'il soit donc brûlé tout vif. On dresse tumultueusement un bûcher, on y met au milieu saint Polycarpe qui avec un visage riant, les yeux élevés vers le ciel, s'offroit au Dieu vivant en holocauste. Mais la flamme sembla le respecter; elle l'entouroit, le couvroit sans lui nuire. Les Païens irrités, pour ainsi dire, contre le feu même, percerent le saint vieillard d'un coup d'épée; le sang qui en sortit éteignit le feu. C'est ainsi que saint Polycarpe finit sa course. Toute l'Eglise célébra dès-lors son Martyre. La France l'a toujours regardé comme un de ses Apôtres, puisqu'elle lui doit saint Irenée Evêque de Lyon, saint Bénigne Evêque de Langres, saint Andoche, saint Tyrse, saint Andeole, tous Disciples de notre Saint. Son Martyre arriva environ l'an 160 de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui nos beati Polycarpi Martyris tui, atque Pontificis, annuâ solemnitate lætificas: concede propitius ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O Dieu! qui renouvelez chaque année notre joie en fesant revenir l'anniversaire du Martyre du bienheureux Polycarpe votre Pontife, faites-nous la grace qu'honorant sa naissance dans le Ciel nous nous réjouissions de sa protection sur la terre. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Jean. Chap. 3.

Charissimi: Omnis qui non est justus, non est ex Deo, et qui non diligit fratrem suum: quoniam hæc est annuntiatio, quam audistis ab initio, ut diligatis alterutrum. Non sicut Caïn, qui ex maligno erat, et occidit fratrem suum. Et propter quid occidit eum? Quoniam opera ejus maligna erant: fratris autem ejus, justa. Nolite mirari fratres, si odit vos mundus. Nos scimus, quoniam translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres. Qui non diligit, manet in morte: omnis qui odit fratrem suum, homicida est. Et scitis, quoniam omnis homicida non habet vitam æternam in semetipso manentem. In hoc cognovimus charitatem Dei, quo-

Mes très-chers enfans: Quiconque n'est point juste, n'est point enfant de Dieu, non plus que celui qui n'aime point son frere: car voici la doctrine que vous avez apprise dès le commencement, c'est que vous ayez de l'amour les uns pour les autres. Tout au contraire de Caïn, qui étoit enfant du malin esprit, et qui tua son frere. Et pourquoi le tua-t-il? C'est parce que ses œuvres étoient pleines de malignité, et que celles de son frere étoient justes. Ne soyez pas surpris, mes freres, que le monde vous haïsse; nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, en ce que nous aimons nos freres. Celui qui n'aime point, demeure dans un état de mort: quiconque hait son frere,

niam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus pro fratribus animas ponere.

est un homicide ; et vous savez que nul homicide n'a en soi la vie éternelle ; ce qui nous a fait connoître quelle est la charité de Dieu, c'est qu'il a donné sa vie pour nous ; nous aussi nous devons donner notre vie pour nos freres.

Saint Jean étant à Ephese, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, écrivit son Evangile et ses trois Epîtres presque au même temps. Son dessein fut de réfuter les Hérétiques qui nioient la Divinité de Jesus-Christ, entr'autres Ebion et Cerinthe. Sa premiere Lettre est générale, et portoit autrefois le nom des Parthes, comme leur étant adressée, soit que saint Jean y eût prêché l'Evangile, soit qu'il écrivît aux Juifs convertis qui y étoient dispersés, comme saint Pierre à ceux du Pont et de Galatie.

RÉFLEXIONS.

Qui n'est point juste, n'est point enfant de Dieu. Le juste est celui qui vit de la Foi, et en qui la Foi vit par les œuvres. Ce n'est pas assez de croire, pour être juste, il faut vivre conformément à ce qu'on croit. Et voilà ceux qui peuvent appeler avec confiance Dieu leur Pere.

Quelle qualité plus noble, plus respectable, plus consolante que celle d'enfant de Dieu ! La regarde-t-on comme telle ? Quel cas en font-ils, ceux qui la déshonorent par le déréglement de leurs mœurs ? A nous voir agir dans le monde, peut-on inférer que Dieu est notre Pere ? Peut-on assurer que nous sommes enfans de Dieu ?

Pour être tels il faut aimer nos freres. L'amitié pure et sincere regne-t-elle parmi nous ? On aime ses intérêts, ses plaisirs ; on s'aime soi-même : mais ce cœur tendre sur les miseres d'autrui, ce cœur bienfaisant envers les plus ingrats, ce cœur généreux qui n'oublie que les injures ; c'est le cœur des enfans de Dieu ; est-ce le nôtre ?

L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont les deux bases sur quoi tout porte. Celui qui n'aime point son frere demeure dans un état de mort. La haine que Caïn eut pour son frere l'a fait le pere des réprouvés. La jalousie se change bientôt en haine ; c'est le caractere des mauvais cœurs et des ames basses, de ne regarder jamais de bon œil la vertu, et la prospérité des autres. Un esprit malin, un cœur gâté, empoisonnent tout.

Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, en ce que nous aimons nos freres. Il semble que saint Jean réduit tout le Christianisme à l'amour du prochain ; du moins veut-il que cette charité soit comme le caractere de distinction des vrais Fidelles. Que doivent penser ceux en qui une jalousie maligne éteint cette charité, ceux qui n'ont pour leurs freres qu'un cœur sec, qu'un cœur froid ; ceux qui ne peuvent se résoudre à pardonner une injure ? Inutilement s'étourdit-on sur une disposition d'indifférence : jamais indifférence ne fut amour ; et quiconque n'aime point son frere, est en état de mort ; quiconque le hait est un homicide. Ce qui nous a fait connoître quelle est la charité de Dieu, c'est qu'il a donné sa vie pour nous ; nous aussi nous devons donner notre vie pour nos freres. Examinons sur ce raisonnement de l'Apôtre, si nous avons la charité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 10.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nihil opertum, quod non revelabitur : et occultum, quod non scietur. Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni rien de secret qui ne vienne à se savoir. Ce que je vous dis dans les ténebres, dites-le en plein jour ; et ce qui vous est dit

super

super tecta. Et nolite timere eos, qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potiùs timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. Nonne duos passeres asse vœneunt : et unus ex illis non cadet super terram sine patre vestro ! Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus meliores estis vos. Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est.

à l'oreille, publiez-le sur les toits. Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame et le corps. Ne donne-t-on pas deux passereaux pour une piece de la plus petite monnoie ; et cependant il n'en tombera pas un seul à terre sans l'ordre de votre pere ! Au reste, les cheveux de votre tête sont comptés ; ainsi ne craignez rien, vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Quiconque donc se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de même pour lui devant mon Pere ; et quiconque me désavouera devant les hommes, je le désavouerai devant mon Pere qui est dans le Ciel.

MÉDITATION.

De l'Enfer.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a un Enfer, c'est-à-dire, un lieu où la toute-puissance de Dieu réunit tous les tourmens pour punir, pour faire souffrir ceux qui meurent dans sa disgrace, et pour les y faire souffrir éternellement.

La colere d'un Dieu irrité y allume un feu d'une ardeur, d'une vivacité incompréhensible, qui ne brûle pas seulement les corps, mais encore les esprits. Un damné est plongé, enseveli, noyé dans ce feu ; il est immobile au milieu de ce feu, pénétré de ce feu, sans ne pouvoir respirer que le feu qui le brûle. A chaque moment, nouvelle

douleur, nouveau supplice; et par un prodige effroyable de rigueur, qui est l'effet de la toute-puissance Divine, un damné souffre tous les supplices réunis ensemble, à chaque moment.

Mais quelque effroyables, quelque incompréhensibles que soient ces peines, on peut dire que c'est encore peu de chose, en comparaison de ces cuisans regrets, de ces éternels désespoirs, que lui cause le souvenir du temps passé, et du mauvais usage qu'il a fait de ce temps, et de tant de graces.

Les faux brillans des honneurs qui l'ont ébloui, le vide des biens qui l'ont occupé, la séduisante apparence des plaisirs qui l'ont charmé, la vanité des objets qui l'ont détourné de Dieu, le ridicule de ce qu'on appelle respect humain, le néant des grandeurs humaines; ce sont autant de furies qui déchirent, qui bourrellent le cœur d'un damné.

Quoi! pour jouir, durant ce moment, de quelques fades plaisirs, pour satisfaire mon orgueil et ma vanité, pour contenter ma passion, je me suis précipité dans ces fournaises éternelles! Fantôme de grandeur, fortune chimérique, vaines idées de félicité, je vous ai cent fois condamnées, et je n'ai pas laissé de vous suivre; et en me repaissant de vos espérances, je me suis damné. J'ai pu être sauvé; que de salutaires sollicitations! Je n'ai jamais manqué de graces, mais il ne m'a pas plu d'y correspondre. J'ai pensé à l'enfer; j'ai cru tout ce que je vois, tout ce que j'expérimente; j'ai frémi d'indignation et d'horreur en pensant à ceux qui se damnent; et je me suis damné!

A ces remords mortels, à ces peines inconcevables, ajoutez la vue d'un Dieu souverainement irrité, d'un Sauveur devenu un ennemi irréconciliable, d'un Dieu perdu sans ressource, et perdu par un péché. Il faudroit pouvoir comprendre ce que c'est qu'un Dieu, pour concevoir quel tourment c'est de le perdre, et de le perdre sans espérance de pouvoir jamais le recouvrir. Cette perte vaut

seule tous les supplices. L'enfer même, avec tous ses tourmens, deviendroit un lieu de délices sans cette perte. Concevez, s'il est possible, quel tourment c'est d'avoir perdu Dieu pour jamais.

Ah, Seigneur! que je perde tout, dès ce moment, biens, dignités, santé, la vie même, plutôt que de vous perdre. J'ai mérité l'enfer, mais je compte sur votre infinie miséricorde: ne permettez pas, mon doux Jesus, que je sois damné.

SECOND POINT.

Considérez que les peines de l'enfer ne sont pas seulement universelles, excessives, inimaginables, elles sont encore éternelles; c'est-à-dire; que quelque intolérables, quelque épouvantables que soient les peines qu'on y souffre, il n'y a aucune espérance, ni d'être jamais soulagé, ni de les voir jamais finir.

Quelle douleur, quel désespoir, quelle rage pour une ame damnée, lorsque, de cet abyme de l'éternité, après avoir brûlé les cent mille et millions d'années, elle jettera les yeux sur cette petite portion, sur ce peu de temps qu'elle a vécu, et qu'elle aura peine à trouver au bout de ce nombre prodigieux de siecles qui auront passé depuis sa mort! Elle pensera que c'est pour n'avoir pas voulu se faire quelque violence pendant un si petit espace de temps, qu'elle brûle et qu'elle souffre tous les supplices à la fois depuis tant de millions de siecles, sans qu'on puisse dire qu'il reste un moment de moins à souffrir.

Brûler dans les enfers autant d'années, autant de siecles qu'on a vécu de momens, cette durée fait peur; que sera-ce de brûler autant de millions de siecles qu'il y a de gouttes d'eau dans les rivieres et dans la mer? Un damné aura souffert dans ces prisons de feu toute cette étendue incompréhensible de temps, et ce ne sera pas là un demi-

quart-d'heure, pas un instant de l'éternité. Les enfans de vos enfans seront déjà ensevelis, le temps aura ruiné les maisons que vous avez élevées, détruit les Villes où vous serez né, renversé les Etats où vous aurez vécu; la fin des siecles aura enseveli tout l'Univers dans ses propres cendres; il se sera même écoulé depuis la fin du monde autant de millions de siecles, que le monde a duré de momens, et il ne se sera rien écoulé de cette épouvantable éternité; et si vous êtes damné, vous aurez autant à souffrir que vous aviez au premier moment que vous avez été plongé dans ces flammes.

O éternité épouvantable! incompréhensible éternité! qui peut te croire, et vivre un seul moment dans le péché, et différer d'un seul moment sa pénitence?

Supposons qu'un pécheur est condamné à brûler dans l'enfer jusqu'à ce qu'une fourmi, qui ne viendroit qu'une fois dans mille ans, eût transporté dans la mer tout le sable qui est sur le rivage: hélas! depuis que Caïn est dans l'enfer, ce petit animel n'en auroit encore emporté que six ou sept grains: que seroit-ce s'il falloit que ce malheureux souffrît jusqu'à ce que cette fourmi eût enlevé non-seulement tout ce sable, mais encore toute la terre que le monde renferme. S'il falloit que ce damné brûlât jusqu'à ce que cette fourmi eût usé tous les rochers et toutes les montagnes, en ne passant qu'une fois dans mille ans. L'esprit se perd et se confond dans cette inimaginable étendue de temps; et le temps viendra où vous pourrez dire, si vous êtes damné: Depuis ma mort, depuis que j'enrage dans ces feux, cette fourmi auroit déjà transporté tout le sable et toute la terre de l'Univers; elle auroit déjà usé les montagnes, les rochers; elle auroit creusé jusqu'au centre du monde; toute cette effroyable durée de temps s'est passée dans ces épouvantables tourmens, et il me reste

encore à souffrir une éternité toute entiere. Il y a un enfer ; il y a une éternité malheureuse dans cet enfer ; et il y a des Chrétiens qui le croient : et l'on péche ! voilà ce qui paroît aussi incompréhensible que l'éternité.

Hé quoi ! Seigneur, ne m'auriez-vous donné le temps de penser aux peines éternelles de l'enfer que pour augmenter par ma pure malice le regret que j'aurois un jour de m'être damné après avoir pensé à ces peines ? Et quel regret, quel désespoir un jour, si après la méditation que je viens de faire, je ne change pas de conduite ; si je néglige de travailler, avec le secours de votre grace, à mon salut ! Jetez un de vos regards favorables, Pere Eternel, sur ce pécheur : je suis encore teint du sang de Jesus-Christ ; et c'est en vertu de ce sang, ô mon Dieu, que je vous demande miséricorde, et la grace de vous aimer tout le temps de ma vie et durant toute l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis poterit habitare cum igne devorante ? Quis habitabit cum ardoribus sempiternis ? Isaïe 33.

Hé, Seigneur ! qui pourra demeurer dans le feu dévorant ? Qui pourra subsister dans les flammes éternelles ?

Hic ure, hic seca, hic non parce, ut in æternum parcas. Aug.

Eh ! de grace, Seigneur, brûlez, coupez, ne m'épargnez pas dans cette vie, pourvu que vous m'épargniez pendant l'éternité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DESCENDEZ souvent en esprit dans l'enfer durant votre vie, dit saint Bernard, si vous voulez éviter le malheur d'y être condamné après la mort. Quand on craint un grand malheur, on y pense souvent ; cette pensée fait qu'on étudie les moyens et

prend des mesures pour le prévenir. Ne perdez guere de vue l'enfer, dit le Sage, si vous n'en voulez pas prendre la route. C'est une pratique de piété très-salutaire de se servir de tous les chagrins de cette vie, et de tout ce qui afflige, pour en rappeler le souvenir; on peut même dire que son souvenir adoucit tous les chagrins. Souffrez-vous des douleurs vives, aiguës: pensez à ce que souffrent les damnés dans l'enfer. Nous logeons dans des maisons, nous sommes dans les Villes et dans des emplois où ont été plusieurs de ceux qui brûlent à présent dans ces flammes. Nous ne nous trouvons guere dans des assemblées des gens du monde, dans des repas, dans des parties de plaisirs, où l'on ne puisse dire que quelques-uns de ceux qui s'y divertissent seront probablement damnés. Nul accident fâcheux, nul plaisir même dans cette vie, qui ne soient propres à nous rappeler le souvenir des tourmens de l'autre; nul remede aussi plus efficace pour amortir, pour guérir même la passion du plaisir, que ce salutaire souvenir. La cupidité se réveille-t-elle, sentez-vous les aiguillons de la chair, vos passions se révoltent-elles: imaginez-vous que vous entendez la voix de ce malheureux Riche, qui s'écrie du fond de l'abyme: *Crucior in hac flamma*: Je souffre cruellement dans ce feu. Portez cette image, cette voix même dans vos plaisirs; vous en perdrez bientôt le goût, et ils perdront bientôt leur pointe. Un saint Solitaire se trouvant un jour extraordinairement tenté, s'avisa de mettre le bout du doigt sur la flamme de la lampe; la douleur vive et piquante l'ayant obligé vîte à le retirer: Et quoi! dit-il, s'adressant au tentateur, tu me sollicites, tu me presses de prendre un plaisir criminel, pour lequel je dois être condamné aux flammes éternelles; et je n'ai pas la force de toucher du bout du doigt notre feu usuel. Qu'il seroit à souhaiter que bien des gens se servissent en plusieurs occasions de pareilles industries, on ne succomberoit pas si souvent à la tentation!

2.° Nulle perte qui soit irréparable que celle de notre ame. Renversement d'affaires, revers de fortune, perte de procès, naufrages, disgraces, et tout ce qu'on appelle malheurs, quelque sensible que cela soit, rien n'est proprement sans ressource; mais si je suis damné, qui peut me consoler? quel soulagement me reste-t-il? quelle espérance? tout est perdu, si je perds Dieu. Que cette pensée nourrisse votre dévotion, en nourrissant l'horreur que vous devez avoir du péché. Dans vos pertes, dans vos disgraces, dans ces importunes frayeurs, qui sont inséparables de la vie, dites-vous à vous-même sans cesse: Nul mal que le péché, nulle perte proprement à craindre que celle de Dieu même. Les amis, le temps, la mort même peuvent du moins me consoler de la perte des biens, de la santé, des emplois, etc. Mais perdre Dieu, et le perdre pour toujours, quelle perte! Dans les avantages et les déplaisirs de la vie, rendez-vous familieres ces belles paroles: *Quid prodest homini si mundum universum lucretur?* Que sert à un homme de gagner tout l'univers, d'être le plus puissant Monarque du monde, s'il vient à se perdre, s'il est damné? Que sert à présent à ce Grand du monde, réprouvé, à ce mauvais Riche, d'avoir vécu dans la magnificence, dans l'abondance et dans les plaisirs? Que sert à cette femme mondaine, à présent damnée, d'avoir brillé dans les assemblées? Que servent ces grands noms, ces superbes palais, cet étalage de modes, de parures, de luxe; que sert tout cela à qui est damné? Et sera-ce une grande consolation pour cette mere, pour ce pere damné, d'avoir laissé des enfans qui sont fort à leur aise, tandis qu'eux brûlent dans ces feux éternels? Rendez-vous familieres ces réflexions; peu de pratiques de piété plus salutaires. Ayez toujours dans votre cabinet, ou dans votre chambre quelque objet qui vous fasse sans cesse souvenir de la mort, ou de l'enfer.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT Jean, surnommé Chrysostome, qui signifie Bouche d'or, à cause de son éloquence, parut dans le siecle le plus florissant de l'Église, et l'on peut dire qu'il en fut lui-même un des principaux ornemens. Il naquit à Antioche, vers l'an 347, de parens distingués, à la vérité, par leurs emplois et par leur noblesse, mais encore plus par leur piété. Étant encore dans le berceau, il perdit son pere, nommé Second. Sa mere appelée Anthuse, demeurée veuve à l'âge de vingt ans, suivant le mouvement de sa piété, renonça à un second mariage, et n'épargna rien pour donner une belle éducation à son fils; et lui donnant les plus habiles Maîtres du temps, pour lui apprendre les sciences humaines, elle se chargea seule de lui apprendre, dans cette premiere jeunesse, la science du salut. Il étudia la Rhétorique sous le célebre Libanius, et la Philosophie sous Andragathe; et il fit de si grands progrès, qu'à peine cessoit-il d'être écolier, qu'on le regarda comme un des plus habiles Maîtres de l'éloquence. Etant allé à l'Académie d'Athenes pour s'y perfectionner, il y confondit les Philosophes Païens, leur ayant démontré la sainteté et la vérité de la Religion Chrétienne : un d'eux, nommé Antheme, demanda le baptême, et devint un fervent et zélé Chrétien.

Quelque disposition qu'eût notre Saint pour le barreau, il eut encore plus d'inclination pour la retraite. La fortune eut beau le flatter des plus tentantes espérances, le désir de ne travailler qu'à son salut, l'emporta sur tout autre attrait. Saint Me-

lece, Evêque d'Antioche, apprenant sa résolution, crut qu'il falloit que l'Eglise profitât de la perte que faisoit le monde; il le fit venir à Antioche, et lui persuada de rester dans un saint Monastere, qui étoit dans les Faubourgs, où il fit de merveilleux progrès dans toutes sortes de vertus.

Il y avoit trois ans que saint Chrysostome se perfectionnoit dans les exercices de la vie religieuse, lorsque saint Melece fut banni pour la troisieme fois, par les Ariens. Notre Saint crut qu'il devoit profiter de l'éloignement de son saint Prélat, pour satisfaire le désir qu'il avoit de se retirer dans la solitude. Il communiqua son dessein à son ami Basile, qui avoit été le compagnon de ses études, et qui en avoit autant d'empressement que lui. Anthuse informée de la résolution de son fils, mit tout en usage pour l'en détourner : larmes, prieres, raisons, rien ne put l'ébranler; et un événement imprévu hâta même sa retraite.

Les Evêques de Syrie s'étant assemblés à Antioche, pour remplir deux sieges vacans, ne crurent pas pouvoir faire un meilleur choix que de saint Chrysostome et de saint Basile. Notre Saint en ayant été informé, se cacha si bien, qu'il n'y eut que Basile d'élu. Saint Chrysostome ne délibéra plus de se retirer dans la solitude; il embrasse la vie monastique, sous la conduite d'un ancien Solitaire, et il en pratique avec une ferveur extraordinaire tout ce qu'elle a de plus parfait et de plus dur.

Après avoir passé quatre ans dans ce Monastere, il eut permission de se retirer dans une plus profonde solitude. Il se renferma dans une caverne affreuse, où il vécut deux ans dans les exercices de la plus sévere austérité. Ce fut durant ces six ans de retraite qu'il composa ses excellens livres du Sacerdoce, son admirable Traité de la componction, et la belle Apologie de la vie monastique, contre cer-

tains novateurs qui se déclaroient les ennemis d'une si sainte profession.

Les au térités excessives qu'il exerçoit sur son corps, ruinerent bientôt sa santé. On l'obligea de revenir à Antioche; il y parut comme un homme nouveau, et il y fut reçu comme un Saint. Quelque résistance qu'il fît, le saint Evêque Melece revenu de son exil, l'éleva aux Ordres sacrés. Il passa cinq ans dans les fonctions du Diaconat. Saint Melece étant mort, saint Flavien son Succeseur rappela notre Saint du Monastere où il s'étoit déjà retiré; et sans écouter les raisons que sa modestie et son humilité lui suggéroient, il le fit Prêtre, à l'âge de trente-huit ans, et doué dès-lors d'une science et d'une vertu consommée.

Cette consécration ne se fit pas sans merveille. L'Empereur Léon assure qu'au moment que l'Evêque lui imposa les mains, on vit une colombe qui vint se reposer sur la tête du nouveau Prêtre. Son sacerdoce ne fut pas un titre sans action. Flavien connoissant sa haute vertu et ses rares talens, l'établit aussi-tôt dispensateur de la parole de Dieu. Jamais tant de fruit de ce saint ministere. Son éloquence vive, mâle, moelleuse, et pleine d'onction, réforma d'abord les mœurs dans tous les états. Le Clergé et le peuple, les Grands et les petits, chacun sent l'impression que fait un Saint qui prêche, et qui prêche éloquemment.

Dans la consternation publique où fut la ville d'Antioche après l'outrage fait à la statue de l'Impératrice Flaville, femme du grand Théodose, on sentit combien notre Saint étoit puissant en paroles et en œuvres. Nul malheureux qui pût échapper à sa charité.

Après la réconciliation de la Ville, le Saint continua de servir l'Eglise, dans le ministere de la parole, avec le même zele et le même succès. Ce fut pendant tout ce temps qu'il fit tant de belles Homélies et de Traités de piété, qu'il fit l'éloge de

tant de saints Martyrs, et qu'il expliqua divers livres de l'Ecriture. Nul Pere de l'Eglise dont les écrits soient pleins de morale Chrétienne plus détaillée, dont les ouvrages soient plus instructifs, plus éloquens et plus finis.

Saint Chrysostome s'acquit une si grande réputation pendant les douze ans de sa Prêtrise, qu'après la mort de Nectaire, Patriarche de Constantinople, qui arriva l'an 397, il fut jugé seul digne de remplir ce Siege. L'Empereur Arcade qui savoit l'éloignement qu'avoit le Saint de toute dignité, ordonna au Comte Asterius, Gouverneur d'Antioche, de l'enlever secrétement, et de l'envoyer à Constantinople; ce qui fut exécuté.

On ne peut dire avec quelle joie il fut reçu dans la ville Impériale. Tout le peuple alla au-devant de lui. Un grand nombre d'Evêques qui étoient à Constantinople s'étant assemblés pour rendre son ordination plus solennelle, Théophile Patriarche d'Alexandrie, par une maligne jalousie contre notre Saint, fut le seul qui s'opposa au consentement général des Prélats, et aux vœux de toute cette Eglise. Mais Eutrope et les autres Officiers de la Cour lui ayant montré les mémoires donnés aux Evêques contre lui, et le menaçant de lui faire son procès, il consentit à l'ordination de saint Chrysostome, qui fut sacré Evêque et Patriarche de Constantinople, le 26 Février de l'année 398.

Ce grand Saint ne se vit pas plutôt élévé à cette haute dignité, que n'écoutant plus que son devoir, il déclara la guerre à tous les vices. Il le fit cependant avec tant de prudence, de douceur et d'habileté, que les plus libertins céderent à son zele. Ennemi de toute lâche complaisance, incapable de toute flatterie, également éloigné des deux extrémités, il n'épargna jamais le péché, en portant toujours compassion au pécheur. Sa haute vertu hors de la portée des traits de la maligne calomnie, sa vie austere, sa charité universelle et inépuisable,

son désinteressement, son éloquence, sa douceur et son humilité, rendirent bientôt son zele efficace. La réformation des mœurs suivit de près son ordination.

Il défendit aux Ecclésiastiques d'avoir chez eux des Sœurs dévotes, et réforma tout son Clergé: Il combattit fortement l'avarice; il réforma le luxe des femmes, corrigea une délicatesse somptueuse de table; il fit revivre la modestie et la sobriété Chrétienne, abolit les juremens, fit cesser les spectacles profanes, réforma les abus presque dans tous les états, renouvela la discipline relâchée dans plusieurs Maisons Religieuses, et fit renaître la dévotion et la ferveur des Fidelles d'une maniere si édifiante, qu'en peu de temps Constantinople changea de face par le zele merveilleux de son saint Pasteur.

Sa charité ne se renferma pas dans cette seule Ville; il y eut peu de Provinces en Orient qui n'en ressentissent les ardeurs.

Il détruisit le temple des Gentils dans la Phénicie; il y abolit les restes du Paganisme, il y fonda des Eglises et des Monasteres. Il en fit autant chez les Celtes et chez les Shytes; il extermina dans tout l'Empire les Eumoniens, les Montanistes, et fit une si rude guerre aux Ariens, qu'il obtint de l'Empereur qu'il n'en resteroit pas un seul dans la ville: et si son Episcopat eût été plus long, ou plus tranquille, on peut dire qu'il en eût délivré le monde Chrétien.

Il retrancha toutes les dépenses inutiles, pour augmenter les revenus des hôpitaux. La frugalité de sa table, et la modestie de son train, lui donnerent le moyen d'assister bien des malheureux, et de nourrir un grand nombre de pauvres. Sa vigilance et sa sollicitude pastorale s'étendirent sur toutes les Eglises de la Thrace, sur celles de l'Asie et du Pont. Il est étonnant qu'un seul homme, exténue par ses austérités, et d'une santé très-délicate, ait pu donner au public de si beaux ouvrages, et en

même-temps conduire avec une attention et une sagesse admirable, un des plus grands Dioceses de l'univers; prêcher presque tous les jours; pourvoir aux besoins spirituels et corporels de tant de pauvres, de tant de veuves et d'orphelins; et donner encore ses soins à vingt-huit Provinces Ecclésiastiques. Avec de si accablantes occupations, il ne manqua jamais de dire la Messe tous les jours; il célébroit les saints Mysteres avec tant de dévotion, et Dieu répandoit même chaque fois tant de consolations spirituelles dans son ame, qu'il n'en fut jamais privé qu'une fois; et encore Dieu lui fit connoître que c'étoit pour la faute qu'avoit commise le Diacre qui l'assistoit.

Un mérite si extraordinaire, une vertu si éclatante ne pouvoient guere manquer d'avoir des envieux. Les persécutions accompagnent les Saints: l'ardeur de son zele et sa grande régularité lui avoient attiré beaucoup d'ennemis, et à la Cour et dans le Clergé. Théophile, Patriarche d'Alexandrie, homme ambitieux, peu exemplaire, avare, violent, ne voyoit qu'avec dépit les succès que Dieu donnoit au zele de saint Chrysostome. Se voyant vivement accusé auprès de notre Saint, par les saints Moines de Nitrie, surnommés les grands Freres, qu'il avoit maltraités, il résolut de perdre ses accusateurs et son juge.

Ceux du Clergé de Constantinople, qui ne s'accommodoient pas de la régularité qu'il exigeoit d'eux, quelques Evêques peu réglés, quelques Abbés qui fréquentoient plus la Cour que leur Monastere, entrerent aisément dans la conspiration, surtout quand ils apprirent que l'Impératrice Eudoxe étoit irritée contre le Saint, parce qu'il avoit prêché contre les déréglemens et le luxe des femmes. Théophile crut que la conjoncture étoit favorable pour son dessein; et ayant corrompu par argent les Ministres de l'Empereur, il obtint la permission d'assembler les Evêques de sa cabale, au nombre

de trente-six. On choisit pour ce Conciliabule, le Bourg du Chesne, près de Chalcédoine, dont Cyrin, ennemi juré de notre Saint, étoit Evêque. Saint Chrysostome y fut d'abord condamné sur divers chefs d'accusation, tous supposés ; et contre toute forme de droit, il fut déposé de son Siege, par une injustice criante, qui fit gémir tous les gens de bien. L'arrêt fut exécuté sourdement, pendant la nuit, pour éviter le soulevement du peuple. Mais à peine le Saint étoit embarqué, qu'il survint un si grand tremblement de terre, que l'Impératrice effrayée d'un accident qui portoit si visiblement le caractere de la vengeance divine, et pressée des remords de sa conscience, alla incessamment solliciter le retour de notre Saint, et lui écrivit elle-même en ces termes : « Que votre Sainteté ne croie pas que j'ai su ce qui s'est passé. » Je suis innocente de votre sang. Des hommes » méchans et corrompus ont formé ce complot. » Dieu est témoin des larmes que je lui offre en » sacrifice. Je me souviens que mes enfans ont été » baptisés pas vos mains. » Cet exil ne fut que d'un jour. Saint Chrysostome entra dans la Ville en triomphe, au milieu des acclamations publiques ; chacun s'empressant de voir le saint Pasteur.

Mais le calme ne fut pas long ; deux mois après son retour, le saint Evêque ayant prêché contre les jeux publics, qui se faisoient avec beaucoup de dissolutions devant la statue de l'Impératrice, et qui étoient un reste de superstition païenne, que l'Empereur Théodose le Jeune abolit vingt-deux ans après ; Eudoxe en fut si offensée, qu'elle manda les ennemis du Saint, et résolut de le perdre.

Il lui fut aisé d'en venir à bout. Théophile et ses adhérens n'avoient pas épuisé leurs calomnies. Appuyés d'un si grand crédit, ils userent de tant d'artifices, et obsédérent si fort l'Empereur durant un an, qu'ils obtinrent enfin l'exil du Saint. Le Colonel Luce qui passoit pour Païen, fut envoyé

avec quatre cents soldats dans l'Eglise pour contenir le peuple, où ils commirent le Samedi Saint des désordres horribles. Toute la Ville se souleva; on vint entourer le Palais Patriarcal pour empêcher qu'on ne fît violence au saint Pasteur, qui prêt à donner sa vie pour ses brebis, craignant que s'il restoit plus long-temps dans la Ville le peuple ne souffrîr, il sortit secrétement lui-même, et fut envoyé en exil à Cucuse, petite ville d'Arménie, où il arriva malade, et tout brisé des fatigues du chemin. On ne peut dire tout ce que notre Saint eut à souffrit durant ce voyage. Il ne fut pas oisif dans le lieu de son exil; la ville de Cucuse et tout le pays voisin ressentirent bientôt les effets de son zele.

Cependant une grêle prodigieuse qui tomba à Constantinople, la mort précipitée de l'Impératrice Eudoxe, plusieurs disgraces survenues aux principaux persécuteurs de notre Saint, furent regardées comme des effets bien marqués de la colere de Dieu. Tous ces fléaux ne purent pas convertir Théophile. Il tâcha par mille ruses de surprendre le Pape Innocent; mais le Souverain Pontife ayant reçu les lettres de saint Chrysostome, et étant informé de l'injustice qu'on lui avoit faite, résolut de tenir un Concile général en sa faveur, et engagea l'Empereur Honorius à s'employer fortement auprès de l'Empereur Arcade son frere, pour lui faire réparer l'injustice faite au Patriarche, et à l'Eglise de Constantinople.

Les ennemis de saint Chrysostome alarmés des résolutions du Pape, et assurés d'être condamnés dans un Concile général, résolurent de se défaire du saint Prélat. Les grandes conversions qu'il faisoit dans son exil, les plaintes continuelles des gens de bien, le bruit de ses miracles; tout cela les porta aux dernieres extrémités. Leur acharnement implacable ne put souffrir le repos et les honneurs que sa haute vertu lui procuroit à Cucuse. Ils obtin-

rent de l'Empereur qu'il seroit transporté ailleurs. D'abord ils le firent passer à Arabisse avec des fatigues accablantes. N'ayant pu le faire périr en Arménie, ils le firent reléguer dans le désert affreux de Pyties, ou Pytionte. Leur dessein étoit de s'en défaire à force de le faire souffrir. Ils y réussirent. Le voyage étoit rude et long. La cruauté qu'on eut pour lui, les mauvais traitemens qu'on lui fit; tant de travaux l'userent, et l'accablerent si fort, qu'on fut obligé sur la route de le faire coucher dans une Eglise où étoit le tombeau de saint Basilisque, qui lui apparut durant la nuit, et lui dit que le lendemain il seroit délivré de ses maux, et qu'ils seroient ensemble dans la gloire. Cette vision obligea le Saint de prier ses Gardes le lendemain de rester là jusqu'à midi; ce qui lui fut refusé. Ils partirent; mais après une lieue et demie, saint Chrysostome se trouva si mal qu'il fallut revenir à cette Eglise d'où ils étoient partis. Etant arrivé il changea d'habit, et prit une robe blanche. Etant encore à jeun, il reçut l'Eucharistie, fit sa derniere priere, qu'il termina par ces paroles qui lui étoient familieres : Dieu soit loué de tout; et ayant ajouté *Amen*, il rendit l'esprit le 14 de Septembre de l'année 407, âgé d'environ soixante ans, le neuvieme de son Episcopat.

Sa mort, miraculeusement publiée, attira un monde infini de toutes parts. Ses funérailles furent un triomphe. On l'honora dès-lors comme un Martyr, et on l'invoqua comme un grand Saint. Trente-un ans après, l'Empereur Théodose le Jeune, fils d'Arcade, fit apporter à Constantinople le corps du Saint avec une pompe et une magnificence qui effaçoit tous les triomphes des Empereurs. Les Grands et le peuple allerent au-devant du saint corps; tout le Bosphore fut couvert de barques, et éclairé de flambeaux. L'Empereur se prosterna devant les Reliques, et demanda pardon pour ses parens qui avoient si mal traité le Saint. Ces pré-

cieuses Reliques furent déposées dans l'Eglise des Apôtres avec une solennité extraordinaire. Cette translation se fit l'an 438, le 27 Janvier, et c'est ce jour que l'Eglise a choisi pour célébrer sa fête.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

ECCLESIAM tuam, quæsumus Domine, gratia cœlestis amplificet, quam beati Joannis Chrysostomi Confessoris tui atque Pontificis illustrare voluisti gloriosis meritis et doctrinis. Per Dominum, etc.

NOUS vous prions, Seigneur, que la grace céleste amplifie tous les jours davantage votre Eglise, qu'il vous a plu enrichir des mérites et des enseignemens du bienheureux Jean Chrysostome votre Confesseur et votre Pontife. Nous vous en supplions par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME: Testificor coram Deo et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus: prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia, et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus: et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, mi-

MON très-cher fils: Je vous conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ qui doit juger les vivans et les morts: je vous en conjure par son avénement et par son regne: prêchez la parole; pressez dans l'occasion, sans occasion; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire: car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine; mais que piqués de curiosité, ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs; et détournant l'oreille pour ne pas entendre

ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex: non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent, acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Évangile ; remplissez votre ministere. Vivez sobrement ; car pour moi je vais être immolé : et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment ; j'ai achevé ma course ; j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Paul étant à Rome dans sa prison, à la veille de son martyre, écrivit cette seconde Épître à son cher Timothée, dans laquelle il parle assez clairement de sa mort. Aussi saint Chrysostome dit que cette lettre est comme son testament. Il y exhorte son cher Disciple, d'une maniere vive et pathétique, à s'acquitter de tous les devoirs d'un Evêque, et d'un Docteur, avec un zele digne d'un Confesseur de Jesus-Christ. Il l'avertit de n'oublier jamais ce qu'il avoit appris de lui, et de s'opposer vigoureusement à tous les ennemis de la vérité, et à tous ceux qui tombent dans le relâchement, et qui s'écartent de la morale de l'Evangile. Cette Epître fut écrite l'an de Notre-Seigneur 65.

RÉFLEXIONS.

C'est le propre d'un bon zele de profiter de tout pour le salut des ames, et de ne se rebuter de rien. Il devient même plus vif et plus ardent par les obstacles. Les contradictions sont inséparables des bonnes œuvres. La patience est la vertu de profession des hommes apostoliques. Il faut de l'ardeur et de la charité pour convertir les ames ; mais il ne faut pas moins de prudence et de mortification,

de douceur et d'humilité. Ces zeles amers, tumultueux, impatiens, troublent les consciences, irritent les esprits, aigrissent les cœurs, mais ils ne convertissent pas.

L'avénement de Jesus-Christ, c'est-à-dire, ce qu'il a fait pour le salut des hommes, et son regne, c'est-à-dire, la grande récompense qu'il prépare à ceux qui ne se sont pas contentés de garder la loi, mais qui l'auront encore enseignée aux autres, sont certainement de puissans motifs pour nous faire dévorer tout ce qu'il y a à souffrir quand on travaille avec zele au salut du prochain.

Pourquoi se rebuter de son peu de succès ? Un vrai zele n'est jamais infructueux. Si le pécheur n'en profite pas, il profite lui-même à l'homme Apostolique : *Pressez dans l'occasion, sans occasion.* Peu de vrai zele qui ne soit tôt ou tard efficace. Semons le bon grain; peu importe qui moissonne. Un zele pur ne cherche que la gloire de Dieu, et non pas sa propre gloire. Il y a des terres où le grain demeure plus long-temps à germer; il faut de l'humilité et de la chaleur, et alors le grain qu'on croyoit perdu, leve. Un avis salutaire, la parole de Dieu débitée avec zele et avec beaucoup d'onction, une correction faite à propos portera des fruits en son temps. Toutes les saisons ne sont pas également fertiles. On voit couverts de fruits en automne, ces arbres, qui durant l'hiver ne paroissoient propres que pour le feu. Quel mal ne fait pas un zele impétueux et impatient, qui désespere d'un succès tardif, et qui se dépite. On seme dans la douleur, et on moissonne toujours avec joie.

Un temps viendra, dit l'Apôtre, que les hommes ne souffriront point la saine doctrine. Ce temps n'est-il pas déjà venu ? et en quel autre temps plus que dans le nôtre, les hommes piqués d'une curiosité pernicieuse ont-il cherché avec plus d'avidité maîtres sur maîtres, au gré de leurs désirs ? Un malade est bien à plaindre quand il ne cherche pas à être guéri, mais à être flatté. Achab ne peut pas

souffrir le Prophete Michée (*a*), parce qu'il ne lui prédit que du mal. On veut des Docteurs aisés et complaisans ; on ne s'accommode pas d'un Directeur exact et rigide ; comme si notre Religion, qui n'a qu'une foi, pouvoit avoir deux morales. Quatre cents Prophetes promettent à Achab une victoire complete. Le Prophete Michée est disgracié pour lui avoir prédit sa défaite. La bataille se donne, et Achab est tué. Voilà ce qu'on gagne quand on ne cherche que des Docteurs qui flattent. La mortification caractérise la morale Chrétienne. Cette morale n'est pas du goût du monde ; mais en est-elle moins morale de Jesus-Christ ? et après tout, que gagne-t-on quand on ne goûte, quand on ne suit que les maximes du monde ? On se satisfait pour se perdre : *Gustavi paululum mellis*, disoit Jonathas, *et ecce morior* (*b*). Voilà le fruit de ces flatteuses directions, de cette vie molle.

Quoi de plus pitoyable que de détourner l'oreille pour ne pas entendre la vérité, et pour se tourner du côté des fables ! Tous ceux qui sont hors du sein de l'Eglise Romaine font-ils autre chose ? Et ceux qui ne se rendent point aux décisions du Souverain Pontife, ne détournent-ils pas l'oreille pour ne pas entendre la vérité, puisqu'ils préferent leur propre sens à celui de Jesus-Christ même, qui parle toujours par son Vicaire. Un pareil entêtement est autant l'effet du déréglement du cœur, que de l'esprit. L'orgueil vient toujours de cette double source. Quiconque fait mal, hait la lumiere ; et quiconque aime l'erreur, ferme l'oreille à l'oracle de la vérité.

Le temps de ma mort, dit saint Paul, est tout proche. Les Saints ne perdent guere de vue le tombeau ; nulle pensée plus salutaire. Qu'il est doux de pouvoir dire sur la fin de sa vie : J'ai combattu vaillamment ; j'ai achevé ma course ! Hélas ! chacun acheve sa course ; malheur à qui n'a pas été fidelle jusqu'au bout.

(a) 2. *Reg.* 23. (b) 1. *Reg.* 14.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ! Ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus, qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum, qui in cælis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis : donec transeat cælum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum. Qui autem fecerit et docuerit : hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre. Que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ! il n'est plus bon qu'à jeter dehors et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville batie sur une montagne ne sauroit être cachée, et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes des plus petits, et qui enseignera aux hommes a le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des cieux ; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

Du bon Exemple.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le bon exemple n'est pas une vertu de simple conseil, c'est une vertu de devoir et de précepte. Que votre lumiere luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Nous sommes indispensablement obligés d'être exemplaires, dès-lors que nous sommes Chrétiens. Le bon exemple est un bien auquel chacun a droit; en priver le public, c'est une injustice. La loi que nous professons, les vérités que nous croyons, la récompense que nous attendons, sont autant de titres de cette obligation et de ce droit.

Tous nos discours doivent être des leçons de piété, et nos actions autant de modeles. Un Chrétien fait peu de fautes qui ne soient une espece de scandale. Quel compte épouvantable n'auront pas à rendre à Dieu ces Chrétiens imparfaits, ces libertins, ces gens dont les mœurs sont si corrompues!

Nous sommes la bonne odeur de Jesus-Christ; quelle doit être la pureté de nos mœurs! Nous sommes la lumiere du monde; de quelle édification doivent être toutes nos œuvres! Nous sommes le sel de la terre; nos actions, nos paroles doivent servir de préservatif contre la corruption des mœurs, et devons-nous avoir une dévotion fade et sans goût.

La vie des Chrétiens doit être la vie des Saints; car il n'y a pas deux Religions, ni deux regles de mœurs dans le Christianisme. Désabusons-nous; une vie qui n'est pas exemplaire, n'est pas chrétienne; dans quelque état qu'on soit, on doit toujours le secours du bon exemple à ses freres et au public.

Mon Dieu! que j'ai à me reprocher sur ce point,

et quel compte terrible n'ai-je pas à vous rendre ! mais puisque par votre miséricorde vous me faites la grace de reconnoître mes égaremens, donnez-moi la grace et le temps de les réparer.

SECOND POINT.

Considérez de quelle utilité, de quel secours est le bon exemple. Nulle voie plus courte, nul remede plus efficace, nulle éloquence plus persuasive pour réformer les mœurs, que celle de l'édification.

Quel bien ne fait pas à la cour et dans tout un Royaume la piété exemplaire des Grands ! De quel secours ne sont pas dans une Communauté les bons exemples d'un Supérieur; et quel mauvais naturel peut tenir contre les bonnes mœurs et la vertu édifiante d'un pere et d'une mere dans leur famille ! L'esprit le plus bizarre, le cœur le plus mal né, les passions les plus violentes, tout cede à une modestie, à une piété, qui ne se démentent point. Les bons exemples apprivoisent les plus mauvais naturels. On se plaint des défauts et des inclinations vicieuses des enfans; mais ces enfans n'auroient-ils point aussi à se plaindre de ce que leurs parens les ont privés du secours de leurs bons exemples ?

Que ne peuvent pas sur l'esprit et sur le cœur d'une fille, la modestie, la régularité, la piété édifiante d'une mere qu'elle a sans cesse devant les yeux ? Jugeons-en par ce que fait tous les jours le mauvais exemple. Les bons exemples sont des censeurs muets, mais piquans, du déréglemens des imparfaits. Rien ne couvre tant de confusion les inférieurs, rien ne leur reproche plus vivement leur lâcheté, que les bons exemples de ceux qui les gouvernent. On peut dire que les bons exemples suppléent à tout.

Les bons exemples nous manquent-ils : ayons recours à ceux que nous ont donné les Saints. Leur vie est un trésor de bons exemples.

Quel renoncement plus parfait à la chair et au

sang que celui de saint Chrysostome ! quelle humilité de ce Saint dans les plus grands honneurs ! Chassé de son Siege Patriarcal, envoyé deux fois en exil, quelle constance dans la persécution ! quelle joie au milieu des adversités ! quel modele de la perfection chrétienne, que toute sa vie ! La vie des Saints est toute exemplaire : la nôtre peut-elle servir de modele ? et suivant nos exemples se feroit-on saint ? On fait ces réflexions ; elles sont vraies ; et comment les peut-on faire de sang froid ?

Mon regret, Seigneur, vous dit avec quels sentimens je les fais ; et j'espere qu'avec le secours de votre grace, ma conduite vous dira le fruit qu'elles me feront faire. Je n'ai donné que de mauvais exemples, je vais commencer dès ce jour à les réparer. Mon Dieu, quand pourrai-je dire comme votre Apôtre, *Imitatores mei estote sicut et ego Christi* : Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jesus-Christ.

Apirations dévotes durant le jour.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la loi du Seigneur.

Bonum æmulamini in bono semper. Gal. 4.

Ayez de l'ardeur pour ce qui est bon, dans la vue de faire toujours du bien.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PRENEZ aujourd'hui une demi-heure, ou du moins un quart-d'heure, pour examiner sérieusement, et dans le détail, si vous donnez par-tout de bons exemples à vos enfans, à vos domestiques, à vos inférieurs, à vos égaux. Tous vos discours sont-ils édifians ? votre air, vos ajustemens, vos manieres, tout est-il chrétien ? Tout est-il exemplaire ? Etes-vous

Etes-vous d'un grand exemple dans vos assemblées, dans vos repas ; et même jusque dans vos divertissemens ? Etes-vous d'une grande édification en public, au logis, à l'Eglise ? Ne vous contentez pas d'un examen précipité ou superficiel : voyez, en juge éclairé, integre et désintéressé, si ceux avec qui vous vivez, seroient fort parfaits en vous imitant en tout, et en ne suivant que vos exemples. Prenez ensuite vos résolutions et vos mesures, et que le jour ne passe pas sans que tout soit réformé, sans que tout soit réglé.

2.° Faites dès aujourd'hui toutes vos actions dans la pensée que vous voulez donner bon exemple. Ne paroissez à l'Eglise qu'avec une plus grande modestie, et avec un nouveau respect. Trouvez-vous aux heures ordinaires, avec ponctualité, où votre état, où votre devoir vous appelle. Faites réflexion, en parlant, en agissant, que vous êtes préposé pour donner en cela même bon exemple. Faites la priere du soir publiquement avec tous vos Domestiques, et servez-leur de modele par votre piété. Tâchez d'aller faire une visite aux pauvres dans l'hôpital. Donnez aujourd'hui tous les bons exemples que vous pourrez à vos inférieurs, au public, à vos freres ; et n'oubliez jamais, dans votre examen de conscience tous les soirs, d'examiner si vous avez été d'une vraie édification durant ce jour. C'est un devoir sur lequel bien des gens passent légérement, et qui nous fera un jour bien de la peine.

VINGT-HUITIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TREPASSÉS.

C'EST une sainte et salutaire pensée, dit l'Esprit-Saint dans le second Livre des Machabées (*a*), de prier pour les Morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Cette pensée est sainte, puisque la foi Chrétienne en est comme le principe, et la charité en est le principal motif. Elle est salutaire, non-seulement à ces Ames souffrantes, à qui les prieres des Fidelles sont toujours d'un grand secours, mais encore à ceux qui rendent cet important service à ces saintes Ames, qui, délivrées un jour de leurs cachots et de leurs peines, ne sauroient oublier dans le Ciel leurs bienfaicteurs.

Aussi l'Eglise a-t-elle toujours eu si à cœur cette charité si intéressante, qu'elle destine pour le moins un jour tous les mois pour offrir le divin sacrifice pour ces Ames, et c'est selon le même esprit que nous avons cru, dans ces Exercices de piété pour toute l'année, devoir choisir un jour tous les mois pour la commémoration des Fidelles Trépassés.

On ne doit pas s'imaginer que ce soit ici une pratique de dévotion nouvelle; l'Eglise, dès sa naissance, a toujours prié pour ses enfans, quand ils sont morts dans sa communion. Ces prieres étoient des supplications pour ceux qui en avoient besoin; et c'étoient des actions de graces pour ceux dont la mort étoit précieuse devant Dieu, et singuliérement pour ces Héros Chrétiens qui couronnoient leur vie par le martyre. Tertullien parle de ces deux sortes de mémoires dans un de ses Ouvrages, où il fait le dénombrement de plusieurs anciennes traditions.

(a) *Chap.* 12.

Pro natalitiis, dit-il, *annuâ die facimus.* Nous célébrons chaque année au jour de la mort des Martyrs, le jour de leur triomphe et de leur naissance dans la gloire. *Ex majorum traditione*, ajoute-t-il, *pro defunctis annuâ die facimus.* Et nous nous faisons un devoir, selon l'ancienne tradition de nos Peres, de prier pour les Fidelles Trépassés le jour anniverssaire de leur mort, offrant pour leur soulagement le divin sacrifice. *L. de Corona milit.*

Certainement c'est un devoir de piété dont l'Eglise n'a jamais dispensé les Fidelles; et quand l'Ecriture-Sainte n'en auroit pas parlé, dit saint Augustin, comme elle a fait dans les livres des Machabées, la seule autorité de l'Eglise auroit bien dû suffire pour nous obliger à prier pour les Morts, et à offrir pour eux le divin Sacrifice. *In Machabæorum libris legimus oblatum pro mortuis sacrificium; sed et si nusquam in scripturis veteribus omninò legeretur, non parva est Ecclesiæ universæ, quæ in hac consuetudine claret, auctoritas; ubi in precibus Sacerdotis quæ Domino Deo ad ejus altare funduntur, locum suum habet etiam commendatio Mortuorum. L. de cura pro mort. c. 1.*

Il ne faut pas douter, dit dans un autre endroit le même Saint, que les prieres, les sacrifices et les aumônes qu'on fait pour les Morts, ne leur soient utiles: *Neque negandum est Defunctorum animas pietate suorum viventium revelari, cùm pro illis sacrificium Mediatoris offertur, vel eleemosynæ in Ecclesia fiunt. Enchir.* 109. Mais, parce qu'entre les Morts, ajoute ce Pere, il y en a qui sont déjà reçus dans la céleste patrie, et à qui ces prieres ne sont pas nécessaires; qu'il y en a aussi à qui elles sont inutiles, parce qu'ils sont morts dans le péché, l'Eglise ne pouvant pas faire le discernement de ceux-là d'avec ceux qui peuvent en profiter, parce que, quoiqu'ils soient morts, ou sans avoir commis de péchés mortels, ou après les avoir expiés, ils ne sont pourtant pas morts sans taches, et sans quel-

que faute légere, elle offre le sacrifice, et les prieres pour eux en général : *Non existimemus ad Mortuos pervenire, nisi quod pro eis, sive altaris, sive orationum, sive eleemosynarum sacrificiis solemniter supplicamus. Quamvis, non pro quibus fiunt, omnibus prosint; sed iis tantum quibus dum vivunt, comparatur, ut prosint. Sed quia non discernimus qui sint, oportet pro regeneratis omnibus facere, ut nullus prætermittatur eorum ad quos hæc beneficia possint et debeant pervenire. L. cap. ult.* Ces Messes, ces prieres, ces bonnes œuvres ne sont pas toujours appliquées, dit saint Augustin, à ceux pour qui elles sont faites ; mais à ceux qui durant leur vie s'en sont rendus dignes par la pratique des vertus chrétiennes, et siguliérement par leur charité pour les morts.

Et certes l'état où sont les ames dans le Purgatoire, doit bien exciter notre compassion. Ce sont des ames justes qui souffrent beaucoup, qui brûlent dans un feu allumé par la colere d'un Dieu, et dont l'ardeur est proportionnée en quelque maniere à cette divine colere. Ce sont des ames prédestinées, qui souffrent au-delà de tout ce que l'esprit humain peut concevoir, de tout ce que nous pouvons jamais comprendre. Rien n'est comparable aux peines du Purgatoire, que celles de l'Enfer ; presque tous les Docteurs assurent qu'elles sont les mêmes, à la durée et au désespoir près. Un inconnu, un ennemi même vous feroit pitié si vous le voyez dans cet état. Et c'est votre ami, c'est votre frere, c'est une mere, c'est un pere qui brûle dans ces feux horribles, qui sent en même-temps tous les tourmens, et qui n'y brûle peut-être que pour vous avoir trop aimé, que pour avoir eu trop d'empressement à vous amasser du bien, que pour vous avoir laissé trop à votre aise. Est-il possible que leur malheur dont l'amour excessif qu'ils ont eu pour nous, est ou l'occasion ou la cause, ne nous touche pas, et que nous soyons insensibles à leurs gémissemens et à leurs prieres !

Ces ames affligées ne peuvent satisfaire à la justice de Dieu qu'en payant à la derniere rigueur ; mais vous pouvez satisfaire pour elles à peu de frais. Elles ne peuvent mériter aucune grace, quelque instance qu'elles fassent; mais vous pouvez la leur obtenir : une priere, une aumône, une mortification, la moindre bonne œuvre que vous offrirez à Dieu pour elles, pour les soulager ; tout cela vous coûte peu, et cela leur vaut beaucoup ; et vous le leur refuserez ! Vous en faites tous les jours davantage pour un étranger : et vous le refuserez à une mere, à un ami, à un pere !

Et ne croyez pas que le soulagement que vous procurez à ces ames souffrantes, vous soit peu avantageux : sachez qu'en soulageant les ames qui souffrent dans le Purgatoire, vous vous rendez service à vous-même. Redevables qu'elles vous seront de leur bonheur, vous oublieront-elles quand elles en jouiront ? Et que ne pourront-elles point obtenir du Seigneur en votre faveur, lorsque vos besoins leur seront si bien connus, que leur pouvoir auprès de Dieu sera si grand, et que leur charité sera plus épurée, et plus parfaite.

Mais ne vous trouverez-vous pas un jour dans le même état ! Espérez-vous d'être assez saint, assez pur au moment de votre mort ; d'avoir assez satisfait à la justice de Dieu, pour n'avoir pas besoin d'expiation, pour entrer au même moment dans le séjour des bienheureux ! Hélas ! parmi les justes même, qui est exempt du Purgatoire ? Quelle consolation, quel avantage d'avoir des amis dans le Ciel, et des amis qui nous voient dans les mêmes peines d'où nous les avons tirés. Ayant le pouvoir de nous soulager par leur puissant crédit auprès de Dieu, dans de si pressans besoins, seront-ils sourds à nos gémissemens ? seront-ils peu touchés de nos souffrances ? Et le Dieu des miséricordes, sachant la charité que nous avons eue pour les ames du Purgatoire, refusera-t-il de nous y appliquer les

bonnes œuvres de nos parens, et les prieres de l'Eglise ; lui qui nous assure en tant d'endroits de l'Evangile, que la miséricorde n'est que pour les personnes charitables ; et qu'on se servira pour nous de la même mesure dont nous nous serons servis. Avouons qu'on n'est jamais dur pour les ames du Purgatoire qu'on ne le soit pour soi-même, et qu'outre les motifs de la charité chrétienne, il est de notre intérêt de prier souvent pour les Morts.

L'Eglise n'a guere de pratique plus ancienne, ni d'usage plus constant. Peu de semaines où les jours de féries il n'y ait quelques prieres pour les Morts ; peu d'Ordres Religieux un peu anciens, où l'Office pour les Morts ne suive souvent celui de la férie. C'est cette dévotion si intéressante, c'est ce devoir de piété pour les Morts, qui nous ont fait choisir ce jour comme le seul de ce mois exempt d'une fête particuliere. L'Office simple de sainte Agnès, que l'Eglise fait en ce jour, n'empêche pas qu'on ne puisse dire à la Messe l'Oraison pour les Morts, sur-tout si c'est la seconde férie.

La Messe est celle qu'on dit ordinairement pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la messe est celle qui suit.

Fidelium, Deus, omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis et regnas, etc.

O Dieu ! le Créateur et le Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés ; afin qu'elles obtiennent, par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'elles ont toujours souhaité, vous qui étant Dieu, vivez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis : Audivi vocem de Cœlo, dicentem mihi : Scribe, beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis. Opera enim illorum sequuntur illos.

AU même temps : j'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur : dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent.

On a déjà dit que le livre de l'Apocalypse, est le livre des Visions toutes mystérieuses que saint Jean eut dans l'Isle de Pathmos, où il avoit été relégué pour la Foi. Le chap. 14 d'où l'Epître de cette Messe est tirée, parle du Jugement dernier et du bonheur des Elus de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur. Et certes, sans ce bonheur, que sert tout autre ! Mourir dans le Seigneur, c'est mourir en prédestiné, c'est mourir dans son amitié, c'est mourir comme les Saints sont morts, c'est entrer dans la joie du Seigneur pour n'en jamais sortir, c'est prendre possession de Dieu même.

Toute la vie ne nous est donnée que pour faire une telle mort. En sommes-nous beaucoup occupés durant la vie ? Que sert à l'homme d'avoir vécu dans l'abondance et dans l'éclat ? Que sert à l'homme d'avoir possédé de grands trésors, d'avoir gagné tout l'Univers, s'il vient à se perdre ? et que donnera-t-il en échange pour soi-même ? Ah ! heureux, heureux qui meurt dans le Seigneur. Alors plus d'écueils à éviter, plus d'ennemis à appréhender, plus de disgrace à craindre.

On a fait alors sa fortune sans craindre ni revers, ni concurrens, ni envieux. On est arrivé au

port, on ne craint plus ni vents, ni pirates. Douleurs, tristesses, maladies, inquiétudes, tous chagrins, ni tempêtes est banni du séjour des Bienheureux; rien de fâcheux n'approche de cette sainte Cité; une joie pure et pleine, un calme inaltérable une gloire réelle et rassasiante regnent dans cette heureuse patrie, dont on est déclaré Citoyen à cette précieuse mort: et l'on travaille et l'on pense à une autre fortune durant la vie!

Une mort sainte est le fruit d'une sainte vie. Qu'il en coûte peu d'être homme de bien! Que la mortification soit amere, que la violence soit pénible, que les travaux soient longs et continuels; une éternité ne sera-t-elle pas assez longue pour se reposer? Et ce repos si délicieux ne nous dédommage-t-il pas abondamment de nos fatigues? Comprenez quel malheur c'est de ne pas mourir dans le Seigneur.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

IN illo tempore: Dixit Jesus turbis Judæorum: Ego sum Panis vivus qui de Cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum: et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes: Quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? Dixit ergo eis Jesus: Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii Hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habitis vitam in vobis. Qui manducat meam car-

EN ce temps-là: Jesus dit à un grand nombre de Juifs: je suis le Pain vivant qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entre eux, disant: Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger? Et Jesus leur dit: En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne bûvez de son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ce-

nem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

lui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

La Mort est douce aux gens de bien, et terrible aux pécheurs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est aussi naturel qu'une bonne vie soit suivie d'une bonne mort, et qu'une vie déréglée soit suivie d'une mort funeste, qu'il est naturel qu'un bon arbre produise de bons fruits, et qu'un mauvais arbre en produise de mauvais. La mort est l'écho de la vie ; c'est-à-dire, qu'elle répete fidellement toute la vie, ou disons mieux, ce qu'on est durant la vie, tel se trouve-t-on à la mort.

Quelle extravagance de s'attendre qu'un homme qui n'a jamais su parler durant toute sa vie, que la langue de son pays, parle, à la mort, une langue étrangere ! On a été mondain, libertin, irréligieux toute sa vie, et l'on espere de mourir Chrétien : est-ce une moindre merveille ?

S'il arrive quelquefois qu'un grand pécheur meure bien, n'est-ce pas une espece de miracle ? Les libertins même le regardent-ils autrement ? Quelle consolation, bon Dieu, de ne pouvoir être sauvé que par miracle ! Les méchans doivent-ils faire plus de fonds pour leur salut sur ces miracles, que les malades désespérés en doivent faire des guérisons miraculeuses pour le rétablissement de leur santé.

Il faut mourir : quel arrêt ! il est porté, il est irrévocable. Il faut mourir. O parole terrible à un homme qui n'a jamais pensé à la mort, qui a eu horreur toute sa vie de la pensée de la mort, à qui la seule pensée de la mort a paru un supplice ? Quel

trouble, quel désordre ne cause point dans l'ame d'un pécheur les cruels remords qu'elle y fait naître? car c'est alors qu'on en sent toute la pointe, et qu'on en pénetre tout le sens.

Il faut mourir, c'est-à-dire, il faut quitter son bien, sa maison, ses charges, ses amis; il faut dire adieu pour jamais à tous les plaisirs de la vie; il faut aller paroître devant Dieu, et lui rendre compte de ses désirs, de ses actions, pour en être jugé. Que de choses à quitter, que de choses à pleurer, que de choses à faire, que de choses à craindre! et l'on n'a qu'un moment pour tout cela. Le procès est instruit, on porte dans sa propre conscience les preuves de tous les faits. Dieu irrité est sur le point de le juger et de se venger lui-même de tant d'insultes. Le péché même; oui ce péché qui avoit tant de charmes, n'est plus qu'un monstre, et s'éleve contre le pécheur: *Peccatum meum contra me*. O mort des pécheurs, que tu es funeste! Le souvenir du passé épouvante, la vue du présent accable, la crainte de l'avenir jette dans le désespoir. O mort des pécheurs! terrible mort! mort cruelle, qui seule vaut un enfer!

SECOND POINT.

Considérez quelle douce consolation, quels sentimens de joie cause la nouvelle du gain d'un procès important; celle du rappel d'un long et triste exil; la nouvelle enfin d'une victoire complete qui nous assure une couronne: tout cela se trouve, s'expérimente, se sent à la mort des Justes, et cent fois plus que tout cela. C'est un triste exil qui finit, une continuité de maux qui cesse, une vicissitude d'orages, de craintes et de dangers qui expire; un bonheur pur, plein, rassasiant, éternel, qui commence; une source d'inquiétudes, de regrets, de chagrins, qui tarit pour jamais.

Les ames des Justes sont dans la main de Dieu; la mort ne les affligera point: quand c'est Dieu qui

nous soutient, qui nous porte, qu'a-t-on à craindre ? C'est proprement la vue d'un Dieu irrité, qui rend la mort si affreuse; Dieu seul peut la rendre douce. On meurt toujours content quand on meurt Saint.

Quand on n'est pas attaché à la vie, on la quitte sans peine et regret; et quand on pense qu'on ne meurt que pour vivre toujours, on meurt même avec plaisir. Peut-on craindre beaucoup de tomber entre les mains de Dieu, quand on l'a aimé et qu'on l'aime ? Et quand on l'aime, on est toujours assuré qu'on en est tendrement aimé.

Ce n'est pas pour nous nourrir seulement, que Jesus-Christ nous donne son précieux Corps et son sang, c'est pour nous faire vivre; et cette éternelle vie commence toujours au commencement de la mort.

Que le souvenir du passé console le Juste mourant ! que le présent lui plaît ! Et de quelle joie ne comble pas une ame Sainte, l'espérance si bien fondée sur les miséricordes de Dieu, d'une éternité bienheureuse ? La mort des Justes est comme un avant-goût du bonheur éternel.

A la vérité, la vue de ses péchés peut être à un homme de bien un juste sujet de crainte; mais la vue du Crucifix rassure merveilleusement une ame pure; et les prieres de l'Eglise, les secours des Saints, et sur-tout de la Reine des Saints, la présence de Jesus-Christ même; tout cela inspire aux Justes, à ce dernier moment, une certaine confiance en la miséricorde de Dieu, que ni la tentation, ni le trouble même, ni l'horreur naturelle de la mort ne sont pas capables d'ébranler.

Bon Dieu ! quelle différence entre la mort des Justes et la mort des impies ! C'est durant la vie qu'on opte.

Chose étrange ! nous estimons si fort les Saints, nous louons tant les Saints; quand suivrons-nous leurs exemples ? Mon Dieu, me saurai-je bon gré de m'être contenté d'avoir pour eux des sentimens

d'estime et de vénération, sans me mettre jamais en devoir d'imiter leur conduite ? Et eux-mêmes auroient-ils été si heureux, se seroient-ils faits Saints s'ils eussent vécu comme je vis ?

Ne permettez pas, Seigneur, que ces réflexions me soient un nouveau sujet de regret à cette derniere heure; et que, tandis que je prie pour ces ames, qui, pour de si légeres fautes, souffrent de si horribles peines, je néglige cette salutaire pénitence, qui, quoique légere, peut par votre miséricorde me délivrer de si cruels tourmens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati qui in Domino moriuntur. Appoc. 14.

Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur.

Moriatur anima mea morte Justorum, et fiant novissima mea horum similia. Num. 23.

Que j'aie le bonheur de mourir de la mort des Justes, et que ma fin soit semblable à la leur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° EXAMINEZ comment vous vous êtes acquitté jusqu'ici de votre devoir à l'égard des ames du Purgatoire. Vous y avez des amis, des parens; tous les Fidelles qui y sont enfermés sont vos freres : qu'avez-vous fait pour les soulager ? Vous ne manquez pas de moyens : ce pere qui vous a élevé avec tant de soins, cette mere qui vous aimoit avec tant de tendresse, et qui ne souffrent peut-être encore que pour vous avoir trop aimé, gémissent depuis leur mort dans ces feux terribles, et implorent votre secours : ceux qui vous ont laissé de si grands biens; ces amis qui vous ont rendu tant de services importans; toutes ces ames affligées, souffrantes; plusieurs même profondément abandonnées, oubliées : toutes s'écrient, en levant les mains, pour ainsi dire, et les yeux vers vous : *miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus*

Domini tetigit nos. O vous ; qui nous avez témoigné tant d'amitié, lorsque nous vivions encore parmi vous ; ô vous, qui pouvez à présent nous rendre à peu de frais de si grands services, ayez pitié de nous. Examinez donc aujourd'hui ce que vous avez fait pour elles. Quelles prieres ? quelles aumônes ? quelles bonnes œuvres ? Combien des Messes avez-vous fait dire pour leur soulagement ? Avez-vous acquité les legs pieux dont vous êtes chargés ? Avez-vous fait les restitutions que doit votre héritage ? Combien de pauvres ames souffrent dans le Purgatoire depuis un grand nombre d'années, par la dureté et l'avarice impie de leurs héritiers et de leurs enfans ? Quelle cruauté ; mais quel crime ! Que le jour ne passe pas sans vous être acquittés de ces devoirs si importans.

2.° Faites-vous une loi de ne passer aucun jour sans faire une priere particuliere, ne fût-ce qu'un *De profundis*, pour les ames du Purgatoire ; faites dire aujourd'hui une Messe si vous le pouvez, ou du moins entendez-la pour elles. Que toutes les bonnes œuvres, toutes les aumônes que vous ferez en ce jour, soient pour leur soulagement ; c'est une pratique de piété très-louable, de finir toujours la priere du soir par une priere pour les Morts. La charité qu'on a pour ces heureux captifs est un puissant moyen d'obtenir la grace de mourir de la mort des Justes. Peu de Villes où il n'y ait chaque mois une Indulgence pour les Morts. N'oubliez rien pour gagner en leur faveur cette Indulgence. Le zele que vous aurez pour soulager ces ames affligées, ne sauroit manquer de vous être avantageux. Vous aurez besoin des suffrages des Fidelles après votre mort, soyez plein de charité pour ces saintes ames durant votre vie ; si vous voulez que Dieu vous applique les prieres et les bonnes œuvres qu'on fera pour vous après votre mort. Mais quel bonheur, quelle consolation pour vous, si vous avez été si heureux que de délivrer, que de

soulager seulement une seule de ces saintes ames ! Quel secours n'en devez-vous pas attendre dès qu'elle jouira de Dieu dans le Ciel ! Faites tous les jours, s'il se peut, une aumône pour les ames du purgatoire et dites l'Office des Morts pour elles, du moins une fois le mois.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINT FRANÇOIS DE SALES, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT François de Sales, d'une des plus nobles et des plus anciennes Maisons de Savoie, si célebre par son zele et par sa piété, l'Apôtre de ces derniers temps, un des plus beaux ornemens de l'Episcopat, un des plus grands Saints de l'Eglise, naquit le 21 du mois d'Août de l'an 1567, au château de Sales dans la Savoie.

La Comtesse sa mere, de l'illustre Maison de Sionas, voulut se charger de sa premiere éducation, et le former de bonne heure à la vertu. Les heureuses dispositions du fils rendirent bientôt efficaces les soins de la vertueuse mere. Les exercices d'une piété prématurée furent les seuls amusemens de son enfance. La tendresse pour les pauvres, dans un âge si peu sensible aux miseres d'autrui, fut un présage de sa charité extraordinaire. Non-seulement il leur donnoit tout ce qu'il recevoit pour ses petits divertissemens, mais il se retranchoit même de sa nourriture, quand il n'avoit d'autre moyen de les assister.

Le progrès qu'il fit dans les sciences répondit à celui qu'il avoit fait dans la piété. Il avoit l'esprit vif, solide, pénétrant, et naturellement poli ; un fond d'éloquence peu commun ; une mémoire heureuse : toutes ces rares qualités en firent depuis un des plus savans, aussi bien qu'un des plus saints Prélats de l'Eglise.

Il fut envoyé à Paris au College des Peres de la Compagnie de Jesus. Il y fut reçu avec cette heureuse prévention qui l'accompagnoit par-tout. Il étudia en Philosophie et en Théologie, sous le savant Jésuite Maldonnat, et apprit sous le célebre Genebrard la langue Hébraïque et la langue Grecque.

Mais quelque progrès qu'il fît dans toutes ces sciences, il en faisoit encore de plus considérables dans celle du salut. Les exercices de piété étoient le seul délassement qu'il prît dans ses études. Sa ferveur dès-lors eut besoin d'être modérée.

Considérant les grands avantages qu'on trouve dans les Congrégations érigées en l'honneur de la sainte Vierge, chez les Peres Jésuites, non-seulement pour se conserver dans l'innocence, mais encore pour faire de grands progrès dans la vertu, il voulut s'y enrôler, et il y fut reçu. Sa piété le mit bientôt à la tête de cette édifiante jeunesse. On ne peut dire les grands biens que firent ses bons exemples. Il communioit tous les huit jours, et portoit le cilice trois jours de la semaine : et voulant se consacrer à Dieu d'une maniere plus parfaite, il fit vœu de chasteté perpétuelle devant l'image de la sainte Vierge, dans l'Eglise de Saint-Etienne-des-Grès.

L'ennemi du salut ne put voir tant d'innocence et de vertu dans un âge si foible. Il attaque le jeune Comte par la tentation la plus capable de l'accabler. Il lui suggere que quelque bonne volonté qu'il ait, quelque parti qu'il prenne, il doit être damné. L'horreur de l'enfer, l'état affreux de réprouvé, la frayeur et le trouble jettent le Saint dans une mélancolie profonde. Il en alloit être accablé, lorsque jetant les yeux sur une Image de la sainte Vierge, ranimé d'un nouveau courage : Si je suis assez malheureux, s'écrie-t-il, pour mériter d'être éternellement dans la disgrace de Dieu après ma mort, je veux du moins avoir la consolation de l'aimer de

tout mon cœur durant toute ma vie. Une priere si éloignée des sentimens d'un réprouvé, dissipa les brouillards, confondit le démon et ramena le calme.

Ayant achevé ses études à Paris, il fut envoyé dans la célebre Université de Padoue, pour y étudier en Droit sous le fameux Pancyrole. Il y choisit d'abord le Pere Possevin, Jésuite, pour son Directeur, qui trouvant dans ce jeune homme un cœur selon celui de Dieu, le cultiva avec soin, et n'oublia rien pour le rendre capable des grands desseins qu'il avoit reconnu que Dieu avoit sur cette grande ame.

La grande réputation où étoit le jeune Comte, porta ses Compagnons d'Etude à tenter sa vertu et à tendre un terrible piege à sa chasteté. Sous prétexte d'une bonne œuvre, ils le menent chez une fameuse courtisane qui contrefaisoit la dévote, et l'y laissent seul. Le combat qu'il eut à soutenir contre ses artifices et son effronterie, fut si violent, qu'il ne put se tirer du danger qu'en lui jetant à la tête un tison de feu, et en prenant la fuite. Cette victoire le rendit encore plus circonspect; il se bannit des compagnies des jeunes gens, et redoubla ses pénitences.

En retournant en Savoie, il voulut passer par Lorette. Ce fut dans cette sainte Chapelle où sa dévotion envers la sainte Vierge lui fit goûter des douceurs qui sont au-dessus de tout ce qu'on peut penser. Il y reçut des graces très-singulieres. Il y renouvela le vœu de chasteté perpétuelle qu'il avoit fait à Paris, et la résolution qu'il avoit prise à Padoue d'embrasser l'état Ecclésiastique; et à peine étoit il arrivé à Annecy qu'il l'exécuta. La Prévôté de l'Eglise Cathédrale ayant vaqué, malgré sa répugnance il en fut pourvu; et ayant pris les Ordres sacrés, il ne pensa plus qu'à remplir avec ferveur les devoirs de sa dignité et de son Ministere.

Claude de Granier son Evêque, qui le chérissoit tendrement, et qui le regardoit déjà comme son

successeur, lui ordonna de prêcher : il le fit avec tant de succès, que son premier sermon fut suivi de trois conversions éclatantes.

Jamais Prédicateur ne fut tant goûté ; nul aussi ne fit tant de fruit. Et ce fut dès-lors qu'on dit communément qu'il n'étoit pas possible, quelque obstiné qu'on fût, de résister à la ferveur de François de Sales à l'Autel, ou à son éloquence en Chaire. Il parcouroit sans cesse les villages et les hameaux, pour instruire une infinité de pauvres gens qui vivoient dans le Christianisme presque sans le connoître ; et ses premieres courses Apostoliques firent tant de conquêtes à Jesus-Christ, que l'Évêque et le Prince le déclarerent Missionnaire du Chablais ; et l'on ne douta plus qu'il n'en dût être bientôt l'Apôtre.

François de Sales ayant reçu sa mission, part pour aller chercher l'ennemi ; et sans craindre ni les obstacles ni les dangers, il va attaquer l'Hérésie jusque dans ses derniers retranchemens. La vue des Eglises abattues, des Monasteres ruinés et des Croix renversées, redoublent son zele. Plein de ce courage et de cette confiance qui font les Héros Chrétiens, il entre dans Thonon, à travers les huées et les insultes des Protestans. La patience, la modestie et la douceux furent les seules armes dont il se servit pour parer aux affronts et à la malice de ce peuple furieux. Sa modération et sa vertu apprivoiserent ces esprits et ces cœurs apostats. Il parle, et il convainc et il touche ; on l'écoute, et on se convertit. Tout le parti Protestant en est alarmé ; les Ministres prennent enfin la résolution de s'en défaire. François averti de leur dessein, n'en devient que plus zélé, et désarme ses assassins par sa présence. On lui ferme les hôtelleries, et il passe les nuits dans les bois. La calomnie succede à tant de cruautés ; on l'appelle magicien, sorcier ; on jure même de l'avoir vu au sabbat. Notre Saint désarme tout l'enfer par sa confiance en Dieu et par sa patience.

Le Baron d'Hermance, averti des conspirations qu'on faisoit contre sa vie, veut lui donner une escorte; il la refuse, disant qu'il étoit entré dans le Chablais en Apôtre, et qu'il y resteroit comme tel. On défend si sévérement de l'écouter, qu'il se voit plusieurs jours au milieu de la Ville aussi solitaire que s'il eût été au milieu d'un désert. Il ne laisse pas d'y venir tous les jours des Allinges. La pluie, la neige, les glaces, les vents les plus furieux, la nuit même, ne furent jamais capables de l'empêcher de se mettre en chemin. Le froid le saisissoit quelquefois jusqu'à le rendre presque immobile, et le mettre en danger d'en mourir; mais rien ne put jamais arrêter, ni même modérer son zele. Il passe les nuits exposé à la pluie et à tous les frimas. Il se traîne sur une planche couverte de glaçons, pour aller instruire au-delà d'un ruisseau quelques paysans nouvellement convertis : il s'expose à tous les dangers; il dévore tout pour le salut de ce pauvre peuple. Aussi, si ses travaux sont excessifs, ses conquêtes sont immenses. Les Bailliages de Gex, de Ternier, de Gaillard, rentrent dans le sein de l'Eglise; tout le Chablais est converti; rien ne peut résister, ni à la force de ses discours, ni à la vertu de ses exemples. Et par un miracle dans lequel paroît si visiblement le doigt de Dieu, comme un agneau parmi les loups, en danger évident d'en être dévoré, il change en agneaux, par sa sagesse, par sa modération et sa piété, les loups même.

Il fait des controverses; il offre huit ou dix fois de disputer ou de conférer avec les Ministres sur les points contestés : mais bien loin d'accepter la conférence, on traite avec de nouveaux assassins pour lui ôter la vie.

Le bruit de ces merveilles se répandit dans toutes les Cours. Le Pape envoya un bref au Saint, où après l'avoir félicité de ses merveilleux succès, il lui ordonne de se rendre à Geneve pour conférer

avec Beze. Le fameux Apostat le reçut avec honneur, l'écouta avec plaisir : il fut convaincu par ses raisons, il fut même touché jusqu'aux larmes; mais il ne se convertit pas, parce qu'il différa trop de se convertir : et après les plus belles promesses faites à notre Saint, Beze mourut apostat, à Geneve.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que François travailloit dans le Chablais, et tout le Chablais étoit déjà converti. Les Croix relevées par tout le pays, les Eglises rebâties, le culte divin rétabli, étoient les fruits de ses travaux apostoliques. La ville de Thonon qui n'avoit que sept Catholiques quand le Saint y étoit entré, comptoit plus de six mille nouveaux convertis, et dans tout le Chablais et les Bailliages de Ternier, de Gaillard et de Gex, plus de soixante et douze mille. Ce qui fit dire au célebre Cardinal du Perron, que s'il ne s'agissoit que de convaincre les Huguenots, il se promettoit d'en venir à bout; mais que pour les convertir, il falloit les envoyer à François de Sales.

On a certainement de la peine à comprendre comment un seul homme, en si peu de temps, a pu faire tant de merveilles, ou ne pas succomber à tant de travaux. Il prêchoit plusieurs fois tous les jours, et il faisoit des instructions particulieres, et des conférences publiques. Peu de malades qu'il ne visitât : peu de personnes abandonnées qu'il n'allât chercher jusque dans les hameaux et dans les chaumieres les plus reculées. Il entendoit les confessions jusque bien avant dans la nuit, portoit lui-même les derniers Sacremens, assistoit même assez souvent aux funérailles. Rien n'échappoit à ses soins. Son zele s'étendoit par-tout; il mesuroit sa charité aux besoins, et non pas à la qualité des personnes; et se faisant tout à tous, il les gagnoit tous à Dieu.

Tel étoit saint François de Sales, lorsque l'Evêque de Geneve le demanda pour son Coadjuteur.

La résistance du Saint fut le seul obstacle qu'on eut à vaincre. Il fallut obéir ; ce qui l'obligea d'aller à Rome. Le Pape Clément VIII le recut comme l'Apôtre du Chablais, l'admira comme un des plus savans Prélat de son temps, et l'honora comme le plus grand Saint qu'eût alors l'Eglise. Le savant Pape ayant été témoin de sa capacité, se leva de son siege en présence de tous les Cardinaux, et l'embrassant tendrement lui dit ces paroles de l'Ecriture : *Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne, et de la source de votre cœur, et faites que l'abondance de ces eaux se répande dans toutes les places publiques, afin que tout le monde en puisse boire et s'y désaltérer* (a). Le Pape le déclara ensuite Evêque de Nicopolis, Coadjuteur et Successeur de l'Evêque de Geneve.

Saint François de Sales ne fut pas plutôt de retour en Savoie, que les affaires de la Religion l'obligerent d'aller à Paris. Il y fut reçu du Roi Henri IV, et de toute la Cour, avec cette respectueuse vénération qui accompagne par-tout les Saints. L'estime et la confiance que le Roi eut pour lui, et les témoignages qu'il lui en donna, lui attirerent une calomnie. On voulut le rendre suspect au Roi, mais il fut bientôt justifié ; et la malice de ces envieux ne servit qu'à augmenter l'amour et l'estime du Prince pour saint François de Sales. Le Roi lui offrit des Bénéfices, des pensions, et même l'Evêché de Paris ; mais le Saint refusa tout. Sa piété, sa douceur, ses belles manieres, son désintéressement charmerent toute la Cour ; il y prêcha, mais avec quel succès ? les grandes conversions qu'il y fit furent les fruits des beaux exemples qu'il y donna ; et il obtint du Roi le rétablissement de la Religion Catholique dans le Bailliage de Gex ; ce qui étoit le principal motif de son voyage.

En s'en retournant dans son Eglise, il apprit la mort de son Prédécesseur. Il se prépara à son sacre

(a) *Prov.* 5.

par une retraite ; et ce fut dans cette auguste cérémonie qu'il reçut avec la plénitude du Sacerdoce la plénitude de l'Esprit de Dieu.

Ce nouveau caractere donna un nouvel éclat à sa haute vertu. Il voulut faire d'abord la visite de son Diocese, et il la fit à pied. Nul hameau sur des rochers si escarpés qui fût jamais hors de la portée de son zele. Il passe au milieu de Geneve sans se déguiser. Il devient l'arbitre de tous les différens. Avec quelle sagesse, mais avec quel succès s'acquitta-t il des négociations importantes dont les Souverains Pontifes l'honorerent. Comme Ange de paix, il accorde l'Archiduc avec le Clergé de Franche-Comté ; comme Légat du Saint Siege, il réforme les Abbayes de Taloires, d'Abondance, de Puitdorbe, de Sainte-Catherine et de Six ; comme un bon Pasteur, il nourrit ses ouailles du pain de la parole de Dieu, expose cent et cent fois sa vie pour leur salut, et attire mille bénédictions sur son Diocese.

Sa réputation croissoit avec ses jours. Les Princes s'empressent à l'envi de lui donner des marques éclatantes de leur estime. Il refuse plusieurs riches Abbayes que Henri IV lui avoit offertes, et même le chapeau de Cardinal que Léon XI lui donnoit. Paul V, lui demande son sentiment sur la fameuse question *de Auxiliis*. Il est consulté de toutes parts, comme l'oracle de son siecle. Et ce qui paroît incroyable, cette foule d'occupations, dont les moindres auroient épuisé le zele des plus infatigables Prélats, n'empêche pas notre Saint de prêcher plusieurs fois le Carême à Annecy, à Grenoble, à Dijon, à Chambery, et de faire réguliérement tous les ans la retraite spirituelle dans le College des Peres Jésuites.

Tandis que le saint Evêque répandoit son zele par-tout, il apprit qu'on l'avoit accusé auprès de Sa Sainteté, de ne veiller pas avec assez de soin a bannir de son Diocese les livres hérétiques, ou sus-

pects, lesquels étoient lus avec avidité par les nouveaux Catholiques. Le Saint qui, jusqu'alors n'avoit employé qu'une patience invincible contre les traits de la calomnie, qui certainement ne l'a pas épargné, fit bien voir, par la vivacité avec laquelle il se justifia, l'horreur qu'il avoit d'une si pernicieuse négligence.

Son zele pour le salut des ames étoit immense; mais il voulut le rendre éternel, en composant cet excellent livre de l'Introduction à la Vie dévote, qui seul, au sentiment de tant de grands hommes, vaut tous les autres livres de piété, et dont tous les peuples, les Rois et les Souverains Pontifes ont fait de si magnifiques éloges.

A peine cet ouvrage admirable portoit la réformation des mœurs et la dévotion dans tous les états, qu'un Prédicateur violent et indiscret, l'accusant de relâchement, déclama si fort contre lui, qu'il poussa la passion jusqu'à brûler ce livre publiquement en chaire. Saint François de Sales en fut averti, et tout son ressentiment se réduisit à dire, qu'il souhaitoit que le cœur de ce Religieux fût aussi embrasé du feu du divin amour, que son livre venoit de l'être par les flammes.

Mais rien ne fut plus digne d'un grand Saint, rien ne pouvoit être plus utile à toute l'Église, que l'institution de l'Ordre célebre de la Visitation, qu'on peut nommer une des plus nobles portions du troupeau de Jesus-Christ, et un des plus beaux ornemens de l'Église.

Ce fut le sixieme de Juin de l'année 1610, jour de la fête de la sainte Trinité, que la célebre Madame de Chantal fille de Monsieur Fremiot Président à Mortier du Parlement de Dijon, avec Mademoiselle Faure fille du Premier Président de Savoie, et la vertueuse Mademoiselle de Brechar du Nivernois, commencerent, sous la direction de saint François de Sales, l'établissement de ce nouvel Institut, qui semble renfermer ce que tous les autres

ant de plus parfait, et qui fleurit aujourd'hui par tout le monde Chrétien, avec l'édification et l'admiration de tous les Fidelles. Le saint Fondateur après les avoir confessées et communiées, leur donna des Regles pleines de sagesse et de douceur, dans lesquelles toute la perfection chrétienne, réduite comme en art, devient le fruit d'une vie douce et aisée. C'est ce Saint Ordre, le grand ouvrage de notre Saint, qui se trouve aujourd'hui répandu avec tant d'éclat par tout l'univers, et qui après un siecle, conserve encore toute la vigueur de son premier esprit, et compte plus de six mille et six cents Religieuses, qui édifient toute l'Eglise par leurs vertus, et sont l'objet de la vénération de tous les peuples.

Ce fut peu de temps après, que saint François de Sales composa son Livre admirable de l'Amour de Dieu, qu'Alexandre VII nommoit un Livre d'or, et dont tant d'illustres Prélats ont fait l'éloge. « Dans le livre de l'Introduction à la Vie Dévote, » dit le célebre Evêque de Vence, Monsieur de » Godeau, François est un Ange qui conduit de » jeunes Tobie dans le voyage de cette vie; dans » le Traité de l'Amour de Dieu, c'est un Séraphin » brûlant qui répand le feu de l'Autel céleste dans » le cœur des parfaits. Celui-ci apprend à voler; » celui-là, à marcher dans les voies de l'Evangile » d'une maniere simple, mais assurée; l'un donne » le pain des forts aux ames fortes, l'autre présente » du lait à ceux qui ne sont pas capables d'une » nourriture plus solide. »

Saint François de Sales donna plusieurs autres ouvrages de piété, également solides et pleins de cette onction que l'Esprit-Saint peut seul répandre. Aussi Alexandre VII, dans la Bulle de sa Canonisation, déclare que les écrits salutaires de ce Saint sont comme autant de flambeaux ardens qui portent le feu et la lumiere dans toutes les parties du corps de l'Eglise.

Ce grand Saint ayant reçu ordre du Duc de Savoie, en 1622, d'aller à Avignon joindre le Prince et la Princesse de Piémont; et de-là étant venu à Lyon où se trouvoit le Roi Louis XIII avec toute la Cour, il en reçut de nouvelles marques d'estime et de vénération. Il leur donna aussi de nouvelles preuves de son zele. Il prêcha dans l'Eglise du grand College des Peres Jésuites, et quoique sa santé fût affoiblie, il se livra à toutes les bonnes œuvres, chacun ayant recours à lui dans ses besoins spirituels.

Le jour de Noël il donna l'habit à deux Filles de la Visitation, prêcha sur le Mystere du jour, et eut plusieurs entretiens de piété avec la Communauté. Le jour de Saint Jean, il s'aperçut que sa vue et ses forces diminuoient, il ne laissa pas de dire la Messe. Il fut ensuite chez le Duc de Nemours, pour remettre bien dans son esprit ces mêmes Officiers du Duché de Genevois, qui en avoient si mal usé avec lui; et il obtint leur grace. Sur le soir il eut une défaillance qui fut suivie d'une apoplexie.

Dès qu'on eut appris qu'il étoit dangereusement malade, tout le monde accourut pour le visiter. Les Peres Jésuites de la Maison de Saint-Joseph, furent les premiers qui lui rendirent ce devoir. Dès qu'il les aperçut: *Vous me voyez*, leur dit-il, *mes Peres, dans un état où je n'ai plus besoin que de la miséricorde de Dieu, demandez-là lui pour moi; j'attends tout de sa bonté. Il y a long-temps que je lui ai fait un sacrifice de ma vie.* Enfin, le 28 Décembre de l'année 1622, fête des Saints Innocens, ce saint Prélat, révéré des peuples, honoré des Princes, aimé des Souverains Pontifes, et ce qui est bien remarquable, respecté des Hérétiques même, dont il étoit le fléau, rendit à Dieu son esprit pur et innocent, avec la même tranquillité avec laquelle il avoit vécu. Ce fut à huit heures du soir, dans la chambre du Jardinier du Monastere de la Visitation

Visitation qui est en Belle-Cour, âgé de cinquante-six ans, la vingtieme année de son Episcopat.

Dès qu'on fut assuré de sa mort, on l'ouvrit pour l'embaumer : et ce fut alors qu'on s'aperçut que sa grande douceur qu'on a si fort admirée en lui, ne lui étoit pas naturelle ; car on trouva son fiel durci et partagé en plusieurs petites pierres, par la violence continuelle qu'il s'étoit faite pour dompter la colere à laquelle il étoit naturellement sujet.

Le bruit de sa mort s'étant répandu, le concours et la dévotion du peuple furent extraordinaires. Son corps fut porté à Annecy, avec une pompe digne du mérite du Saint, et du zele respectueux du peuple. Il fut mis dans l'Eglise du premier Monastere de l'Ordre de la Visitation; et son Cœur qu'on voit encore aujourd'hui tout entier, enchâssé dans un double cœur d'or, est resté à Lyon dans le célebre Monastere de la Visitation, qui est en Belle-Cour, fondé par le Saint, et par l'illustre Mere de Chantal, l'an 1615, peu à près celui d'Annecy : la Providence ayant voulu que celles de ses Filles que le Saint avoit le plus chéries durant sa vie, possédassent son Cœur après sa mort.

Le Roi Louis XIII étant tombé malade à Lyon, l'an 1630, Sa Majesté désira de voir le Cœur de saint François de Sales, qui lui fut porté par le Pere spirituel du Monastere. La prompte et la miraculeuse guérison du Roi ne servit pas peu à accroître la dévotion qu'on avoit pour ce Saint. Ce grand et pieux Monarque voulant lui marquer sa reconnoissance, fit faire une boîte d'or pour enchâsser cette précieuse Relique.

Quelques années avant la Canonisation de ce grand Saint, le Duc de Mercœur ayant reçu par la même Relique une pareille faveur, la Duchesse de Vendôme sa mere fit faire une boîte d'or qui renferme tout le Reliquaire.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui ad animarum salutem beatum Franciscum Confessorem tuum atque pontificem, omnibus omnia factum esse voluisti; concede propitius, ut charitatis tuæ dulcedine perfusi, ejus dirigentibus monitis, ac suffragantibus meritis, æterna gaudia consequamur. Per Dominum, etc.

O Dieu! qui avez bien voulu que le bienheureux François votre Confesseur et Pontife se fît tout à tous pour le salut des ames; faites, s'il vous plaît, qu'étant remplis de la douceur de votre charité, par les enseignemens et les mérites de ce grand Saint, nous obtenions la joie éternelle. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

Ecce Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam: et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu regum: dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi Sacerdotium

Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple, comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois; et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a

magnum, et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius, et offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis.

conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire; afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçat en son Nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Le Chapitre 45 du Livre intitulé l'Ecclésiastique, *dont on a déjà parlé, contient l'éloge d'Aaron et de son Sacerdoce assuré à ses fils. Il parle ensuite de la punition de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui avoient voulu s'ingérer sans vocation dans les fonctions du sacré Sacerdoce. Il y décrit la magnificence des ornemens sacrés, dont les richesses, dit saint Grégoire, n'étoient que la figure des vertus qui doivent faire l'ornement des Prêtres.*

RÉFLEXIONS.

Dans quelque dignité, dans quelque état qu'on soit, quelque emploi qu'on possede, on n'est grand qu'autant qu'on plaît à Dieu. Son approbation est la juste mesure de notre grandeur, elle fait proprement tout notre mérite. Fût-on le premier, le plus grand homme de l'Univers aux yeux des hommes, à quoi se réduira cette lueur de gloire, si l'on n'est pas tel aux yeux de Dieu!

Qu'un Prélat saint rend de grands services à l'Etat et à l'Eglise, sur-tout dans le temps où Dieu est en colere contre son peuple! Il devient, par son Ministere, la réconciliantion des hommes avec Dieu.

Le Seigneur, dit le Sage, l'a rendu célebre parmi son peuple, parce que lui-même ne s'est étudié et n'a travaillé qu'à rendre son peuple soumis à Dieu. Voulons-nous travailler avec succès à la vigne du Seigneur; voulons-nous faire des merveilles: faisons en sorte qu'on puisse dire de nous ce que le Sage disoit d'Aaron: Il ne s'est trouvé per-

sonne qui observât comme lui la loi du Très-Haut. Les Grands doivent être d'un plus grand exemple : plus on est élevé, plus on est vu de loin. Si ceux qui sont préposés pour faire observer les loix s'en dispensent, si les actions démentent les paroles, inutilement prêche-t-on la réforme : on en croit plus aux yeux qu'aux oreilles. Jesus-Christ commença par faire avant que d'enseigner.

La véritable grandeur, le vrai mérite ne consistent pas à occuper une place honorable, à porter un grand nom, à avoir un magnifique train, à être en faveur auprès du Prince ; mais à trouver grace devant les yeux de Dieu.

On se ruine en folles dépenses pour se faire estimer, et l'on se décrie. On fait de grands frais ; il en coûte pour se faire moquer de soi. Ce n'est qu'en faisant son devoir, ce n'est qu'en servant Dieu, qu'on acquiert de la gloire et une gloire qui ne dépend ni de la vicissitude du temps ni du caprice des hommes. Dieu seul glorifie même devant les Rois ; toute gloire à laquelle Dieu ne donne point l'éclat et le prix est une fausse gloire. Dieu seul donne les couronnes de gloire ; mais ce n'est qu'à ses Serviteurs fidelles qui s'acquittent de toutes les fonctions de leurs Ministeres avec dignité.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem :

EN ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre ; à chacun suivant son habileté ; et aussi-

et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone, et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.

tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres. Pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un : s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son Maître. Long-temps après le Maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vingt ensuite et dit : Seigneur, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie votre Seigneur.

MÉDITATION.

De la douceur Chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est peut-être point de vertu plus nécessaire à un Chrétien, que la douceur

Chrétienne, puisqu'elle renferme, ou du moins qu'elle suppose toutes les autres vertus.

L'humilité de cœur, qui est comme la base de notre perfection, est inséparable de cette douce tranquillité de l'ame. Ce calme sert d'abri à la pureté. La douceur est toujours le premier fruit d'une constante mortification, comme la patience l'est d'une douceur inaltérable. On peut dire que la libéralité fait en partie son caractere. Quelle vertu plus satisfaisante ! et quelle charité sans douceur ?

Mais, quelle plus aimable vertu ! Nulle passion qu'elle ne dompte ; nul naturel si âpre, si grossier, si farouche qu'elle n'apprivoise ; nul esprit si aigri qu'elle n'adoucisse ; nul cœur si endurci qu'elle n'amollisse, qu'elle ne gagne ; tout se rend, tout cede à la douceur. Quelle erreur de s'imaginer que la sévérité soit toujours un remede ! L'huile guérit plus de plaies que le feu. D'où vient que les enfans se corrigent si peu ? d'où vient que les vices et les défauts se multiplient parmi les domestiques ? C'est parce qu'on les néglige, ou parce qu'on ne les reprend qu'avec passion et avec aigreur.

La douceur Chrétienne naît de la charité. Un zele aigre et amer n'est jamais qu'un faux zele. Ce n'étoit pas l'esprit de Jesus-Christ qui faisoit demander que le feu du ciel exterminât des cœurs rebelles. C'est avec du vin et avec de l'huile que le charitable Samaritain panse son malade. Mon Dieu, quelle erreur de prendre la passion pour un vrai zele ! C'est la malignité du cœur ; c'est la mauvaise humeur ; c'est la jalousie, le naturel ; c'est l'orgueil, et souvent même le propre intérêt qui allument un feu qui ne purifie pas, mais qui brûle. Qu'il est à craindre qu'un zele ardent sans compassion, et sans douceur ne soit une pure passion déguisée. Jesus-Christ avoit du zele ; et Jesus-Christ manquoit-il de douceur ? Quelle erreur de ne se pas proposer ce modele ! Mes freres, dit l'Apôtre, si quelqu'un s'est laissé surprendre jusqu'à commettre quelque faute, vous qui êtes des gens spirituels, don-

nez-lui de bons avis dans un esprit de douceur.

Quel repos, quelle paix dans les familles, quelle douceur dans le commerce de la vie civile, quels fruits dans les travaux Apostoliques, si cette importante vertu régnoit par-tout ? D'où viennent les querelles, les inimitiés, les dissensions ? d'où naissent ces tempêtes qui se fondent si souvent en grêle ? quelle autre source de tant d'amertumes ? si ce n'est le vice opposé à la douceur.

Hélas, Seigneur ! je n'en ai que trop fait la triste expérience. Seroit-il possible qu'une vertu si avantageuse, si nécessaire, me fût désormais indifférente ; et qu'après des réflexions si concluantes, je ne travaillasse pas efficacement, avec le secours de votre grace, à acquérir une si aimable vertu ?

SECOND POINT.

Considérez que la douceur peut être appelée la vertu favorite de Jesus-Christ. Il ne s'est pas contenté de nous en faire des leçons, il s'est proposé lui-même pour modele : *Discite à me* (a). Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Je ne vous propose point d'autre exemple. Faut-il s'étonner si la douceur a été la vertu familiere de tous les Disciples de Jesus-Christ. Peut-on ne pas apprendre cette leçon à son école ? La douceur et l'humilité de cœur sont inséparables, et semblent caractériser la vraie dévotion.

Trouvez un Saint qui n'ait pas eu cet esprit de douceur. On s'attend même à un air de douceur, quand on va voir un Saint. Moïse, dit l'Ecriture, étoit le plus doux des hommes (*b*). David semble ne fonder sa confiance que sur sa douceur (*c*). Heureux ceux qui ont de la douceur, dit le Sauveur du monde. Tout l'Evangile de ce jour renferme un caractere de douceur qui charme. Quand est-ce qu'une si aimable vertu aura des attraits pour nous, elle que nous aimons, et que nous louons si fort dans les autres ?

(a) *Matth.* 11. (b) *Num.* 12. (c) *Ps.* 131.

C'est cette admirable douceur qui fait en particulier le caractere de distinction de saint François de Sales : *in fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum* (d). Animé singuliérement du véritable esprit de Jesus-Christ, doit-on être surpris qu'il ait excellé en cette vertu ? Mais excellant en cette vertu, doit-on être surpris que ce grand Saint ait converti tant d'hérétiques et de pécheurs, et qu'il ait fait tant de merveilles ? Cette douceur n'étoit pas en lui une vertu de tempérament, mais de religion. Il fallut long-temps se mortifier pour l'acquérir ; il fallut remporter bien des victoires ; mais, que le fruit, bon Dieu, de ces sacrifices est délicieux ! et qu'il est doux d'acquérir une vertu qui est inséparable de tant d'autres !

On reconnoît par le progrès qu'on fait dans la douceur chrétienne, celui qu'on fait dans la piété. Ces airs de hauteur, ces saillies d'un naturel inquiet et chagrin, ces fougues d'emportement et de colere sont toujours les effets d'une conscience peu tranquille, et souvent même d'un cœur plein de péchés.

Vous voulez, mon doux Jesus, que j'apprenne de vous la douceur et l'humilité, donnez-moi cette docilité si nécessaire. Depuis le temps que vous me faites cette leçon, ne devrois-je pas l'avoir apprise ? C'en est fait, Seigneur, je veux être votre Disciple, et je veux qu'on me connoisse singuliérement à mon humilité et à ma douceur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. Matth. 5.

Heureux ceux qui ont de la douceur, car ils posséderont la terre des Elus de Dieus.

Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Matth. 5.

Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, car ils seront appelés enfans de Dieu.

(d) *Matth.* 5.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PERSUADÉ du mérite et des avantages de la douceur Chrétienne, faites quelques réflexions particulieres sur votre naturel, sur vos vivacités et sur votre conduite, et examinez si cette aimable vertu fait votre caractere, ou plutôt si elle ne vous est point inconnue; rappelez ces saillies fréquentes d'un naturel un peu trop vif et trop ardent, ces sombres taciturnités d'une humeur noire et bizarre, ces airs secs et dégoûtés, ces manieres dures et méprisantes, ces hauteurs insupportables, ces paroles aigres et pleines de fiel, ce visage négatif, ce ton fier et sévere; enfin ces torrens d'injures, ces fougues, ces coleres, ces emportemens qui vont quelquefois jusqu'à la fureur. Examinez sans miséricorde et avec sincérité, si vous êtes sujet à quelqu'un de ces défauts si contraire à la douceur chrétienne. Ne vous contentez pas de convenir du fait; marquez, écrivez, même en particulier, ce qu'il y a en vous de repréhensible sur cet article; et après vous en être accusé au pied de votre Crucifix, et l'avoir détesté avec une douleur vive et persévérante, imposez-vous une peine pour chaque fois que vous y manquerez; par exemple, une aumône un peu considérable que vous ferez le jour même, ou une mortification qui vous soit un peu sensible, et qui vous coûte, laquelle vous puissiez faire incessament : et rendez compte de tout ceci à votre Directeur, dès que vous le pourrez.

2.° Outre cette pratique de piété, gardez dès ce moment les lois suivantes : 1.° Quelque raison que vous ayiez de vous fâcher et reprendre, ne vous servez jamais de termes injurieux ni méprisans. On peut parler séchement, mais jamais avec colere. La correction la plus nécessaire, la plus intéressante, devient inutile, nuisible même, dès que la passion y paroît. Ceux qui grondent le plus, ne sont pas

les mieux servis. Ces grandes crieuses, ces maîtres fâcheux, qui ne parlent jamais que d'un ton haut et chagrin, ne sont ni aimés, ni craints. Voulez-vous être obéi : ne commandez jamais avec hauteur, et avec fierté, ne craignez pas de vous ravaler, en parlant avec douceur, d'un ton modéré, d'une maniere affable. On dompte les animaux par la crainte, mais on ne gagne les hommes, même les moins dociles et les plus impolis, que par la raison, par la Religion, et par amour. Faites-vous une loi dès ce moment, d'avoir toujours un air serein, un visage riant, et des manieres gracieuses et honnêtes envers tout le monde. Ne parlez jamais avec chagrin, ni d'un ton aigre, impatient, ou avec des airs hautains. L'habitude, le naturel, votre peu de vertu vous rendront d'abord ces avis impraticables Vos fréquentes chutes vous persuaderont que cette réforme vous est impossible; mais ne vous découragez point. Malgré ces saillies qui préviennent la volonté ou la raison, malgré ces tons de voix trop vifs, et ces premiers mouvemens qui échappent; malgré ces retours de colere, qui ont plutôt éclatés qu'on ne les a aperçus; persévérez dans votre résolution, d'avoir toujours plus de douceur dans vos manieres et dans vos paroles, soit à l'égard des enfans, que des airs chagrins et trop secs ne manqueront jamais d'effaroucher; soit à l'égard des domestiques, que l'impatience irrite; soit envers les étrangers, qu'on ne gagne que par de belles manieres. Renouvelez désormais ce propos tous les matins, à la fin de votre priere; marquez à votre examen de conscience, que vous devez faire tous les soirs, les fautes que vous aurez faites sur cet article. Avec le secours de la grace, nul naturel, nulle habitude qui tienne contre une bonne volonté. Saint François de Sales étoit devenu le plus doux des hommes, quoiqu'il fût fort colere de son naturel, comme on a dit. 2.° Observez désormais avec plus d'attention, la douceur

de certaines personnes qu'une haute vertu rend respectables, et qui par leur inaltérable douceur, rendent aimable la vertu. Etudiez leurs manieres; remarquez cette sérénité constante, cette affabilité universelle, cette modération, cette tranquillité, ce ton de voix toujours égal. Vous en êtes charmé : qui vous empêche de leur ressembler? l'orgueil bannit la douceur. Soyez humble, soyez mortifié; on ne manque jamais de douceur que parce qu'on manque de mortification; prenez la résolution d'imiter ce que vous estimez tant dans les autres. L'humeur la plus aigre, le naturel le plus âpre se radoucissent par cette étude. Souvenez-vous qu'il n'y eut jamais de vertu chrétienne sans douceur.

TRENTIEME JOUR.

SAINTE MARTINE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINT Mârtine étoit née à Rome d'une famille distinguée par sa noblesse, son pere ayant été trois fois Consul. Elle vint au monde au commencement du second siecle. Comme ses parens étoient Chrétiens, elle fut élevée avec soin dans la piété, et elle y fit en peu de temps de si grands progrès, que sa vertu devint bientôt un modele pour tous les Fidelles.

Martine, pénétrée des grandes vérités de la Religion, et favorisée des dons célestes, ne s'occupoit qu'à des œuvres de charité; elle passoit ses jours dans la priere et le recueillement; et cachée, pour ainsi dire, dans sa propre vertu, en croissant en âge, elle croissoit aussi en sagesse et en piété.

Ce fut en ce temps qu'Alexandre, Empereur Romain, quoiqu'il parût assez favorable aux Chrétiens, ne laissa pas de faire des Martyrs, et sainte

Martine fut de ce nombre. On peut croire que c'étoient les Magistrats qui, ennemis jurés des Chrétiens, les persécutoient, à l'insçu de l'Empereur, suivant les anciennes Ordonnances qui avoient été faites contre eux, lesquelles n'avoient pas été révoquées.

Les Officiers ou Magistrats de Rome ayant appris que Martine étoit Chrétienne, la manderent au nom de l'Empereur, pour venir rendre raison de sa Religion. La sainte fille comparut avec un air si majestueux, avec une modestie si noble et si chrétienne que les Juges ne purent s'empêcher d'avoir pour elle de la vénération et du respect. Ils lui demanderent d'abord, s'il étoit vrai qu'elle fût Chrétienne ? La Sainte répondit, d'un ton ferme et résolu, qu'elle avoit ce bonheur, et qu'elle plaignoit le sort de tous ceux qui n'étoient pas aussi heureux qu'elle.

Seroit-il possible, repartit un des Magistrats, qu'une fille de votre qualité, de votre esprit, riche, belle autant que vous l'êtes, se laissât fasciner, et donnât dans les rêveries des Chrétiens. Cessez de reconnoître pour Dieu, un homme attaché à une croix, continua-t-il, et venez sur l'heure même au temple du grand Apollon, pour lui faire un sacrifice ; ce Dieu qui aime singuliérement notre Empereur, va répandre abondamment sur vous ses bienfaits, dès que vous lui aurez rendu les honneurs qui lui sont dus.

Comme il n'y a point d'autre Dieu que celui que j'adore, répondit Martine, aussi ne dois-je rendre qu'à lui seul les honneurs qui lui sont dus. Ma principale qualité, toute ma noblesse, c'est d'être Chrétienne ; et je compte pour le plus grand de tous les bonheurs, de donner mon sang et ma vie pour ma religion. Il est étonnant que des gens qui se piquent d'avoir de l'esprit et de la raison, regardent et honorent comme un Dieu, une statue de bronze ou de marbre, faite

à coups de marteaux, par des hommes qui vallent plus et sont plus estimables que l'ouvrage qu'ils ont fait : et pour vous faire voir le ridicule de vos divinités chimériques, vous n'avez qu'à me mener dans le temple même de votre Apollon, où je réduirai ce Dieu en poudre devant vous.

Les Magistrats irrités par cette réponse, ordonnerent que la Sainte fût menée au temple d'Apollon pour y offrir le sacrifice ; et que si elle refusoit d'obéir, elle fût punie du dernier supplice.

A peine sainte Martine apperçut le temple où on la conduisoit, que levant les yeux au Ciel : Mon Sauveur et mon Dieu, s'écria-t-elle, qui avez tiré du néant toutes les créatures, et qui les anéantissez quand il vous plaît, daignez exaucer la priere que vous fait la plus indigne de vos servantes ; faites voir à ce peuple que vous seul méritez nos adorations et nos respects ; et que toutes leurs Idoles, ouvrages de leurs mains, sont indignes du moindre culte.

La Sainte n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, qu'un violent tremblement de terre jeta l'effroi par-tout ; une partie du temple s'écroula, la statue d'Apollon fut brisée en mille piéces ; et l'on entendit la voix du démon qui résidoit dans cette Idole, qui s'écrioit : O Martine, servante du grand Dieu, tu me chasses de mon ancienne demeure, dont j'étois en possession depuis si long-temps ; il faut céder à la toute-puissance de ton Dieu, qui va accabler de maux cet Empire.

Les Officiers de l'Empereur, témoins, la plupart, de ce qui venoit d'arriver, et craignant la fureur du peuple, qui attribuoit tous les miracles des Chrétiens à des sortileges et à la magie, ordonnerent que, sans avoir égard à la qualité de la Sainte, ni à son âge, on la rouât de coups de bâtons, et qu'avec des ongles de fer on lui déchirât tout le visage. Durant cet horrible supplice, on entendoit la Sainte bénir son Seigneur

Jesus-Christ, et le remercier de la grace qu'il lui faisoit de souffrir quelque chose pour son saint Nom, et pour sa gloire. Le Seigneur la consola, et l'encouragea par une lumiere céleste, l'assurant qu'elle triompheroit de tous les tourmens. Les bourreaux, témoins de ces nouvelles merveilles, cessent tout à coup de la tourmenter, et, se jetant à ses pieds déclarent hautement qu'ils sont Chrétiens et prient la Sainte de leur obtenir du Seigneur la grace du Martyre. Ils furent bientôt exaucés; car l'Officier les fit tous mourir sur l'heure même.

Sainte Martine triomphant de joie, en voyant la victoire que Jesus-Christ venoit de remporter sur ses ennemis, répondit au Tyran, qui la pressoit fort d'éviter un pareil sort, que les tourmens les plus cruels étoient pour elle des faveurs insignes, et des plaisirs exquis; et qu'ainsi c'étoit inutilement qu'on espéroit d'ébranler sa foi et sa constance. Alors le Tyran en furie, commande qu'on la déchire de nouveau avec des crochets fort pointus, et qu'on la traîne dans le temple de Diane, pour assister du moins au sacrifice de cette Déesse; mais à peine la Sainte parut, que le démon quitta le temple avec un bruit horrible qui fut suivi de la foudre, laquelle réduisit en poudre la statue qu'on adoroit. Le Tyran ne pouvant souffrir l'injure que cette jeune fille faisoit à la Religion de l'Empereur, la fit tourmenter par les supplices les plus cruels; on employa le fer, le feu, pour faire souffrir davantage cette héroïne Chrétienne, qui ne cessoit de bénir le Seigneur, et de le remercier au milieu des tourmens. Enfin le Tyran lassé et honteux de se voir vaincu par une jeune fille, lui fit couper la tête, couronnant ainsi par un glorieux martyre, sa foi et sa virginité.

La mémoire de cette grande Sainte a toujours été célèbre à Rome, où l'on avoit bâti une Chapelle

en son honneur sur son tombeau, au pied du Mont Capitolin. Mais ce qui augmenta encore la célébrité du culte de sainte Martine, ce fut l'Invention et la Translation de ses Reliques, durant le Pontificat du Pape Urbain VIII. Ce saint Corps fut trouvé à Rome, dans la grotte de son Eglise toute ruinée, le 25 d'Octobre de l'an 1634. Il étoit dans un coffre de terre cuite, posé sur une longue pierre, serré entre deux murs, couvert de terre et de cailloux, la tête étoit séparément dans un bassin de cuivre tout rouillé et à demi-rongé; il paroissoit que c'étoit la tête d'une jeune fille. Le Pape Urbain VIII fut présent à cette célebre Translation, accompagné d'un grand nombre de Cardinaux; et depuis ce temps-là la dévotion à sainte Martine s'est beaucoup accrue à Rome et par-tout ailleurs.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui inter cœtera potentiæ tuæ miracula, etiam in sexu fragili victoriam Martyrii contulisti: concede propitius, ut qui beatæ Martinæ Virginis et Martyris tuæ natalitia colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum, etc.

O Dieu! qui entre les autres merveilles de votre puissance, avez rendu victorieux dans les tourmens du martyre le sexe le plus foible; faites-nous, s'il vous plaît, la grace qu'honorant l'heureuse naissance dans le Ciel, de sainte Martine votre Vierge et Martyre, nous puissions aller à vous par l'imitation de ses vertus. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

Confitebor tibi, Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum. Confitebor nomini tuo: quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum à

Je vous rendrai des actions de graces, ô mon Seigneur et mon Roi, et je ne cesserai de vous louer; vous qui êtes mon Diéu et mon Sauveur; je rendrai gloire à votre Nom, parce que c'est

perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium: et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Et liberasti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis tui à rugientibus, præparatis ad escam: de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me: à pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatas: de altitudine ventris inferi, et à lingua coinquinata, et à verbo mendacii, à rege iniquo, et à lingua injusta: laudabit usque ad mortem anima mea Dominum: quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manu angustiæ, Domine Deus noster.

vous qui êtes devenu mon Défenseur et mon Protecteur: vous avez délivré mon corps de la perdition, des piéges de la langue injuste et des levres ouvrieres du mensonge, et vous avez été mon Défenseur contre ceux qui m'accusoient. Vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissans, qui étoient tout prêts à me dévorer, de la main de ceux qui cherchoient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeoient de toutes parts et qui alloient fondre sur moi. Vous m'avez délivré de la violence de la flamme dont j'étois environné, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu; vous m'avez délivré des entrailles de l'enfer, des levres souillées, des paroles de mensonge, d'un Roi injuste, et des langues médisantes. Mon ame louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous délivrez des plus grands dangers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, et vous les délivrez de la puissance des Nations, ô Seigneur mon Dieu!

L'Eglise applique aux Vierges et Martyres l'action de graces que Jesus fils de Sirach rend à Dieu, de ce qu'il l'avoit délivré de si grands périls. Ces dangers sont une image allégorique de ceux dont la main du Tout-Puissant a délivré les Vierges Martyres, dans les persécutions les plus cruelles; et rien ne leur convient mieux, que ce qui est rapporté dans l'Epître de la Messe de ce jour.

RÉFLEXIONS.

Servons Dieu avec fidélité; servons-le avec persévérance, et il saura bien nous tirer de tous les mauvais pas. Plus nos ennemis seront multipliés,

plus les dangers seront grands ; plus nous devons compter sur sa grace, pourvu que ce ne soit pas au service d'un autre Maître que lui, qu'on trouve ces ennemis et ces dangers.

Cette vie est une guerre continuelle ; il faut voir sous quelles enseignes on combat, et quel Maître l'on sert. On s'est embarqué sur une mer orageuse, et pleine d'écueils ; si l'on perd le Ciel de vue, on ne sera pas long-temps sans faire naufrage. Le monde est un pays ennemi ; tout y est tentation, tout y est plein de piéges. L'injustice y fait son séjour ; la mauvaise foi y trouve un abri ; la dissimulation y regne. Les passions comme autant de lions rugissans n'y sont pas étrangeres ; le monde est proprement la région des afflictions et des chagrins. Nulle rosée du Ciel pour en tempérer les ardeurs ; les seuls pleurs y arrosent les épines qui y naissent ; il n'y a que la multitude des miséricordes du Seigneur qui puisse nous conserver au milieu du monde, comme les trois enfans Hébreux au milieu de la fournaise ; il n'y a que sa miséricorde, que son bras tout-puissant qui puisse nous délivrer de ces lions rugissans toujours prêts à nous dévorer, et de la malice de ceux qui cherchent à nous ôter la vie de l'ame ; il n'y a que cette main bienfaisante du Très-Haut qui puisse nous délivrer, et des afflictions qui nous assiégent, et de la violence du feu qui nous menace, et des entrailles de l'enfer où tant d'ennemis voudroient nous précipiter. Qui s'étudie de gagner les bonnes graces du Seigneur ? qui s'empresse de mériter sa protection ? qui est en garde, qui veille sans cesse sur de si grands dangers ? qui a recours sans cesse à la priere ? Et l'on s'étonne qu'il y ait si peu de gens sauvés ! La négligence dans laquelle nous vivons sur l'affaire du salut, l'étonnante sécurité où nous sommes au milieu des plus grands périls ; le peu d'empressement qu'on a pour

récouvrer la grace ; tout cela prouve que notre réprobation ne sauroit manquer d'être notre ouvrage ; nous n'y travaillons malheureusement que trop, pour n'y pas réussir. Et nous vivons dans une assoupissante tranquillité ! qui nous rassure !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile sélon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum decem virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso, et sponsæ. Quinque autem ex iis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis dè oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis : ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nup-

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le royaume des Cieux est semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages ; mais les cinq folles ayant pris leurs lampes ne prirent point d'huile avec elles ; les sages, au contraire, avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier: Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui : Alors toutes ces Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez au plutôt à ceux qui en vendent et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva, et celles qui

tias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes: Domine, Domine: aperi nobis. At ille respondens ait: Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

étoient prêtes entrerent avec lui dans la salles des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité, je ne sais pas qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la réprobation.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ toute la force et le sens de ces terribles paroles: *Je ne sais qui vous êtes.* A l'heure de la mort, dans ce moment critique et décisif du sort éternel, entendre de la bouche du Rédempteur, en qui seul est toute notre confiance: *Je vous le dis en vérité, je ne vous connois pas*, et cela sans réplique, et sans retour. Concevez l'impression que fait alors dans une ame ce foudroyant arrêt!

La circonstance rend le sentiment et le regret encore plus vif. Un pareil nombre de Vierges se présentent et sont bien reçues. Ce n'étoit pas des étrangers, ni des gens d'une condition différente de la leur; c'étoient des gens avec qui on avoit vécu, dont on avoit vu la conduite et les exemples. Bon Dieu, quelle différence de sort! Je ne sais qui vous êtes, c'est Jesus-Christ qui parle de la sorte. Paresse, lâcheté, défaut de prévoyance, que tu coûtes cher!

C'étoient des Vierges, leur conduite étoit irréprochable; mais elles se sont endormies sans avoir fait leurs provisions. Leurs lampes se sont

éteintes, faute d'huile; elles se sont bien mises en devoir d'en aller chercher, mais c'étoit trop tard. L'Epoux est arrivé plutôt qu'elles ne pensoient; elles ont eu beau crier : Ouvrez-nous on leur a répondu : Je ne sais qui vous êtes. Et voilà l'image de la réprobation de tant d'ames, qui sous le prétexte d'une vie assez chrétienne, semblent n'avoir d'autre crime qu'un défaut de prévoyance, qu'une molle paresse, renvoyant tous les jours à un autre temps leur réforme, et la résolution de travailler avec plus de zele et d'efficacité à leur salut. La vie molle, indolente, oisive, mondaine, ne fut jamais une vie chrétienne. Bon Dieu, que de gens doivent s'attendre à ouïr à la mort : *Je ne sais qui vous êtes, je ne vous connois point.* N'ai-je rien à craindre?

Quel malheur, mon doux Jesus, pour une ame que vous aviez rachetée par votre Sang, et qui ne s'est perdue que par sa faute! Quel seroit mon désespoir, si avec les secours que vous m'offrez, je n'évitois pas ce malheur!

SECOND POINT.

Considérez que la réprobation est le comble de tous les malheurs; c'est l'assemblage de tous les maux. Tout ce qu'il y a de cruel et de désespérant se réunit dans un damné. Voilà le sort de ces Vierges folles; mais sommes-nous plus sages nous qui ne manquons pas seulement de cette huile qu'elles alloient chercher, mais qui n'avons peut-être pas même des lampes! Nous dormons presque toute la vie sur l'affaire de notre salut; l'Epoux viendra bientôt; le voilà peut-être qui vient : combien de personnes qui font cette méditation à qui l'Epoux dira : Je ne sais qui vous êtes. Quel malheur pour ces gens du monde s'ils sont surpris! Quel désespoir pour ces personnes Religieuses qui ne seront pas prêtes! Avons-nous manqué de moyens pour nous préparer?

Notre salut est toujours l'ouvrage de la grace de notre Rédempteur ; mais notre réprobation est toujours la nôtre. Il ne tient qu'à nous de faire des provisions en son temps : les Vierges réprouvées ne manquoit pas de quoi acheter de l'huile ; mais elles manquerent d'exercice et de vigilance. L'assoupissement, l'oisiveté prévalurent sur des devoirs indispensables. Mon Dieu, que voilà bien le portrait d'un grand nombre de gens qui auront la même destinée ! mais n'est-ce pas le mien ?

Sainte Martine, à la fleur de son âge, renonce à tout. Partis avantageux, fortune éclatante, joie du monde, tout est sacrifié. Elle donne même son sang et sa vie pour éviter la mort éternelle. On jette tout dans la mer, lorsque l'on est menacé du naufrage. Chose étrange ! le danger est grand, l'orage augmente, et l'on surcharge le vaisseau ! Ces passions si bien nourries, ces assemblées mondaines, ces divertissemens du Carnaval nous mettent-ils à l'abri, nous éloignent-ils des écueils ? Mon Dieu, qu'il est bien vrai que la réprobation est notre ouvrage !

Me voici résolu, mon divin Sauveur, à tout ce que vous voudrez de moi, pour éviter ce comble de malheur. Fallût-il donner mes biens, ma vie, je vous en fais un sacrifice ; et comme c'est de tout mon cœur que je parle, je vais dès ce jour vous donner des preuves de ma sincérité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne projicias me à facie tua, et spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psal. 50.

Ne me rejetez pas, Seigneur, de votre présence, et faites toujours luire sur moi les lumieres de votre Saint-Esprit.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? Matth. 16.

Eh ! que sert à un homme de gagner tout l'Univers, d'être grand, d'être heureux dans le monde, s'il vient à se perdre, s'il est réprouvé ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME la réprobation ne sauroit être que notre ouvrage, gardons-nous bien d'y travailler. Prenez une résolution efficace de fuir tout ce qui peut conduire à ce malheur. L'air du monde est contagieux, ne vous y exposez que par devoir, et toujours avec des préservatifs. Les assemblées mondaines, les académies de jeux, les bals, les spectacles, et tout ce qu'on appelle divertissemens de Carnaval, est mortel; combien de gens y ont commencé leur malheureuse destinée; prenez la résolution de n'y jamais paroître. Mais que dira-t-on? on dira que vous craignez la contagion; que vous fuyez le danger; que vous prenez le parti de tous les gens de bien; que vous ne voulez pas vous perdre; que vous désirez efficacement d'être du nombre des Elus de Dieu. A-t-on raison de vous blâmer? êtes-vous sages? mais le seriez-vous si vous agissiez autrement?

2.° Ne passez pas le jour sans faire ce que vous promettez, et toujours inutilement depuis peut-être plusieurs mois. Avez-vous une restitution, une réconciliation à faire: faites-les sans délai. Votre Directeur vous a-t-il conseillé quelques actes de vertu: mettez-les en pratique. Avez-vous résolu de faire quelque mortification: ne la renvoyez pas à la semaine prochaine; et faites aujourd'hui quelque lecture propre pour vous inspirer de l'amour pour la pénitence, en vous inspirant de l'horreur de l'enfer. Si vous avez les Sermons du Pere Bourdaloue, lisez le Sermon de l'enfer, tome 3; si vous avez les Réflexions Chrétiennes sur divers sujets de morale, lisez l'article de l'éternité malheureuse, tome premier. Une dévotion ardente et affectueuse à Notre-Seigneur Jesus-Christ dans l'Eucharistie; une tendre dévotion à la sainte Vierge, accompagnée d'une vie chrétienne, sont des

marques peu douteuses de prédestination : étudiez-vous à avoir ces marques. Prenez la résolution de faire chaque jour sur le soir une visite à Jesus-Christ dans le saint Sacrement ; et ayez toute votre vie une tendresse singuliere pour la sainte Vierge.

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT PIERRE NOLASQUE, CONFESSEUR.

SAINT Pierre Nolasque étoit François, d'une des meilleures familles du Languedoc. Il vint au monde l'an 1189, au pays de Lauragais, dans un bourg du Diocese de Saint-Papoul, appelé le Mas-des-Saintes-Puelles, à une lieue de Castelnaudary. Il fut élevé dans la maison paternelle avec beaucoup de soin. Ayant perdu son pere à l'âge de quinze ans, il continua de vivre sous la conduite de sa mere, qui ne put jamais se résoudre à se remarier, ayant déjà pris le parti de ne s'attacher qu'à Dieu, et d'employer ses biens et ses talens à son service.

Il fut quelque temps à la suite de Simon Comte de Montfort, Général de la Croisade contre les Albigeois. Après la fameuse bataille de Muret, où Pierre Roi d'Aragon fut tué, ce Comte touché de l'infortune et de la foiblesse du jeune Roi Jacques son prisonnier, qui n'avoit que six ou sept ans, ne crut pas pouvoir lui rendre un plus grand service, que de lui donner Pierre Nolasque pour son Gouverneur. Il s'acquitta de cet important emploi avec un heureux succès, et le jeune Roi lui donna toute son estime et sa confiance. Pierre ne se servit de son credit que pour réformer la Cour, par la régularité de ses mœurs.

Sa dévotion envers la sainte Vierge, et sa charité pour les Chrétiens captifs sous la puissance des Maures, furent ses deux vertus favorites ; il

ne fut point content qu'il n'eût vendu tous ses biens pour assister ces malheureux.

Le succès qu'eurent les premieres épreuves de cette charité, l'anima si fort, qu'ayant ajouté à ses biens diverses quêtes qu'il avoit faites auprès de ses amis, il persuada à plusieurs Gentils hommes d'une piété distinguée, de se joindre à lui pour former une Société, qui ne travailleroit qu'à la rédemption des Captifs, sous le titre et la protection particuliere de la sainte Vierge.

Un si saint établissement eut le sort de toutes les œuvres de piété, que le démon tâche toujours de ruiner, ou du moins de décrier par les contradictions et les médisances. Mais le Roi Jacques, les Grands du Royaume, et tous les gens de biens, voyant eux-mêmes l'utilité de cette bonne œuvre, fermerent la bouche à l'iniquité, et dissiperent cet orage.

A peine cette illustre Assemblée de charité commençoit à répandre les effets de son zele sur les malheureux, que la sainte Vierge apparut à saint Pierre Nolasque, le premier jour d'Août, et lui déclara combien son fils et elle souhaiteroient qu'il établît un Ordre Religieux, sous le titre de Notre-Dame de la Mercy, pour la rédemption des Chrétiens esclaves, lui promettant son secours et sa protection. Saint Pierre persuadé de la volonté de Dieu, par cette vision dont il ne pouvoit pas douter, et que l'Eglise même a autorisée par une fête particuliere, ne délibéra plus que sur les moyens d'exécuter ce que le Ciel lui ordonnoit. Ne voulant cependant rien faire sans le conseil de son Confesseur, il va trouver saint Raymond de Pennafort, à qui la sainte Vierge avoit révélé la même chose. Confirmés l'un et l'autre par l'uniformité de la vision, ils se rendent chez le Roi pour lui déclarer leur dessein, et le miracle. Mais ils furent agréablement surpris, lorsque le Roi les voyant, leur dit la vision qu'il avoit eue, qui se trouva toute conforme

conforme à la leur. On ne pensa plus dès-lors qu'à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'établissement d'un Ordre si illustre et si saint.

Ce fut le jour de saint Laurent, que le Roi accompagné de toute sa Cour, et des Magistrats de Barcelonne, se rendit dans l'Eglise Cathédrale, appelée de Sainte-Croix de Jérusalem, où saint Raymond étant monté en chaire, déclara devant tout le peuple ce que la Mere des Miséricordes avoit révélé au Roi, à Pierre Nolasque, et à lui-même en même temps, touchant l'Institution du nouvel Ordre, sous le titre de Notre-Dame de la Mercy, pour la rédemption des Captifs. Après l'offrande, le Roi Jacques et saint Raymond présenterent saint Pierre Nolasque à Beranger de la Palu, Evêque de Barcelonne, qui le revêtit de la robe blanche, et du Scapulaire de l'Ordre; et un peu avant la Communion, outre les trois vœux ordinaires de Religion, le nouveau Fondateur en fit un quatrieme, par lequel lui et tous ceux de ce nouvel Institut, s'obligeoient non-seulement à chercher des aumônes, pour aller délivrer les Chrétiens esclaves, mais encore à se donner eux-mêmes pour leur rançon, quand il seroit besoin. Deux Gentilshommes firent profession en même temps. Le Roi donna au saint Fondateur la plus grande partie de son Palais de Barcelonne, pour en faire la premiere Maison de l'Ordre; et voulut que tous les Religieux portassent sur leur Scapulaire les armes d'Aragon, auxquelles saint Pierre Nolasque ajouta, avec l'agrément du Roi, celles de l'Eglise Cathédrale.

Dieu versa d'abord si abondamment ses bénédictions sur ce nouvel Institut, et le nombre des gens de qualité qui venoient s'y rendre fut si grand, qu'il fallut bâtir une seconde maison. On leur donna l'Eglise de Sainte-Eulalie; et le saint Fondateur eut la consolation de voir dans peu de temps son Ordre établi dans toutes les gran-

des villes des Royaumes de Catalogne et d'Aragon.

Quelque éloignement que saint Pierre Nolasque eût de la Cour, il s'y rendit pour appaiser les troubles que causoient par tout le Royaume, les factions de Don Sanchez cousin germain du Roi, et de Guillaume de Moncade Vicomte de Bearn. Il délivra le Roi, que ces factieux tenoient comme prisonnier dans le château de Saragosse, et appaisa tous les troubles, avec la satisfaction des deux partis.

A son retour à Barcelonne, il représenta à ses Religieux, que ce n'étoit pas assez pour satisfaire à l'obligation de leur vœu, de racheter quelques esclaves, sans sortir des pays sujets aux Princes Chrétiens; que leur Institut les obligeoit d'aller eux-mêmes chez les Infidelles, et de s'offrir à demeurer esclaves pour délivrer les Chrétiens captifs. Tous s'étant offerts pour une si héroïque expédition, il n'en choisit que quelques-uns; et se mettant à leur tête, il entra dans le Royaume de Valence, qui étoit alors occupé par les Sarrasins, où bien loin d'y trouver les mépris et les fers qu'il y étoit allé chercher, il n'y reçut que des marques d'estime. Il retira des mains des Infidelles tous les Chrétiens captifs; et ayant fait un voyage à Grenade, il racheta dans ces deux expéditions plus de quatre cents esclaves. Mais son zele ne se borna pas à la délivrances des Chrétiens captifs, il travailloit en même-temps à la conversion des Infidelles, et il ne racheta guere d'esclaves, qu'il ne convertît un grand nombre deMaures à Jesus-Christ.

Tant de merveilles rendirent bientôt célebre par toute l'Europe l'Ordre de la Mercy. Le Saint-Siege l'approuva avec de grands éloges l'an 1230; et saint Raymond de Pennafort, qu'on peut appeler le second Fondateur de l'Ordre, étant devenu Grand Pénitencier à Rome, fit en sorte que Grégoire IX le confirma en 1235.

Cependant le Roi Jacques ayant conquis Majorque sur les Infidelles, porta ses armes dans le

Royaume de Valence et de Murcie. Comme ce Prince attribuoit plus ses conquêtes aux prieres de notre Saint qu'à ses forces, il fit bâtir des Maisons de son Ordre dans tous les pays conquis. Il lui donna le fameux Château d'Uneza : on y bâtit un Monastere, que la dévotion du peuple rend encore aujourd'hui si célebre, sous le nom de Notre-Dame del Puche, ou du Puits. Ce fut en creusant les fondemens qu'on s'aperçut que durant quatre Samedis sept brillantes lumieres, comme autant d'étoiles, descendoient du Ciel, et s'alloient cacher au même endroit où l'on creusoit les fondemens. Cette merveille obligea saint Pierre Nolasque de faire creuser plus avant : on trouva une cloche d'une capacité prodigieuse, sous laquelle étoit une très-belle Image de Notre-Dame, que le Saint reçut comme un don de Dieu. Il y fit dresser un Autel; et les faveurs que la sainte Vierge accorde à ceux qui l'invoquent dans cette Chapelle, font assez voir combien le culte qu'on lui rend en ce lieu lui plaît.

Le Roi s'étant rendu maître de Valence en 1238, fit consacrer la grande Mosquée par l'Archevêque de Narbonne, pour servir d'Église Cathédrale, et donna la seconde Mosquée à l'Ordre de la Mercy.

La charité de notre Saint avoit déjà délivré tous les Captifs qui s'étoient trouvés sur les côtes d'Espagne, entre les mains des Maures, lorsqu'il résolut de passer les mers, et d'aller chercher en Barbarie ce qu'il n'avoit pas pu trouver chez les Maures d'Espagne : et certainement son désir de souffrir pour Jesus-Christ eut lieu de s'y satisfaire; car, outre les fatigues qu'il essuya, il y fut mis aux fers, traité avec cruauté, et plusieurs fois en danger d'y perdre la vie. La joie et le désir que le Saint témoignoit de verser son sang pour la foi, ou de se donner du moins pour la rançon des esclaves, obligerent les Barbares de le renvoyer en Espagne, après avoir délivré un grand nombre de Captifs.

Saint Pierre Nolasque étant de retour à Barcelonne, n'oublia rien pour se démettre du Généralat ; mais nul de ses Religieux n'y voulut consentir : tout ce qu'il put obtenir, fut d'avoir un Vicaire, à qui il laissa tout ce que cette charge a de plus honorable, et ne retint pour lui que l'emploi de distribuer les aumônes aux passans. Quoique infirme et extraordinairement usé par ses grands travaux, il redoubla ses austérités, et se regarda toujours comme un serviteur inutile. Il est difficile d'être plus humble, et quoique Dieu se fût servi de ce grand Saint pour opérer tant de merveilles, il ne se crut jamais bon à rien, et ne se servit de l'autorité que lui donnoit sa charge, que pour faire les plus bas offices de la maison.

Mais quelques efforts que fît notre Saint pour se tenir caché, sa réputation le rendoit célebre par tout le monde. Saint Louis Roi de France, étant venu en Languedoc, voulut voir un si saint homme, et l'ayant fait venir, il le retint quelque temps près de lui, et lui communiqua le pieux dessein qu'il avoit de conquérir la Terre-Sainte, et d'aller mettre en liberté tant de Fidelles qui gémissoient sous le joug des Sarrasins. Notre Saint s'offrit de l'accompagner dans une si sainte entreprise ; mais son zele fut arrêté par une longue maladie, qui étoit le fruit de ses austérités et de ses fatigues, et qui le réduisit au tombeau.

Il souffrit plus de deux ans des douleurs très-vives, sans avoir jamais rien perdu de sa tranquillité ordinaire et de sa douceur. Plus les douleurs de sa maladie redoublerent, plus il fit paroître de joie, de pouvoir unir ses souffrances à celles de Jesus naissant. Ce fut le jour de Noël, que voyant arriver le moment heureux où il devoit recevoir la récompense de sa grande charité, ayant reçu les derniers Sacremens avec une nouvelle ferveur, et témoigné à tous ses enfans, combien il est doux de vivre et de mourir au service de Dieu et sous la

protection de la sainte Vierge, il rendit son esprit à son Seigneur sur le soir, âgé de soixante-neuf ans, quarante ans après l'établissement de ce saint Ordre, qui a donné de si grands hommes à tout le monde Chrétien, et qui donne encore aujourd'hui de si grands exemples de charité chrétienne à toute l'Eglise. Ce grand Saint fut canonisé par le Pape Urbain VIII, l'an 1628.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Deus, qui in tuæ charitatis exemplum ad Fidelium redemptionem, sanctum Petrum Nolascum, Ecclesiam tuam novâ prole fœcundare divinitus docuisti, ipsius nobis intercessione concede, à peccatis servitute solutis, in cœlesti patria, perpetuâ libertate gaudere: Qui vivis, etc.

O Dieu! qui pour donner un exemple sensible de votre immense charité, avez inspiré à saint Pierre Nolasque le moyen d'enrichir votre Eglise d'un nouvel Ordre pour la Rédemption des Fidelles Captifs, accordez-nous par son intercession, qu'étant délivrés de l'esclavage du péché, nous jouissions de l'éternelle liberté dans la céleste patrie: Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est trans-

Heureux celui qui a été trouvé sans tache; et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors! Qui est celui-là, et nous le louerons! Parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éter-

gressus ; facere mala, et non fecit : ideò stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

nelle ; qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Ce Chapitre du livre de l'Ecclésiastique contient, comme on a déjà dit, les louanges du riche, qui ne s'est pas laissé éblouir par l'éclat de ses richesses ; mais qui n'a soupiré qu'après les biens du Ciel. Le Sage décrit dans cet endroit les inquiétudes des avares, et la malédiction de Dieu qui tombe sur eux ; et en même temps il fait l'éloge d'un riche qui se conserve dans l'innocence : il le regarde comme un prodige. Tant il est rare d'avoir beaucoup de vertus avec beaucoup de bien !

RÉFLEXIONS.

L'innocence est une source de félicité. Le pécheur ne fut jamais content, jamais tranquille ; cette paix qui fait goûter à l'ame tant de douceurs, cette paix qui rassasie le cœur, ne sauroit être que le fruit d'une conscience pure ; les chagrins, les craintes, les inquiétudes, les remords sont les fruits du péché, et l'apanage du pécheur.

Il est étonnant que depuis le temps qu'on convient, qu'on expérimente même qu'il n'est de contentement bien doux, de plaisir pur et solide, que dans une vie innocente, on les cherche par-tout ailleurs.

Les plaisirs du monde sont courts et amers ; Jesus-Christ a comparé les richesses aux épines. Les honneurs ne sont guere plus réels que l'ombre et que la fumée. Que reste-t-il aujourd'hui de ces heureux du siecle, qui ont brillé plutôt par l'éclat de leurs trésors que par leur propre mérite ? Ils ont passé comme des éclairs ; on ne se souvient pas même de leur nom ; leur grandeur, leur éclat, leur prétendue félicité, tout a été avec eux dans

le tombeau; et s'ils sont morts dans le péché, quel malheur, quelle plus horrible disgrace!

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, heureux qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis dans ses trésors son espérance; sa gloire sera éternelle, mais quelle gloire!

Nul homme de bien qui ne pût être aussi débauché, aussi licencieux qu'un libertin : il est plus religieux, il est plus réservé; parce qu'il est plus sage. Il a pu faire le mal, et il ne l'a pas fait; se repentira-t-il jamais d'avoir été si sage! Que perd-t-on au service de Dieu? ou disons-mieux : que ne gagne-t-on pas au service d'un si grand Maître? *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.* Craignez Dieu, et observez ses commandemens; car c'est-là le tout de l'homme.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi est cor vestrum erit.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner ce Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gate rien; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De l'Humilité.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de vertu plus libéralement récompensée que l'humilité. Dieu sauvera ceux qui sont humbles, dit le Prophete. Ne craignez rien petit troupeau ; vous qui paroissez si petit à vos yeux, et qui disparoissez presque aux yeux de tout le monde ; parce qu'il a plu au Pere des miséricordes de vous choisir préférablement à tous autres, pour peupler le Royaume des Cieux. Ce Royaume est à vous, et nul n'y entrera qu'il ne soit humble : l'orgueil en a chassé les Anges rebelles ; l'humilité le remplit d'esprit humbles ; c'est comme le titre primordial de possession. Mon Dieu, que cette vérité est peu connue dans le monde !

Rien de plus rare que cette vertu : trouvez-en une plus importante. Jesus-Christ ne vous enseigne rien tant par ses discours et par ses exemples que l'humilité : *Discite à me.* Il ne veut point, pour ainsi dire, que nous ayons d'autre maître que lui ; nul aussi ne pouvoit nous l'apprendre d'une maniere plus efficace. C'est sa vertu que l'humilité, et celle de tous ses enfans ? Est-ce la nôtre ? Il ne s'agit pas d'une humilité d'esprit, qui consiste à connoître qu'on a peu de mérite ; il n'y a que les petits génies qui manquent de cette connoissance. L'humilité chrétienne est une humilité de cœur. Il faut connoître qu'on n'a nulle vertu ; avoir de bas sentimens de soi-même, et être bien aise que les autres portent le même jugement sur notre compte. On peut être humilié sans être humble ; il faut se laire dans l'humiliation : voilà le fondement de l'édifice ? Chrétien, l'est-ce du nôtre ? Avons-nous

cette vertu qui seul a le Ciel pour héritage ? Sommes-nous de ce petit troupeau qui n'a rien à craindre. Nous sommes petits, mais nous sommes humbles aux yeux de Dieu.

Je désire de tout mon cœur, ô mon divin Maître, le devenir. Il est bien juste que je suive du moins votre exemple. Un Dieu humble est un grand remede à mon orgueil.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de vertu qui soit plus à portée de toutes sortes de gens que l'humilité ; personne qui ne se trouve bien petit, s'il se regarde avec des yeux saints. Les places, les noms, la naissance, les dignités sont de quelque prix, mais n'en donnent point. Le mérite est toujours personnel. L'homme le plus parfait est celui qui a le moins de défauts, c'est celui qui est le plus humble ; l'orgueil est la marque d'un petit génie. Il suffit que nous ayons péché, que nous puissions pécher, pour avoir grand sujet d'être humbles. La vertu, l'innocence, le mérite, la sainteté même portent toutes sur l'humilité. Jugeons par nos sentimens de notre véritable mérite.

Personne qui ne puisse, qui ne doive s'humilier. Le grand, en reconnoissant son néant ; le petit, en aimant son obscurité et sa bassesse. Mon Dieu, que vous êtes aimable ! si vous aviez fait dépendre notre salut de toute autre qualité, bien des gens se seroient crus exclus de votre royaume ; mais nul ne peut s'excuser d'être humble. Jugez combien il est aisé de se faire saint ; une vertu que la raison et la Foi doivent nous rendre si aisée, nous est-elle fort familiere ? D'où vient cette sensibilité si inquiete, ce défaut de douceur si ordinaire, cette délicatesse si vive ? De quelle autre source viennent presque tous nos défauts ?

Trouvez un Saint qui n'ait pas été humble,

Voyez saint Pierre Nolasque, d'une très-illustre famille : il se regarde pour si peu de chose, qu'il s'oblige par un vœu solennel de se donner lui-même pour esclave, s'il étoit nécessaire, pour délivrer de la servitude des Infidelles tous les Chrétiens esclaves. Cette charité est magnanime, mais elle porte toute sur la profonde humilité.

A voir nos sentimens, ne diroit-on pas que nous avons trouvé un autre titre pour avoir le Ciel ? Mon Dieu, que la rareté de cette importante vertu prouve bien le petit nombre des Elus de Dieu !

Comme je souhaite, ô mon Dieu, d'être de ce petit nombre, donnez-moi cette aimable vertu : humiliez-moi tant qu'il vous plaira ; mais faites que je sois humble.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vilior fiam plusquàm factus sum, et ero humilis in oculis meis. 2. Reg. 6.

Oui, Seigneur, je veux devenir tous les jours plus humble à mes yeux ; je veux m'humilier et m'anéantir désormais devant le monde.

Bonum mihi, quia humiliasti me : et discam justificationes tuas. Psal. 118.

Il m'est avantageux, Seigneur, que vous m'humiliez pour me rendre docile à vos ordres ; et me faire garder vos commandemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON estime l'humilité dans les autres ; mais combien peu de gens qui travaillent efficacement à acquérir une si importante vertu ? Si l'on pouvoit être humble sans humiliation ; s'il suffisoit de connoître qu'on a des défauts, que d'autres ont plus de vertus que nous, plus de mérite ; l'humilité ne seroit pas une vertu si rare. Quand on a de l'es-

prit, on se rend aisément justice ; mais nos arrêts sur cette matiere ne sortent jamais du tribunal secret, et ne passent pas jusqu'au cœur. Cependant il n'y a que l'humilité de cœur qui soit une vertu chrétienne. Il faut malgré la répugnance naturelle, être bien aise d'être humilié : examinez avec soin tous les détours que vous prenez, toutes ces ingénieuses défaites de l'amour-propre, pour éviter une humiliation ; quelle sensibilité au moindre mépris, avec quelle vivacité vous prétendez justifier jusqu'à vos fautes ; quelle froideur envers ceux qui nous sont préférés ! Quelle aigreur à l'égard de ceux qui nous estiment moins que les autres, etc. ; et prenez une résolution efficace de réprimer toutes ces vivacités, ces sentimens orgueilleux, ces saillies, et du moins de ne vous plus plaindre dans ces petites humiliations, de vous taire, et de prier Dieu pour ceux dont il s'est servi pour nous humilier.

2.° Faites une visite aujourd'hui aux pauvres prisonniers ; répandez sur eux vos libéralités et vos aumônes ; du moins ne leur refusez pas vos services, votre crédit auprès de leurs Juges, votre protection, vos conseils. Considérez que ce ne sont pas ici de ces vagabonds, dont la présence importune vient troubler vos prieres jusqu'au pied des Autels, ce sont des misérables, dont le malheur est de ne pouvoir se présenter à vos yeux. Ils ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compassion, hors le pouvoir de vous approcher. Ce ne sont pas de ces gens oisifs, qui trafiquent de leur misere ; ils sont hors d'état de gagner leur vie, et de la gagner à leurs enfans, qui souvent trouvent leur propre tombeau dans la prison de leur pere. Souvenez-vous sur-tout des pauvres prisonniers, écrivoit saint Paul aux Fidelles. Certainement s'il y avoit de la foi parmi nous, y auroit-il des gens plus heureux que les pauvres ? et qui ne s'empresseroit pas de les assister dans leurs besoins, de les soulager dans

leurs miseres, sachant que tous les biens qu'on leur fait, sont faits à la personne même de Jesus-Christ. Faites-vous une loi de visiter pour le moins deux fois le mois les pauvres prisonniers; n'ayez ni horreur de leurs cachots, ni honte de leurs miseres, vous souvenant alors encore de cet oracle: *J'étois en prison*, dit Jesus-Christ, *et vous m'y êtes venu voir; car je vous dis en vérité, c'est à moi-même que vous avez rendu visite dans ces lieux de pleurs et de miseres, toutes les fois que pour l'amour de moi vous avez visité les prisonniers.* In carcere eram, et venistis ad me.... Amen dico vobis, quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

Fin du mois de Janvier.





